00100367

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

Heath sculp.

Published as the Act directs Feby. 1st. 1789. by G. Robinson and Co.

OEUVRES

POSTHUMES

100367

DE

FREDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME I. PARTIE I.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

A BERLIN:
Et se trouve à LONDRES
CHEZ G. G. J. & J. ROBINSON.
1789.

00100367

TABLE DES MATIÈRES

DE

L'HISTOIRE DE MON TEMPS.

PARTIE I.

CHAP. I.

Etat de la Pruſſe à la mort de Fréderic Guillaume. Caractères des Princes de l'Europe, de leurs Miniſtres, de leurs Généraux. Idée de leurs forces, de leurs reſſources & de leur influence dans les affaires de l'Europe. Etat des ſciences & des beaux arts. Ce qui donna lieu à la guerre contre la maiſon d'Autriche. Page 1

CHAP. II.

Raiſons de faire la guerre à la Reine de Hongrie après la mort de l'Empereur Charles VI. Campagne d'hiver en Siléſie. 70

CHAP. III.

Campagne de 1741. Négociations de paix. Hommage de Breſlau. Retour à Berlin. 93

CHAP. IV.

Raiſons politiques de la trève. Guerre des François & des Bavarois en Bohème. L'Eſpagne ſe déclare contre l'Autriche. Diète de l'Empire. Révolution en Ruſſie. Diverſes négociations. 129

CHAP. V.

Irruption des Autrichiens en Bavière. Départ du Roi. Ce qui ſe paſſa à Dreſde, Prague & Olmutz. Négociation de Fitzner. Expédition de Moravie, Autriche & Hongrie. Négociation de Janini. Blocus de Brieg. Le Roi quitte la Moravie & joint ſon armée de Bohème à Chrudim. Ce qui ſe paſſa en Moravie après ſon départ. Changement de miniſtère à Londres. Négociation infructueuſe de Chrudim, qui fait prendre le parti de décider l'irréſolution des Autrichiens par une bataille. 144

CHAP. VI.

Evénemens qui précèdent la bataille de Chotuſitz. Diſpoſition de la bataille. Affaire de Sahé. Mr de Belle-Iſle vient au camp pruſſien; il part pour la Saxe. Paix de Breſlau. 165

CHAP. VII.

De la paix. Notification aux alliés. Guerre d'Italie. Les Hanovriens joignent les Anglois en Flandre. Guerre de Finlande. Capitulation de Friedrichſham. Duc de Holſtein appelé à la ſucceſſion de Suède. Maillebois marche en Bohème, de là en Bavière. Négociations des François & Anglois à Berlin, & tous les événemens juſqu'à l'année 1743. 182

AVANT-PROPOS.

La plupart des Hiſtoires que nous avons, ſont des compilations de menſonges mêlés de quelques vérités. De ce nombre prodigieux de faits qui nous ont été tranſmis, on ne peut compter pour avérés que ceux qui ont fait époque, ſoit de l'élévation, ou de la chute des Empires. Il paroît indubitable que la bataille de Salamine s'eſt donnée, et que les Perſes ont été vaincus par les Grecs. Il n'y a aucun doute qu'Alexandre le Grand n'ait ſubjugué l'Empire de Darius, que les Romains n'ayent vaincu les Carthaginois, Antiochus et Perſée; cela eſt d'autant plus évident, qu'ils ont poſſédé

tous ces Etats. L'Hiſtoire acquiert plus de foi dans ce qu'elle rapporte des guerres civiles de Marius & de Sylla, de Pompée & de Céſar, d'Auguſte et d'Antoine par l'authenticité des Auteurs contemporains qui nous ont décrit ces événemens. On n'a point de doute ſur le bouleverſement de l'Empire d'Occident et ſur celui d'Orient, car on voit naître & ſe former des royaumes du démembrement de l'Empire Romain ; mais lorſque la curioſité nous invite à deſcendre dans le détail des faits de ces temps reculés, nous nous précipitons dans un labyrinthe plein d'obſcurités et de contradictions, et nous n'avons point de fil pour en trouver l'iſſue. L'amour du merveilleux, le préjugé des hiſtoriens, le zèle mal-entendu pour leur patrie, leur haine pour les nations qui leur étoient oppoſées, toutes ces différentes paſſions qui ont guidé leur plume, et les temps de beaucoup poſtérieurs aux événemens, où ils ont écrit, ont ſi fort altéré les faits en les déguiſant, qu'avec des yeux de lynx même on ne parviendroit pas à les dévoiler à préſent.

Cependant, dans la foule d'Auteurs de l'antiquité, l'on diſtingue avec ſatisfaction la deſcription que Xénophon fait de la retraite des dix-mille qu'il avoit commandés et ramenés lui-même en Grèce. Thucydide jouit à peu près

des mêmes avantages. Nous ſommes charmés de trouver dans les fragmens qui nous reſtent de Polybe, l'ami et le compagnon de Scipion l'Africain, les faits qu'il nous raconte dont lui-même a été le témoin. Les Lettres de Cicéron à ſon ami Atticus portent le même caractère; c'eſt un des acteurs de ces grandes ſcènes qui parle. Je n'oublierai point les Commentaires de Céſar, écrits avec la noble ſimplicité d'un grand homme, et quoi qu'en ait dit Hirtius, les relations des autres hiſtoriens ſont en tout conformes aux événemens décrits dans ces Commentaires; mais depuis Céſar l'Hiſtoire ne contient que des panégyriques ou des ſatires. La barbarie des temps ſuivans a fait un cahos de l'Hiſtoire du Bas-Empire, et l'on ne trouve d'intéreſſant que les Mémoires écrits par la fille de l'Empereur Alexis Comnène, parce que cette Princeſſe rapporte ce qu'elle a vu. Depuis, les moines, qui ſeuls avoient quelque connoiſſance, ont laiſſé des Annales trouvées dans leurs couvens, qui ont ſervi à l'Hiſtoire d'Allemagne; mais quels matériaux pour l'Hiſtoire! Les François ont eu un Evêque de Tours, un Joinville, et le Journal de l'Etoile, foibles ouvrages de compilateurs qui écrivoient ce qu'ils apprenoient au hazard, mais qui difficilement pouvoient être bien inſtruits. Depuis la renaiſſance des Let-

tres, la paſſion d'écrire s'eſt changée en fureur. Nous n'avons que trop de Mémoires, d'Anecdotes et de Relations, parmi leſquelles il faut s'en tenir au petit nombre d'Auteurs qui ont eu des charges, qui ont été eux-mêmes acteurs, qui ont été attachés à la Cour, ou qui ont eu la permiſſion des Souverains de fouiller dans les archives, tels que le ſage Préſident de Thou, Philippe de Comines, Vargas, Fiſcal du Concile de Trente, Mademoiſelle d'Orléans, le Cardinal de Retz &c. Ajoutons-y les Lettres de Mr d'Eſtrades, les Mémoires de Mr de Torcy, monumens curieux, ſurtout ce dernier qui nous développe la vérité de ce teſtament de Charles II, Roi d'Eſpagne, ſur lequel les ſentimens ont été ſi partagés.

Ces réflexions ſur l'incertitude de l'Hiſtoire, dont je me ſuis ſouvent occupé, m'ont fait naître l'idée de tranſmettre à la poſtérité les faits principaux auxquels j'ai eu part ou dont j'ai été témoin, afin que ceux qui à l'avenir gouverneront cet Etat, puiſſent connoître la vraie ſituation des choſes lorſque je parvins à la Régence, les cauſes qui m'ont fait agir, mes moyens, les trames de nos ennemis, les négociations, les guerres, et ſurtout les belles actions de nos Officiers par leſquelles ils ſe ſont acquis l'immortalité à juſte titre.

Depuis les révolutions qui bouleversèrent premièrement l'Empire d'Occident, ensuite celui d'Orient ; depuis les succès immenses de Charlemagne ; depuis l'époque brillante du règne de Charles Quint ; après les troubles que la Réforme causa en Allemagne et qui durèrent trente années ; enfin après la guerre qui s'alluma à cause de la Succession d'Espagne, il n'est aucun événement plus remarquable et plus intéressant que celui que produisit la mort de l'Empereur Charles VI, dernier mâle de la maison d'Habspourg.

La Cour de Vienne se vit attaquée par un Prince auquel elle ne pouvoit supposer assez de force pour tenter une entreprise aussi difficile. Bientôt il se forma une conjuration de Rois et de Souverains, tous résolus à partager cette immense succession. La couronne impériale passa dans la maison de Bavière, et lorsqu'il sembloit que les événemens concouroient à la ruine de la jeune Reine de Hongrie, cette Princesse par sa fermeté et par son habileté se tira d'un pas aussi dangereux, et soutint sa Monarchie en sacrifiant la Silésie et une petite partie du Milanois : c'étoit tout ce qu'on pouvoit attendre d'une jeune Princesse, qui à peine parvenue au trône, saisit l'esprit du Gouvernement et devint l'âme de son Conseil.

Cet ouvrage-ci étant destiné pour la postérité, me délivre de la gêne de respecter les vivans et d'observer de certains ménagemens incompatibles avec la franchise de la vérité : il me sera permis de dire sans retenue et tout haut ce que l'on pense tout bas. Je peindrai les Princes tels qu'ils sont, sans prévention pour ceux qui ont été mes alliés et sans haine pour ceux qui ont été mes ennemis ; je ne parlerai de moi-même que lorsque la nécessité m'y obligera, et l'on me permettra, à l'exemple de César, de faire mention de ce qui me regarde, en personne tierce, pour éviter l'odieux de l'égoïsme. C'est à la postérité à nous juger ; mais si nous sommes sages, nous devons la prévenir en nous jugeant rigoureusement nous-mêmes. Le vrai mérite d'un bon Prince est d'avoir un attachement sincère au bien public, d'aimer sa patrie et la gloire : je dis la gloire ; car l'heureux instinct qui anime les hommes du désir d'une bonne réputation, est le vrai principe des actions héroïques : c'est le nerf de l'ame, qui la réveille de sa léthargie, pour la porter aux entreprises utiles, nécessaires et louables.

Tout ce qu'on avance dans ces Mémoires, soit à l'égard des négociations, des lettres de Souverains, ou de traités signés, a ses preuves conservées dans les archives. On peut répondre

des faits militaires comme témoin oculaire: telle relation de bataille a été différée de deux ou trois jours, pour la rendre plus exacte et plus véridique.

La postérité verra peut-être avec surprise dans ces Mémoires les récits de traités faits et rompus. Quoique ces exemples soient communs, cela ne justifieroit point l'Auteur de cet ouvrage, s'il n'avoit d'autres raisons meilleures pour excuser sa conduite.

L'intérêt de l'Etat doit servir de règle aux Souverains. Les cas de rompre les alliances sont ceux 1°. où l'allié manque à remplir ses engagemens. 2°. Où l'allié médite de vous tromper et où il ne vous reste de ressource que de le prévenir. 3°. Une force majeure qui vous opprime et vous force à rompre vos traités. 4°. Enfin l'insuffisance des moyens pour continuer la guerre. Par je ne sais quelle fatalité ces malheureuses richesses influent sur tout. Les Princes sont les esclaves de leurs moyens; l'intérêt de l'Etat leur sert de loi, et cette loi est inviolable. Si le Prince est dans l'obligation de sacrifier sa personne même au salut de ses sujets, à plus forte raison doit-il leur sacrifier des liaisons dont la continuation leur deviendroit préjudiciable. Les exemples de pareils traités rompus se rencontrent communément. Notre intention n'est pas

de les justifier tous. J'ofe pourtant avancer qu'il en eft de tels, que la néceffité, ou la fageffe, la prudence, ou le bien des peuples obligeoit de tranfgreffer, ne reftant aux Souverains que ce moyen-là d'éviter leur ruine. Si François I avoit accompli le traité de Madrid, il auroit, en perdant la Bourgogne, établi un ennemi dans le cœur de fes Etats. C'étoit réduire la France dans l'état malheureux où elle étoit du temps de Louis XI et de Louis XII. Si après la bataille de Muhlberg gagnée par Charles Quint, la Ligue Proteftante d'Allemagne ne s'étoit pas fortifiée de l'appui de la France, elle n'auroit pu éviter de porter les chaînes que l'Empereur lui préparoit de longue main. Si les Anglois n'avoient pas rompu l'alliance fi contraire à leurs intérêts par laquelle Charles II s'étoit uni avec Louis XIV, leur puiffance couroit rifque d'être diminuée d'autant plus que dans la balance politique de l'Europe la France l'auroit emporté de beaucoup fur l'Angleterre. Les fages, qui prévoient les effets dans les caufes, doivent à temps s'oppofer à ces caufes fi diamétralement oppofées à leurs intérêts. Qu'on me permette de m'expliquer exactement fur cette matière délicate, que l'on n'a guère traitée dogmatiquement. Il me paroît clair et évident qu'un particulier doit être attaché fcrupuleufe-

ment à sa parole, l'eût-il même donnée inconsidérément. Si on lui manque, il peut recourir à la protection des Lois, et quoi qu'il en arrive, ce n'est qu'un individu qui souffre ; mais à quels tribunaux un Souverain prendra-t-il recours, si un autre Prince viole envers lui ses engagemens ? La parole d'un particulier n'entraîne que le malheur d'un seul homme, celle des Souverains des calamités générales pour des nations entières. Ceci se réduit à cette question : vaut-il mieux que le peuple périsse, ou que le Prince rompe son traité ? Quel seroit l'imbécille qui balanceroit pour décider cette question ? Vous voyez par les cas que nous venons d'exposer, qu'avant de porter un jugement décisif sur les actions d'un Prince, il faut commencer par examiner mûrement les circonstances où il s'est trouvé, la conduite de ses alliés, les ressources qu'il pouvoit avoir ou qui lui manquoient pour remplir ses engagemens. Car, comme nous l'avons déjà dit, le bon ou le mauvais état des finances sont comme le pouls des Etats, qui influent plus qu'on ne le croit ni qu'on ne le sait, dans les opérations politiques et militaires. Le public, qui ignore ces détails, ne juge que sur les apparences, et se trompe par conséquent dans ses décisions ; la prudence empêche qu'on

ne le désabuse, parce que ce seroit le comble de la démence d'ébruiter soi-même par vaine gloire la partie foible de l'Etat : les ennemis, charmés d'une pareille découverte, ne manqueroient pas d'en profiter. La sagesse exige donc qu'on abandonne au public la liberté de ses jugemens téméraires, et que ne pouvant se justifier pendant sa vie, sans compromettre l'intérêt de l'Etat, l'on se contente de se légitimer aux yeux désintéressés de la postérité.

Peut-être ne sera-t-on pas fâché que j'ajoute quelques réflexions générales à ce que je viens de dire, sur les événemens qui sont arrivés de mon temps. J'ai vu que les petits Etats peuvent se soutenir contre les plus grandes Monarchies, lorsque ces Etats ont de l'industrie, et beaucoup d'ordre dans leurs affaires. Je trouve que les grands Empires ne vont que par des abus, qu'ils sont remplis de confusion, et qu'ils ne se soutiennent que par leurs vastes ressources et par la force intrinsèque de leur masse. Les intrigues qui se font dans ces Cours, perdroient des Princes moins puissans : elles nuisent toujours ; mais elles n'empêchent pas que de nombreuses armées ne conservent leur poids. J'observe que toutes les guerres portées loin des frontières de ceux qui les entreprennent, n'ont

pas les mêmes ſuccès que celles qui ſe font à portée de la patrie. Ne feroit-ce pas par un ſentiment naturel dans l'homme, qui ſent qu'il eſt plus juſte de ſe défendre que de dépouiller ſon voiſin ? Mais peut-être la raiſon phyſique l'emporte-t-elle ſur la morale, par la difficulté de pourvoir aux vivres dans un trop grand éloignement de la frontière, à fournir à temps les recrues, les remontes, les habillemens, les munitions de guerre &c. Ajoutons encore, que plus les troupes ſont aventurées dans des pays lointains, plus elles craignent qu'on ne leur coupe la retraite, ou qu'on ne la leur rende difficile. Je m'apperçois de la ſupériorité marquée de la flotte Angloiſe ſur celle des François et des Eſpagnols réunie, et je m'étonne comment la marine de Philippe II ayant eu autrefois cet aſcendant ſur celle des Anglois et des Hollandois, n'a pas conſervé d'auſſi grands avantages. Je remarque encore avec ſurpriſe que tous ces armemens de mer ſont plus pour l'oſtentation que pour l'effet, et qu'au lieu de protéger le commerce, ils ne l'empêchent pas de ſe détruire. D'un côté ſe préſente le Roi d'Eſpagne, Souverain du Potoſe, obéré en Europe, créancier à Madrid de ſes Officiers et de ſes domeſtiques ; de l'autre le Roi d'Angleterre,

qui répand à pleine main ses guinées, que trente ans d'induſtrie avoient accumulées dans la Grande Bretagne, pour ſoutenir la Reine de Hongrie et la Pragmatique Sanction, indépendamment de quoi cette Reine de Hongrie eſt obligée de ſacrifier quelques provinces pour ſauver le reſte. La capitale du monde chrétien s'ouvre au premier venu, et le Pape n'oſant pas accabler d'anathèmes ceux qui le font contribuer, eſt obligé de les bénir. L'Italie eſt inondée d'étrangers, qui ſe battent pour la ſubjuguer. L'exemple des Anglois entraîne comme un torrent les Hollandois dans cette guerre qui leur eſt étrangère, et ces républicains qui du temps que des Héros, les Eugène, les Marlborough commandoient leurs armées, y envoyoient des députés pour régler les opérations militaires, n'en envoient point lorſqu'un Duc de Cumberland ſe trouve à la tête de leurs troupes. Le Nord s'embraſe et produit une guerre funeſte à la Suède. Le Danemarck s'anime, s'agite et ſe calme. La Saxe change deux fois de parti; elle ne gagne rien ni avec les uns ni avec les autres, ſinon qu'elle attire les Pruſſiens dans ſes Etats et qu'elle ſe ruine. Un conflit d'événemens change les cauſes de la guerre; cependant les effets continuent, quoique le motif

ait cessé. La fortune passe rapidement d'un parti dans l'autre ; mais l'ambition et le désir de la vengeance nourrissent et entretiennent le feu de la guerre. Il semble voir une partie de joueurs qui veulent avoir leur revanche et ne quittent le jeu qu'après s'être entièrement ruinés. Si l'on demandoit à un Ministre Anglois, quelle rage vous oblige à prolonger la guerre ? C'est que la France ne pourra plus fournir aux frais de la campagne prochaine, répondroit-il. Si l'on faisoit la même question à un Ministre François, la réponse seroit à peu près semblable. Ce qu'il y a de déplorable dans cette politique, c'est qu'elle se joue de la vie des hommes et que le sang humain, répandu avec profusion, l'est inutilement. Encore si par la guerre on pouvoit parvenir à fixer solidement les frontières et à maintenir cette balance des pouvoirs si nécessaire entre les Souverains de l'Europe, on pourroit regarder ceux qui ont péri comme des victimes sacrifiées à la tranquillité et à la sureté publique. Mais qu'on s'envie des provinces en Amérique, ne voilà-t-il pas toute l'Europe entraînée dans des partis différens pour se battre sur mer et sur terre ? Les ambitieux devroient considérer surtout que les armes et la discipline militaire étant à peu-près les mêmes en Europe, et les alliances

mettant pour l'ordinaire l'égalité des forces entre les parties belligérantes, tout ce que les Princes peuvent attendre de leurs plus grands avantages dans les temps où nous vivons, c'eſt d'acquérir par des ſuccès accumulés, ou quelque petite ville ſur les frontières, ou une banlieue qui ne rapporte pas les intérêts des dépenſes de la guerre, et dont la population n'approche pas du nombre des citoyens péris dans les campagnes.

Quiconque a des entrailles, et enviſage ces objets de ſang froid, doit être ému des maux que les hommes d'Etat cauſent aux peuples, faute d'y réfléchir, ou bien entraînés par leurs paſſions. La raiſon nous preſcrit une règle ſur ce ſujet, dont, ce me ſemble, aucun homme d'Etat ne doit s'écarter: c'eſt de ſaiſir l'occaſion, et d'entreprendre lorſqu'elle eſt favorable; mais de ne point la forcer en abandonnant tout au hazard. Il y a des momens qui demandent qu'on mette toute ſon activité en jeu pour en profiter; mais il y en a d'autres où la prudence veut qu'on reſte dans l'inaction. Cette matière exige la plus profonde réflexion, parce que non-ſeulement il faut bien examiner l'état des choſes, mais qu'il faut encore prévoir toutes les ſuites d'une entrepriſe, et peſer les moyens que l'on a avec ceux de ſes ennemis, pour juger leſquels

l'emportent dans la balance. Si la raiſon n'y décide pas ſeule, et que la paſſion s'en mêle, il eſt impoſſible que d'heureux ſuccès ſuivent une pareille entrepriſe. La Politique demande de la patience, et le chef-d'œuvre d'un homme habile eſt de faire chaque choſe en ſon temps et à propos. L'Hiſtoire ne nous fournit que trop d'exemples de guerres légèrement entrepriſes; il n'y a qu'à ſe rappeler la vie de François I et lire ce que Brantome dit être le ſujet de ſa malheureuſe expédition du Milanois, où ce Roi fut fait priſonnier à Pavie: il n'y a qu'à voir combien peu Charles Quint profita de l'occaſion qui ſe préſentoit à lui après la bataille de Muhlberg pour ſubjuguer l'Allemagne: il n'y a qu'à voir l'Hiſtoire de Fréderic V, Electeur Palatin, pour ſe convaincre de la précipitation avec laquelle il s'engagea dans une entrepriſe bien au deſſus de ſes forces. Et dans nos derniers temps qu'on ſe rappelle la conduite de Maximilien de Bavière, qui dans la guerre de Succeſſion, lorſque ſon pays étoit, pour ainſi dire, bloqué par les alliés, ſe rangea du parti des François, pour ſe voir dépouiller de ſes Etats. Et plus récemment Charles XII, Roi de Suède, nous fournit un exemple plus frappant encore des ſuites funeſtes que l'entêtement et

la fauſſe conduite des Souverains attire ſur les ſujets. L'Hiſtoire eſt l'école des Princes ; c'eſt à eux de s'inſtruire des fautes des ſiècles paſſés, pour les éviter, et pour apprendre qu'il faut ſe former un ſyſtème et le ſuivre pied à pied, et que celui qui a le mieux calculé ſa conduite, eſt le ſeul qui puiſſe l'emporter ſur ceux qui agiſſent moins conſéquemment que lui.

INTRODUCTION.

CHAPITRE I.

Etat de la Pruſſe à la mort de Fréderic Guillaume. Caractères des Princes de l'Europe, de leurs Miniſtres, de leurs Généraux. Idée de leurs forces, de leurs reſſources & de leur influence dans les affaires de l'Europe. Etat des ſciences & des beaux arts. Ce qui donna lieu à la guerre contre la maiſon d'Autriche.

1740. A LA mort de Fréderic Guillaume, Roi de Pruſſe, les revenus de l'Etat ne montoient qu'à ſept millions quatre cent mille écus. La population dans toutes les provinces pouvoit aller à trois millions d'ames *. Le feu Roi avoit laiſſé dans ſes

* C'eſt un nombre rond que le Roi met ici ; la véritable population n'alla en 1740 qu'à 2,240,000 perſonnes.

épargnes huit millions ſept cent mille écus, point de dettes, les finances bien adminiſtrées, mais peu de reſſources; la balance du commerce perdoit annuellement un million deux cent mille écus, qui paſſoient dans l'étranger. L'armée étoit forte de ſoixante & ſeize mille hommes, dont à peu près vingt ſix mille étrangers; ce qui prouve que c'étoit un effort & que trois millions d'habitans ne pouvoient pas fournir à recruter même cinquante mille hommes, ſurtout en temps de guerre. Le feu Roi n'étoit entré en aucune alliance, pour laiſſer à ſon ſucceſſeur les mains libres ſur le choix de celles qu'il voudroit former & qui après ſa mort ſeroient les plus avantageuſes à l'Etat.

L'Europe étoit en paix, à l'exception de l'Angleterre & de l'Eſpagne, qui ſe faiſoient la guerre dans le nouveau monde pour deux oreilles Angloiſes que les Eſpagnols avoient coupées, & qui dépenſoient des ſommes immenſes pour des objets de contrebande bien indignes des grands efforts que faiſoient ces deux nations. L'Empereur Charles VI venoit de faire la paix avec les Turcs à Belgrad par la médiation de Mr de Villeneuve, Miniſtre de France à Conſtantinople. Par cette paix l'Empereur cédoit à l'Empire Ottoman le royaume de Servie, une partie de la Moldavie & l'importante ville de Belgrad. Les dernières années du règne de Charles VI avoient été ſi malheureuſes, qu'il s'étoit vu dépouiller du royaume de Naples, de la Sicile & d'une partie du Milanois, par les François, les Eſpagnols

& les Sardes. Il avoit de plus cédé à la France par la paix de 1737 le duché de Lorraine, que la maiſon du Duc ſon gendre avoit poſſédée de temps immémorial. Par ce traité l'Empereur donnoit des provinces, & la France de vaines garanties, à l'exception de la Toſcane, qui doit être enviſagée comme une poſſeſſion précaire. La France garantiſſoit à l'Empereur une loi domeſtique qu'il avoit publiée pour ſa ſucceſſion, ſi connue en Europe ſous le nom de la *pragmatique Sanction.* Cette loi devoit aſſurer à ſa fille l'indiviſibilité de ſa ſucceſſion. On a ſans doute lieu d'être ſurpris en trouvant la fin du règne de Charles VI ſi inférieure à l'éclat qu'il jeta à ſon commencement. La cauſe des infortunes de ce Prince ne doit s'attribuer qu'à la perte du Prince Eugène: après la mort de ce grand homme il n'y eut perſonne pour le remplacer. L'Etat manqua de nerf & tomba dans la langueur & dans le dépériſſement. Charles VI avoit reçu de la nature les qualités qui font le bon citoyen, mais il n'en avoit aucune de celles qui font le grand homme: il étoit généreux, mais ſans diſcernement; d'un eſprit borné & ſans pénétration; il avoit de l'application, mais ſans génie, de ſorte qu'en travaillant beaucoup, il faiſoit peu; il poſſédoit bien le Droit Germanique; parlant pluſieurs langues & ſurtout le Latin dans lequel il excelloit; bon père, bon mari, mais bigot & ſuperſtitieux comme tous les Princes de la maiſon d'Autriche. On l'avoit élevé pour obéir & non pour commander. Ses Miniſtres l'amuſoient à juger

les procès du Conſeil aulique, à s'attacher ponctuellement aux minuties du cérémonial & de l'étiquette de la maiſon de Bourgogne : & tandis qu'il s'occupoit de ces bagatelles, ou que ce Prince perdoit ſon temps à la chaſſe, ſes Miniſtres, véritablement maîtres de l'Etat, diſpoſoient de tout deſpotiquement.

La fortune de la maiſon d'Autriche avoit fait paſſer à ſon ſervice le Prince Eugène de Savoie dont nous venons de parler. Ce Prince avoit porté le petit collet en France. Louis XIV lui refuſa un bénéfice : Eugène demanda une compagnie de Dragons ; il ne l'obtint pas non plus, parce qu'on méconnoiſſoit ſon génie & que les jeunes Seigneurs de la Cour lui avoient donné le ſobriquet de Dame Claude. Eugène voyant que toutes les portes de la fortune lui étoient interdites, quitta ſa mère, Madame de Soiſſons, & la France, pour offrir ſes ſervices à l'Empereur Léopold : il devint Colonel & reçut un régiment ; ſon mérite perça rapidement. Les ſervices ſignalés qu'il rendit, & la ſupériorité de ſes talens l'élevèrent dans peu aux premiers grades militaires. Il devint Généraliſſime, Préſident du Conſeil de guerre, & enfin premier Miniſtre de l'Empereur Charles VI. Ce Prince ſe trouva donc chef de l'armée impériale ; il gouverna non ſeulement les provinces Autrichiennes, mais l'Empire même, & proprement il étoit Empereur. Tant que le Prince Eugène conſerva la vigueur de ſon eſprit, les armes & les négociations des Autrichiens proſpérèrent ; mais lorſque l'âge & les infirmités l'eurent

affoibli, cette tête qui avoit si longtemps travaillé pour le bien de la maison Impériale, fut hors d'état de continuer ce même travail, & de lui rendre les mêmes services. Quelles réflexions humiliantes pour notre vanité ! Un Condé, un Eugène, un Malboroug voient l'extinction de leur esprit précéder celle de leur corps, & les plus vastes génies finissent par l'imbécillité ! pauvres humains, ensuite glorifiez-vous si vous l'osez ! La décadence des forces du Prince Eugène fut l'époque des intrigues de tous les Ministres Autrichiens. Le Comte de Zintzendorff acquit le plus de crédit sur l'esprit de son maître ; il travailloit peu, il aimoit la bonne chère. C'étoit l'Apicius de la Cour impériale, & l'Empereur disoit que les bons ragoûts de son Ministre lui faisoient de mauvaises affaires. Ce Ministre étoit haut & fier ; il se croyoit un Agrippa, un Mécène. Les Princes de l'Empire étoient indignés de la dureté de son gouvernement ; en cela bien différent du Prince Eugène, qui n'employant que la douceur, avoit su mener plus surement le Corps Germanique à ses fins.

Lorsque le Comte de Zintzendorff fut employé au congrès de Cambrai, il crut avoir pénétré le caractère du Cardinal de Fleuri. Le François, plus habile que l'Allemand, le joua sous la jambe, & Zintzendorff retourna à Vienne, persuadé qu'il gouverneroit la Cour de Versailles comme celle de l'Empereur. Peu de temps après le Prince Eugène, qui voyoit l'Empereur toujours occupé des moyens

de ſoutenir ſa pragmatique Sanction, lui dit que la ſeule façon de l'aſſurer, étoit d'entretenir cent quatre vingt mille hommes, & qu'il indiqueroit les fonds pour le payement de cette augmentation, ſi l'Empereur y vouloit conſentir. Le génie de l'Empereur, ſubjugué par celui d'Eugène, n'oſoit rien lui refuſer. L'augmentation de quarante mille hommes fut réſolue, & bientôt l'armée ſe trouva complète. Les Comtes de Zintzendorff & de Staremberg, ennemis du Prince Eugène, repréſentèrent à l'Empereur que ſes pays foulés par des contributions énormes ne pouvoient ſuffire à l'entretien d'une ſi groſſe armée, & qu'à moins de vouloir ruiner de fond en comble l'Autriche, la Bohème & les autres provinces, il falloit réformer l'augmentation. Charles VI, qui ne connoiſſoit rien aux finances non plus qu'au pays qu'il gouvernoit, ſe laiſſa entraîner par ſes Miniſtres & licencia ces quarante mille hommes nouvellement levés, à la veille du décès d'Auguſte I, Roi de Pologne.

Deux candidats ſe préſentèrent pour occuper ce trône vacant. L'un c'étoit Auguſte, Electeur de Saxe, fils du dernier Roi de Pologne, ſoutenu par l'Empereur des Romains, l'Impératrice de Ruſſie, l'argent & les troupes Saxonnes. L'autre étoit Staniſlas Lezinſky, appelé par les vœux des Polonois & protégé par Louis XV, ſon gendre; mais le ſecours qu'il tira de la France ſe réduiſit à quatre bataillons. Il vit la Pologne; il fut aſſiégé à Danzic; il ne put s'y maintenir, & renonça pour la ſeconde

ſois au triſte honneur de porter le nom de Roi dans une république où régnoit l'anarchie.

Le Comte de Zintzendorff comptoit ſi fort ſur l'eſprit pacifique du Cardinal de Fleuri, qu'il engagea légèrement ſa Cour dans les troubles de la Pologne. Le plaiſir de donner la couronne de Pologne coûta à l'Empereur trois royaumes & quelques belles provinces. Déjà les François avoient paſſé le Rhin, déjà ils aſſiégeoient Kehl, qu'à Vienne on faiſoit des paris ſur leur inaction. Cette guerre qu'on entreprit, fut l'ouvrage de la vanité, & la paix qui s'enſuivit, celui de la foibleſſe. Le nom du Prince Eugène qui en impoſoit encore, ſoutint les armes des Autrichiens ſur le Rhin, les campagnes de 1734 & de 1735, & bientôt après il finit de vivre, mais trop tard pour ſa gloire. Deux emplois qui avoient été réunis par le Prince Eugène, le commandement de l'armée & la préſidence du conſeil de guerre, furent ſéparés. Le Comte de Harrach eut la charge de Préſident, & Kœnigſeck, Wallis, Seckendorff, Neuperg, Schmettau, Khevenhuller & le Prince de Hildbourghauſen briguèrent l'honneur dangereux de commander les armées impériales. Quelle tâche de lutter contre la réputation du Prince Eugène & de remplir une place qu'il avoit ſi bien occupée! D'ailleurs ces Généraux étoient auſſi diviſés entr'eux que les ſucceſſeurs d'Alexandre. Pour ſuppléer au mérite qui leur manquoit, ils avoient recours à l'intrigue: Seckendorff & le Prince de Hildbourghauſen s'appuyoient

du crédit de l'Impératrice & d'un Miniſtre nommé Bartenſtein, natif d'Alſace, de petite extraction, mais laborieux, & qui avec deux aſſociés, Knorr & Weber, formoient un triumvirat qui gouvernoit alors les affaires de l'Empereur. Khevenhuller avoit un parti dans le conſeil de guerre, & Wallis, qui ſe faiſoit gloire de haïr & d'être haï de tout le monde, n'en avoit aucun. Les Ruſſes étoient alors en guerre avec les Turcs; les ſuccès des premiers enflammoient le courage des Autrichiens. Bartenſtein crut qu'on pourroit chaſſer les Turcs de l'Europe; Seckendorff viſoit au commandement de l'armée. Ces deux perſonnes, ſous prétexte que l'Empereur devoit aſſiſter les Ruſſes, ſes alliés, contre l'ennemi du nom Chretien, plongèrent la maiſon d'Autriche dans un abyme de malheurs. Tout le monde vouloit conſeiller l'Empereur; ſes Miniſtres, l'Impératrice, le Duc de Lorraine, chacun tracaſſoit de ſon côté. Il émanoit du conſeil impérial chaque jour de nouveaux projets d'opérations: les cabales des grands qui ſe contrecarroient & la jalouſie des Généraux firent manquer toutes les entrepriſes. Les ordres que les Généraux recevoient de la cour ſe contrediſoient les uns les autres, ou bien obligeoient ces Généraux à des opérations impraticables. Ce déſordre domeſtique devint plus funeſte aux armes Autrichiennes que la puiſſance des Infidelles. A Vienne on expoſoit le Vénérable, tandis qu'on perdoit les batailles en Hongrie, & l'on avoit recours aux preſtiges de la ſuperſtition, pour réparer les fautes de la malhabileté. Seckendorff fut

emprisonné à la fin de sa première campagne, à cause, disoit-on, que son hérésie attiroit le courroux céleste. Kœnigseck, après avoir commandé la seconde année, fut fait Grand Maître de l'Impératrice, ce qui fit dire à Wallis, qui eut le commandement la troisième année, que son premier prédécesseur avoit été encoffré, que le second étoit devenu eunuque du Sérail, & qu'il lui restoit d'avoir la tête tranchée. Il ne se trompa guère; car après avoir perdu la bataille de Crutzka, il fut enfermé au château de Brunn. Neuperg, que l'Empereur & le Duc de Lorraine avoient instamment conjuré d'accélérer la paix, la conclud avec les Turcs à Belgrad, & pour récompense fut à son retour confiné au château de Glatz. Ainsi la cour de Vienne n'osant pas remonter à la cause de ses malheurs, auxquels tout ce que la cour avoit de plus auguste avoit contribué, pour se consoler elle punissoit les instrumens subalternes de ses infortunes.

Après la conclusion de cette paix, l'armée Autrichienne se trouva dans un état de délabrement affreux: elle avoit fait des pertes considérables à Widdin, à Meudia, à Panchova, au Timoc, à Crutzka: l'air mal-sain, les eaux bourbeuses avoient occasionné des maladies contagieuses, et la proximité des Turcs lui avoit communiqué la peste; elle étoit en même temps ruinée & découragée. Après la paix la plus grande partie des troupes demeura en Hongrie; mais leur nombre ne passoit pas quarante trois mille combattans: personne ne pensa à recompléter l'armée. L'Empereur n'avoit d'ailleurs que

ſeize mille hommes en Italie, douze mille au plus en Flandres, & cinq ou ſix régimens répandus dans les pays héréditaires. Au lieu donc que cette armée devoit faire le nombre de cent ſoixante & quinze mille hommes, l'effectif ne montoit pas à quatre vingt deux mille. On avoit ſupputé, l'année 1733, que l'Empereur pouvoit avoir vingt huit millions de revenus; il en avoit bien perdu depuis, & les dépenſes de deux guerres conſécutives l'avoient abymé de dettes, qu'il avoit peine d'acquitter avec vingt millions de revenus qui lui reſtoient. Outre cela ſes finances étoient dans la plus grande confuſion. Une méſintelligence ouverte régnoit entre ſes Miniſtres; la jalouſie diviſoit les Généraux, & l'Empereur lui-même découragé par tant de mauvais ſuccès, étoit dégoûté de la vanité des grandeurs. Cependant l'empire Autrichien, malgré ſes vices & ſes foibles cachés, figuroit encore l'année 1740 en Europe au nombre des puiſſances les plus formidables: l'on conſidéroit ſes reſſources, & qu'une bonne tête y pouvoit tout changer; en attendant ſa fierté ſuppléoit à ſa force, & ſa gloire paſſée à ſon humiliation préſente.

Il n'en étoit pas de même de la France. Depuis l'année 1672 ce royaume ne s'étoit pas trouvé dans une ſituation plus brillante; il devoit une partie de ſes avantages à la ſage adminiſtration du Cardinal de Fleuri. Louis XIV avoit placé ce Cardinal, alors ancien Evêque de Fréjus, en qualité de précepteur auprès de ſon petit-fils. Les prêtres ſont auſſi am-

bitieux que les autres hommes, & ſouvent plus raffinés. Après la mort du Duc d'Orléans, Régent du royaume, Fleuri fit exiler le Duc de Bourbon qui occupoit cette place, pour la remplir lui-même. Il mettoit plus de prudence que d'activité dans ſa manière de gouverner : du lit de ſes maîtreſſes il perſécutoit les Janſéniſtes ; il ne vouloit que des évêques orthodoxes, & cependant dans une grande maladie qu'il fit, il refuſa les ſacremens de l'Egliſe. Richelieu & Mazarin avoient épuiſé ce que la pompe & le faſte peuvent donner de conſidération. Fleuri fit par contraſte conſiſter ſa grandeur dans la ſimplicité. Ce Cardinal ne laiſſa qu'une aſſez mince ſucceſſion à ſes neveux ; mais il les enrichit par d'immenſes bienfaits que le Roi répandit ſur eux. Ce Premier-Miniſtre préféroit les négociations à la guerre, parce qu'il étoit fort dans les intrigues & qu'il ne ſavoit pas commander les armées : il affectoit d'être pacifique, pour devenir l'arbitre plutôt que le vainqueur des Rois ; hardi dans ſes projets, timide dans leur exécution ; économe des revenus de l'Etat & doué d'un eſprit d'ordre : qualités qui le rendirent utile à la France, dont les finances étoient épuiſées par la guerre de Succeſſion & par une adminiſtration vicieuſe. Il négligea trop le militaire, & fit trop de cas des gens de finance ; de ſon temps la marine étoit preſque anéantie, & les troupes de terre ſi fort négligées, qu'elles ne purent pas tendre leurs tentes la première campagne de l'année 1733. Avec quelques bonnes parties pour l'adminiſtration intérieure, ce Mi-

niſtre paſſoit en Europe pour foible & fourbe, vices qu'il tenoit de l'Egliſe où il avoit été élevé. Cependant la bonne économie de ce Cardinal avoit procuré au royaume les moyens de ſe libérer d'une partie des dettes immenſes contractées ſous le règne de Louis XIV. Il répara les déſordres de la régence; & à force de temporiſer la France ſe releva du bouleverſement qu'avoit cauſé le ſyſtème de Law.

Il falloit vingt années de paix à cette monarchie pour reſpirer après tant de calamités. Chauvelin, Sous-Miniſtre, qui travailloit ſous le Cardinal, tira le royaume de ſon inaction : il fit réſoudre la guerre que la France entreprit l'année 1733, dont le Roi Staniſlas étoit le prétexte, mais par laquelle la France gagna la Lorraine. Les courtiſans de Verſailles diſoient que Chauvelin avoit eſcamoté la guerre au Cardinal, mais que le Cardinal lui avoit eſcamoté la paix. Chauvelin, encouragé & triomphant de ce que ſon coup d'eſſai avoit ſi bien réuſſi, ſe flatta de pouvoir devenir le premier dans l'Etat. Il falloit accabler celui qui l'étoit : il n'épargna point les calomnies pour noircir ce Prélat dans l'eſprit de Louis XV ; mais ce Prince, ſubordonné au Cardinal qu'il croyoit encore ſon précepteur, lui rendit compte de tout. Chauvelin fut la victime de ſon ambition. Sa place fut donnée par le Cardinal à Mr Amelot, homme ſans génie, auquel le Premier-Miniſtre ſe confioit hardiment, parce qu'il n'avoit pas les talens d'un homme dangereux. La longue paix dont la France avoit joui, avoit interrompu dans ſon militaire

la ſucceſſion des grands Généraux. Mr de Villars, qui avoit commandé la première campagne en Italie, étoit mort. Meſſ. de Broglio, de Noailles, de Coigny étoient des hommes médiocres ; Maillebois ne les ſurpaſſoit pas. Mr de Noailles étoit accuſé de manquer de cet inſtinct belliqueux qui ſe confie en ſes propres forces : il trouva un jour une épée pendue à ſa porte, avec cette inſcription : *Point homicide ne ſeras.* Les talens du Maréchal de Saxe n'étoient pas encore développés. Le Maréchal de Belle-Iſle étoit de tous les militaires celui qui avoit le plus ſéduit le public ; on le regardoit comme le ſoutien de la diſcipline militaire. Son génie étoit vaſte, ſon eſprit brillant, ſon courage audacieux ; ſon métier étoit ſa paſſion, mais il ſe livroit ſans réſerve à ſon imagination : il faiſoit les projets, ſon frère les rédigeoit ; on appeloit le Maréchal l'imagination, & ſon frère le bon-ſens.

Depuis la paix de Vienne la France étoit l'arbitre de l'Europe. Ses armées avoient triomphé en Italie comme en Allemagne. Son Miniſtre Ville-Neuve avoit conclu la paix de Belgrad : elle tenoit la cour de Vienne, celle de Madrid & celle de Stockholm dans une eſpèce de dépendance. Ses forces militaires conſiſtoient en 180 bataillons, chacun de 600 hommes ; 224 eſcadrons, à 100 têtes ; ce qui fait le nombre de 130,400 combattans, outre 36,000 hommes de milice. Sa marine étoit conſidérable ; elle pouvoit mettre 80 vaiſſeaux de différent rang en mer, y compris les frégates ; & pour le ſervice de

cette flotte on comptoit jusqu'à 60,000 matelots enclassés. Les revenus du royaume montoient l'année 1740 à 60,000,000 d'écus, dont on décomptoit 10,000,000 affectés au payement des intérêts des dettes de la couronne qui venoient encore de la guerre de Succession. Le Cardinal de Fleuri appeloit les Fermiers-généraux qui étoient à la tête de cette recette, les quarante colonnes de l'Etat, parce qu'il envisageoit la richesse de ces traitans comme la ressource la plus sûre du royaume. L'espèce d'hommes la plus utile à la société, qu'on appelle le peuple, & qui cultive les terres, étoit pauvre & obérée, surtout dans les provinces qu'on appelle de conquête. En revanche le luxe & l'opulence de Paris égaloit peut-être la somptuosité de l'ancienne Rome du temps de Lucullus. On comptoit pour plus de 10,000,000 d'argent orfévré, dans les maisons des particuliers de cette capitale immense. Mais les mœurs étoient dégénérées : les François surtout habitans de Paris étoient devenus des Sibarites énervés par la volupté & la mollesse. Les épargnes que le Cardinal avoit faites pendant son administration, furent absorbées en partie par la guerre de 1733, & en partie par la disette affreuse de l'année 1740, qui ruina les plus florissantes provinces du royaume. Des maux que Law avoit faits à la France il étoit résulté une espèce de bien, consistant dans la Compagnie du Sud, établie au port d'Orient ; mais la supériorité des flottes Angloises ruinant à chaque guerre ce commerce, que la marine guerrière de la

France ne pouvoit pas protéger suffisamment, cette Compagnie ne put pas à la longue se soutenir. Telle étoit la situation de la France l'année 1740 : respectée au dehors, pleine d'abus dans son intérieur, sous le gouvernement d'un Prince foible, qui s'étoit abandonné lui & son royaume à la direction du Cardinal de Fleuri.

Philippe V, que Louis XIV avoit placé en se ruinant sur le trône d'Espagne, y régnoit encore. Ce Prince avoit le malheur d'être sujet à des attaques d'une mélancolie noire, qui approchoit assez de la démence : il avoit abdiqué l'année 1726 en faveur de son fils Louis, & il reprit le gouvernement l'année 1727 après la mort de ce Prince. Cette abdication s'étoit faite contre la volonté de la Reine Elisabeth Farnèse, née Princesse de Parme : elle auroit voulu gouverner le monde entier ; elle ne pouvoit vivre que sur le trône.

La Reine, pour empêcher le Roi de prendre désormais des dégoûts pour le trône, l'y retint en entreprenant continuellement de nouvelles guerres, soit avec les barbaresques, soit avec les Anglois, soit avec la maison d'Autriche. La fierté d'un Spartiate, l'opiniâtreté d'un Anglois, la finesse Italienne & la vivacité Françoise, formoient le caractère de cette femme singulière : elle marchoit audacieusement à l'accomplissement de ses desseins ; rien ne la surprenoit, rien ne pouvoit l'arrêter.

Le Cardinal Alberoni, si célèbre dans son temps, avoit un génie ressemblant à celui de cette Princesse ;

il travailla long-temps ſous elle. La conſpiration du Prince Celamare perdit ce Miniſtre, et la Reine fut obligée de l'exiler, pour ſatisfaire à la vengeance du Duc d'Orléans, Régent de France. Un Hollandois de nation, nommé Ripperda, remplit cette place importante : il avoit de l'eſprit ; cependant ſes malverſations furent cauſe qu'il ne put ſe ſoutenir long-temps. Ces changemens de Miniſtres furent imperceptibles en Eſpagne, parce que ces Miniſtres n'étoient que les inſtrumens dont la Reine ſe ſervoit, & que c'étoit dans tous les temps ſa volonté qui régloit les affaires.

L'année 1740 l'Eſpagne ſortoit de la guerre d'Italie qu'elle avoit terminée glorieuſement. Don Carlos, que les Anglois avoient tranſporté en Toſcane pour ſuccéder à Coſme, dernier Duc de la maiſon de Médicis : ce Don Carlos, dis-je, étoit devenu Roi de Naples, & François de Lorraine avoit reçu cette Toſcane en dédommagement de la Lorraine, que la France avoit réunie à ſa monarchie. Ainſi ces mêmes Anglois qui avoient combattu avec tant d'acharnement contre Philippe V, furent les promoteurs de la puiſſance Eſpagnole en Italie : tant la politique change & les idées des hommes ſont variables.

Les Eſpagnols ne ſont pas auſſi riches en Europe qu'ils pourroient l'être, parce qu'ils ne ſont pas laborieux. Les tréſors du nouveau monde ſont pour les nations étrangères qui ſous des noms Eſpagnols ſe ſont approprié ce commerce. Les François, les Hollandois & les Anglois jouiſſent proprement du

Pérou

Pérou & du Mexique. L'Eſpagne eſt devenue un entrepôt d'où les richeſſes s'écoulent, & les plus habiles les attirent en foule. Il n'y a pas aſſez d'habitans en Eſpagne pour cultiver les terres ; la police a été négligée juſqu'ici, & la ſuperſtition range ce peuple ſpirituel au rang des nations les plus foibles.

Le Roi jouit de 24,000,000 d'écus de revenus ; mais le Gouvernement eſt endetté. L'Eſpagne entretient 55 à 60,000 hommes de troupes réglées ; ſa marine peut aller à 50 vaiſſeaux de ligne. Les liens du ſang qui joignent les deux maiſons de Bourbon, produiſent entr'elles une alliance étroite ; cependant la Reine ſe trouvoit outragée de la paix de 1737, que le Cardinal de Fleuri avoit faite à ſon inſu : pour s'en venger elle cauſoit à la France tous les déſagrémens qui dépendoient d'elle.

Alors l'Eſpagne étoit en guerre avec l'Angleterre, qui protégeoit des contrebandiers : deux oreilles angloiſes coupées à un matelot de cette nation allumèrent ce feu, & les armemens coûtèrent des ſommes immenſes aux deux nations : leur commerce en ſouffrit, & comme de coutume, les marchands & les particuliers expièrent les ſottiſes des grands. Le Cardinal de Fleuri n'étoit pas mécontent de cette guerre ; il s'attendoit bien à jouer le rôle de médiateur ou d'arbitre, pour augmenter les avantages du commerce de la France.

Le Portugal ne figuroit point en Europe. Don Juan n'étoit connu que par ſa paſſion bizarre pour les cérémonies de l'Egliſe. Il avoit obtenu par un

bref du Pape le droit d'avoir un patriarche, & par un autre bref, de dire la meſſe, à la conſécration près. Ses plaiſirs étoient des fonctions ſacerdotales, ſes bâtimens, des couvens; ſes armées, des moines, & ſes maîtreſſes, des religieuſes.

De toutes les nations de l'Europe l'angloiſe étoit la plus opulente; ſon commerce embraſſoit tout le monde; ſes richeſſes étoient exceſſives, ſes reſſources preſque inépuiſables: & pourvue de tous ces avantages, elle ne tenoit pas entre les puiſſances le rang qui ſembloit lui convenir.

George II, Electeur de Hanovre, gouvernoit alors l'Angleterre. Il avoit des vertus, du génie, mais les paſſions vives à l'excès; ferme dans ſes réſolutions, plus avare qu'économe, capable de travail, incapable de patience, violent, brave, mais gouvernant l'Angleterre par les intérêts de l'électorat, & trop peu maître de lui-même pour diriger une nation qui fait ſon idole de ſa liberté.

Ce Prince avoit pour Miniſtre le Chevalier Robert Walpole. Il captivoit le Roi en lui faiſant des épargnes de la Liſte civile, dont George groſſiſſoit ſon tréſor de Hanovre; Walpole manioit l'eſprit de la nation par les charges & les penſions qu'il diſtribuoit à propos pour gagner la ſupériorité des membres du Parlement: ſon génie ne s'étendoit pas au-delà de l'Angleterre; il s'en remettoit pour les affaires générales de l'Europe à la ſagacité de ſon frère Horace. Un jour que des Dames le preſſoient de faire avec elles une partie de jeu, il leur ré-

pondit : j'abandonne le jeu & l'Europe à mon frère. Il n'entendoit rien à la politique ; c'eſt ce qui donna lieu à ſes ennemis de le calomnier, en l'accuſant d'être ſuſceptible de corruption.

Malgré toutes les connoiſſances que Walpole avoit de l'intérieur du royaume, il entreprit un projet * important qui lui manqua : il voulut introduire l'acciſe en Angleterre. Si cette tentative lui avoit réuſſi, les ſommes que cet impôt devoit rapporter, auroient ſuffi pour rendre l'autorité du Roi deſpotique. La nation le ſentit ; elle ſe cabra. Des membres du Parlement dirent à Walpole qu'il les payoit pour le courant des ſottiſes ordinaires, mais que celle-là étoit au-deſſus de toute corruption. Au ſortir du Parlement Walpole fut attaqué ; on lui ſaiſit ſon manteau, qu'il lâcha à temps, & il ſe ſauva à l'aide d'un capitaine des gardes qui ſe trouva pour ſon bonheur dans ce tumulte. Le Roi apprit par cette expérience à reſpecter la liberté angloiſe : l'affaire des acciſes tomba, & ſa prudence raffermit ſon trône. Ces troubles inteſtins empêcherent l'Angleterre de prendre part à la guerre de 1733. Bientôt après s'alluma la guerre avec l'Eſpagne, malgré la cour. Des marchands de la cité produiſirent devant la Chambre baſſe des oreilles de contrebandiers anglois que les Eſpagnols avoient coupées. La robe enſanglantée de Céſar qu'Antoine étala devant le peuple Romain, ne fit pas une ſenſation plus vive à Rome, que ces oreilles n'en causèrent à Londres. Les eſprits étoient émus ; ils réſolurent tumultuairement la guerre : le

* 1727.

Miniſtre fut obligé d'y conſentir. La Cour ne tira d'autre parti de cette guerre que d'éloigner de Londres l'Amiral Hadock, dont l'éloquence l'emportoit dans la Chambre baſſe ſur les corruptions de Walpole ; & le Miniſtre, qui diſoit qu'il connoiſſoit le prix de chaque Anglois, parce qu'il n'y en avoit point qu'il n'eût marchandé ou corrompu, vit que ſes guinées ne l'emportoient pas toujours ſur la force & l'évidence du raiſonnement.

L'Angleterre entretenoit alors 80 vaiſſeaux des quatre premiers rangs, & 50 vaiſſeaux d'un ordre inférieur : environ 30,000 hommes de troupes de terre. Ses revenus en temps de paix montoient à 24,000,000 d'écus ; elle avoit au-delà une reſſource immenſe dans la bourſe des particuliers & dans la facilité de lever des impôts ſur des ſujets opulens. Elle donnoit alors des ſubſides au Danemarck pour l'entretien de 6000 hommes ; à la Heſſe pour un nombre pareil ; ce qui joint à 22,000 Hanovriens lui fourniſſoit en Allemagne un Corps de 34,000 hommes à ſa diſpoſition. Les Amiraux Wager & Ogle avoient la réputation d'être leurs meilleurs marins : pour les troupes de terre, le Duc d'Argile & Milord Stairs étoient les ſeuls qui euſſent des prétentions fondées à briguer les premiers emplois, quoique ni l'un ni l'autre n'euſſent jamais commandé des armées.

Le Sieur Littleton paſſoit pour l'orateur le plus véhément ; le Lord Hardwey pour l'homme le plus inſtruit ; Milord Cheſterfield pour le plus ſpirituel ; le Lord Carteret pour le politique le plus violent.

Quoique les ſciences & les arts ſe fuſſent enra-

cinés dans ce royaume, la douceur de leur commerce n'avoit pas fléchi la férocité des mœurs nationales. Le caractère dur des Anglois vouloit des tragédies ſanglantes; ils avoient perpétué ces combats de gladiateurs qui ſont l'opprobre de l'humanité; ils avoient produit le grand Newton, mais aucun peintre, aucun ſculpteur, ni aucun bon muſicien. Pope floriſſoit encore & embelliſſoit la poëſie des idées mâles que lui fourniſſoient les Shafteſbury & les Bolinbroke. Le Docteur Swift, qu'on ne peut comparer à perſonne, étoit ſupérieur à ſes compatriotes pour le goût, & ſe ſignaloit par des critiques fines des mœurs & des uſages. La ville de Londres l'emportoit ſur celle de Paris en fait de population de 200,000 ames. Les habitans des trois royaumes montoient à près de 8,000,000. L'Ecoſſe, encore pleine de Jacobites, gémiſſoit ſous le joug de l'Angleterre, & les catholiques d'Irlande ſe plaignoient de l'oppreſſion ſous laquelle la haute Egliſe les tenoit aſſervis.

A la ſuite de cette puiſſance ſe range la Hollande, comme une chaloupe qui ſuit l'impreſſion d'un vaiſſeau de guerre auquel elle eſt attachée. Depuis l'abolition du Stadhouderat, cette république avoit pris une forme ariſtocratique. Le grand penſionnaire, aſſiſté du greffier, propoſe les affaires à l'aſſemblée des Etats Généraux, donne des audiences aux Miniſtres étrangers & en fait le rapport au conſeil. Les délibérations de ces aſſemblées ſont lentes; le ſecret eſt mal gardé, parce qu'il faut com-

muniquer les affaires à un trop grand nombre de députés. Les Hollandois comme citoyens abhorrent le Stadhouderat, qu'ils envisagent comme un acheminement à la tyrannie; & comme marchands ils n'ont de politique que leur intérêt. Leur gouvernement par ses principes les rend plus propres à se défendre qu'à attaquer leurs voisins.

C'est avec une surprise mêlée d'admiration que l'on considère cette république, établie sur un terrain marécageux & stérile, à moitié entourée de l'océan, qui menace d'emporter ses digues & de l'inonder. Une population de 2,000,000 y jouit des richesses & de l'opulence qu'elle doit à son commerce & aux prodiges que son industrie a opérés. La ville d'Amsterdam se plaignoit à la vérité que la Compagnie des Indes orientales des Danois & celle des François établie au port d'Orient portoient quelque préjudice à son commerce. Ces plaintes étoient celles d'envieux. Une calamité plus réelle affligeoit alors la république. Une espèce de vers qui se trouve dans les ports de l'Asie, s'étoit introduite dans leurs vaisseaux & puis dans le fascinage qui soutient les digues, & rongea les uns & les autres; ce qui mettoit la Hollande dans la crainte de voir écrouler ses boulevards à la première tempête. Le Conseil assemblé ne trouva d'autre remède à cette calamité que d'ordonner des jours de jeûne par tout le pays. Quelque plaisant dit, que le jour de jeûne auroit dû être indiqué pour les vers. Cela n'empêchoit pas que l'Etat ne fût très-riche: il avoit des dettes qui

datoient encore de la guerre de Succeſſion, & qui au lieu d'affoiblir le crédit de la nation, l'augmentoient plutôt. Le Penſionnaire Van der Heim, qui gouvernoit la Hollande, paſſoit pour un homme ordinaire : phlegmatique, circonſpect, même timide, mais attaché à l'Angleterre par coutume, par religion & par la crainte que lui inſpiroit la France.

La république pouvoit avoir 12,000,000 d'écus de revenus, ſans compter les reſſources de ſon crédit; elle pouvoit mettre en mer 40 vaiſſeaux de guerre; elle entretenoit 30,000 hommes de troupes réglées, qui ſervoient principalement à la garde de ſes barrières, comme cela avoit été déterminé par la paix d'Utrecht; mais ſon militaire n'étoit plus comme autrefois l'école des héros. Depuis la bataille de Malplaquet, où les Hollandois perdirent la fleur de leurs troupes & la pépinière de leurs Officiers, & depuis l'abolition du Stadhouderat, leurs troupes s'avilirent manque de diſcipline & de conſidération; elles n'avoient plus de Généraux capables du commandement. Une paix de vingt huit années avoit emporté les vieux Officiers, & l'on avoit négligé d'en former de nouveaux. Le jeune Prince d'Orange, Guillaume de Naſſau, ſe flattoit qu'étant de la famille des Stadhouders, il pourroit parvenir au même emploi. Cependant il n'avoit qu'un petit parti dans la province de Gueldre & les républicains zélés lui étoient tous oppoſés : ſon eſprit cauſtique & ſatirique lui avoit fait des ennemis, & l'occaſion lui avoit manqué de pouvoir développer ſes talens.

Dans cette ſituation la république de Hollande étoit ménagée par ſes voiſins, peu conſidérée pour ſon influence dans les affaires générales; elle étoit pacifique par principe & guerrière par accident.

Si nous portons de la Hollande nos regards vers le Nord, nous y trouvons le Danemarck & la Suède, royaumes à peu près égaux en puiſſance, mais moins célèbres qu'ils ne l'avoient été autrefois.

Sous lerègne de Fréderic IV le Danemarck avoit uſurpé le Schleſwic ſur la maiſon de Holſtein, ſous le règne de Chriſtian VI. On vouloit conquérir le royaume des cieux. La Reine Magdelaine de Bareuth ſe ſervoit de la bigoterie pour que ce frein ſacré empêchât ſon mari de lui faire des infidélités: & le Roi, devenu zélateur outré de Luther, avoit par ſon exemple entraîné toute ſa cour dans le fanatiſme. Un Prince dont l'imagination eſt frappée de la Jéruſalem céleſte, dédaigne les fanges de la terre; les ſoins des affaires ſont pris pour des momens perdus, les axiomes de la politique pour des cas de conſcience; les règles de l'évangile deviennent ſon code militaire, & les intrigues des prêtres influent dans les délibérations de l'Etat. Depuis le pieux Enée, depuis les croiſades de St Louis, nous ne voyons dans l'hiſtoire aucun exemple de héros dévots. Mahomet, loin d'être dévot, n'étoit qu'un fourbe qui ſe ſervoit de la religion pour établir ſon empire & ſa domination. Le Roi entretient 36,000 hommes de troupes réglées; il achète les recrues en Allemagne & vend ces troupes à la

puiſſance qui le paye le mieux : il peut raſſembler 30,000 miliciens, dont ceux de la Norvège paſſent pour les meilleurs. La marine danoiſe eſt compoſée de 27 vaiſſeaux de ligne & de 33 d'un ordre inférieur : cette marine eſt la partie de l'adminiſtration de ce pays la plus perfectionnée ; tous les connoiſſeurs en font l'éloge. Les revenus du Danemarck ne paſſent pas 5,600,000 écus. Cette puiſſance étoit alors aux gages des Anglois qui lui payoient un ſubſide de 150,000 écus pour la ſolde de 6000 hommes. Le Prince de Culmbach-Bareuth commandoit les troupes de terre : ni lui ni les autres généraux au ſervice de cette puiſſance ne méritent d'article dans ces Mémoires. Mr Schulin, Miniſtre de ce Prince, doit être rangé dans la même catégorie. Il réſulte de ce que nous venons d'expoſer, que le Danemarck doit être compté au nombre des Puiſſances du ſecond ordre & comme un acceſſoire qui ſe rangeant d'un parti, peut ajouter un grain à la balance des pouvoirs.

Si de là vous paſſez en Suède, vous ne trouverez rien de commun entre ces deux royaumes, ſi non l'avidité de tirer des ſubſides. Le gouvernement Suédois eſt un mélange de l'ariſtocratie, de la démocratie, & du gouvernement monarchique, entre leſquels les deux premiers genres prévalent. La Diète générale des Etats ſe raſſemble tous les trois ans. On élit un Maréchal, lequel a la plus grande influence dans les délibérations. Si les voix ſont partagées, le Roi, qui en a deux, décide de l'af-

faire : il choisit de trois candidats qu'on lui propose, celui qu'il veut, pour remplir les places vacantes. La Diète élit un Comité secret, composé de cent membres tirés de la noblesse, du clergé, des bourgeois & des paysans ; il examine la conduite que le Roi & le Sénat ont tenue dans l'intervalle des Diètes, & il donne au Sénat des instructions qui embrassent les affaires intérieures comme les étrangères. La Reine Ulrique, sœur de Charles XII, avoit remis les rênes du gouvernement entre les mains de son époux Fréderic de Hesse. Ce nouveau Roi respecta scrupuleusement les droits de la nation : il considéroit son poste à peu près comme un vieux Lieutenant Colonel invalide regarde un petit gouvernement qui lui procure une retraite honorable. Avant d'épouser la Reine Ulrique, ce Prince perdit la bataille de Mont-Cassel en Lombardie, pour donner à son père, qui se trouvoit dans son armée, le spectacle d'un combat. Le Comte Oxenstiern avoit été Chancelier du royaume, il fut déplacé par le Comte de Gillenbourg. Ce Comte s'étoit attaché les Officiers ; ce qui lui donnoit un parti considérable en Suède : il désiroit la guerre, se flattant de relever sa nation par quelque conquête. La France désiroit encore plus de se servir des Suédois, espérant d'abaisser par eux la fierté Russienne, & de venger ainsi les affronts que son Ambassadeur Monti, fait prisonnier à Danzic, avoit essuyés à Péterſbourg : dans cette vue la France payoit à la Suède un subside annuel de 300,000

écus, qui ne l'engageoit cependant à aucune hostilité.

La Suède n'étoit plus ce qu'elle avoit été autrefois. Les neuf dernières années du règne de Charles XII avoient été ſignalées par des malheurs. Ce royaume avoit perdu la Livonie, un grand morceau de la Poméranie & les duchés de Brème & de Verden. Ce démembrement la privoit de revenus, de ſoldats & de grains que précédemment elle retiroit de ces provinces : la Livonie étoit ſon magaſin d'abondance. Quoique la Suède ne contienne qu'environ 2,000,000 d'ames, ſon ſol ſtérile & quantité de montagnes arides dont elle eſt couverte, ne lui fourniſſoient pas même dequoi nourrir cette foible population; la ceſſion de la Livonie la réduiſit aux abois. Les Suédois révéroient cependant (quelque malheur qu'il leur fût arrivé) la mémoire de Charles XII, & par une ſuite aſſez ordinaire des contradictions de l'eſprit humain, ils l'outragèrent après ſa mort en puniſſant Gœrtz du dernier ſupplice; comme ſi le Miniſtre étoit coupable des fautes de ſon maître.

Les revenus de ce royaume montoient approchant à 4,000,000 d'écus; il n'entretenoit que 7000 hommes de troupes réglées, & 33,000 de milice étoient payés d'un fonds différent. On avoit donné du temps de Charles XI des terres à cultiver à ce nombre de payſans qui étoient en même temps militaires, obligés de s'aſſembler les dimanches pour faire l'exercice & s'inſtruire à combattre pour la défenſe du pays; mais lorſque la Suède faiſoit agir ces

troupes au-delà de ſes frontières, il falloit les ſolder du tréſor public. Ses ports contenoient 24 vaiſſeaux de ligne & 36 frégates. Une longue paix avoit rendu leurs ſoldats payſans; leurs meilleurs généraux étoient morts; les Buddenbrock & les Lœwenhaupt n'étoient pas comparables aux Reinſchild; mais un inſtinct belliqueux animoit encore cette nation, & il ne lui manquoit qu'un peu de diſcipline & de bons conducteurs. C'eſt le pays de Pharaſmane qui ne produit que du fer & des ſoldats. De toutes les nations de l'Europe, la ſuédoiſe eſt la plus pauvre. L'or & l'argent (j'en excepte les ſubſides) y eſt auſſi peu connu qu'à Sparte: de grandes plaques de cuivre timbrées leur tiennent lieu de monnoie, & pour éviter l'incommodité du tranſport de ces maſſes lourdes, on y avoit ſubſtitué le papier. L'exportation de ce royaume ſe borne au cuivre, au fer & au bois; mais dans la balance du commerce la Suède perd annuellement 500,000 écus, à cauſe que ſes beſoins ſurpaſſent ſes exportations. Le climat rigoureux où elle eſt ſituée, lui interdit toute induſtrie; ſa laine groſſière ne produit que des draps propres à vêtir le bas peuple. Les plus beaux édifices de Stockholm, & les meilleurs palais que les Seigneurs ayent dans leurs terres, datent de la guerre de trente ans. Ce royaume étoit effectivement gouverné par un triumvirat compoſé des Comtes Thuro Bjelke, Eckeblat & Roſén. La Suède conſervoit encore ſous la forme du gouvernement républicain la fierté de ſes temps monarchiques: un Suédois ſe croyoit ſupérieur au citoyen de toute

autre nation. Le génie des Guſtave Adolphe & des Charles XII avoit laiſſé des impreſſions ſi profondes dans l'eſprit des peuples, que ni les viciſſitudes de la fortune, ni le temps n'avoient pu les effacer. La Suède éprouva le ſort de tout état monarchique qui ſe change en républicain ; elle s'affoiblit. L'amour de la gloire ſe changea en eſprit d'intrigue ; le déſintéreſſement en avidité ; le bien public fut ſacrifié au bien perſonnel ; les corruptions allèrent au point, que tantôt le parti François, tantôt la faction Ruſſe l'emportoit dans les Diètes ; mais perſonne n'y ſoutenoit le parti national. Avec ces défauts les Suédois avoient conſervé l'eſprit de conquête, directement oppoſé à l'eſprit républicain, qui doit être pacifique, s'il veut conſerver la forme du gouvernement établi. Ce royaume, tel que nous venons de le repréſenter, ne pouvoit avoir qu'une foible influence dans les affaires générales de l'Europe ; auſſi avoit-il perdu beaucoup de ſa conſidération.

La Suède a pour voiſine une Puiſſance des plus redoutables. Depuis le Septentrion en prenant de la mer Glaciale juſqu'aux bords de la mer Noire, & de la Samogitie juſqu'aux frontières de la Chine s'étend le terrain immenſe qui forme l'Empire de Ruſſie, ce qui produit 800 milles d'Allemagne en longueur ſur 3 ou 400 en largeur. Cet Etat, jadis barbare, avoit été ignoré en Europe avant le Czar Jwan Baſilide. Pierre I, pour policer cette nation, travailla ſur elle comme l'eau forte ſur le fer : il fut & le légiſlateur & le fondateur de ce vaſte Empire ; il créa des hommes,

des soldats & des Ministres ; il fonda la ville de Pétersbourg ; il établit une marine considérable & parvint à faire respecter sa nation & ses talens singuliers à l'Europe entière. Anne Iwanowna*, nièce de Pierre I, gouvernoit alors ce vaste empire : elle avoit succédé à Pierre II, fils du premier Empereur. Le règne d'Anne fut marqué par une foule d'événemens mémorables, &, par quelques grands hommes dont elle eut l'habileté de se servir, ses armes donnèrent un roi à la Pologne. Elle envoya au secours† de l'Empereur Charles VI 10,000 Russes au bord du Rhin, pays où cette nation avoit été peu connue. La guerre qu'elle fit aux Turcs, fut un cours de prospérités & de triomphes ; & lorsque l'Empereur Charles VI envoyoit solliciter la paix jusqu'au camp des Turcs, elle dictoit des lois à l'empire ottoman. Elle protégea les sciences dans sa résidence ; elle envoya même des savans à Kamtschatka, pour trouver une route plus abrégée qui favorisât le commerce des Moscovites avec les Chinois. Cette Princesse avoit des qualités qui la rendoient digne du rang qu'elle occupoit ; elle avoit de l'élévation dans l'ame, de la fermeté dans l'esprit ; libérale dans ses récompenses ; sévère dans ses châtimens ; bonne par tempérament ; voluptueuse sans désordre.

Elle avoit fait Duc de Courlande, Biron son favori & son Ministre. Les Gentils hommes ses compatriotes lui disputoient jusqu'à l'ancienneté de sa no-

* 1740. † 1735.

blessé. Il étoit le seul qui eût un ascendant marqué sur l'esprit de l'Impératrice; il étoit de son naturel, vain, grossier & cruel; mais ferme dans les affaires, ne se refusant point aux entreprises les plus vastes. Son ambition vouloit porter le nom de sa maîtresse jusques au bout du monde; d'ailleurs aussi avare pour amasser que prodigue en ses dépenses; ayant quelques qualités utiles, sans en avoir de bonnes ni d'agréables. L'expérience avoit formé sous le règne de Pierre I un homme fait pour soutenir le poids du gouvernement sous les successeurs de ce Prince. C'étoit le Comte d'Ostermann; il conduisit en pilote habile, pendant l'orage des révolutions, le gourvernail de l'état d'une main toujours sûre. Il étoit originaire du comté de la Marck en Westphalie, d'une extraction obscure; mais les talens sont distribués par la nature sans égard aux généalogies. Ce Ministre connoissoit la Moscovie comme Verney le corps humain; circonspect ou hardi, selon que le demandoient les circonstances, et renonçant aux intrigues de la cour pour se conserver la direction des affaires. On pouvoit compter, outre le Comte Ostermann, le Comte Lœwenwolde & le vieux Comte Golowkin du nombre des Ministres dont la Russie pouvoit tirer parti. Le Comte de Munnich, qui du service de Saxe avoit passé à celui de Pierre I, étoit à la tête de l'armée russe: c'étoit le Prince Eugène des Moscovites; il avoit les vertus & les vices des grands généraux; habile, entreprenant, heureux; mais fier, superbe, ambitieux & quelquefois trop despotique, &

ſacrifiant la vie de ſes ſoldats à ſa réputation. Laſcy, Keith, Lœwendahl & d'autres habiles généraux ſe formoient dans ſon école. Le gouvernement entretenoit alors 10,000 hommes de gardes, cent bataillons qui faiſoient le nombre de 60,000 hommes, 20,000 dragons, 2000 cuiraſſiers; ce qui montoit au nombre de 92,000 hommes de troupes réglées; 30,000 de milice & autant de Coſaques, de Tartares & de Calmouks qu'on vouloit aſſembler. De ſorte que cette puiſſance pouvoit mettre ſans faire d'efforts 170,000 hommes en campagne. La flotte ruſſienne étoit évaluée alors à 12 vaiſſeaux de ligne, 26 vaiſſeaux d'un ordre inférieur & 40 galères. Les revenus de l'empire montoient à 14 ou 15,000,000 d'écus. La ſomme paroît modique en la comparant à l'étendue immenſe de ces Etats; mais tout y eſt à bon marché. La denrée la plus néceſſaire aux Souverains, les ſoldats, ne coûtent pas pour leur entretien la moitié de ce que payent les autres puiſſances de l'Europe. Le ſoldat ruſſe ne reçoit que huit roubles par an & des vivres qui s'achètent à vil prix: ces vivres donnent lieu à ces équipages énormes qu'ils traînent après leurs armées. Dans la campagne que le Maréchal Munnich fit l'année 1737 contre les Turcs, on comptoit dans ſon amée autant de chariots que de combattans. Pierre I avoit formé un projet que jamais Prince avant lui n'avoit conçu. Au lieu que les conquérans ne s'occupent qu'à étendre leurs frontières, il vouloit reſſerrer les ſiennes. La raiſon en étoit que ſes Etats étoient mal peuplés

en

en comparaiſon de leur vaſte étendue. Il vouloit raſſembler entre Péterſbourg, Moſcou, Kaſan & l'Ukraine les 12,000,000 d'habitans éparpillés dans cet Empire, pour bien peupler & cultiver cette partie, qui ſeroit devenue d'une défenſe aiſée par les déſerts qui l'auroient environnée & ſéparée des Perſans, des Turcs & des Tartares : ce projet, comme beaucoup d'autres, avorta par la mort de ce grand homme.

Le Czar n'avoit eu le temps que d'ébaucher le commerce. Sous l'Impératrice Anne la flotte marchande des Ruſſes ne pouvoit entrer en aucune comparaiſon avec celles des Puiſſances du Sud. Cependant tout annonce à cet Empire que ſa population, ſes forces, ſes richeſſes & ſon commerce feront les progrès les plus conſidérables. L'eſprit de la nation eſt un mélange de défiance & de fineſſe ; pareſſeux, mais intéreſſés, ils ont l'adreſſe de copier, mais non le génie de l'invention : les grands ſont factieux ; les gardes, redoutables aux Souverains ; le peuple eſt ſtupide, ivrogne, ſuperſtitieux & malheureux. L'état des choſes, tel que nous venons de le rapporter, a ſans doute empêché que juſqu'ici l'Académie des ſciences n'ait fait des élèves Moſcovites. Depuis les déſaſtres de Charles XII & l'établiſſement d'Auguſte de Saxe en Pologne, depuis les victoires du Maréchal Münnich ſur les Turcs, les Ruſſes étoient réellement les arbitres du Nord ; ils étoient ſi redoutables, que perſonne ne pouvoit gagner en les attaquant, ayant des eſpèces de déſerts à traverſer pour les atteindre, & il y avoit tout à perdre, en ſe

réduisant même à la guerre défensive, s'ils venoient vous attaquer. Ce qui leur donne cet avantage, c'est le nombre de Tartares, Cosaques & Calmouks qu'ils ont dans leurs armées. Ces hordes vagabondes de pillards & d'incendiaires sont capables de détruire par leurs incursions les provinces les plus florissantes, sans que leur armée même y mette le pied. Tous leurs voisins, pour éviter ces dévastations, les ménageoient, & les Russes envisageoient l'alliance qu'ils contractoient avec d'autres peuples comme une protection qu'ils accordoient à leurs cliens.

L'influence de la Russie s'étendoit plus directement sur la Pologne que sur ses autres voisins : cette république fut forcée après la mort d'Auguste I d'élire Auguste II, pour le placer sur le trône que son père avoit occupé. La nation étoit pour Stanislas; mais les troupes russes firent changer les voeux de la nation à leur gré. Ce royaume est dans une anarchie perpétuelle : les grandes familles sont toutes divisées d'intérêt; ils préfèrent leurs avantages au bien public, & ne se réunissent qu'en usant de la même dureté pour opprimer leurs sujets, qu'ils traitent moins en hommes qu'en bêtes de somme. Les Polonois sont vains; hauts dans la fortune, rampans dans l'adversité ; capables de tout pour amasser de l'argent, qu'ils jettent aussitôt par les fenêtres lorsqu'ils l'ont; frivoles, sans jugement, toujours disposés à prendre & à quitter un parti sans raison, & à se précipiter par l'inconséquence de leur conduite dans les plus mauvaises affaires : ils ont des lois ; mais personne ne les

observe, faute de justice coërcitive. La cour voit grossir son parti lorsque beaucoup de charges viennent à vaquer : le Roi a le privilège d'en disposer & de faire à chaque gratification de nouveaux ingrats. La Diète s'assemble tous les trois ans, soit à Grodno, soit à Varsovie. La cour met sa politique à faire tomber l'élection du Maréchal de la Diète sur un sujet qui lui est dévoué. Malgré ses soins, durant le règne d'Auguste II il n'y a eu que la Diète de pacification qui ait tenu. Cela ne peut manquer d'arriver ainsi, puisqu'un seul député dans les assemblées qui s'oppose à leurs délibérations, rompt la Diète : c'est le *veto* des anciens Tribuns de Rome.

Les principales familles de la Pologne étoient alors les Czartorinsky, les Potocky, les Tarlo, les Lubomirsky. L'esprit est tombé en quenouille dans ce royaume; les femmes font les intrigues, elles disposent de tout tandis que leurs maris s'enivrent. La Pologne a beaucoup de productions & pas assez d'habitans pour les consommer. Ils n'ont de villes que Varsovie, Cracovie, Danzic & Léopold; les autres feroient de mauvais villages en tout autre pays. Comme la république manque entièrement de manufactures, le surplus du blé de la consommation monte seul à 200,000 Winspels; ajoutez-y le bois, la potasse, les peaux, les bestiaux & les chevaux dont ils fournissent leurs voisins. Tant de branches d'exportation leur rendent la balance du commerce avantageuse. Les villes de Breslau, Leipzic, Danzic, Francfort & Kœnigsberg leur vendent leurs mar-

chandiſes, gagnent ſur les denrées qu'ils tirent de ce royaume, & font payer chèrement à ce peuple groſſier le prix de leur induſtrie. La Pologne entretient 24,000 hommes effectifs de mauvaiſes troupes ; elle peut raſſembler dans des cas preſſans ſon arrière-ban, connu ſous le nom de la Poſpolite Ruſzenie. Cependant ce fut en vain qu'Auguſte I le convoqua contre Charles XII. Il réſulte de cet expoſé qu'il étoit facile à la Ruſſie, ſous un gouvernement plus perfectionné, de profiter de la foibleſſe de ce pays voiſin & de gagner un aſcendant ſupérieur ſur un état auſſi arriéré. Les revenus du Roi ne paſſent pas 1,000,000 d'écus. Les Rois Saxons en employoient la plus grande partie en corruption, dans l'eſpérance de perpétuer le gouvernement dans leur famille & de rendre avec le temps ce royaume héréditaire. Auguſte II étoit doux par pareſſe, prodigue par vanité, ſoumis ſans religion à ſon Confeſſeur & ſans amour à la volonté de ſon épouſe ; ajoutons ſon penchant aux directions de ſon favori le Comte de Brühl. Le plus grand obſtacle que l'on eût à vaincre pour le placer ſur le trône de la Pologne, fut ſon indolence. La Reine ſon épouſe étoit fille de l'Empereur Léopold & ſœur de l'Electrice de Bavière. Le fond de ſon eſprit étoit acariâtre ; la hauteur & la ſuperſtition faiſoient ſon caractère : elle auroit voulu rendre la Saxe Catholique ; mais ce n'étoit pas l'ouvrage d'un jour. Le Comte Brühl & Hænechen étoient les Miniſtres de la Saxe. Le premier avoit été page, le ſecond laquais.

Brühl avoit été attaché au premier Roi; il fut le principal inſtrument qui ouvrit le chemin du trône à Auguſte II; en reconnoiſſance ce Prince l'aſſocia à la faveur de Sulkovſky, ſon favori d'alors. La concurrence excite la jalouſie; auſſi s'alluma-t-elle bientôt entre ces deux rivaux. Sulkovſky avoit dreſſé un projet ſuivant lequel Auguſte devoit s'emparer de la Bohème après la mort de l'Empereur Charles VI, comme d'une ſucceſſion qui lui revenoit par les droits de ſon épouſe, en qualité de fille de l'Empereur Joſeph, l'aîné des deux frères, dont par conſéquent la fille devoit ſuccéder préférablement à celle de ſon frère cadet. Le Roi commençoit à goûter ce plan. Brühl, pour perdre ſon rival, communiqua ſon projet à la Cour de Vienne, qui travailla conjointement avec lui pour faire exiler l'auteur d'un deſſein auſſi oppoſé à ſes intérêts; mais par cette démarche Brühl fut comme enchaîné aux intérêts de la nouvelle maiſon d'Autriche. Ce Miniſtre ne connoiſſoit que les fineſſes & les ruſes qui font la politique des petits Princes. C'étoit l'homme de ce ſiècle qui avoit le plus d'habits, de montres, de dentelles, de bottes, de ſouliers & de pantoufles. Céſar l'auroit rangé dans le nombre des têtes ſi bien friſées & ſi bien parfumées qu'il ne craignoit guère. Il falloit un prince tel qu'Auguſte II pour qu'un homme du genre de Brühl pût jouer le rôle de Premier-Miniſtre. Les Généraux ſaxons n'étoient pas les premiers hommes de guerre qu'il y eût en Europe. Le Duc de Weiſſenfels avoit de la valeur,

mais pas assez de génie. Rutowsky, bâtard du Roi Auguste I, s'étoit distingué à l'affaire du Timoc; mais il étoit trop épicurien & trop indolent pour le commandement. La Saxe avoit quelques gens d'esprit que la jalousie de Brühl éloignoit des affaires: cette cour étoit bien servie par ses espions & mal par ses Ministres. Elle étoit si fort dépendante de la Russie, qu'elle n'osoit contracter d'engagement sans la permission de cette puissance; alors la Russie, la cour de Vienne, l'Angleterre & la Saxe étoient alliées. La Saxe est une des provinces les plus opulentes de l'Allemagne: elle doit cet avantage à la bonté de son sol, & à l'industrie de ses sujets, qui rendent leurs fabriques florissantes. Le souverain en retiroit 6,000,000 de revenus, dont on décomptoit 1,500,000 écus employés à l'acquit des dettes auxquelles les deux élections de Pologne avoient donné lieu. L'Electeur entretenoit 24,000 hommes de troupes réglées, & le pays pouvoit encore lui fournir une milice de 8000 hommes. Après l'Electeur de Saxe, l'Electeur de Bavière est un des plus puissans princes d'Allemagne. Charles régnoit alors. Son père Maximilien embrassa le parti de la France dans la guerre de Succession, & perdit avec la bataille de Hœchstedt ses Etats & ses enfans. Charles même fut élevé à Vienne dans la captivité. Ce Prince, en succédant à son père, ne trouva que des malheurs à réparer. Il étoit doux, bienfaisant, peut-être trop facile. Le Comte Tœrring étoit à la fois son Premier-Ministre & son Général, & peut-être également

incapable de ces deux emplois. La Bavière rapporte 5,000,000, dont un million à peu près sert, comme en Saxe, pour payer les vieilles dettes. La France donnoit alors à l'Electeur un subside de 300,000 écus. La Bavière est le pays de l'Allemagne le plus fertile & où il y a le moins de génie: c'est le paradis terrestre habité par des bêtes. Les troupes de l'Electeur étoient délabrées; de 6000 hommes qu'il avoit envoyés en Hongrie au service de l'Empereur, il n'en étoit pas revenu la moitié: tout ce que la Bavière pouvoit mettre en campagne, ne passoit pas 12,000 hommes. L'Electeur de Cologne, frère de celui de Bavière, avoit mis sur sa tête le plus de mitres qu'il avoit pu s'approprier. Il étoit Electeur de Cologne, Evêque de Münster, de Paderborn, d'Osnabrück, & de plus Grand-Maître de l'Ordre Teutonique; il entretenoit 8 à 12,000 hommes, dont il trafiquoit comme un bouvier avec ses bestiaux. Alors il s'étoit vendu à la maison d'Autriche. L'Electeur de Maïence, Doyen du Collége électoral, n'a pas les ressources de celui de Cologne. Celui de Trèves est le plus mal partagé de tous. Le Baron d'Eltz, alors Electeur de Maïence, passoit pour bon citoyen, honnête homme & attaché à sa patrie. Comme il étoit sans passions & sans préjugés, il ne se livroit pas aveuglément aux caprices de la Cour de Vienne. L'Electeur de Trèves ne savoit que ramper. L'Electeur Palatin ne jouoit pas un grand rôle; il avoit soutenu la neutralité dans la guerre de 1733, & son pays souffrit des désordres que

les deux armées y commirent. Il entretient 8 à 10,000 hommes ; il a deux forteresses, Manheim & Düsseldorff; mais il manque de soldats pour les défendre. Le reste des Ducs, des Princes & des Etats de l'Empire étoient gouvernés par la Cour impériale avec un sceptre de fer. Les foibles étoient esclaves, les puissans étoient libres. Dans ce temps le Duc de Mecklenbourg avoit un séquestre : les Commissaires de la Cour de Vienne fomentoient la désunion entre le Duc & ses Etats, & consumoient les uns & les autres. Les petits Princes portoient le joug, faute de pouvoir le secouer ; leurs Ministres, qui étoient gagés & titrés par les Empereurs, assujettissoient leurs maîtres au despotisme Autrichien. Le Corps germanique est puissant, si vous considérez le nombre de rois, d'électeurs & de princes qui le composent ; il est foible, si vous examinez les intérêts opposés qui le divisent. Les Diètes de Ratisbonne ne sont qu'une espèce de fantôme qui rapelle la mémoire de ce qu'elles étoient jadis. C'est une assemblée de publicistes plus attachés aux formes qu'aux choses. Un Ministre qu'un Souverain envoie à cette assemblée, est l'équivalent d'un mâtin de basse-cour qui aboie à la lune. S'il est question de faire la guerre, la cour impériale sait confondre habilement sa querelle particulière avec les intérêts de l'empire, pour faire servir les forces germaniques d'instrument à ses vues ambitieuses. Les religions différentes, tolérées en Allemagne, n'y causent plus des convulsions violentes comme autrefois. Les partis subsistent, mais le zèle

s'eſt attiédi. Beaucoup de politiques s'étonnent qu'un gouvernement auſſi ſingulier que celui de l'Allemagne ait pû ſubſiſter ſi long-temps, & par un jugement peu éclairé ils attribuent ſa durée au phlegme national. Ce n'eſt point cela. Les empereurs étoient électifs, & depuis l'extinction de la race de Charlemagne on voit toujours des princes d'une famille différente élevés à cette dignité ; ils avoient des querelles avec leurs voiſins ; ils eurent ce fameux démêlé avec les papes touchant l'inveſtiture des évêques avec la croſſe & l'anneau ; ils étoient obligés de ſe faire couronner à Rome : c'étoient autant d'entraves qui les empêchoient d'établir le deſpotiſme dans l'empire. D'autre part les électeurs, quelques princes & quelques évêques étoient aſſez forts en ſe réuniſſant pour s'oppoſer à l'ambition des empereurs ; mais ils ne l'étoient pas aſſez pour changer la forme du gouvernement. Depuis que la couronne impériale ſe perpétua dans la maiſon d'Autriche, le danger d'un deſpotiſme devint plus apparent. Charles Quint après la bataille de Muhlberg put ſe rendre ſouverain ; il négligea le moment, & lorſque les Ferdinands ſes ſucceſſeurs voulurent tenter cette entrepriſe, la jalouſie des François & des Suédois qui s'y oppoſèrent, leur fit manquer leur projet ; & pour le gros des princes de l'Empire, l'équilibre réciproque & une envie mutuelle les empêchent de s'aggrandir.

En allant au Midi de l'Allemagne vers l'Occident, on trouve cette république ſingulière, annexée, pour ainſi dire, au Corps Germanique, en quelque ma-

nière libre. La Suiſſe depuis le temps de Céſar avoit conſervé ſa liberté, à l'exception d'un court eſpace, où la maiſon d'Habſpourg l'avoit ſubjuguée. Elle ne porta pas long-temps ce joug; les Empereurs Autrichiens tentèrent vainement à différentes repriſes d'aſſujettir ces montagnards belliqueux : l'amour de la liberté & leurs rochers eſcarpés les défendent contre l'ambition de leurs voiſins. Durant la guerre de la Succeſſion d'Eſpagne le Comte du Luc, Ambaſſadeur de France, y ſuſcita, ſous le prétexte de la religion, une guerre inteſtine, pour empêcher cette république de ſe mêler des troubles de l'Europe. Tous les deux ans les treize Cantons tiennent une Diète générale, où préſide alternativement un Schultheiſs de Berne ou de Zurich. Le Canton de Berne joue dans cette république le rôle de la ville d'Amſterdam dans la république de Hollande; il y jouit d'une prépondérance décidée. Les deux tiers de la Suiſſe ſont de la religion Réformée, le reſte eſt Catholique. Ces réformés par leur rigidité reſſemblent aux preſbytériens de l'Angleterre, & les catholiques, à ce que l'Eſpagne produit de plus fanatique. La ſageſſe de ce gouvernement conſiſte en ce que les peuples n'y étant pas foulés, ſont auſſi heureux que le comporte leur état, & que ne s'écartant jamais des principes de la modération, ils ſe ſont toujours conſervés indépendans par leur ſageſſe. Cette république peut raſſembler ſans effort 100,000 hommes pour ſa défenſe, & elle a accumulé aſſez de richeſſes pour ſoudoyer pendant trois années ce nombre de

troupes. Tant d'arrangemens ſages & eſtimables ſemblent avilis par l'uſage barbare de vendre leurs ſujets à qui veut les payer: d'où il réſulte que les Suiſſes d'un même Canton au ſervice de France font la guerre à leurs proches au ſervice de Hollande; mais qu'y a-t-il de parfait au monde?

Si de là nous deſcendons en Italie, nous trouvons cet ancien empire romain diviſé en autant de parties que l'ambition des princes a pu la démembrer. La Lombardie eſt partagée entre les Vénitiens, les Autrichiens, les Savoyards & les Génois. De ces poſſeſſions celles du Roi de Sardaigne paroiſſent les plus conſidérables. Victor Amédée ſortoit alors de la guerre qu'il avoit ſoutenue contre la maiſon d'Autriche, par laquelle il avoit écorné le duché de Milan. Ses Etats lui rapportoient environ 5,000,000 de revenus, avec leſquels il entretenoit en temps de paix 30,000 hommes, qu'il pouvoit porter à 40,000 en temps de guerre. Victor Amédée paſſoit en Italie parmi les connoiſſeurs pour un prince verſé dans la politique & bien éclairé ſur ſes intérêts. Son Miniſtre, le Marquis d'Ormée, avoit la réputation de n'avoir pas mal profité dans l'école de Machiavel. La politique de cet Etat conſiſtoit à tenir la balance entre la maiſon d'Autriche & les deux branches de la maiſon de Bourbon, afin de ſe ménager par cet équilibre les moyens d'étendre & d'augmenter ſes poſſeſſions. Charles Emanuel avoit ſouvent dit: « Mon fils, le Milanois eſt comme un « artichaut, il faut le manger feuille par feuille.»

Dans ce temps le Roi de Sardaigne, indiſpoſé contre les Bourbons au ſujet de la paix de 1737 que le Cardinal de Fleuri avoit conclue à ſon inſu, penchoit plus pour la maiſon d'Autriche.

Le reſte de la Lombardie étoit partagé comme nous l'avons dit. L'Empereur y poſſédoit le Milanois, le Mantouan, le Plaiſantin, & on avoit établi en Toſcane ſon gendre le Duc de Lorraine. La république de Gènes, ſituée à l'occident de la Savoie, étoit encore fameuſe par ſa banque, par un reſte de commerce & par ſes beaux palais de marbre. La Corſe s'étoit révoltée contr'elle. La première rebellion fut appaiſée par les troupes que l'Empereur y envoya l'année 1732; la ſeconde, par les François ſous le commandement du Comte de Maillebois; mais ces ſecours étrangers étouffèrent bien le feu pour un temps, ſans pouvoir l'éteindre tout à fait.

Veniſe, ſituée du côté de l'orient, eſt plus conſidérable que Gènes. Cette ſuperbe cité s'élève ſur 72 îles, qui contiennent 200,000 habitans; elle eſt gouvernée par un Conſeil, à la tête duquel eſt un Doge ſoumis à la ridicule cérémonie de ſe marier tous les ans avec la mer Adriatique. Au 17ème ſiècle la république perdit l'île de Candie; & alliée des Autrichiens au 18ème ſiècle, lorſque le grand Eugène conquit Belgrad & Témeſwar, elle perdit la Morée. Veniſe a des vaiſſeaux, ſans qu'ils ſoient aſſez nombreux pour former une flotte: elle entretient 15,000 hommes de troupes de terre; le Géné-

ral qui les commande, eſt ce même Schulenbourg qui dans la guerre de Pologne échappa par ſon habileté à Charles XII à la bataille de Frauſtadt & fit cette belle retraite en Siléſie au paſſage de la Bartſch.

Les Vénitiens & les Génois avant la découverte de la bouſſole fourniſſoient l'Allemagne de toutes les marchandiſes que le luxe fait ramaſſer aux extrêmités de l'Aſie : de nos temps ce ſont les Anglois & les Hollandois qui leur ayant enlevé ce négoce, s'en ſont attribué les avantages.

La guerre de 1733 avoit fait paſſer Don Carlos de Toſcane ſur le trône de Naples. Ce royaume avoit été conquis ſur Louis XII par Gonſalve de Cordoue ſurnommé le grand Capitaine, pour Ferdinand le Catholique. La mort de Charles II, Roi d'Eſpagne, le fit paſſer durant la guerre de Succeſſion ſous la domination autrichienne, & durant la guerre de 1733 le ſuccès de l'affaire de Bitonto le remit de nouveau ſous les lois de Don Carlos. Ce Prince, trop jeune pour gouverner, étoit dirigé par le Comte de St. Eſtevau qui ne faiſoit qu'exécuter dans ce royaume les ordres de la Reine d'Eſpagne. Le royaume de Naples, y compris la Sicile, rapportoit environ 4,000,000 à ſon ſouverain ; l'Etat n'entretenoit que 12,000 hommes.

Nous ne faiſons point mention dans ce réſumé, ni du Duc de Modène, ni de la république de Lucques, ni de celle de Raguſe : ce ſont des mi-

niatures déplacées dans une grande galerie de tableaux.

Le ſaint Siège venoit alors de vaquer par la mort de Clément XII de la maiſon de Corſini; le Conclave dura un an. Le Saint Eſprit demeura incertain juſqu'au jour que les factions des couronnes purent s'accommoder. Le Cardinal Lambertini, ennuyé de ces longueurs, dit aux autres Cardinaux: « Décidez-vous enfin ſur le choix d'un pape. Voulez-« vous un dévot? prenez Aldobrandi: voulez-vous « un ſavant? prenez Coſcia; ou ſi vous voulez un « bouffon, me voici." Le Saint Eſprit choiſit celui qui étoit de ſi belle humeur. Lambertini fut élu Pape & prit le nom de Benoît XIV. A ſon avénement au pontificat, Rome & les papes ne gouvernoient plus le monde comme autrefois: les empereurs ne ſervoient plus de marchepied aux pontifes, & n'alloient plus s'avilir à Rome comme les Fréderic Barberouſſe; Charles Quint leur avoit fait ſentir ſa puiſſance, & l'Empereur Joſeph ne les traita pas plus doucement, lorſque durant la guerre de Succeſſion il s'empara de Comachio. Le Pape n'étoit l'année 1740 que le premier évêque de la chrétienté; il avoit le département de la foi, qu'on lui abandonnoit; mais il n'influoit plus comme autrefois dans les affaires politiques. La renaiſſance des Lettres & la Réforme avoient porté un coup mortel à la ſuperſtition. On canoniſoit quelquefois des ſaints, pour n'en pas perdre l'uſage; mais un

pape qui auroit voulu prêcher des croifades dans le 18ème fiècle, n'eût pas attroupé vingt poliffons. Il étoit réduit à l'humiliant emploi d'exercer les fonctions de fon facerdoce & de faire en hâte la fortune de fes neveux. Tout ce que le Pape put faire pour l'Empereur engagé dans la guerre des Turcs l'année 1737, fut de l'autorifer par fes brefs à lever des dîmes fur les biens eccléfiaftiques & à faire planter des croix de miffion dans toutes les villes de fa dépendance, où le peuple couroit en foule vomir de faintes imprécations contre les Turcs. L'empire ottoman ne s'en reffentit pas; s'il avoit été battu par les Ruffes, il fut partout victorieux des Autrichiens.

Bonneval, ce fameux aventurier, fe trouvoit alors à Conftantinople: du fervice de France il avoit paffé à celui de l'Empereur, qu'il quitta par légéreté pour fe faire Turc. Il n'étoit pas dépourvu de talens; il propofa au grand Vifir de former l'artillerie fur le pied européen, de difcipliner les Janiffaires, & d'introduire de l'ordre dans cette multitude innombrable de troupes qui ne combat qu'en confufion. Ce projet pouvoit devenir dangereux pour les voifins; mais il fut rejeté comme contraire à l'Alcoran, dans lequel Mahomet recommande furtout de ne jamais toucher aux anciennes coutumes. La nation turque a naturellement de l'efprit; c'eft l'ignorance qui l'abrutit: elle eft brave fans art; elle ne connoît rien à la police, fa politique eft encore plus pitoyable. Le dogme de la fatalité, qui chez elle a beaucoup de créance, fait

qu'ils rejettent la cauſe de tous leurs malheurs ſur Dieu, & qu'ils ne ſe corrigent jamais de leurs fautes. La ville de Conſtantinople contient 2,000,000 d'habitans. La puiſſance de cet empire vient de ſa grande étendue; cependant il ne ſubſiſteroit plus, ſi ce n'étoit la jalouſie des princes de l'Europe qui le ſoutient. Le Padichat Mahomet V régnoit alors. Une révolution l'avoit tiré des priſons du Sérail pour le placer ſur le trône. La nature l'avoit rendu auſſi impuiſſant que ſes eunuques : ce fut pour les beautés du Sérail le règne le plus malheureux. Le voiſin le plus redoutable des Turcs étoit le Schach Nadir, connu ſous le nom de Thamas Coulican : ce fut lui qui aſſervit la Perſe & ſubjugua le Mogol; il occupa ſouvent la Porte & ſervit de contre-poids aux guerres qu'elle auroit peut-être entrepriſes contre les puiſſances chrétiennes.

Voilà le précis de ce qu'étoient les forces & les intérêts des Cours de l'Europe vers l'année 1740. Ce tableau étoit néceſſaire pour répandre de la clarté ſur les Mémoires ſuivans; il ne nous reſte qu'à rendre compte des progrès de l'eſprit humain, tant pour la philoſophie que pour les ſciences, les beaux arts, la guerre & ce qui regarde directement certaines coutumes établies. Les progrès de la philoſophie, de l'économie politique, de l'art de la guerre, du goût & des mœurs, eſt ſans doute une matière à réflexion plus intéreſſante que de ſe rappeler les caractères d'imbécilles revêtus de la pourpre, de charlatans couverts de la tiare, & de ces rois

rois subalternes, appellés Ministres, dont bien peu méritent d'être marqués dans les annales de la postérité. Quiconque veut lire l'histoire avec application, s'appercevra que les mêmes scènes se reproduisent souvent, & qu'il n'y a qu'à y changer le nom des acteurs; au lieu que suivre la découverte de vérités jusque-là inconnues, saisir les causes qui ont produit le changement dans les mœurs & ce qui a donné lieu à dissiper les ténèbres de la barbarie qui empêchoient d'éclairer les esprits : ce sont certainement là des sujets dignes d'occuper tous les êtres pensans. Commençons par la physique. Il y a à peine cent ans qu'elle est bien connue. Descartes publia ses principes de physique l'année 1644. Newton vint ensuite & expliqua les lois du mouvement * & de la gravitation : il nous exposa la mécanique de l'univers avec une précision étonnante. Long-temps après lui des philosophes † ont été sur les lieux & ont vérifié tant en Laponie que sous l'équateur les vérités que ce grand homme avoit devinées sans sortir de son cabinet. Depuis ce temps nous savons avec certitude que la terre est aplatie vers ses pôles. Newton fit plus : à l'aide de ses prismes ‡ il décomposa les rayons de la lumière & y trouva les couleurs primitives. Toricelli pesa l'air §, & trouva l'équilibre de la colonne de l'atmosphère & de la colonne du mercure; on lui doit encore l'invention

* En 1687.

† La Condamine & Maupertuis.

‡ En 1704.

§ En 1704.

des baromètres. La pompe pneumatique * fut inventée à Magdebourg par Otton Guericke : il s'apperçut, à l'occasion de la friction de l'ambre, d'une nouvelle propriété de la nature, celle de l'électricité. Dufay † fit des expériences à l'occasion de cette découverte, qui démontrèrent que la nature recèle des secrets inépuisables. Il paroît très-probable que ce ne sera qu'à force de multiplier les expériences de l'électricité, qu'on parviendra à en tirer des connoissances utiles à la société. Mr. Ellert ‡, en mêlant deux liqueurs d'une blancheur transparente, a produit une eau colorée en bleu foncé : le même a fait des expériences sur la transformation des métaux & sur les parties solides & nitreuses des eaux. Liberkuhn §, par le moyen d'injections, a rendu palpables les ramifications les plus fines des fibres & des veines, dont la tissure déliée sert de canal à la circulation du sang humain ; c'est le géographe des corps organisés. Bœrhaave ||, après Ruysh, découvrit la liqueur volatile qui circule dans les nerfs & qui s'évapore après la mort des hommes ; on ne s'en étoit jamais douté. Sans doute que cette liqueur sert de courier à la volonté de l'homme, pour lui faire mouvoir les membres à l'égal de la vîtesse de la pensée. Hartsœcker ¶ trouva dans le sperme humain des animaux qui peut-être servent de germe à la propagation. Lœwenhœck & Trembley **

* En 1642. † En 1733. ‡ En 1746. § En 1743. || En 1707. ¶ En 1678. ** En 1678 & 1703.

trouvèrent, par leurs expériences sur le polype, que cet étrange animal se multiplie en autant de pièces qu'on le coupe. La curiosité des hommes les a poussés à faire des recherches immenses ; ils ont fait des efforts étonnans pour découvrir les premiers principes de la nature, mais vainement ; ils sont placés entre deux infinis, & il paroît démontré que l'Auteur des choses s'en est réservé à lui seul le secret.

La physique perfectionnée porta le flambeau de la vérité dans les ténèbres de la métaphysique. Il parut un sage en Angleterre, qui se dépouillant de tout préjugé, ne se guida que par l'expérience. Locke fit tomber le bandeau de l'erreur que le sceptique Bayle, son précurseur, avoit déjà détaché en partie. Les Fontenelle & les Voltaire parurent ensuite en France, le célèbre Thomasius* en Allemagne, les Hobbes, les Colin, les Shaftesbury, les Bolinbroke en Angleterre. Ces grands hommes & leurs disciples portèrent un coup mortel à la religion. Les hommes commencèrent à examiner ce qu'ils avoient stupidement adoré : la raison terrassa la superstition : on prit du dégoût pour les fables qu'on avoit crues, & l'on eut horreur des blasphèmes auxquels on avoit été pieusement attaché. Le déisme, ce culte simple de l'Etre suprême, fit nombre de sectateurs. Avec cette religion raisonnable s'établit la tolérance, & l'on ne fut plus ennemi pour avoir une façon différente de penser. Si l'épicuréisme devint funeste au culte idolâtre des païens, le déisme ne le fut pas moins de nos

* A Halle.

jours aux visions judaïques adoptées par nos ancêtres. La liberté de penser dont jouit l'Angleterre, avoit beaucoup contribué aux progrès de la philosophie. Il n'en étoit pas de même des François : les ouvrages des philosophes françois se ressentoient de la contrainte qu'y mettoient les censeurs théologiques. Un Anglois pense tout haut, un François ose à peine laisser soupçonner ses idées. En revanche les auteurs françois se dédommageoient de la hardiesse qui étoit interdite à leurs ouvrages, en traitant supérieurement les matières de goût & tout ce qui est du ressort des belles-lettres ; égalant par la politesse, les grâces & la légéreté tout ce que le temps nous a conservé de plus précieux des écrits de l'antiquité. Un homme sans passion préférera la Henriade au poëme d'Homère. Henri IV n'est point un héros fabuleux ; Gabrielle d'Estrées vaut bien la Princesse Nausica. L'Iliade nous peint les mœurs des Canadiens ; Voltaire fait de vrais héros de ses personnages, & son poëme seroit parfait, s'il avoit su intéresser davantage pour Henri IV, en l'exposant à de plus grands dangers. Boileau peut se comparer avec Juvenal & Horace ; Racine surpasse tous ses émules de l'antiquité ; Chaulieu, tout incorrect qu'il est, l'emporte surement de beaucoup dans quelques morceaux sur Anacréon ; Rousseau excella dans quelques odes : & si nous voulons être équitables, il faut convenir qu'en fait de méthode, les François l'emportent sur les Grecs & sur les Romains. L'éloquence de Bossuet approche de celle de Démosthène ; Fléchier peut passer pour le Cicéron de

la France, ſans compter les Patru, les Cochin & tant d'autres qui ſe ſont rendus célèbres dans le barreau. La Pluralité des mondes & les Lettres perſannes ſont d'un genre inconnu à l'antiquité; ces écrits paſſeront à la poſtérité la plus reculée. Si les François n'ont aucun auteur à oppoſer à Thucydide, ils ont le diſcours de Boſſuet ſur l'hiſtoire univerſelle; ils ont les ouvrages du ſage Préſident de Thou, les Révolutions romaines par Vertot, ouvrage claſſique, la Décadence de l'empire romain de Monteſquieu, enfin tant d'autres morceaux, ou d'hiſtoire, ou de belles-lettres, ou de commerce, ou d'agrément, qu'il ſeroit trop long d'en faire ici le catalogue. On ſera peut-être ſurpris que les Lettres, qui fleuriſſent en France, en Angleterre, en Italie, n'ayent pas brillé avec autant d'éclat en Allemagne. La raiſon en eſt qu'en Italie elles avoient été rapportées une ſeconde fois de la Grèce, après y avoir joui ſur la fin de la république & des premiers empereurs de toute la conſidération qu'elles méritent; le terrain étoit tout préparé pour les recevoir, & la protection des Médicis, ſurtout celle de Léon X, contribua beaucoup à leurs progrès. Les Lettres s'étendirent facilement en Angleterre, parce que la forme du gouvernement autoriſe les membres des Chambres à haranguer dans le Parlement: l'eſprit de parti les animoit même à étudier, afin qu'employant dans leurs diſcours les ſecours de la rhétorique, ſurtout de la dialectique, ils ſe procuraſſent un aſcendant ſur le parti qui leur étoit oppoſé. De là vient que les Anglois poſſèdent preſque tous les auteurs

claſſiques, qu'ils ſont verſés dans le Grec & dans le Latin, ainſi que dans l'hiſtoire ancienne. Le caractère de leur eſprit ſombre, taciturne, opiniâtre, les a fait réuſſir dans la géométrie tranſcendante. Les François du temps de François I avoient attiré quelques ſavans à la cour; ceux-là avoient, pour ainſi dire, répandu les germes des connoiſſances dans ce royaume; mais les guerres de religion qui ſuivirent, étouffèrent cette ſemence, comme une gelée tardive retarde les productions de la terre. Cette criſe dura juſqu'à la fin du règne de Louis XIII, où le Cardinal de Richelieu, enſuite Mazarin, & ſurtout Louis XIV, donnèrent une protection éclatante aux ſciences comme aux beaux arts. Les François étoient jaloux des Eſpagnols & des Italiens, qui les devançoient dans cette carrière, & la nature fit naître chez eux de ces génies heureux qui bientôt ſurpaſſèrent leurs émules. C'eſt ſurtout par la méthode & par un goût plus raffiné que les auteurs françois ſe diſtinguent. Ce qui retarda le progrès des arts en Allemagne, ce furent les guerres qui ſe ſuivirent depuis Charles-Quint juſqu'à celle de la Succeſſion d'Eſpagne. Les peuples étoient malheureux & les Princes pauvres: il fallut penſer premièrement à s'aſſurer les alimens indiſpenſables, en remettant les terres en culture; il falloit établir les manufactures ſelon que les premières productions les indiquoient. Et ces ſoins preſque généraux empêchèrent que la nation pût ſe tirer des reſtes de la barbarie dont elle ſe reſſentoit encore; ajoutez qu'en Allemagne les arts manquoient d'un point de rallie-

ment, comme étoient Rome & Florence en Italie, Paris en France, & Londres en Angleterre. Les universités avoient à la verité des Professeurs érudits, pédans & toujours dogmatiques ; personne ne les fréquentoit à cause de leur rusticité. Il n'y eut que deux hommes qui se distinguèrent à cause de leur génie & qui firent honneur à la nation ; l'un c'est le grand Leibnitz & l'autre le docte Thomasius. Je ne fais point mention de Wolff, qui ruminoit le système de Leibnitz & rabâchoit longuement ce que l'autre avoit écrit avec feu. La plupart des savans Allemands étoient des manœuvres, les François des artistes. Cela fut cause que les ouvrages François se répandirent si universellement, que leur langue remplaça celle des Latins, & qu'à présent quiconque sait le François, peut voyager par toute l'Europe sans avoir besoin d'un interprête. L'usage de cette langue étrangère fit encore du tort à la langue nationale, qui ne restant que dans la bouche du peuple, ne pouvoit acquérir ce ton de politesse qu'elle ne gagne que dans la bonne compagnie. Le principal défaut de la langue est d'être trop verbeuse ; il faut la resserrer, & en adoucissant quelques mots dont la prononciation est dure, on parviendroit à la rendre sonore. La Noblesse n'étudioit que le Droit public ; mais sans goût pour la belle littérature, elle remportoit des universités le dégoût de la pédanterie & de ses instituteurs. Des Candidats ou Théologiens, fils de cordonniers & de tailleurs, étoient les Mentors

de ces Télémaques. Qu'on juge de l'éducation qu'ils étoient capables de donner. Les Allemands avoient des ſpectacles, mais groſſiers & même indécens : des bouffons orduriers y repréſentoient des pièces ſans génie qui faiſoient rougir la pudeur. Notre ſtérilité nous obligea d'avoir recours à l'abondance des François, & dans la plupart des Cours on voyoit des troupes de cette nation y repréſenter les chef-d'œuvres des Molière & des Racine. Mais qu'eſt-ce qui mérite plus l'attention d'un philoſophe, que l'aviliſſement où eſt tombé ce peuple Roi, cette nation maîtreſſe de l'univers, en un mot les Romains ? Au lieu que des Conſuls menoient en triomphe des Rois captifs du temps de la république, de nos temps les ſucceſſeurs des Caton & des Emile ſe dégradent de la virilité pour aſpirer à l'honneur de chanter ſur les théâtres des Souverains, qui du temps des Scipion étoient regardés avec autant de mépris que nous en inſpirent les Iroquois. *O tempora ! o mores !* Les opéra, les tragédies & les comédies étoient inconnues en Allemagne il y a ſoixante ans. L'an 1740, l'induſtrie & le commerce plus raffinés avoient rendu l'Allemagne partie copartageante des tréſors que les Indes verſent annuellement en Europe : ces ſources de l'opulence avoient amené avec elles les plaiſirs, les aiſances, & peut-être les déſordres des mœurs qui en ſont une ſuite. Tout avoit augmenté, les habitans, les équipages, les meubles, les livrées, les carroſſes & la ſomptuoſité des tables. Ce qu'on voit de belle architecture dans

le Nord, date environ du même temps. Le château & l'arſenal de Berlin, la chancellerie de l'Empire, & l'égliſe de St Jean Borromée à Vienne, le château de Nymphenbourg en Bavière, le pont de Dreſde, & le palais Chinois de cette ville, le château de l'Electeur à Manheim, le palais du Duc de Wurtemberg à Louiſbourg, tous ces édifices, quoiqu'ils n'égalent pas ceux d'Athènes & de Rome, ſont pourtant ſupérieurs à l'architecture Gothique de nos ancêtres. Dans les temps paſſés les Cours d'Allemagne paroiſſoient des temples où l'on célébroit des bacchanales; actuellement cette débauche, indigne de la bonne ſociété, a été reléguée en Pologne, ou bien eſt devenue l'amuſement de la populace. Il n'eſt encore que quelques Cours eccléſiaſtiques, où le vin conſole les Prêtres d'une paſſion plus aimable à laquelle ils ſont obligés de renoncer par état. Autrefois il n'étoit point de Cour d'Allemagne qui ne fût remplie de bouffons: la groſſièreté de leurs plaiſanteries ſuppléoit à l'ignorance des conviés, & l'on entendoit dire des ſottiſes, faute de pouvoir dire de bonnes choſes. Cet uſage, qui eſt l'opprobre éternel du bon ſens, a été aboli, & il n'y a que la Cour d'Auguſte II, Roi de Pologne & Electeur de Saxe, où il ſe conſervoit encore. Le cérémonial dans lequel l'imbécillité de nos aïeux plaça jadis la ſcience des Souverains, paroit eſſuyer un ſort égal à celui des bouffons: l'étiquette ſouffre journellement des brèches; quelques Cours l'ont entièrement abolie. Cependant la Cour de l'Empereur Charles VI fit

exception à la règle : il étoit trop zélé ſectateur des formules de l'étiquette de Bourgogne pour les abolir ; il avoit même dans ſa dernière maladie, peu de momens avant ſa fin, ordonné les meſſes & les heures pour l'appareil de ſa pompe funèbre, & nommé les perſonnes qui devoient porter ſon cœur dans un étui d'or à je ne ſais quel couvent. Les Courtiſans admiroient ſa grandeur & ſa dignité : les ſages blâmoient ſon orgueil, qui ſembloit lui ſurvivre.

Remarquons ſurtout que par un effet de l'argent répandu en Allemagne, & qui étoit ſurement le triple de celui des temps antérieurs, non ſeulement le luxe avoit doublé, mais le nombre des troupes que les Souverains entretenoient, avoit augmenté à proportion. A peine l'Empereur Ferdinand I avoit-il entretenu 30,000 hommes. Charles VI en avoit ſoudoyé dans la guerre de 1733 170,000, ſans fouler ſes peuples. Louis XIII avoit eu 60,000 ſoldats. Louis XIV en entretint 220,000 & juſqu'à 360,000 durant la guerre de Succeſſion. Depuis cette époque, tous, juſqu'au plus petit Prince d'Allemagne, avoient augmenté leur militaire. C'étoit par eſprit d'imitation ; car dans la guerre de 1683 Louis XIV leva le plus de troupes qu'il put, pour avoir une ſupériorité décidée ſur ceux qu'il vouloit combattre : il ne fit aucune réforme après la paix ; ce qui força l'Empereur & les Princes d'Allemagne à garder ſur pied autant de ſoldats qu'ils en pouvoient payer. Cette coutume une fois établie ſe perpétua dans la ſuite. Les guerres en devinrent beaucoup

plus coûteuſes; la dépenſe des magaſins fut immenſe, pour entretenir ces cavaleries nombreuſes & les raſſembler en quartiers de cantonnement avant l'ouverture de la campagne & la ſaiſon des fourrages. L'infanterie, toujours entretenue, changea preſque d'état, tant on travailla à la perfectionner. Avant la guerre de Succeſſion la moitié des bataillons portoit des piques & l'autre des mouſquets, & ils combattoient armés ſur ſix lignes de profondeur; on ſe ſervoit de ces piques contre la cavalerie; les mouſquets faiſoient un feu foible & ratoient ſouvent à cauſe des mèches. Ces inconvéniens firent changer d'armes: on quitta les piques & les mouſquets, & on les remplaça par des fuſils armés de baïonnettes; ce qui réunit ce que le feu & le fer ont de plus terrible. Comme on fit conſiſter dans le feu la force des bataillons, on diminua peu à peu leur profondeur en les étendant. Le Prince d'Anhalt, qu'on peut appeler un Mécanicien militaire, introduiſit les baguettes de fer; il mit les bataillons à trois hommes de hauteur: & le défunt Roi, par ſes ſoins infinis, introduiſit une diſcipline & un ordre merveilleux dans les troupes, & une préciſion juſques-là inconnue en Europe pour les mouvemens & les manœuvres. Un bataillon Pruſſien devint une batterie ambulante, dont la vîteſſe de la charge triploit le feu, & donnoit aux Pruſſiens l'avantage d'un contre trois. Les autres nations imitèrent depuis les Pruſſiens, mais imparfaitement. Charles XII avoit introduit dans ſes troupes l'uſage

de joindre deux canons à chaque bataillon. On fondit à Berlin des canons de 3, de 6, de 12 & de 24 livres assez légers pour qu'on pût les manier à force de bras, & les faire avancer dans les batailles avec les bataillons auxquels ils étoient attachés. Tant de nouvelles inventions transformoient une armée en une forteresse mouvante, dont l'accès étoit meurtrier & formidable. Ce fut dans la guerre de 1672 que les François trouvèrent l'invention des pontons de cuivre transportables. Cet usage facile de construire des ponts rendit les rivières des barrières inutiles. L'art de l'attaque & de la défense des places est encore dû aux François. Vauban surtout perfectionna la fortification; il rendit les ouvrages rasans & les couvrit tellement par les glacis, que pour établir des batteries de brèche, si on ne les place à présent sur la crête du chemin couvert, les boulets ne sauroient parvenir au cordon de la maçonnerie qu'ils doivent ruiner. Depuis Vauban on a construit des chemins couverts maçonnés doubles, & peut-être a-t-on même trop multiplié les coupures. C'est surtout l'art des mines qui a fait les plus grands progrès. On étend les rameaux du chemin couvert à trente toises du glacis: les places bien minées ont des galeries majeures & commandantes. Les rameaux sont à trois étages. Le Mineur peut faire sauter le même point de défense jusqu'à sept fois. Pour les attaques on a inventé les globes de compression, qui, s'ils sont bien appliqués, ruinent toutes les mines de la place à une

diſtance de 25 pas du foyer. C'eſt dans les mines que conſiſte à préſent la véritable force des places, & par leur uſage que les Gouverneurs pourront le plus prolonger la durée des ſièges. De nos jours les forteresſes ne ſe prennent plus que par une nombreuſe artillerie. On compte trois pièces ſur chaque batterie pour démonter un canon des ouvrages : on ajoute à de ſi nombreuſes batteries celles de ricochet qui enfilent les lignes de prolongation ; & à moins de 60 mortiers employés à ruiner les défenſes, on ne ſe hazarde guère à aſſiéger une place forte. Les demi-ſapes, les ſapes ordinaires, les ſapes tournantes, les places d'armes & les cavaliers de tranchées, ſont autant de nouvelles inventions dont on ſe ſert pour les attaques, qui en épargnant le monde, accélèrent la reddition des forteresſes. Ce ſiècle a vu revivre des troupes armées à la légère : les pandours Autrichiens, les légions Françoiſes & nos bataillons francs ; les houſards, originaires de la Hongrie, mais imités par toutes les autres troupes, remplacent cette cavalerie Numide & Parthe ſi fameuſe du temps des Romains. Les milices anciennes ne connoiſſoient point d'uniforme ; il n'y a pas un ſiècle que les habits d'ordonnance ont été généralement admis. La Marine encore a fait beaucoup de progrès, tant pour la conſtruction des vaiſſeaux que pour rendre plus exact le calcul des pilotes ; mais cette matière étant très-vaſte, je la quitte, de crainte de m'engager dans une trop longue digreſſion.

De tout ce que nous venons de rapporter du pro-

grès des arts en Europe, il résulte que les pays du Nord avoient beaucoup gagné depuis la guerre de trente ans. Alors la France jouissoit de l'avantage de tout ce qui est du ressort des belles-lettres & du goût, les Anglois de la géométrie & de la métaphysique, les Allemands de la chimie, des expériences de physique & de l'érudition; les Italiens commençoient à tomber; mais la Pologne, la Russie, la Suède & le Danemarck étoient encore arriérés d'un siècle en comparaison des nations les plus policées. Ce qui mérite peut-être le plus nos réflexions, c'est le changement qui se voit depuis l'année 1640 dans la puissance des Etats. Nous en voyons quelques-uns dans leur accroissement, d'autres demeurent, pour ainsi dire, immobiles dans la même situation, & d'autres enfin tombent en consomption & menacent ruine. La Suède jetta son feu sous Gustave Adolphe, elle dicta avec la France la paix de Westphalie; sous Charles XII elle vainquit les Danois, les Russes, & dispoſa pour un temps du trône de Pologne: il semble que cette Puissance ait alors rassemblé toutes ses forces pour paroître comme une comète qui jette un grand éclat & se perd ensuite dans l'immensité de l'espace; ses ennemis la démembrèrent en lui arrachant l'Estonie, la Livonie, les principautés de Brème & de Verden, & une grande partie de la Poméranie. La chute de la Suède fut l'époque de l'élévation de la Russie: cette Puissance semble sortir du néant, pour paroître tout à coup avec grandeur, pour se mettre peu de

temps après au niveau des Puiſſances les plus redoutées. On pourroit appliquer à Pierre I ce qu'Homère dit de Jupiter : il fit trois pas, & il fut au bout du monde. En effet, abattre la Suède, donner ſucceſſivement des Rois à la Pologne, abaiſſer la Porte Ottomane & envoyer des troupes pour combattre les François ſur leurs frontières, c'eſt bien aller au bout du monde. On vit de même la maiſon de Brandebourg quitter le banc des Electeurs pour s'aſſeoir parmi les Rois ; elle ne figuroit aucunement dans la guerre de trente ans. La paix de Weſtphalie lui valut des provinces qu'une bonne adminiſtration rendit opulentes. La paix & la ſageſſe du gouvernement formèrent une Puiſſance naiſſante, preſque ignorée de l'Europe, parce qu'elle travailloit en ſilence & que ſes progrès n'étoient pas rapides, mais l'ouvrage du temps. On parut étonné lorſqu'elle commença à ſe développer.

Les agrandiſſemens de la France, dûs tant à ſes armes qu'à ſa politique, furent plus prompts & plus conſidérables. Louis XV ſe trouva par ſes poſſeſſions ſupérieur d'un tiers à celles de Louis XIII ; la Franche-comté, l'Alſace, la Lorraine & une partie de la Flandre annexée à cet Empire, lui donnoient une force bien ſupérieure à celle des temps paſſés ; ajoutez-y ſurtout l'Eſpagne ſoumiſe à une branche de la maiſon de Bourbon, qui la délivrant, au moins pour long-temps, des diverſions qu'elle avoit toujours à craindre des Rois d'Eſpagne de la branche Autrichienne, lui donne à préſent la faculté de ſe

ſervir de ſes forces entières contre celui de ſes voiſins qu'elle juge néceſſaire de combattre. Les Anglois de leur côté ne ſe ſont pas oubliés. Gibraltar & Port-Mahon ſont des acquiſitions importantes pour une nation commerçante; ils ſe ſont enrichis prodigieuſement par toute ſorte de trafics; peut-être que l'électorat de Hanovre, aſſujetti à leur domination, ne leur eſt pas inutile, par l'influence qu'il leur donne dans les affaires d'Allemagne, auxquelles ils ne prenoient autrefois aucune part. On croit généralement que la nation Angloiſe, à préſent ſuſceptible de corruption, en eſt devenue moins libre; du moins en eſt-elle plus tranquille. La maiſon de Savoie ne s'eſt pas oubliée non plus: elle acquit la Sardaigne & la royauté; elle écorna le Milanois, & les politiques la regardent comme un cancer qui ronge la Lombardie. L'Eſpagne avoit établi Don Carlos dans le royaume de Naples. La maiſon d'Autriche ne jouiſſoit pas des mêmes avantages. La guerre de Succeſſion avoit fait de l'Empereur Charles VI un des plus puiſſans Princes de l'Europe; mais l'envie de ſes voiſins le dépouilla bientôt d'une partie de ſes acquiſitions & le remit au niveau de la fortune de ſes prédéceſſeurs. Depuis l'extinction de la branche de Charles Quint en Eſpagne, la maiſon d'Autriche avoit perdu premièrement l'Eſpagne, paſſée entre les mains des Bourbons; une partie de la Flandre; depuis, le royaume de Naples & une partie du Milanois. Il ne reſta donc à Charles VI de la ſucceſſion de Charles II que

quelques

quelques villes en Flandre & une partie du Milanois. Les Turcs lui enlevèrent encore la Servie, qui fut également cédée par la paix de Belgrad. La ſeule choſe que la maiſon d'Autriche ait gagnée, c'eſt d'avoir établi un préjugé en ſa faveur qui règne aſſez généralement dans l'Empire, en Angleterre, en Hollande, même en Danemarck, que la liberté de l'Europe eſt attachée au deſtin de cette maiſon. Le Portugal, la Hollande, le Danemarck, la Pologne étoient démeurés tels qu'ils avoient été, ſans augmentation ni perte. De toutes ces Puiſſances, la France & l'Angleterre avoient une prépondérance décidée ſur les autres; l'une par ſes troupes de terre & ſes grandes reſſources, l'autre par ſes flottes & les richeſſes qu'elle devoit à ſon commerce. Ces Puiſſances étoient rivales, jalouſes de leur agrandiſſement: elles penſoient tenir la balance de l'Europe & ſe regardoient comme deux chefs de parti, auxquels devoient s'attacher les Princes & les Rois. Outre l'ancienne haine que la France conſervoit contre les Anglois, elle avoit une inimitié égale contre la maiſon d'Autriche, par une ſuite des guerres continuelles qu'il y avoit eu entre ces deux maiſons depuis la mort de Charles le Téméraire, Duc de Bourgogne. La France auroit voulu ranger la Flandre & le Brabant ſous ſes lois & pouſſer les limites de ſa domination juſqu'aux bords du Rhin. Un tel projet ne pouvoit pas s'exécuter de ſuite; il falloit que le temps le mûrît & que les occaſions le favoriſaſſent. Les François veulent vaincre pour

faire des conquêtes : les Anglois veulent acheter des Princes pour en faire des esclaves ; tous deux donnent le change au public, pour détourner ses regards de leur propre ambition. L'Espagne & l'Autriche étoient à peu près égales en force. L'Espagne ne pouvoit faire la guerre qu'au Portugal, ou bien à l'Empereur en Italie. L'Empereur pouvoit la porter de tout côté ; il avoit plus de sujets que l'Espagne, & par l'intrigue il pouvoit joindre à ses forces celles de l'Empire Germanique ; l'Espagne avoit plus de ressources dans ses richesses ; l'Autriche n'en avoit guère, & quelque impôt qu'elle eût établi sur les peuples, il lui falloit des subsides étrangers pour soutenir quelques années ses troupes en campagne. Alors elle étoit épuisée par la guerre des Turcs, & surchargée de dettes que ces troubles lui avoient fait contracter. La Hollande, quoiqu'opulente, ne se mêloit d'aucune querelle étrangère, à moins que la nécessité ne l'obligeât à défendre sa barrière contre la France : elle n'étoit occupée qu'à éloigner l'occasion de faire élire un nouveau Stadhouder. La Prusse, moins forte que l'Espagne & l'Autriche, pouvoit cependant paroître à la suite de ces puissances, sans cependant se mesurer à elles d'égal égal. Les revenus de l'Etat, comme nous l'avons dit, ne passoient pas 7,000,000. Les provinces pauvres & arriérées encore par les malheurs qu'elles avoient soufferts de la guerre de trente ans, étoient hors d'état de fournir des ressources au souverain ; il ne lui en restoit d'autres que ses épargnes : le feu

Roi en avoit fait, & quoique les moyens ne fussent pas fort considérables, ils pouvoient suffire dans le besoin pour ne pas laisser échapper une occasion qui se présentoit. Mais il falloit de la prudence dans la conduite des affaires, ne pas traîner les guerres en longueur, & se hâter d'exécuter ses desseins. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'étoit que l'Etat n'avoit point de forme régulière. Des provinces peu larges, & pour ainsi dire éparpillées, tenoient depuis la Courlande jusqu'au Brabant. Cette situation entrecoupée multiplioit les voisins de l'Etat, sans lui donner de consistance, & faisoit qu'il avoit bien plus d'ennemis à redouter que s'il avoit été arrondi. La Prusse ne pouvoit agir alors qu'en s'épaulant de la France ou de l'Angleterre. On pouvoit cheminer avec la France, qui avoit fort à cœur sa gloire & l'abaissement de la maison d'Autriche. On ne pouvoit tirer des Anglois que des subsides destinés à se servir des forces étrangères pour leurs propres intérêts. La Russie n'avoit point alors assez de poids dans la politique européenne, pour déterminer dans la balance la supériorité du parti qu'elle embrassoit. L'influence de ce nouvel empire ne s'étendoit encore que sur ses voisins les Suédois & les Polonois. Et pour les Turcs, la politique du temps avoit établi que lorsque les François les excitoient ou contre l'Autriche ou contre la Russie, ces deux puissances recouroient à Thamas Coulican, qui, par le moyen d'une diversion, les délivroit de ce qu'ils avoient à craindre de la part de la Porte.

Ce que nous venons d'indiquer, étoit l'allure commune de la politique. Il y avoit sans doute de temps à autre des exceptions à la règle; mais nous ne nous arrêtons ici qu'au calcul ordinaire des probabilités.

L'objet qui intéressoit alors le plus l'Europe, c'étoit la succession de la maison d'Autriche, qui devoit arriver à la mort de l'Empereur Charles VI, dernier mâle de la maison de Habspourg. Nous avons dit que pour prévenir le démembrement de cette monarchie, Charles VI avoit fait une loi domestique sous le nom de pragmatique Sanction, pour assurer son héritage à sa fille Marie Thérèse. La France, l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne, la Saxe, l'Empire romain avoient garanti cette pragmatique Sanction; le feu Roi Fréderic Guillaume même l'avoit garantie, à condition que la cour de Vienne lui assurât la succession de Juliers & de Bergue. L'Empereur lui en promit la possession éventuelle & ne remplit point ses engagemens; ce qui dispensoit le Roi de la garantie de la pragmatique Sanction, à laquelle le feu Roi s'étoit engagé conditionnellement.

La succession des duchés de Juliers & de Bergue, dont le cas paroissoit proche l'an 1740, faisoit alors l'objet le plus intéressant de la politique de la maison de Brandebourg. Fréderic Guillaume n'avoit point contracté d'alliance, sentant sa fin prochaine, pour laisser à son successeur la liberté de former des liaisons selon que les circonstances & l'occasion l'exi-

geroient. Après la mort du Roi, la cour de Berlin entama des négociations à Vienne, à Paris, comme à Londres, pour pressentir laquelle de ces puissances se trouveroit le plus favorablement disposée pour ses intérêts. Elle les trouva également froides, parce que les vues ne s'unissent que lorsque des besoins réciproques forment les liens des alliances, & l'Europe se soucioit peu que le Roi ou quelque autre prince eût le duché de Bergue. La France consentoit à la vérité à ce que le Roi démembrât une lisière de ce duché ; c'étoit trop peu pour contenter les désirs d'un jeune roi ambitieux, qui vouloit tout ou rien. Remarquons sur toute chose que l'Empereur Charles VI ne s'en étoit pas tenu à une simple garantie du duché de Bergue, mais qu'il en avoit promis la possession au Roi de Pologne, Electeur de Saxe, & que durant l'ambassade du Prince de Lichtenstein à Paris, il avoit donné une promesse toute pareille au Prince de Sulzbach, héritier de l'Electeur Palatin. Falloit-il se laisser sacrifier par la cour de Vienne ; falloit-il se contenter de cette lisière du duché de Bergue que la France promettoit à la Prusse d'occuper, ou falloit-il en venir à la voie des armes pour se faire soi-même raison de ses droits ? Dans cette crise le Roi résolut de se servir de toutes ses ressources pour se mettre dans une situation plus formidable : ce qu'il exécuta sans différer davantage. Par le moyen d'une bonne économie, il leva 15 nouveaux * bataillons, & il attendit dans

* Régimens de Camas, Munchow, Dohna, Henri, Persod, Bronswic, Eisenach & Einsiedel.

cette position les événemens qu'il plairoit à la fortune de lui fournir, pour se rendre à lui-même la justice que d'autres lui refusoient.

CHAPITRE II.

Raisons de faire la guerre à la Reine de Hongrie après la mort de l'Empereur Charles VI. Campagne d'hiver en Silésie.

1740. L'Acquisition du duché de Bergue rencontroit beaucoup de difficultés dans l'exécution. Pour s'en faire une idée nette, il faut se mettre précisément dans la situation où le Roi se trouvoit. Il pouvoit mettre à peine 60,000 hommes en campagne; il n'avoit de ressource, pour soutenir ses entreprises, que dans le trésor que le feu Roi lui avoit laissé. S'il vouloit entreprendre la conquête du duché de Bergue, il devoit y employer toutes ses troupes; parce qu'il avoit à faire à forte partie, qu'il falloit lutter contre la France, & prendre en même temps la ville de Dusseldorff. La supériorité seule de la France suffisoit pour le faire désister de cette entreprise, quand il n'y auroit pas eu encore d'autres empêchemens aussi considérables & aussi contraires à ses vues. Ces difficultés venoient des prétentions approchantes de

celles du Roi, que la maiſon de Saxe avoit au pays de Juliers & de Bergue, & de la jalouſie qu'inſpiroit à la maiſon de Hanovre celle de Brandebourg. Si dans ces circonſtances le Roi s'étoit porté avec toutes ſes forces aux bords du Rhin, il devoit s'attendre que laiſſant ſes pays héréditaires vuides de troupes, il les expoſoit à être envahis par les Saxons & les Hanovriens, qui n'auroient pas manqué d'y faire une diverſion : & dans le cas où le Roi auroit laiſſé une partie de ſon armée dans la Marche pour garantir ſes Etats contre la mauvaiſe volonté de ſes voiſins, il ſe ſeroit trouvé trop foible des deux côtés. La France avoit garanti la ſucceſſion palatine au Duc de Sulzbach, pour obtenir la neutralité du vieil Electeur pendant la guerre qu'elle fit ſur le Rhin. Ce n'auroit pas été cette garantie qui auroit arrêté le Roi, car communément ce ſont des paroles auſſitôt données que violées; mais l'intérêt de la France vouloit des voiſins foibles ſur les bords du Rhin, & non des princes puiſſans & capables de lui réſiſter. A peu près dans le même temps le Comte de Seckendorff, qui avoit été détenu dans les priſons de Græetz, obtint ſa liberté, à condition de remettre à l'Empereur tous les ordres par leſquels il avoit été autoriſé à donner au feu Roi de Pruſſe les aſſurances les plus ſolennelles de l'aſſiſtance que l'Empereur lui promettoit, pour favoriſer ſes droits à la ſucceſſion des duchés de Juliers & de Bergue. Cet expoſé montre combien les circonſtances étoient peu favorables à la maiſon de Brandebourg, & ce ſont les raiſons qui déterminèrent

le Roi à s'en tenir au traité provisionnel que son père avoit conclu avec la France. Mais si des raisons aussi fortes modéroient les désirs de la gloire dont le Roi étoit animé, des motifs non moins puissans le pressoient de donner au commencement de son règne des marques de vigueur & de fermeté, pour faire respecter sa nation en Europe. Les bons citoyens avoient tous le cœur ulcéré du peu d'égard que les puissances avoient eu pour le feu Roi, surtout dans les dernières années de son règne, & de la flétrissure que le monde imprimoit au nom prussien. Comme ces choses influèrent beaucoup sur la conduite du Roi, nous nous croyons obligés de répandre quelques éclaircissemens sur cette matière.

La conduite sage & circonspecte du feu Roi lui avoit été imputée à foiblesse. Il eut l'année 1727 des brouilleries avec les Hanovriens sur des bagatelles qui se terminèrent par conciliation : peu de temps après survinrent des démêlés aussi peu importans avec les Hollandois, qui de même furent accommodés à l'amiable. De ces deux exemples de modération ses voisins & ses envieux conclurent qu'on pouvoit l'insulter impunément ; qu'au lieu de forces réelles, les siennes n'étoient qu'apparentes ; qu'au lieu d'officiers entendus, il n'avoit que des maîtres d'escrime, & au lieu de braves soldats, des mercenaires peu affectionnés à l'Etat, & que pour lui il menaçoit toujours, & ne frappoit jamais. Le monde superficiel & léger dans ses jugemens accréditoit de pareils discours, & ces préjugés se répan-

dirent dans peu par toute l'Europe. La gloire à laquelle le feu Roi aſpiroit (plus juſte que celle des conquérans) avoit pour objet de rendre ſon pays heureux, de diſcipliner ſon armée & d'adminiſtrer ſes finances avec l'ordre & l'économie la plus ſage. Il évitoit la guerre pour ne point être diſtrait d'auſſi belles entrepriſes; par ce moyen il s'acheminoit ſourdement à la grandeur, ſans réveiller l'envie des ſouverains. Dans les dernières années de ſa vie les infirmités du corps avoient entièrement ruiné ſa ſanté, & ſon ambition n'eût jamais conſenti à confier ſes troupes à d'autres mains qu'aux ſiennes. Toutes ces différentes cauſes réunies rendirent ſon règne heureux & pacifique. Si l'opinion que l'on avoit du Roi n'avoit été qu'une erreur ſpéculative, la vérité en auroit tôt ou tard détrompé le public; mais les ſouverains préſumoient ſi déſavantageuſement de ſon caractère, que ſes alliés gardoient auſſi peu de ménagement envers lui que ſes ennemis. Preuve de cela, la cour de Vienne & celle de Ruſſie convinrent avec le feu Roi de placer un prince de Portugal ſur le trône de Pologne. Ce projet tomba ſubitement, & ils ſe déclarèrent pour Auguſte II, Electeur de Saxe, ſans daigner même en donner la moindre connoiſſance au Roi. L'Empereur Charles VI avoit obtenu à de certaines conditions un ſecours de 10,000 hommes que le feu Roi envoya l'année 1734 ſur le Rhin contre les François, & il ſe crut au deſſus de l'obligation de remplir ces chétifs engagemens. Le Roi George II

d'Angleterre appeloit le feu Roi, ſon frère le caporal ; il diſoit qu'il étoit Roi des grands chemins & l'Archiſablier de l'Empire romain : tous les procédés de ce prince portoient l'empreinte du plus profond mépris. Les Officiers pruſſiens, qui ſelon les privilèges des Electeurs enrôloient des ſoldats dans les villes impériales, ſe trouvoient expoſés à mille avanies : on les arrêtoit, on les traînoit dans des cachots où on les confondoit avec les plus vils ſcélérats : enfin ces excès alloient à un point qu'ils n'étoient plus ſoutenables. Un miſérable Evêque de Liège ſe faiſoit honneur de donner des mortifications au feu Roi. Quelques ſujets de la ſeigneurie de Herſtall appartenant à la Pruſſe s'étoient révoltés ; l'Evêque leur donna ſa protection. Le feu Roi envoya le Colonel Creutz à Liège, muni d'une lettre de créance, pour accommoder cette affaire. Qui ne voulut pas le recevoir ? Ce fut Monſieur l'Evêque : il vit arriver trois jours de ſuite cet Envoyé dans la cour de ſa maiſon, & autant de fois il lui en interdit l'entrée.

Cet événement, & bien d'autres encore qu'on omet par amour de la briéveté, apprirent au Roi qu'un prince doit faire reſpecter ſa perſonne, ſurtout ſa nation ; que la modération eſt une vertu que les hommes d'Etat ne doivent pas toujours pratiquer à la rigueur, à cauſe de la corruption du ſiècle, & que dans ce changement de règne il étoit plus convenable de donner des marques de fermeté que de douceur.

Pour raſſembler ici tout ce qui pouvoit animer la vivacité d'un jeune prince parvenu à la régence, ajoutons que Fréderic I en érigeant la Pruſſe en royaume, avoit par cette vaine grandeur mis un germe d'ambition dans ſa poſtérité qui devoit fructifier tôt ou tard. La monarchie qu'il avoit laiſſée à ſes deſcendans étoit, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, une eſpèce d'hermaphrodite qui tenoit plus de l'électorat que du royaume. Il y avoit de la gloire à décider cet être, & ce ſentiment fut ſurement un de ceux qui fortifièrent le Roi dans les grandes entrepriſes où tant de motifs l'engageoient. Quand même l'acquiſition du duché de Bergue n'eût pas rencontré des obſtacles preſque inſurmontables, le ſujet en étoit ſi mince, que la poſſeſſion n'en agrandiſſoit que très-peu la maiſon de Brandebourg. Ces réflexions firent que le Roi tourna ſes vues ſur la maiſon d'Autriche, dont la ſucceſſion après la mort de l'Empereur devenoit litigieuſe & le trône des Céſars vacant. Cet événement ne pouvoit être que favorable par le rôle diſtingué que le Roi jouoit en Allemagne, par les différens droits des maiſons de Saxe & de Bavière à ces Etats, par le nombre des candidats qui poſtuleroient la couronne impériale, enfin par la politique de la cour de Verſailles, qui dans une pareille occaſion, devoit naturellement s'en ſaiſir pour profiter des troubles que la mort de l'Empereur Charles VI ne pouvoit manquer d'exciter. Cet événement ne ſe fit point attendre. L'Empereur Charles VI termina ſes jours à la Favorite le 26

d'Octobre de l'année 1740. Cette nouvelle arriva à Reinſberg, où le Roi étoit attaqué de la fièvre quarte. Les Médecins, infatués d'anciens préjugés, ne voulurent point lui donner du quinquina; il en prit malgré eux, parce qu'il ſe propoſoit des choſes plus importantes que de ſoigner la fièvre. Il réſolut auſſitôt de revendiquer les principautés de la Siléſie auxquelles ſa maiſon avoit des droits inconteſtables, & il ſe prépara en même temps à ſoutenir ces prétentions, s'il le falloit, par la voie des armes. Ce projet rempliſſoit toutes ſes vues politiques; c'étoit un moyen d'acquérir de la réputation, d'augmenter la puiſſance de l'Etat & de terminer ce qui regardoit cette ſucceſſion litigieuſe du duché de Bergue. Cependant, avant que de ſe déterminer entièrement, le Roi mit en balance les riſques qu'il y avoit à courir en entreprenant une pareille guerre, & de l'autre les avantages qu'on pouvoit en eſpérer.

D'un côté ſe préſentoit la puiſſante maiſon d'Autriche, qui ne pouvoit pas manquer de reſſources avec tant de vaſtes provinces; une fille d'Empereur attaquée, qui devoit trouver des alliés dans le Roi d'Angleterre, dans la république de Hollande & dans la plupart des princes de l'Empire qui avoient garanti la pragmatique Sanction. Ce Duc de Courlande qui gouvernoit alors la Ruſſie, étoit aux gages de la cour de Vienne; & de plus la jeune Reine de Hongrie pouvoit mettre la Saxe dans ſes intérêts, en lui cédant quelques cercles de la Bohème; & quant au détail de l'exécution, la ſtérilité

de l'année 1740 devoit faire craindre de manquer de moyens pour former des magaſins & fournir des vivres au troupes. Les riſques étoient grands. Il falloit craindre la viciſſitude des armes. Une bataille perdue pouvoit être déciſive. Le Roi n'avoit point d'alliés, & il ne pouvoit oppoſer que des troupes ſans expérience à de vieux ſoldats autrichiens blanchis ſous le harnois & aguerris par tant de campagnes.

D'autre part une foule de réflexions ranimoient les eſpérances du Roi. La ſituation de la cour de Vienne après la mort de l'Empereur étoit des plus fâcheuſes. Les finances étoient dérangées, l'armée étoit délabrée, & découragée par les mauvais ſuccès qu'elle avoit eus contre les Turcs, le Miniſtère déſuni; avec cela placez à la tête de ce gouvernement une jeune Princeſſe ſans expérience, qui doit défendre une ſucceſſion litigieuſe, & il en réſulte que ce gouvernement ne devoit pas paroître redoutable. D'ailleurs il étoit impoſſible que le Roi manquât d'alliés. La rivalité qui ſubſiſtoit entre la France & l'Angleterre, aſſuroit néceſſairement au Roi une de ces deux puiſſances; & de plus tous les prétendans à la ſucceſſion de la maiſon d'Autriche devoient unir leurs intérêts à ceux de la Pruſſe. Le Roi pouvoit diſpoſer de ſa voix pour l'élection impériale; il pouvoit s'accommoder quant à ſes prétentions ſur le duché de Bergue, ſoit avec la France, ſoit avec l'Autriche; & enfin la guerre qu'il pouvoit entreprendre en Siléſie, étoit l'unique eſpèce d'offenſive

que favorisoit la situation de ses Etats, vu qu'il étoit à portée de ses frontières, & que l'Oder lui fournissoit une communication toujours sûre.

Ce qui acheva de déterminer le Roi à cette entreprise, ce fut la mort d'Anne, Impératrice de Russie, qui suivit de près celle de l'Empereur. Par son décès la couronne retomboit au jeune Iwan, Grand Duc de Russie, fils d'une Princesse de Mecklenbourg & du Prince Antoine Ulric de Bronswic, beau-frère du Roi. Les apparences étoient que durant la minorité du jeune Empereur la Russie seroit plus occupée à maintenir la tranquillité dans son empire qu'à soutenir la pragmatique Sanction, pour laquelle l'Allemagne ne pouvoit manquer d'éprouver des troubles; ajoutez à ces raisons une armée toute prête à agir, des fonds tout trouvés, & peut-être l'envie de se faire un nom; tout cela fut cause de la guerre que le Roi déclara à Marie Thérèse d'Autriche, Reine de Hongrie & de Bohème. Il sembloit que ce fût l'époque des changemens & des révolutions. La Princesse de Mecklenbourg-Bronswic, mère de l'Empereur Iwan, se trouvoit, elle & son fils, sous la tutelle du Duc de Courlande, auquel l'Impératrice Anne en mourant avoit confié l'administration de l'empire. Cette Princesse croyoit qu'il étoit au dessous de sa naissance d'obéir à un autre; elle crut que la tutelle lui convenoit plus en qualité de mère qu'à Biron, qui n'étoit ni Russe ni parent de l'Empereur. Elle employa habilement le Maréchal Munnich, dont elle mit l'ambition en jeu.

Biron fut arrêté, puis exilé au fond de la Sibérie, & la Princesse de Mecklenbourg s'empara du gouvernement. Ce changement paroissoit avantageux à la Prusse ; car Biron son ennemi fut exilé, & le mari de la Régente, Antoine de Bronswic, étoit beau-frère du Roi. La Princesse de Mecklenbourg joignoit à de l'esprit tous les caprices & tous les défauts d'une femme mal élevée ; son mari, foible, sans génie, n'avoit de mérite qu'une valeur d'instinct. Munnich, le mobile de leur élévation, le vrai héros de la Russie, étoit en même temps le dépositaire de l'autorité souveraine. Sous le prétexte de cette révolution le Roi envoya le Baron de Winterfeld en ambassade en Russie pour féliciter le Prince de Bronswic & son épouse de l'heureux succès de cette entreprise. Le vrai motif, l'objet caché de cette mission étoit de gagner Munnich, beau-père de Winterfeld, & de le rendre favorable aux desseins qu'on étoit sur le point d'exécuter, à quoi Winterfeld réussit aussi heureusement qu'on le pouvoit désirer.

Quelque précaution que l'on prît à Berlin pour cacher l'expédition que l'on méditoit, il étoit impossible de faire des magasins, de préparer du canon & de mouvoir des troupes incognito : déjà le public se doutoit de quelque entreprise. Monsieur Damrath, Envoyé de l'Empereur à Berlin, avertit sa Cour qu'un orage la menaçoit & qu'il pourroit bien fondre sur la Silésie. Le Conseil de la Reine lui répondit de Vienne : « Nous ne voulons ni ne pou-

vons ajouter foi aux nouvelles que vous nous mandez." On envoya pourtant le Marquis de Botta à Berlin pour complimenter le Roi sur son avénement au trône, mais plus encore pour juger si Damrath avoit donné de fausses allarmes. Le Marquis de Botta, fin & pénétrant, s'apperçut d'abord de quoi il étoit question, & après avoir fait le jour de son audience les complimens d'usage, il s'étendit sur les incommodités de la route qu'il avoit faite & s'appesantit un peu sur les mauvais chemins de la Silésie, que les inondations avoient tellement rompus, qu'ils étoient devenus impraticables. Le Roi ne fit pas semblant de le comprendre, & répondit que le pis qui pût arriver à ceux qui auroient ces chemins à traverser, seroit d'être des voyageurs crottés.

Quoique le Roi fût fermement déterminé dans le parti qu'il avoit pris, il jugea qu'il étoit cependant convenable de faire des tentatives d'accommodement avec la Cour de Vienne. Dans cette vue le Comte de Gotter y fut envoyé. Il devoit déclarer à la Reine de Hongrie: qu'en cas qu'elle voulût faire raison des droits que le Roi avoit sur la Silésie, ce prince lui offroit son assistance contre tous les ennemis ouverts ou secrets qui voudroient démembrer la succession de Charles VI, & sa voix à la diète de l'élection impériale au Grand Duc de Toscane. Comme il étoit à supposer que ces offres seroient rejetées, dans ce cas le Comte de Gotter étoit autorisé à déclarer la guerre à la Reine de Hongrie. L'armée fut plus diligente que cette ambassade;

elle entra en Siléſie, comme on le verra dans la ſuite, deux jours avant l'arrivée du Comte de Gotter à Vienne.

Vingt bataillons * & trente ſix eſcadrons furent mis en marche pour s'approcher des frontières de la Siléſie; ils devoient être ſuivis de ſix bataillons deſtinés au blocus de la fortereſſe de Glogau. Ce nombre, tout foible qu'il étoit, parut ſuffiſant pour s'emparer d'un pays ſans défenſe; il donnoit d'ailleurs l'avantage de pouvoir amaſſer pour le printemps prochain des magaſins qu'une groſſe armée auroit conſumés pendant l'hiver. Avant que le Roi partît pour joindre ſes troupes, il donna encore audience au Marquis de Botta, auquel il dit les mêmes choſes que le Comte de Gotter devoit déclarer à Vienne. Botta s'écria: "Vous allez ruiner la maiſon d'Autriche, Sire, & vous abymer en même temps." "Il ne dépend que de la Reine, reprit le Roi, d'accepter les offres qui lui ſont faites." Cela rendit le Marquis rêveur; il ſe recueillit cependant, & reprenant la parole d'un ton de voix & d'un air ironique, il dit: "Sire, vos troupes ſont belles, j'en conviens: les nôtres n'ont pas cette apparence, mais elles ont vu le loup; penſez, je vous en conjure, à ce que vous allez entreprendre." Le Roi s'impatienta & reprit avec vivacité: "Vous trouvez que mes troupes ſont belles, & je vous ferai convenir qu'elles ſont bonnes." Le Marquis fit encore des inſtances

* Décembre.

pour qu'on différât l'exécution de ce projet. Le Roi lui fit comprendre qu'il étoit trop tard & que le Rubicon étoit passé. Tout le projet sur la Silésie ayant éclaté, une entreprise aussi hardie causa une effervescence singulière dans l'esprit du public. Les ames foibles & timorées présageoient la chute de l'Etat, d'autres croyoient que le Prince abandonnoit tout au hazard & appréhendoient qu'il ne prît pour modèle Charles XII. Le militaire espéroit de la fortune & prévoyoit de l'avancement. Les frondeurs, dont il se trouve dans tout pays, envioient à l'Etat les accroissemens dont il étoit susceptible. Le Prince d'Anhalt étoit furieux de ce qu'il n'avoit pas conçu ce plan & n'étoit pas le premier mobile de l'exécution ; il prophétisoit, comme Jonas, des malheurs qui n'arrivèrent ni à Ninive ni à la Prusse. Ce Prince regardoit l'armée impériale comme son berceau ; il avoit des obligations à Charles VI, qui avoit donné un brevet de Princesse à sa femme, & il craignoit avec cela l'agrandissement du Roi, qui réduisoit un voisin comme le Prince d'Anhalt au néant. Ces sujets de mécontentement l'engagèrent à semer la défiance & l'épouvante dans tous les esprits ; il auroit voulu intimider le Roi lui-même, si cela avoit été faisable ; mais le parti étoit trop bien pris & les choses poussées trop avant pour pouvoir reculer. Cependant, pour prévenir le mauvais effet que des propos d'un grand général comme étoit le Prince d'Anhalt pouvoient faire sur les officiers, le Roi jugea à propos d'assembler avant son départ les

officiers de la garnison de Berlin, & de leur parler en ces termes : " J'entreprens une guerre, Mes-
" sieurs, dans laquelle je n'ai d'autres alliés que
" votre valeur & votre bonne volonté : ma cause est
" juste, & mes ressources sont dans la fortune.
" Souvenez-vous sans cesse de la gloire que vos
" ancêtres se sont acquise dans les plaines de Var-
" sovie, à Fehrbellin & dans l'expédition de la
" Prusse. Votre sort est entre vos mains ; les di-
" stinctions & les récompenses attendent que vos
" belles actions les méritent. Mais je n'ai pas be-
" soin de vous exciter à la gloire ; vous n'avez
" qu'elle devant les yeux, c'est le seul objet digne
" de vos travaux. Nous allons affronter des troupes
" qui sous le Prince Eugène ont eu la plus grande re-
" putation : quoique ce Prince n'existe plus, d'autant
" plus d'honneur y aura-t-il à vaincre, que nous au-
" rons à mesurer nos forces contre de braves soldats.
" Adieu ! partez. Je vous suivrai incessamment au
" rendez-vous de la gloire qui nous attend."

Le Roi partit de Berlin après un grand bal masqué ; il arriva le 21 de Décembre à Crossen. Une singularité voulut que ce jour même, une corde, apparemment usée, à laquelle la cloche de la cathédrale étoit suspendue, se rompît. La cloche tomba, & cela fut pris pour un sinistre présage ; car il régnoit encore dans l'esprit de la nation des idées superstitieuses. Pour détourner ces mauvaises impressions, le Roi expliqua ces signes avantageusement. Cette cloche tombée signifioit selon lui l'abais-

ſement de ce qui étoit élevé; & comme la maiſon d'Autriche l'étoit infiniment plus que celle de Brandebourg, cela préſageoit clairement les avantages qu'on remporteroit ſur elle. Quiconque connoît le public, ſait que de telles raiſons ſont ſuffiſantes pour le convaincre.

Ce fut le 23 de Décembre* que l'armée entra dans la Siléſie. Les troupes marchèrent par cantonnement, tant parçe qu'il n'y avoit point d'ennemi, que parce que la ſaiſon ne permettoit pas de camper: elles répandirent ſur leur paſſage la déduction des droits de la maiſon de Brandebourg ſur la Siléſie. On publia en même temps un manifeſte contenant en ſubſtance: que les Pruſſiens prenoient poſſeſſion de cette province pour la garantir contre l'irruption d'un tiers, ce qui marquoit aſſez clairement qu'on n'en ſortiroit pas impunément. Ces précautions firent que le peuple & la nobleſſe ne regardèrent point l'entrée des Pruſſiens en Siléſie comme l'irruption d'un ennemi, mais comme un ſecours officieux qu'un voiſin prêtoit à ſon allié. La religion encore, ce préjugé ſacré chez le peuple, concouroit à rendre les eſprits pruſſiens; parce que les deux tiers de la Siléſie ſont compoſés de proteſtans qui long-temps opprimés par le fanatiſme autrichien, regardoient le Roi comme un ſauveur que le ciel leur avoit envoyé.

En remontant l'Oder, la première forteresse qu'on rencontre c'eſt Glogau. La ville eſt ſituée ſur la

* 1740.

rive gauche de cette rivière; son enceinte est médiocre, environnée d'un mauvais rempart dont la moindre partie étoit revêtue. Son fossé pouvoit se passer en plusieurs endroits; la contrescarpe étoit presque détruite. Comme la saison rigoureuse empêchoit d'en faire le siège dans les formes, on se contenta de la bloquer; d'ailleurs la grosse artillerie n'étoit point encore arrivée. La Cour de Vienne avoit donné des ordres précis à Wenzel Wallis, Gouverneur de la place, de ne point commettre les premières hostilités: il crut que de le bloquer n'étoit pas l'assiéger, & il se laissa paisiblement enfermer dans ses remparts. Depuis la paix de Belgrad la plus grande partie de l'armée autrichienne étoit demeurée en Hongrie. Au bruit de la rupture des Prussiens, le Général Braun fut envoyé en Silésie, où il put rassembler à peine 3000 hommes; il tenta de s'emparer de Breslau tant par la ruse que par la force, mais inutilement. Cette ville jouissoit de priviléges semblables à ceux des villes impériales: c'étoit une petite république gouvernée par ses magistrats & qui étoit exempte de toute garnison. L'amour de la liberté & du luthéranisme préservèrent ses habitans des fléaux de la guerre; ils résistèrent aux sollicitations du Général Braun, qui l'auroit pourtant à la fin emporté, si le Roi n'eût hâté sa marche pour l'obliger à la retraite. Dans ces entrefaites le Prince Léopold d'Anhalt arriva à Glogau avec 6 bataillons & 5 escadrons; il releva les troupes du blocus, & le Roi partit sur le champ

avec les grenadiers de l'armée, 6 bataillons & 10 escadrons, pour gagner Breslau sans perte de temps. Après quatre jours de marche il se trouva aux portes de cette capitale, tandis que le Maréchal de Schwérin longeoit le pied des montagnes & dirigeoit sa marche par Liegnitz, Schweidnitz & Franckenstein, pour purger d'ennemis cette partie de la Silésie.

Le premier de Janvier le Roi s'empara des fauxbourgs de Breslau sans résistance, & envoya les Colonels de Borck & de Goltz pour sommer la ville de se rendre : en même temps quelques troupes passèrent l'Oder & se cantonnèrent au dôme. Par là le Roi se trouvoit maître des deux côtés de la rivière & bloquoit effectivement cette ville mal approvisionnée, qui fut forcée d'entrer en composition. Il faut observer de plus que les fossés de la ville étant gelés, la bourgeoisie pouvoit craindre d'être emportée par un assaut général. Le zèle de la religion luthérienne abrégea toutes les longueurs de cette négociation : un cordonnier enthousiaste subjugua le petit peuple, lui communiqua son fanatisme, & le souleva au point d'obliger les magistrats à signer un acte de neutralité avec les Prussiens & à leur ouvrir les portes de la ville. Dès que le Roi fut entré dans cette capitale, il licentia toutes les personnes en place qui se trouvoient au service de la Reine de Hongrie. Ce coup d'autorité prévint toutes les menées sourdes dont ces anciens serviteurs de la maison d'Autriche auroient fait usage dans la

ſuite pour cabaler contre les intérêts des Pruſſiens. Cette affaire terminée, un détachement d'infanterie paſſa l'Oder pour chaſſer de Namſlau une garniſon autrichienne de 300 hommes, qui quinze jours après ſe rendit priſonnière de guerre. On ne laiſſa qu'un régiment d'infanterie dans les fauxbourgs de Breſlau, & le Roi dirigea ſa marche ſur Ohlau, où Braun avoit jeté le Colonel Formentini avec 400 hommes. Cette ville prend ſon nom d'une petite rivière qui paſſe ſous ſes murs; elle étoit entourée d'un mauvais rempart à demi éboulé & d'un foſſé ſec: le château qui vaut un peu mieux, ne peut ſe prendre qu'avec du canon. Pendant qu'on ſe diſpoſoit à donner un aſſaut général à cette bicoque, le Commandant capitula. La garniſon ſe débanda en ſortant, & il ne lui reſta que 120 hommes, avec leſquels il fut convoyé à Neiſſe. Les ennemis avoient une garniſon à Brieg de 1200 hommes & pour la bloquer, ainſi que les autres places, le Général Kleiſt en fit l'inveſtiſſement avec 5 bataillons & 4 eſcadrons. Pendant que le Roi avoit pris ou bloqué les places le long de l'Oder, le Maréchal de Schwérin étoit arrivé à Franckenſtein, en approchant de la rivière de Neiſſe qui ſépare la haute Siléſie de la baſſe; il tomba ſur les dragons de Lichtenſtein, qu'il pouſſa ſur Ottmachau: ce château épiſcopal a un pont ſur la Neiſſe. Mr de Braun, pour couvrir & faciliter ſa retraite, y jeta trois compagnies de grenadiers. Le Maréchal de Schwérin les bloqua; le lendemain le Roi le joignit avec des mortiers & quelques pièces

de 12 livres. Dès que les batteries furent en état de jouer, le Major Muffling, Commandant de la garnifon, fe rendit à difcrétion. Il ne reftoit plus que la ville de Neiffe à prendre; mais elle valoit mieux pour fa force que toutes les autres. Cette ville eft fituée au-delà de la Neiffe, fortifiée d'un bon rempart de terre & d'un foffé qui a 7 pieds d'eau de profondeur, environné d'un terrain bas & marécageux, où Roth, qui en étoit Commandant, avoit pratiqué une inondation. Du côté de la baffe Siléfie cette place eft commandée par une hauteur qui en eft éloignée de 800 pas. La faifon rigoureufe s'oppofoit aux opérations d'un fiège formel; il ne reftoit donc pour s'en emparer que l'affaut, le bombardement ou le blocus. Roth avoit rendu l'affaut impraticable; il faifoit tous les matins ouvrir les glaces du foffé; il faifoit arrofer le rempart d'eau qui fe geloit tout de fuite; il avoit meublé les baftions & les courtines de quantité de folives & de faux pour repouffer les affaillans, ce qui fit renoncer à l'affaut. On effaya de bombarder la ville; on y jeta 1200 bombes & 3000 boulets rouges, le tout en vain; la fermeté de ce Commandant obligea les Pruffiens d'abandonner cette entreprife & d'entrer en quartiers d'hiver. En même temps le Colonel Camas, chargé d'une expédition fur Glatz, rejoignit l'armée; il avoit manqué fon coup faute de bonnes mefures. Pendant que les Pruffiens fe cantonnoient autour de Neiffe, le Maréchal de Schwérin, à la tête de 7 bataillons & de 10 efcadrons, defcendit en

en haute Siléfie; il délogea le Général Braun de Jægerndorff, de Troppau & du château de Grætz. Les Autrichiens fe retirèrent en Moravie; les Pruffiens prirent leurs quartiers derrière l'Oppa, & s'étendirent jufques à Jablunka fur les frontières de la Hongrie. Durant ces opérations militaires le Comte de Gotter fe trouvoit à Vienne; il y négocioit, plutôt pour fe conformer à l'ufage que dans l'efpérance de pouvoir réuffir. Il avoit tenu un langage affez impofant, capable d'intimider toute autre Cour que celle de Charles VI. Les courtifans de la Reine de Hongrie difoient d'un ton de hauteur, que ce n'étoit point à un prince dont la fonction étoit, en qualité d'Archichambellan de l'Empire, de préfenter à l'Empereur le baffin à laver les mains, de préfcrire des lois à fa fille. Le Comte de Gotter, pour enchérir fur ces propos autrichiens, eut l'effronterie de montrer au Grand Duç une lettre que le Roi lui avoit écrite, où fe trouvoient ces mots: "Si le Grand Duc veut fe perdre, qu'il fe perde." Le Grand Duc en parut ébranlé. Le Comte Kinfky, Chancelier de Bohème, l'homme le plus fier d'une Cour où la vanité dominoit, prit la parole; traita toutes les propofitions du Comte de Gotter de flétriffantes pour les fucceffeurs des Céfars; ranima le Grand Duc & contribua plus que tous les autres miniftres à rompre cette négociation. L'Europe étoit dans la furprife de l'invafion inopinée de la Siléfie. Les uns taxoient d'étourderie cette levée de boucliers; d'autres regardoient cette entreprife

comme une chofe infenfée. Le Miniftre d'Angleterre, Robinfon, qui réfidoit à Vienne, foutenoit que le Roi de Pruffe méritoit d'être excommunié en politique. En même temps que le Comte de Gotter partit pour Vienne, le Roi envoya le Général Winterfeld en Ruffie; il y trouva le Marquis de Botta, qui y foutenoit avec toute la vivacité de fon caractère les intérêts de la Cour de Vienne. Cependant en cette occafion le bon fens poméranien l'emporta fur la fagacité italienne, & Mr de Winterfeld parvint, par le crédit du Maréchal Munnich, à conclure avec la Ruffie une alliance défenfive; c'étoit tout ce qu'on pouvoit défirer de plus avantageux dans ces circonftances critiques. Après que les troupes furent entrées dans leurs quartiers d'hiver, le Roi quitta la Siléfie & vint à Berlin pour faire les difpofitions convenables pour la campagne prochaine. On fit partir pour l'armée un renfort de 10 bataillons & de 25 efcadrons. Et comme les intentions des Saxons & des Hanovriens paroiffoient équivoques, il fut réfolu d'affembler 30 bataillons & 40 efcadrons auprès de Brandebourg fous les ordres du Prince d'Anhalt, pour veiller fur la conduite de ces Princes voifins. Le Prince d'Anhalt choifit Genthin comme l'endroit le plus propre pour fon campement, & d'où il tenoit également en échec les Saxons & les Hanovriens. La plupart des fouverains étoient encore dans l'incertitude, ils ne pouvoient point débrouiller le dénouement qui fe préparoit. La miffion du Comte de Gotter à Vienne, d'autre part

l'entrée des troupes prussiennes en Silésie, leur présentoient une énigme, & ils s'efforçoient à deviner si la Prusse étoit l'alliée ou l'ennemie de la Reine de Hongrie. De toutes les puissances de l'Europe, la France étoit sans contredit la plus propre pour assister les Prussiens dans leur entreprise. Tant de raisons rendoient les François ennemis des Autrichiens, que leur intérêt devoit les porter à se déclarer les amis du Roi. Ce Prince, pour sonder le terrain, avoit écrit au Cardinal de Fleury, & quoiqu'il n'eût fait qu'effleurer les objets, il en disoit assez pour être entendu. Le Cardinal * s'ouvrit davantage dans sa réponse; il y dit sans détour: " Que la garantie de la pragmatique Sanction que " Louis XV avoit donnée à feu l'Empereur, ne " l'engageoit à rien, par ce correctif *sauf les droits* " *d'un tiers:* de plus, que feu l'Empereur n'avoit pas " accompli l'article principal de ce traité, par lequel " il s'étoit chargé de procurer à la France la ga- " rantie de l'Empire du traité de Vienne." Le reste de la lettre contenoit une déclamation assez vive contre l'ambition de l'Angleterre, un panégyrique de la France & des avantages qu'on rencontroit dans son alliance, avec un détail circonstancié des raisons qui devoient porter les Electeurs à placer l'Electeur de Bavière sur le trône impérial. Le Roi continua cette correspondance; il marqua au Cardinal le désir sincère qu'il avoit de s'unir avec le

* Lettre datée d'Issi 25 Janv. 1741.

Roi très-Chrétien, en l'assurant de toute la facilité qu'il apporteroit de sa part, pour terminer fort promptement cette négociation. La Suède vouloit aussi jouer un rôle dans les troubles qui alloient survenir; elle étoit alliée de la France, & par l'instigation de cette puissance, elle avoit fait passer un corps de troupes en Finlande sous les ordres de Général Buddenbrock : ce corps, qui avoit inspiré de la jalousie à la Russie, accéléra l'alliance qu'elle fit avec la Prusse; mais ces engagemens pensèrent être détruits aussitôt que formés. Le Roi de Pologne venoit d'envoyer le beau Comte Lynar à Pétersbourg. Ce Ministre plut à la Princesse de Mecklenbourg, Régente de la Russie; & comme les passions du cœur influent sur les délibérations de l'esprit, la Régente fut bientôt liée avec le Roi de Pologne. Cette passion auroit pu devenir aussi funeste à la Prusse que l'amour de Pâris & de la belle Hélène le fut à Troie. Une révolution que nous rapporterons en son lieu, en prévint les effets.

Les plus grands ennemis du Roi, comme c'est l'ordinaire, étoient ses plus proches voisins. Les Rois de Pologne & d'Angleterre, qui se reposoient sur les intrigues que Lynar lioit en Russie, conclurent entr'eux une alliance offensive, par laquelle ils se partageoient les provinces prussiennes; leur imagination les engraissoit de cette proie, & tandis qu'ils déclamoient contre l'ambition d'un jeune Prince leur voisin, ils croyoient déjà jouir de ses dépouilles, dans l'espérance que la Russie & les princes de l'Empire

concourroient pour faire réuſſir leurs deſſeins ambitieux. C'étoit le moment qu'auroit dû ſaiſir la cour de Vienne pour s'accommoder avec le Roi. Si alors elle lui avoit cédé le duché de Glogau, le Roi s'en feroit contenté & l'auroit aſſiſtée envers & contre tous ſes autres ennemis; mais il eſt bien rare que les hommes cèdent ou ſe roidiſſent toujours à propos. Le ſignal de la guerre fut donc donné à l'Europe. Partout on ſe tâtoit, on négocioit, on intriguoit pour s'arranger & former des alliances; mais les troupes d'aucune puiſſance n'étoient mobiles; aucune n'avoit eu le temps d'amaſſer des magaſins, & le Roi profita de cette criſe pour exécuter ſes grands projets.

CHAPITRE III.

Campagne de 1741. *Négociations de paix. Hommage de Breſlau. Retour à Berlin.*

LES renforts pour l'armée de Siléſie arrivèrent a Schweidnitz au mois de Février. De leur côté les Autrichiens ſe préparoient également pour la guerre; ils tirèrent le Maréchal Neuperg des priſons de Brunn, où il avoit été détenu depuis la paix de Belgrad, pour lui confier le commandement de cette armée qui devoit reconquérir la Siléſie. Ce Maréchal aſſembla ſes troupes aux environs d'Olmutz, & il

détacha le Général Lentulus avec un corps pour occuper les gorges de la principauté de Glatz, par où Lentulus se trouvoit à portée de couvrir la Bohème & de joindre l'armée de Neuperg dans les opérations qu'il méditoit sur Neisse. Les housards autrichiens préludoient déjà sur la guerre ; ils se glissoient entre les postes des Prussiens, tâchoient d'enlever de petits détachemens & d'intercepter des convois : il se passa de petites actions, toutes aussi favorables à l'infanterie du Roi que fâcheuses pour sa cavalerie. Ce Prince, en arrivant en Silésie, se proposa de faire le tour de ses quartiers, pour se procurer la connoissance d'un pays qui lui étoit nouveau. Il partit donc de Schweidnitz & vint à Franckenstein. Le Général Derschau, qui commandoit dans cette partie, avoit poussé deux postes en avant ; l'un étoit à Silberberg & l'autre à Wartha, tous deux dans les gorges des montagnes. Le Roi voulut les visiter ; les ennemis en eurent vent, et tentèrent de l'enlever ; ils tombèrent par méprise sur une escorte de dragons postés en relais auprès du village de Baumgarten, entre Silberberg & Franckenstein. Le Colonel Ditfort, qui commandoit cette escorte, ignoroit trop la guerre pour manœuvrer avec avantage contre des troupes légères ; il fut battu & perdit 40 maîtres. On entendit cette tiraillerie à Wartha ; le Roi, qui s'y trouvoit, rassembla quelques troupes à la hâte, pour accourir au secours des dragons qui étoient à un mille de là ; mais il arriva après coup. C'étoit une étourderie de la part d'un souverain de

s'aventurer ſi mal accompagné. Si le Roi avoit été fait priſonnier dans cette occaſion, la guerre étoit terminée, les Autrichiens auroient triomphé ſans coup férir, la bonne infanterie pruſſienne ſeroit devenue inutile, ainſi que tous les projets d'agrandiſſement que le Roi ſe propoſoit d'exécuter.

Plus on approchoit de l'ouverture de la campagne*, plus les affaires devenoient ſérieuſes. Le rapport des eſpions s'accordoit unanimement à confirmer que les ennemis ſe renforçoient dans leurs poſtes, qu'il leur arrivoit de nouvelles troupes & qu'ils méditoient de ſurprendre les Pruſſiens dans leurs quartiers, en y pénétrant ou par Glatz ou par Zukmantel. Vers le même temps 100 dragons & 300 houſards autrichiens s'étoient jetés dans Neiſſe. Cet indice ſeul étoit ſuffiſant pour dévoiler en partie les deſſeins des ennemis, & cela fut cauſe que le Roi donna des ordres pour reſſerrer ſes quartiers: il auroit dû ſur le champ les raſſembler tous; mais il manquoit alors d'expérience, & c'étoit proprement ſa première campagne. La ſaiſon n'étoit pas aſſez avancée pour que les blocus de Glogau & de Brieg puſſent ſe convertir en ſièges. Il y avoit cependant un projet tout arrangé pour prendre Glogau d'emblée, & le Prince Léopold d'Anhalt eut ordre de l'exécuter ſans perte de temps. Ce fut le 9 de Mars que la ville fut attaquée par cinq endroits à la fois & priſe en moins d'une heure de temps; la ca-

* Mars.

valerie même franchit les remparts, tant les ouvrages étoient tombés en ruine. Aucune maison ne fut pillée, aucun bourgeois ne fut insulté, & la discipline prussienne brilla dans tout son éclat. Wallis & toute sa garnison devinrent prisonniers de guerre. Un régiment de la nouvelle création en prit possession; on fit travailler d'abord à perfectionner les ouvrages, & le Prince Léopold, avec le corps qu'il commandoit, joignit le Roi à Schweidnitz. Ce n'étoit pas le tout que d'avoir pris Glogau; les troupes étoient encore trop éparpillées pour se joindre au besoin; surtout les quartiers qu'occupoit le Maréchal de Schwérin en haute Siléfie, étoient ceux qui causoient le plus d'inquiétude. Le Roi voulut que le Maréchal les levât & qu'il se repliât sur la Neisse, où le Roi vouloit le joindre avec toutes les troupes de la basse Siléfie. Schwérin n'étoit pas de ce sentiment; il écrivit que si on vouloit le renforcer, il promettoit de soutenir ses quartiers jusques au printemps. Pour cette fois le Roi en crut plus son Maréchal que lui-même. Sa crédulité pensa lui devenir fatale; & comme s'il eût fallu accumuler ses fautes, il se mit lui-même à la tête de 8 escadrons & de 9 bataillons pour se rendre à Jægerndorff; il rencontra le Maréchal à Neustadt. La première question fut: « Quelle nouvelle avez-vous « des ennemis?" « Aucune, reprit le Maréchal, « sinon que les troupes autrichiennes sont dispersées « le long des frontières depuis la Hongrie jusqu'à « Braunau en Bohème, & j'attens à tout moment

« le

« le retour de mon espion." Le lendemain le Roi arriva à Jægerndorff; son dessein étoit d'en partir le jour suivant, pour ouvrir la tranchée devant Neisse, où le Maréchal Kalckstein l'attendoit avec 10 bataillons & autant d'escadrons. Le Duc de Holstein, qui étoit alors à Franckenstein, devoit y joindre le Roi également avec 7 bataillons & 4 escadrons. Lorsque le Roi touchoit au moment de son départ *, & qu'il donnoit ses derniers ordres au Maréchal comme au Prince Léopold, 7 dragons autrichiens arrivèrent; on apprit de ces déserteurs qu'ils avoient quitté l'armée à Freudenthal, (qui n'est qu'à un mille & demi de Jægerndorff,) que leur cavalerie y campoit & qu'elle y attendoit l'arrivée de l'infanterie & du canon pour traverser les quartiers prussiens & les obliger à lever le blocus de Neisse. Dans ce temps même on entendit escarmoucher devant la ville; tout le monde crut que l'avant-garde de Mr de Neuperg étoit sur le point d'investir Jægerndorff. Il n'y avoit que 5 bataillons dans cette malheureuse ville, 5 pièces de 3 livres & assez de poudre pour 40 charges. La situation auroit été désespérée, si Mr de Neuperg avoit su en profiter; mais la montagne n'enfanta qu'une souris. Les ennemis vouloient savoir si les prussiens étoient encore dans leur quartier; pour s'en instruire leurs troupes légères alloient escarmoucher devant chaque ville, afin de rapporter à leurs officiers ce qui en étoit. Les desseins des ennemis s'étant tout à fait manifestés, le

* 2 Avril.

Roi ne balança plus un moment pour raſſembler l'armée. Les troupes de la baſſe Siléſie eurent ordre de paſſer la Neiſſe à Sorge & celles de la haute Siléſie de joindre le Roi à Jægerndorff. Le 4 d'Avril le Roi partit pour Neuſtadt avec tous ces corps raſſemblés, en cotoyant l'armée ennemie, qui marchoit par Zuckmantel & Ziegenhals vers Neiſſe. Le lendemain * il ſe porta ſur Steinau, éloigné d'un mille de Sorge, où il avoit fait conſtruire des ponts ſur la rivière de Neiſſe. Il fallut lever le blocus de Brieg, & le Général Kleiſt reçut ordre de joindre l'armée avec ſon détachement ; le Duc de Holſtein reçut des ordres pareils, réitérés à pluſieurs repriſes ; ceux qui en étoient chargés ne purent les lui rendre, & il demeura tranquillement à Franckenſtein, voyant paſſer l'ennemi à ſa droite & à ſa gauche ſans s'en embarraſſer. Des déſerteurs de l'armée autrichienne arrivèrent à Steinau ; ils dépoſèrent que le Général Lentulus avoit joint le même jour le Maréchal Neuperg auprès de Neiſſe. Sur cette nouvelle les quartiers pruſſiens furent reſſerrés à l'inſtant à l'entour de Steinau, & le Roi choiſit un poſte où il pût recevoir l'ennemi, au cas qu'il voulût ſe porter ſur les Pruſſiens. Pour comble d'embarras le feu prit ſur le ſoir au quartier de Steinau ; ce ne fut que par bonheur qu'on ſauva le canon & les munitions de guerre par des rues étroites dont toutes les maiſons étoient enflammées ; les troupes paſſèrent la nuit au bivouac ſur le terrain que le Roi avoit choiſi pour

* 5 Avril.

ſon camp. Le lendemain* ce petit corps de 13 bataillons & de 15 eſcadrons, après une marche aſſez fatigante, arriva à Falckenberg, où l'on apprit que le Colonel Stechow, qui couvroit le pont de Sorge avec 4 bataillons, avoit apperçu un gros corps d'ennemi qui ſe fortifioit de l'autre côté de la rivière, & faiſoit même un feu aſſez vif ſur les pruſſiens. Le Prince Charles y marcha auſſitôt avec 4 bataillons, & il avertit le Roi que Lentulus ſe trouvoit ſur l'autre bord de la Neiſſe avec 50 eſcadrons, & rendoit le paſſage abſolument impraticable, parce que le terrain étoit trop étroit pour déboucher. Cela obligea de changer la direction de la marche; on prit la route de Michelau, autre pont ſur la Neiſſe, où le Général Marwitz étoit déjà avec les troupes raſſemblées des quartiers de Schweidnitz & du blocus de Brieg. Le pont de Sorge fut levé ſans perte de temps, & le ſoir tous ces différens corps joignirent le Roi. Le lendemain † l'armée paſſa la Neiſſe à Michelau dans le deſſein de marcher ſur Grotkau. Un courier qui avoit paſſé cette ville, apporta des dépêches au Roi, de ſorte qu'il ne ſe doutoit de rien. Une neige qui tomboit à gros flocons preſſés, interceptoit la lumière & empêchoit de diſcerner les objets. On marchoit toujours. Les houſards de l'avant-garde entrèrent dans le village de Leipe qui eſt ſur ce chemin, & donnèrent ſans le ſavoir ſur un régiment de houſards ennemis qui y cantonnoit. Les Pruſſiens prirent 40 des ennemis tant à pied

* 6 Avril. † 8 Avril.

qu'à cheval, & l'on apprit d'eux qu'une demi-heure auparavant Mr de Neuperg avoit pris Grotkau; un Lieutenant nommé Mitzſchefahl y commandoit avec 60 hommes; il ſe défendit trois heures contre toute l'armée autrichienne. Les déſerteurs dépoſèrent de plus que le lendemain l'ennemi marcheroit à Ohlau, pour y prendre la groſſe artillerie que le Roi y avoit miſe en dépôt. Sur cette nouvelle, les différentes colonnes de l'armée, qui étoient toutes en marche, furent auſſitôt aſſemblées. Le Roi la partagea en 4 diviſions, qui cantonnèrent dans 4 villages, aſſez près les unes des autres pour qu'en moins d'une heure elles puſſent être aſſemblées à leur rendez-vous. Le Roi prit ſon quartier dans les villages de Pogrel & d'Alſen, d'où il dépêcha différens officiers à la garniſon d'Ohlau, pour l'avertir de ſon approche, & pour attirer à lui deux régimens de cuiraſſiers qui venoient d'arriver dans ces environs; aucun de ces officiers ne put s'y rendre à cauſe des partis ennemis qui infeſtoient ces contrées. Le jour ſuivant la neige fut ſi épaiſſe, qu'à peine diſtinguoit-on les objets à 20 pas: cependant on apprit que l'ennemi s'étoit approché de Brieg. Si ce mauvais temps avoit continué, l'embarras des Pruſſiens n'auroit fait que s'accroître: les vivres commençoient à devenir rares, il falloit ſecourir Ohlau, & en cas de malheur il n'y avoit aucune retraite; mais la fortune ſuppléa à la prudence. Le lendemain, 10 d'Avril, le temps parut clair & ſerein; & quoique la terre fût couverte de deux pieds de neige, rien ne s'oppoſoit à ce

qu'on vouloit entreprendre. Dès les 5 heures du matin l'armée se rassembla auprès du moulin de Pogrel; elle consistoit en 27 bataillons, 29 escadrons de cavalerie & 3 de housards : elle se mit en marche sur 5 colonnes; celle du milieu étoit d'artillerie, les deux plus voisines du centre, d'infanterie, & les deux aux extrêmités des ailes, de cavalerie. Le Roi savoit que l'ennemi lui étoit supérieur en cavalerie : pour obvier à cet inconvénient, il mêla entre les escadrons de chaque aile deux bataillons de grenadiers; c'étoit une disposition dont Gustave Adolphe avoit fait usage à la bataille de Lutzen, & dont selon toute apparence on ne se servira plus. L'armée s'avança dans cet ordre vers l'ennemi, en suivant la direction du chemin qui mène à Ohlau. Le Général Rottembourg, qui menoit l'avant-garde, en passant auprès du village de Pampitz prit une vingtaine de prisonniers, qui confirmèrent l'avis que des paysans du village de Molwitz étoient venus donner au Roi, que l'armée ennemie étoit cantonnée dans Molwitz, Grunigen & Hüneren. Dès que les colonnes se trouvèrent à deux mille pas environ de Molwitz, l'armée se déploya pour se mettre en bataille, sans qu'on vît paroître d'ennemis en campagne : la droite devoit s'appuyer au village de Herrendorff; Mr de Schulenbourg, qui commandoit la cavalerie de cette aile, s'y prit si maladroitement, qu'il n'y arriva point : la gauche étoit appuyée au ruisseau de Lauchwitz, dont les bords sont marécageux & profonds. Cependant, comme

100367

la cavalerie de la droite n'avoit pas donné assez de champ pour l'infanterie, on fut obligé de retirer trois bataillons de la première ligne, dont par un heureux hazard on forma un flanc pour couvrir la droite des deux lignes d'infanterie. Cette disposition fut la principale cause du gain de cette bataille. Le bagage fut parqué auprès du village de Pampitz, environ à mille pas derrière les lignes, & le régiment de La Motte *, qui dans ce moment venoit joindre l'armée, le couvrit. Rottembourg avec l'avant-garde s'approcha de Molwitz, d'où il vit déboucher les Autrichiens ; il auroit dû les attaquer dans ce désordre, s'il n'avoit eu des ordres précis de ne rien engager ; ainsi il ramena sa troupe à l'aile droite, dont elle faisoit partie. Il doit paroître étonnant qu'un Général expérimenté comme Mr de Neuperg se fût laissé surprendre de cette manière : il étoit cependant excusable ; il avoit donné des ordres à différens officiers de housards de battre la campagne, surtout vers le chemin de Brieg. Soit paresse, soit négligence, ces officiers ne s'acquittèrent pas de leur devoir, & le Maréchal n'eut des nouvelles de l'approche du Roi qu'en voyant son armée en bataille vis-à-vis de ses cantonnemens. Mr de Neuperg fut réduit à mettre ses troupes en bataille sous le feu du canon prussien, qui étoit promptement & bien servi ; son aile droite de cavalerie, sous les ordres de Mr de Rœmer, arriva la première. Cet Officier intelligent & déterminé, vit que l'aile droite

* Il arrivoit d'Oppeln.

des Pruſſiens étoit plus près de Molwitz que la gauche; il comprit qu'en reſtant dans ſon poſte, Mr de Neuperg riſquoit d'être battu avant que la cavalerie de ſa gauche fût arrivée, & ſans attendre l'ordre de perſonne, il réſolut d'attaquer la droite des Pruſſiens. Mr de Schulenbourg, pour gagner le village de Herrendorff, fit très-maladroitement par eſcadrons un quart de converſion à droite; Mr de Rœmer, qui s'en apperçut, ſans ſe former, donna à bride abattue & en colonne ſur cette aile que Mr de Schulenbourg commandoit; les 30 eſcadrons des troupes de la Reine qu'il menoit, culbutèrent dans l'inſtant les 10 eſcadrons pruſſiens, dont chacun leur prêtoit le flanc gauche. Cette cavalerie en déroute paſſa devant & entre les lignes de l'infanterie, qu'ils auroient culbutée, ſi celle-ci n'avoit fait feu ſur ces fuyards; ce qui en même temps écarta les ennemis. Mr de Rœmer y fut tué; mais ce qui doit ſurprendre tout militaire, c'eſt que ces deux bataillons de grenadiers qui avoient été entrelacés entre les eſcadrons de la droite, ſe ſoutinrent ſeuls & ſe joignirent en bon ordre à la droite de l'infanterie. Le Roi, qui croyoit rallier la cavalerie comme on arrête une meute de chiens, fut entraîné dans leur déroute juſqu'au centre de l'armée, où il parvint à rallier quelques eſcadrons qu'il ramena à la droite. Ils furent obligés d'attaquer les Autrichiens à leur tour; mais des troupes battues & ramaſſées à la hâte ne tiennent guère; ils ſe débandèrent & Mr de Schulenbourg périt dans cette charge. La cavalerie ennemie victorieuſe tom-

bant alors sur le flanc droit de l'infanterie prussienne, où nous avons dit qu'avoient été placés trois bataillons qui n'avoient pu entrer dans la première ligne, cette infanterie fut vigoureusement attaquée à trois reprises; des officiers autrichiens tombèrent blessés entre ses rangs; elle désarçonna à coups de baïonnette des cavaliers ennemis, & à force de valeur elle repoussa les Autrichiens, qui perdirent beaucoup de monde. Mr de Neuperg saisit ce moment; son infanterie s'ébranla pour entamer la droite des Prussiens dépourvue de cavalerie: secondé de sa cavalerie autrichienne, il fit des efforts incroyables pour enfoncer les troupes du Roi, mais inutilement: cette valeureuse infanterie résistoit comme un rocher à leurs attaques, & par son feu leur détruisoit beaucoup de monde. A la gauche des Prussiens les choses étoient moins hazardées; cette aile qu'on avoit refusée à l'ennemi, étoit appuyée au ruisseau de Lauchwitz; au delà de ce marais, la cavalerie du Roi avoit chargé celle de la Reine de Hongrie & l'avoit battue. Cependant le feu de l'infanterie de la droite duroit depuis près de 5 heures avec beaucoup de vivacité; les munitions des soldats étoient consumées, & ils dépouilloient les fournitures des morts pour trouver de la poudre à charger. La crise étoit si violente, que de vieux officiers croyoient les affaires sans ressource & prévoyoient le moment où ce corps sans munition seroit obligé de se rendre à l'ennemi; mais il n'en fut pas ainsi, & cela doit apprendre aux jeunes militaires à ne pas désespérer trop vîte; car non seulement l'infanterie se soutint,

mais elle gagna du terrain ſur l'ennemi. Le Maréchal de Schwérin, qui s'en apperçut, fit alors un mouvement avec ſa gauche, qu'il porta ſur le flanc droit des Autrichiens; ce mouvement fut le ſignal de la victoire, & de la défaite des ennemis; leur déroute fut totale: la nuit empêcha les Pruſſiens de pourſuivre leurs avantages au delà du village de Lauchwitz. Alors arrivèrent ces 10 eſcadrons d'Ohlau, mais trop tard; une chauſſée qu'ils avoient à paſſer pour joindre l'armée, leur avoit été barrée par les houſards autrichiens, qui les arrêtèrent longtemps à ce débouché, & ils ne l'abandonnèrent que lorſqu'ils virent les leurs en fuite. Cette journée coûta à l'armée de la Reine 180 officiers, 7000 morts tant cavaliers que fantaſſins; les ennemis perdirent 7 pièces de canon, 3 étendards & 1200 hommes qui furent faits priſonniers. Du côté des Pruſſiens on compta 2500 morts, parmi leſquels étoit le Margrave Fréderic, couſin du Roi; & 3000 bleſſés. Le premier bataillon des gardes, ſur lequel tomba l'effort principal de l'ennemi, y perdit la moitié de ſes officiers; & de 800 hommes dont il étoit compoſé, il n'en reſta que 180 en état de faire le ſervice.

Cette journée devint une des plus mémorables de ce ſiècle, parce que deux petites armées y décidèrent du ſort de la Siléſie, & que les troupes du Roi y acquirent une réputation que le temps ni l'envie ne pourront leur ravir.

Le lecteur aura remarqué ſans doute dans le récit de cette ouverture de campagne, que c'étoit à qui

feroit le plus de fautes, du Roi ou du Maréchal Neuperg. Si le Général autrichien étoit supérieur par ses projets, les Pruffiens l'étoient par l'exécution. Le plan de Mr de Neuperg étoit sage & judicieux : en entrant en Silésie, il sépare les quartiers du Roi ; il pénètre à Neisse, où Lentulus le joint, & il est sur le point non seulement de s'emparer de l'artillerie royale, mais encore d'enlever aux Pruffiens leurs magasins de Breslau, les seuls qu'ils eussent. Mais Mr de Neuperg auroit pu surprendre le Roi à Jægerndorff & par ce coup seul terminer toute cette guerre ; de Neisse il auroit pu enlever le corps du Duc de Holstein qui cantonnoit à un mille de-là ; avec un peu plus d'activité il auroit pu empêcher le Roi de passer la Neisse à Michelau ; de Grotkau encore il auroit dû marcher jour & nuit pour prendre Ohlau & couper le Roi de Breslau. Au lieu de saisir ces occasions, par une sécurité impardonnable il se laissa surprendre, & fut battu en grande partie par sa propre faute. Le Roi donna encore plus de prise que lui à la censure ; il fut averti à temps du projet des ennemis, & il ne prit aucune mesure suffisante pour s'en garantir. Au lieu de marcher à Jægerndorff pour éparpiller encore plus ses troupes, il auroit dû rassembler toute son armée & la placer en cantonnemens resserrés aux environs de Neisse ; il se laissa couper du Duc de Holstein, & se mit dans la nécessité de combattre dans une position où en cas de malheur il n'avoit aucune retraite, où il risquoit de perdre l'armée & de se perdre lui-même,

Arrivé à Molwitz, où l'ennemi cantonnoit, au lieu de marcher avec vivacité pour séparer les cantonnemens des troupes de la Reine, il perd deux heures à se former méthodiquement devant un village où aucun ennemi ne paroissoit; s'il avoit seulement attaqué ce village de Molwitz, il y eût pris toute cette infanterie autrichienne, à peu près de même que 24 bataillons françois furent pris à Blindheim; mais il n'y avoit dans son armée que le Maréchal de Schwérin qui fût un homme de tête & un général expérimenté. Il régnoit beaucoup de bonne volonté dans les troupes; mais elles ne connoissoient que les petits détails, & faute d'avoir fait la guerre, elles n'alloient qu'en tâtonnant & craignoient les partis décisifs. Ce qui sauva proprement les Prussiens, ce fut leur valeur & leur discipline. Molwitz fut l'école du Roi & de ses troupes. Ce Prince fit des réflexions profondes sur toutes les fautes qu'il avoit faites, & il tâcha de s'en corriger dans la suite. Le Duc de Holstein avoit eu occasion de frapper un grand coup; mais pour lui les occasions étoient perdues. N'ayant point reçu d'ordre du Roi, il avoit marché, sans trop savoir pourquoi, d'Ottmachau à Strehlen; il s'y trouva précisément le jour de la bataille & entendit le feu des deux armées. Le 11 toutes les troupes des Autrichiens en déroute passèrent à un mille de son poste: il en auroit pu détruire les restes; mais faute de savoir prendre une résolution, il laissa le champ libre à Mr de Neuperg, qui rassembla ses fuyards de l'autre côté de la ville

de Neiſſe, & le Duc de Holſtein joignit tranquillement l'armée du Roi auprès d'Ohlau. Après ſa jonction & l'arrivée d'autres renforts, ce corps raſſemblé conſiſtoit en 43 bataillons, 66 eſcadrons de cavalerie & 3 de houſards. Pour profiter de cette victoire, il fut réſolu d'entreprendre le ſiège de Brieg. Le Maréchal de Kalckſtein fut chargé de la conduite de ce ſiège, & l'armée du Roi ſe campa auprès de Molwitz pour le couvrir. Huit jours après l'ouverture de la tranchée, Mr Piccolómini, qui étoit Commandant de la place, capitula, avant que ſon chemin couvert fût emporté & lorſqu'il n'y avoit encore aucune brèche aux ouvrages. L'armée reſta trois ſemaines au camp de Molwitz, pour donner le temps de combler les tranchées & de ravitailler la place de Brieg, dont toutes les munitions avoient été conſumées. Le Roi profita de cette inaction pour exercer ſa cavalerie, pour lui apprendre à manœuvrer & à changer ſa peſanteur en célérité; elle fut ſouvent envoyée en parti, pour que les officiers appriſſent à profiter du terrain & qu'ils priſſent plus de confiance en eux-mêmes. Dans ce temps Winterfeld, le même qui avoit négocié une alliance en Ruſſie, fit un ſi beau coup à la tête d'un détachement, qu'il acquit la réputation d'être auſſi bon officier que bon négociateur; il ſurprit & battit le Général Baranay à Rothſchlot & lui prit 300 priſonniers. Comme les Pruſſiens jouiſſoient de la faveur du pays, ils avoient les meilleures nouvelles; ce qui leur procura à la petite guerre pluſieurs

avantages. Cependant nous ne rapporterons point toutes les actions ſemblables; par exemple, comment les Autrichiens ruinèrent auprès de Leubus un nouveau régiment de houſards de Bandemer, comment ils prirent une centaine de houlans auprès de Strehlen, comment ils brulèrent Zobten, comment les Pruſſiens les battirent à Friedwalde & en d'autres rencontres; parce que ce n'eſt pas l'hiſtoire des houſards, mais celle de la conquête de la Siléſie que nous nous ſommes propoſé de décrire. La bataille qui en avoit preſque décidé, cauſa des ſenſations bien différentes en Europe. La cour de Vienne, qui s'attendoit à des ſuccès, s'irrita & s'aigrit de ſes pertes: dans l'eſpérance d'avoir ſa revanche, elle tira des troupes de la Hongrie & quantité de milices dont elle renforça Mr de Neuperg. Le Roi d'Angleterre & celui de Pologne commencèrent à reſpecter l'armée commandée par le Prince d'Anhalt, que d'abord ils avoient mépriſée. L'Empire étoit comme étourdi d'apprendre que de vieilles bandes autrichiennes avoient été défaites par des troupes peu expérimentées. En France on ſe réjouit de cette victoire; la cour ſe flattoit qu'en ſe mêlant de cette guerre elle arriveroit à temps pour donner le coup de grâce à la maiſon d'Autriche. Par une ſuite de cette diſpoſition favorable, le Maréchal de Belle-Iſle, Ambaſſadeur de France à la diète d'élection qui ſe tenoit à Francfort, vint dans le camp* du Roi lui propoſer de la part de ſon maître un traité

* Molwitz.

d'alliance, dont les articles principaux rouloient sur l'élection de l'Electeur de Bavière, sur le partage & le démembrement des provinces de la Reine de Hongrie, & sur la garantie que la France promettoit de donner de la basse Silésie, à condition que le Roi renonçât à la succession des duchés de Juliers & de Bergue & qu'il promît sa voix à l'Electeur de Bavière. Ce traité fut ébauché, & il fut stipulé de plus que la France enverroit deux armées dans l'Empire, dont une iroit au secours de l'Electeur de Bavière, & l'autre s'établiroit en Westphalie, pour en imposer en même temps aux Hanovriens & aux Saxons; & qu'enfin, préférablement à tout, la Suède déclareroit la guerre à la Russie, pour lui donner de l'occupation sur ses propres frontières. Ce traité, tout avantageux qu'il paroissoit, ne fut pas signé. Le Roi ne vouloit rien précipiter dans des démarches d'aussi grande conséquence, & il se réservoit ce parti comme une dernière ressource. Le Maréchal de Belle-Isle se livroit souvent trop à son imagination; on auroit dit, à l'entendre, que toutes les provinces de la Reine de Hongrie étoient à l'encan. Un jour qu'il se trouvoit auprès du Roi, ayant un air plus occupé & plus rêveur que d'ordinaire, ce Prince lui demanda s'il avoit reçu quelque nouvelle désagréable? « Aucune, répondit le Maréchal; mais ce qui m'embarrasse, Sire, c'est que je ne sais ce que nous ferons de cette Moravie.» Le Roi lui proposa de la donner à la Saxe, pour attirer par cet appas le Roi de Pologne dans

la grande alliance. Le Maréchal trouva l'idée admirable & l'exécuta dans la ſuite. Ce n'étoit pas à la France ſeule que ſe bornoient les négociations des Pruſſiens ; elles s'étendoient en Hollande, en Angleterre & par toute l'Europe. Sur quelques propoſitions qui avoient été jetées en avant dans une lettre que le Roi avoit écrite au Roi d'Angletterte, ce Prince avoit répondu que ſes engagemens l'obligeoient à la vérité à ſoutenir l'indiviſibilité de la ſucceſſion de Charles VI, & qu'il voyoit avec peine la rupture de la bonne intelligence entre les Pruſſiens & les Autrichiens ; qu'il offroit cependant volontiers ſes bons offices pour moyenner une réconciliation entre ces deux cours ; il envoya le Lord Hindfort comme Miniſtre d'Angleterre & le Sieur Schwichelt comme Miniſtre de Hanovre. Ces deux négociateurs étoient, quoiqu'au ſervice du même Prince, chargés d'inſtructions toutes différentes. Le Hanovrien vouloit qu'on achetât la neutralité de ſon maître en lui garantiſſant les évêchés de Hildeſheim, d'Oſnabruck & les bailliages qui lui ſont hypothéqués dans le Mecklenbourg : on lui donna un contreprojet, dans lequel les intérêts de la Pruſſe étoient mieux ménagés. L'Anglois offroit les bons offices de ſon maître pour engager la Reine de Hongrie à la ceſſion de quelques principautés de la baſſe Siléſie ; on éluda d'entrer ſur ces points dans une négociation formelle, avant d'être préalablement inſtruit des diſpoſitions où ſe trouvoit la cour de Vienne. Ces Miniſtres étoient dans le camp du Roi & il paroiſſoit ſingulier que le Lord Hindfort donnât

plus d'ombrage au Sr Schwichelt que le Maréchal de Belle-Isle, d'autant plus que ce Hanovrien recommandoit sur toute chose qu'on fît un mystère de ses négociations au Ministre d'Angleterre. Ces Anglois & ces Hanovriens qui flattoient le Roi dans son camp, ne vouloient que l'endormir; ils n'agissoient pas de même dans les autres cours de l'Europe. En Russie, Finch Ministre anglois, y soufffloit la guerre; les intrigues du Comte de Botta & les charmes du beau Lynar perdirent le brave Munnich. Le Prince de Bronswic, Général en chef de la Russie, poussé par sa grand'mère, par l'Impératrice douairière & par ces ministres étrangers, qui étoient autant de boute-feux, alloit incessamment engager la Russie à declarer la guerre à la Prusse. Les troupes s'assembloient déjà en Livonie; le Roi en étoit informé & c'est ce qui lui inspiroit de la méfiance pour les Anglois, dont il découvroit la duplicité. Leurs intrigues avoient également extorqué du grand Pensionnaire de Hollande une lettre* exhortatoire pour engager le Roi à retirer ses troupes de la Silésie. Toutes ces machinations des Anglois & surtout ce qu'on prévoyoit en Russie, déterminèrent enfin le Roi à signer son traité avec la France aux conditions dont il étoit convenu avec le Maréchal de Belle-Isle. On y ajouta les deux articles suivans : que les François commenceroient leurs opérations avant la fin d'Août, & que ce traité seroit tenu secret jusqu'à ce

* Présentée par Ginkel le 15 Juin.

que

que ſa publication ne pût porter aucun préjudice aux intérêts des Pruſſiens. On ne perdit pas de temps à conclure cette alliance. Il falloit ſe preſſer; on voyoit éclater la mauvaiſe volonté des Ruſſes; on voyoit 6000 Danois & 6000 Heſſois auxquels l'Angleterre donnoit des ſubſides, joints aux troupes hanovriennes qui campoient déjà depuis le mois d'Avril. Les Saxons de leur côté ſe préparoient de même & il étoit queſtion de joindre leurs troupes à celles des Hanovriens : il ne reſtoit donc qu'à gagner du temps, juſqu'à l'arrivée du ſecours des François, en amuſant le mieux qu'on pourroit le Lord Hindford & le Sr Schwichelt, pour qu'ils ne puſſent pas même ſoupçonner le traité qu'on venoit de ſigner avec la France. Le Roi & ſes Miniſtres y réuſſirent ſi bien, que cette négociation qui paroiſſoit toujours ſur le point d'être terminée, s'accrochoit toujours à quelque nouvelle circonſtance, qui obligeoit l'Anglois de demander à ſa cour de plus amples inſtructions : on étoit ſur le point de conclure & on ne finiſſoit jamais. Le camp du Roi avoit pris la forme d'un congrès; mais l'armée ſe mit en mouvement & elle reprit le ton militaire. Dès que la ville de Brieg fut ravitaillée, l'armée ſe mit en marche & vint camper auprès de Grotkau. Mr de Neuperg étoit à trois milles de là, derrière la ville de Neiſſe, où il s'étoit mis dans un camp inexpugnable. On changea de camp pour la commodité des ſubſiſtances; l'armée occupa les hauteurs de Strehlen, d'où en s'approchant de Breſlau elle pouvoit tirer ſes vivres &

nourrir la cavalerie à ſec le reſte de la campagne. De ce poſte elle étoit à une égale portée de Brieg & de Schweidnitz & couvroit toute la baſſe Siléſie. On profita des 8 ſemaines qu'on reſta dans cette poſition, pour recruter l'infanterie & remonter la cavalerie; ce qui ſe fit avec tant de ſuccès, que l'armée n'avoit pas été plus complète en entrant en campagne qu'elle ne l'étoit alors.

Tandis que le Roi s'occupoit à rendre ſon armée plus formidable, Mr de Neuperg formoit des projets qui auroient été dangereux, ſi on lui avoit laiſſé le temps de les exécuter. Nous croyons qu'il ne ſera pas hors de propos de rapporter de quelle façon le Roi parvint à les découvrir. Il y avoit à Breſlau un nombre conſidérable de vieilles Dames natives de l'Autriche & de la Bohême, & depuis long-temps établies en Siléſie; leurs parens étoient à Vienne, à Prague; quelques-uns ſervoient dans l'armée de Neuperg. Le fanatiſme de la religion catholique & l'orgueil autrichien augmentoient leur attachement pour la Reine de Hongrie; elles frémiſſoient de colère au ſeul nom pruſſien; elles cabaloient ſourdement, elles intriguoient, elles entretenoient des correſpondances dans l'armée de Mr de Neuperg par des moines & des prêtres qui leur ſervoient d'émiſſaires; elles étoient inſtruites de tous les deſſeins des ennemis. Ces femmes, pour ſe conforter entr'elles, avoient établi ce qu'elles appeloient leurs aſſiſes, où preſque tous les ſoirs elles s'aſſembloient, ſe communiquoient leurs nouvelles & délibéroient ſur les

moyens qu'on pourroit employer pour expulſer une armée hérétique de la Siléſie & détruire tous les mécréans. Le Roi étoit inſtruit en gros de ce qui ſe paſſoit dans ces conventicules, & il n'épargna rien pour faire gliſſer dans ces aſſiſes une fauſſe ſoeur, qui ſous prétexte de haine pour les Pruſſiens y ſeroit bien reçue, & pourroit avertir de tout ce qui s'y tramoit. C'eſt par ce canal qu'on apprit que Mr de Neuperg s'étoit propoſé par ſes mouvemens d'éloigner le Roi de Breſlau, de s'y rendre alors par des marches forcées & par le moyen des intelligences qu'il avoit dans cette capitale, de s'en emparer. C'étoit prendre aux Pruſſiéns tous leurs magaſins & leur couper en même temps la communication qu'au moyen de l'Oder ils conſervoient avec l'électorat. Il fut auſſitôt réſolu de prévenir l'ennemi à tout prix & de rompre à l'égard de Breſlau une neutralité à laquelle ſes magiſtrats avoient porté plus d'une atteinte. Sur cela les ſyndics & les échevins les plus attachés à la maiſon d'Autriche furent mandés au camp du Roi; on y invita en même temps les miniſtres étrangers, pour ne point expoſer leur perſonne aux déſordres auxquels une ſurpriſe peut donner lieu. On détacha en même temps quelques bataillons, qui arrivèrent par différentes routes au faubourg *. On demanda à la ville le paſſage pour un régiment; pendant qu'il entroit par une porte, un chariot s'embarraſſa dans un autre; trois bataillons & cinq eſcadrons en profitèrent pour ſe gliſſer dans la ville. L'infan-

* 7 Août.

terie occupa les remparts, les places, & consigna les portes. La cavalerie nettoya les rues principales : en moins d'une heure tout fut soumis; on ne commit aucun désordre, ni pillage, ni meurtre : la bourgeoisie prêta l'hommage. Trois bataillons y restèrent en garnison * & les autres vinrent rejoindre l'armée. Mr de Neuperg, qui ne se doutoit pas qu'il fût découvert, s'étoit porté sur Franckenstein, dans l'espérance que le Roi tomberoit tout de suite sur Neisse & qu'alors il exécuteroit son projet sur Breslau ; mais s'appercevant que son coup avoit manqué, il voulut s'en dédommager en enlevant le magasin que les Prussiens avoient à Schweidnitz. Cela encore ne lui réussit pas, car il fut prévenu. L'avant-garde du Roi arriva en même temps que la sienne à Reichenbach ; celle des Autrichiens rebroussa chemin & se replia sur Franckenstein. Le Roi fut joint à Reichenbach par de nouvelles levées, consistant en 10 escadrons de dragons & 13 de housards. Mr de Neuperg avoit judicieusement choisi sa position : il entretenoit sa communication avec la forteresse de Neisse par Patschkau, tiroit ses vivres de la Bohème par Glatz, & fourrageoit un pays qu'il ne pouvoit pas conserver; sa droite étoit appuyée à Franckenstein, sa gauche sur des collines non loin de Silberberg, & deux ruisseaux couvroient son front & le rendoient inabordable. Ces difficultés animèrent le Roi ; il voulut avoir l'honneur de faire décamper les Autrichiens & de les renvoyer en haute Silésie. Mais

* Le Général Marwitz en devint Gouverneur.

avant que d'en venir à cette opération, il ne ſera pas hors de propos de jeter auparavant un coup d'oeil ſur ce qui ſe paſſoit dans le reſte de l'Europe.

La Reine de Hongrie commençoit alors à voir le péril qui la menaçoit. Les François paſſoient le Rhin & longeoient le Danube à grandes journées. La peur abattit ſa fierté ; elle dépêcha le Sr Robinſon, qui étoit Miniſtre à ſa cour de la part du Roi d'Angleterre, pour eſſayer quelques propoſitions d'accommodement. Ce Robinſon prenant le ton de hauteur, dit au Roi que la Reine vouloit bien oublier le paſſé, qu'elle lui offroit le Limbourg, la Gueldre eſpagnole & 2 millions d'écus en dédommagement de ſes prétentions ſur la Siléſie, à condition qu'il fît la paix & que ſes troupes évacuaſſent inceſſamment ce duché. Ce Miniſtre étoit une eſpèce d'enthouſiaſte à l'égard de la Reine de Hongrie ; il négocioit avec l'emphaſe dont il auroit harangué dans la Chambre baſſe. Le Roi, aſſez enclin à ſaiſir les ridicules, prit le même ton & lui répondit : " Que " c'étoit à des princes ſans honneur à vendre leurs " droits pour de l'argent ; que ces offres lui étoient " plus injurieuſes que n'avoit été la mépriſante " hauteur de la cour de Vienne, & hauſſant le ton, " mon armée, dit-il, me trouveroit indigne de la " commander, ſi je perdois par un traité flétriſſant " les avantages qu'elle m'a procurés par des actions " de valeur qui l'immortaliſent. Sachez de plus " que je ne puis abandonner ſans la plus noire " ingratitude mes nouveaux ſujets, tous ces pro-

“ teſtans qui m'ont appelé par leurs vœux. Vou-
“ lez-vous que je les livre comme des victimes
“ à la tyrannie de leurs perſécuteurs, qui les ſacri-
“ fieroient à leur vengeance? Ah! comment! dé-
“ mentirai-je en un ſeul jour les ſentimens d'honneur
“ & de probité avec leſquels je ſuis né? & ſi j'étois
“ capable d'une action auſſi lâche, auſſi infame, je
“ croirois voir ſortir mes ancêtres de leurs tom-
“ beaux: non, me diroient-ils, tu n'es plus notre
“ ſang, tu dois combattre pour les droits que
“ nous t'avons tranſmis, et tu les vends! tu ſou-
“ illes l'honneur que nous t'avons laiſſé comme
“ la partie la plus précieuſe de notre héritage;
“ indigne d'être prince, d'être roi, tu n'es qu'un
“ infame marchand qui préfère le gain à la gloire.
“ Non jamais, jamais je ne mériterai de tels re-
“ proches; je me laiſſerai enſevelir moi & mon
“ armée ſous les ruines de la Siléſie, plutôt que de
“ permettre que l'honneur & la gloire du nom
“ pruſſien reçoive la moindre tache. C'eſt la ſeule
“ réponſe, Monſieur, que je puiſſe vous donner.”
Robinſon fut étourdi de ce diſcours, auquel il ne s'attendoit pas. Il retourna le porter à Vienne. Mais en renvoyant le fanatique, le Roi continuoit à flatter le Lord Hindford & à l'endormir dans une parfaite ſécurité: il n'étoit pas encore temps de ſe découvrir. Et pour ménager les puiſſances maritimes, on leur communiqua les propoſitions du Sr Robinſon; on excuſa le Roi ſur ſon refus, en allé guant que ſachant que le traité de Barrière lioit les

mains à la Reine de Hongrie, on n'avoit pas accepté les cessions qu'elle vouloit faire du Limbourg & de la Gueldre : ce fut surtout en Hollande qu'on appuya beaucoup sur la déférence que le Roi marquoit pour les intérêts de cette république, déférence qu'il pousseroit jusqu'à refuser le Brabant même, si on vouloit le lui offrir. Ce fut environ alors que la Prusse signa son traité avec la Bavière ; elle lui promit la voix à la diète d'léection. Ces deux princes se garantirent mutuellement, l'un la Silésie à la Prusse, l'autre la haute Autriche, le Tyrol, le Brisgau & la Bohème à la Bavière. Le Roi acheta de cet Electeur la principauté de Glatz au prix de 400000 écus, & le Bavarois la vendit sans l'avoir jamais possédée. Mais un des événemens les plus avantageux & les plus décisifs qui arrivèrent alors, éclata dans le Nord : la Suède déclara la guerre à la Russie, & détruisit par cette diversion tous les desseins du Roi d'Angleterre, du Roi de Pologne & du Prince Antoine Ulric contre la Prusse. Le Roi Auguste, déchu des belles espérances de partager avec le Roi d'Angleterre les Etats du Roi, se laissa entraîner au torrent, & faute de mieux, se ligua avec l'Electeur de Bavière pour anéantir la maison d'Autriche. Le Maréchal de Belle-Isle, qui n'avoit su que faire de la Moravie & de l'Ober-Mannhartsberg, les érigea en royaume & les donna aux Saxons, qui moyennant cette aubaine, signèrent leur traité le 31 d'Août. La cour de Vienne, qui ne pouvoit plus compter sur la diversion des Russes, pressée d'ailleurs de tous

côtés, renvoya dans le camp prussien son négociateur anglois; il y apporta une carte de la Silésie où la cession de quatre principautés étoit marquée d'un trait d'encre: il fut froidement reçu, & on lui donna à connoître que ce qui peut être bon dans un temps, ne l'est plus dans un autre. Les cours de Londres & de Vienne avoient trop compté sur le secours des Russes: selon leur calcul il falloit infailliblement que le Roi humilié, rabaissé, leur demandât la paix à genoux: il s'en fallut peu que le contraire n'arrivât. Tels sont ces jeux de la fortune si communs à la guerre, & qui déroutent l'art conjectural des plus habiles politiques.

Déjà les François & les Bavarois étoient en pleine action. L'Autriche étoit entamée, les troupes s'approchoient de Lintz. Ce n'étoit que par des efforts communs & unanimes qu'on pouvoit espérer de terrasser la Reine de Hongrie. Il n'étoit plus temps de rester dans un camp les bras croisés. Le Roi, qui brûloit d'impatience d'agir, tenta de couper Mr de Neuperg de la forteresse de Neisse & de le combattre en marche. Ce projet n'étoit pas mal imaginé; mais il manqua par l'exécution. Mr de Kalkstein fut commandé avec 10,000 hommes & des pontons, pour se porter avec célérité au village de Woitz & y jeter un pont, afin que l'armée qui le suivoit de près, le pût passer à son arrivée: il partit au coucher du soleil, marcha toute la nuit & se trouva le lendemain à une portée de canon du camp. Soit lenteur ou mauvaise disposition, soit que les chemins gâtés &

rompus par les pluies l'euſſent arrêté, l'armée dépaſſa ſon avant-garde & arriva même avant lui au camp de Toupadel & de Siegroth. Ce jour de perdu ne put plus ſe réparer; le Roi marcha lui-même à Woitz * & fit établir ſes ponts ſur la Neiſſe; mais l'armée autrichienne, rangée en ordre de bataille, ſe préſenta environ à 800 pas de la rivière. Par quelques priſonniers que l'on fit, on apprit que Mr de Neuperg n'avoit devancé le Roi que de quelques heures. L'armée ne pouvoit arriver à ce pont qu'en deux heures de temps; on auroit pu le paſſer, ſi l'ennemi n'avoit pas prévenu le Roi; mais ç'auroit été de toutes les imprudences la plus grande, que de paſſer ſur un pont en préſence d'une armée qui certainement eût battu les troupes en détail & à meſure qu'elles auroient pris du terrain pour ſe former. Cela fit réſoudre de ſe poſter pour ce jour ſur les hauteurs de Woitz. Peu de temps après les Pruſſiens prirent le camp de Neudorff; & pour tirer leurs ſubſiſtances de la ville de Brieg, ils en aſſurèrent la communication, en occupant les poſtes de Loewen & de Michelau. Les orages qui menaçoient la maiſon d'Autriche, & les dangers qui devenoient plus preſſans de jour en jour, firent enfin réſoudre ſérieuſement la Reine de Hongrie à ſe débarraſſer d'un de ſes ennemis, pour rompre la ligue formidable qui alloit l'accabler. Elle demanda ſérieuſement la paix; elle ne chicana plus ſur la ville de Breſlau; elle inſiſta ſeulement pour conſerver celle de Neiſſe. Le Lord Hindford, qui

* 4 Septembre.

négocioit alors en ſon nom, prétendoit que le Roi en faveur d'auſſi grandes ceſſions aſſiſtât la Reine de Hongrie de toutes ſes forces. Le Roi lui répondit qu'il étoit fâché de ſe trouver dans la néceſſité de rejeter ces offres, mais qu'il ne pouvoit pas violer la foi des traités qu'il venoit de ſigner avec la France & la Bavière. La déſolation étoit ſi grande à Vienne, qu'on y attendoit les Bavarois d'un moment à l'autre. Les chemins n'étoient remplis que de gens qui prenoient la fuite : la cour étoit ſur ſon départ. Dans cette conſternation générale l'Impératrice douairière écrivit au Prince Ferdinand de Bronſwic, qui ſervoit dans l'armée, la lettre ſuivante; elle eſt trop ſingulière pour la paſſer ſous ſilence.

" Vienne, 17 Septembre 1741. Mon cher neveu, " je romps un ſilence cruel que votre conduite en " ſervant contre nous m'a impoſé, ni je le ferois, ſi " j'avois d'autres voies pour conjurer le Roi de Pruſſe " de me rendre en lui un neveu que je ne puis nommer cher & digne d'eſtime après l'affliction que " vous deux me cauſez. La conſolation en eſt entre " les mains du Roi. La Reine, ma fille, lui accor- " de tout ce que perſonne ne ſauroit garantir qu'elle- " même, s'il aide à la mettre en cet état en entière " tranquillité & que le Roi aide à éteindre le feu " qu'il a lui-même allumé, & n'agrandiſſe lui-même " ſes propres ennemis ; car il ne faut que la mort de " l'Electeur palatin pour lui en attirer d'autres; plus, " que l'agrandiſſement de Bavière & de Saxe ne peut " ſouffrir qu'il poſſède tranquillement ce que la

"Reine lui a laiſſé en Siléſie. Ainſi, perſuadez le "Roi de devenir notre bon allié, d'aſſiſter la Reine "de troupes à conſerver des Etats que tant d'ennemis "accablent; car c'eſt même l'avantage des deux "maiſons s'ils ſont en étroite alliance, leur pays étant "à portée de ſe pouvoir aider à ſoutenir leurs droits "réciproques. Je compte tout ſur votre repréſen-"tation & ſur les belles qualités que poſſède le Roi, "qui nous ayant attiré le mal, voudra auſſi avoir "l'honneur de nous ſauver en ſon temps du précipice, "& avoir quelques égards même pour ſes propres "intérêts, pour une mère & tante affligée, qui après "pourra ſans rancune ſe dire, votre affectionnée tante "Eliſabeth." Le Prince Ferdinand répondit en ſubſtance à l'Impératrice douairière, que le Roi ne pourroit pas avec honneur ſe départir des engagemens qu'il avoit pris avec la France & la Bavière, qu'il plaignoit ſincèrement l'Impératrice, qu'il voudroit pouvoir changer ſa ſituation & y compatiſſoit, mais que les temps où il étoit libre de s'accommoder avec la cour de Vienne étoient paſſés. On intercepta, à peu de jours de différence, une lettre que l'Impératrice douairière écrivoit au Prince Louis de Bronſwic, qui ſe trouvoit alors en Ruſſie; elle étoit plus ſincère, quoique le ſtile n'en valût pas mieux: en voici la copie tirée ſur l'original: "21 Septembre 1741. "Mon cher neveu, l'état de nos affaires ont pris un "pli ſi accablant, que l'on peut dire notre cas un "abandon général; car plus aucun n'eſt pour nous. "Ce qui nous conſole dans notre malheur, eſt que

" Dieu précipitera plus d'un Pharaon dans la mer
" rouge & confondra nos faux ſimulés amis. Il n'eſt
" pas poſſible que la plupart croient plus qu'il y a
" un Dieu. Vrai eſt-il, les fauſſes apparences ne
" m'ont pas endormie, & malgré que l'Electeur de
" Bavière nous a attiré les François & me chaſſe d'ici,
" je l'eſtime un digne prince ; il n'a point ſimulé ni
" été faux, il s'eſt démaſqué d'abord & agi hon-
" nêtement. Je doute de vous écrire plus d'ici.
" C'eſt une triſte année pour moi. Conſervez-
" nous l'alliance, & qu'ils ſe gardent de faux &
" ſimulés amis, qui ſuis votre affectionnée tante
" Eliſabeth."

Le ſtile de ces lettres découvre combien la cour de Vienne avoit le cœur ulcéré des progrès des Pruſſiens en Siléſie, & que cette cour ne reſpiroit que la vengeance. Mais quelle dialectique ! Quiconque attaque la maiſon d'Autriche ne ſauroit croire en Dieu ! Offrir la paix lorſqu'on eſt libre de la faire, & refuſer des conditions propoſées après d'autres traités ſignés, s'appelle fauſſeté, perfidie ! C'eſt le langage de l'amour propre & de l'orgueil, qui ſupprime l'exactitude du raiſonnement. Ainſi à Vienne on enviſageoit l'alliance formée contre la pragmatique Sanction comme la guerre des Titans qui vouloient eſcalader les cieux pour détrôner Jupiter.

De leur côté les Suédois n'étoient pas auſſi heureux que leurs alliés. Un détachement de 12,000 hommes avoit été taillé en pièces par les Ruſſes auprès de Willmanſtrand. Cet échec étoit conſidéra-

ble pour ce royaume affoibli & ruiné depuis Charles XII. La France en fut mortifiée; elle se proposa de réparer d'un autre côté le revers qu'avoient essuyé ses alliés; elle voulut que le Maréchal de Maillebois, avec l'armée qu'il commandoit en Westphalie, pénétrât dans l'électorat de Hanovre, pour se rendre maître de ces Etats. Le Roi fit une grande faute alors en employant tout son crédit pour dissuader les François de ce dessein, alléguant que par cette entreprise ils se rendroient odieux à l'Europe, révolteroient contr'eux tous les princes d'Allemagne, & qu'allant s'attacher à un objet de peu d'importance, ils négligeroient l'objet principal, qui étoit d'écraser la Reine de Hongrie avec toutes leurs forces. Les François auroient pu réfuter facilement un raisonnement aussi foible. S'ils avoient pris alors l'électorat de Hanovre, jamais le Roi d'Angleterre n'auroit pu faire des diversions sur le Rhin comme en Flandre. Il ne manquoit plus que la garantie de la France au traité que le Roi avoit fait avec l'Electeur de Bavière. On pressoit Mr de Valori de la procurer. Sa cour faisoit encore des difficultés sur la cession de la principauté de Glatz & sur quelques portions de la haute Silésie. Il lui arriva étant auprès du Roi de laisser tomber par hazard un billet de sa poche: sans faire semblant de rien, le Roi mit le pied dessus; il congédia le Ministre au plus vîte. Ce billet étoit de Mr Amelot, Secrétaire des affaires étrangères; il portoit de n'accorder Glatz & la haute Silésie à la Prusse qu'en cas qu'il en ré-

ſultât un plus grand inconvénient s'il les refuſoit. Après cette découverte Mr de Valori fut obligé d'en paſſer par où l'on voulut. Les deſſeins des François ſur le pays de Hanovre s'ébruitèrent & parvinrent bientôt au Roi d'Angleterre. Ce Prince crut ſon électorat perdu; il n'avoit pas le temps de parer ce coup qui le menaçoit de ſi près. Les meſures qu'il avoit priſes avec la Ruſſie & la Saxe lui ayant également manqué, il voulut tout de bon travailler à moyenner la paix entre le Roi de Pruſſe & la Reine de Hongrie. En conſéquence de cette réſolution le Lord Hindford ſe rendit au camp autrichien; de là il fit des remontrances ſi fortes à la cour de Vienne, il la preſſa avec tant d'énergie, en lui expoſant que pour ſauver le reſte de ſes Etats il falloit ſavoir en perdre à propos une partie, que cette cour conſentit à la ceſſion de la Siléſie, de la ville de Neiſſe & d'une liſière en haute Siléſie, en renonçant à toute aſſiſtance contre des ennemis. Le Roi, qui connoiſſoit la duplicité des Anglois & des Autrichiens, prit ces offres pour des piéges. Et pour ne point ſe laiſſer amuſer par de belles paroles qui l'auroient retenu oiſif dans ſon camp, il déroba une marche à l'ennemi, paſſa la Neiſſe à Michelau & vint le lendemain camper à Katſcher, tandis qu'un détachement s'empara d'Oppeln, où l'on établit le dépôt des vivres. Sur ces mouvemens Mr de Neuperg quitta Neiſſe & ſe porta ſur Opperſdorff. Le Roi le tourna par Friedland & ſe campa à Steinau. Peut-être que ces différentes manœuvres

accélérèrent la négociation du Lord Hindford; il vint avertir le Roi que sa négociation avoit si bien réussi, que Mr de Neuperg étoit près d'abandonner la Silésie, pourvu que le Roi lui déclarât verbalement qu'il n'entreprendroit rien contre la Reine. Les ennemis se contentoient d'un pourparler qui valoit des provinces à l'Etat & des quartiers d'hiver tranquilles aux troupes fatiguées de onze mois d'opérations. La tentation étoit forte: le Roi voulut essayer ce qui pourroit résulter de cette conférence. Il se rendit en secret, accompagné du seul Colonel Goltz, à Oberschnellendorff, où il trouva le Maréchal Neuperg, le Général Lentulus & le Lord Hindford. Ce ne fut pas sans réflexion que ce Prince fit cette démarche. Quoiqu'il eût quelque sujet de se plaindre de la France, ces mécontentemens n'étoient pas assez forts pour rompre avec elle; il connoissoit par son expérience les dispositions de la cour de Vienne; il n'en pouvoit rien attendre d'amiable: il étoit clair que la Reine de Hongrie ne se prêtoit à cette convention que pour semer la méfiance entre les alliés en l'ébruitant; il falloit donc exiger des Autrichiens comme une condition *sine qua non*, que s'ils divulguoient le moins du monde les conditions dont on conviendroit, ce seroit autoriser le Roi à rompre cette convention; le Roi étoit bien sûr que cela ne manqueroit pas d'arriver. Le Lord Hindford tint le protocole au nom de son maître. On convint que Neisse ne seroit assiégée que pour la forme, que les troupes prussiennes ne seroient point

inquiétées dans les quartiers qu'elles prendroient en Siléſie comme en Bohème, & ſurtout que ſans le ſecret le plus rigide, tout ce qu'on venoit de régler, ſeroit nul, de toute nullité. Il faut avouer que s'il y a une fatalité, elle s'eſt ſurtout manifeſtée ſur Mr de Neuperg; qui paroiſſoit deſtiné à faire les traités les plus humilians pour ſes ſouverains. Peu après Mr de Neuperg fit prendre à ſon armée la route de la Moravie. Le ſiège de Neiſſe fut auſſitôt commencé; la ville ne tint que 12 jours; la garniſon autrichienne n'en étoit pas encore ſortie, que les ingénieurs pruſſiens y traçoient déjà les nouveaux ouvrages qui par la ſuite la rendirent une des bonnes places de l'Europe. La ville priſe, on ſépara l'armée; une partie marcha en Bohème ſous les ordres du Prince Léopold d'Anhalt; quelques régimens furent employés au blocus de Glatz, & le reſte des troupes aux ordres du Maréchal Schwérin s'établit dans la haute Siléſie.

Le Duc de Lorraine, qui ſe trouvoit à Preſbourg, ſe flattant que le Roi regarderoit des pourparlers comme des traités de paix, lui écrivit demandant ſa voix pour l'élection à l'Empire. La réponſe fut obligeante, mais conçue dans un ſtile obſcur & ſi embrouillé, que l'auteur même n'y comprenoit rien. La campagne terminée onze mois après l'entrée en Siléſie, le Roi reçut l'hommage de ſes nouveaux ſujets à Breſlau, d'où il retourna à Berlin. Il commençoit à apprendre la guerre par ſes fautes; mais les difficultés qu'il avoit ſurmontées, n'étoient qu'une

partie

partie de celles qui reſtoient à vaincre pour mettre le comble au grand ouvrage qu'il avoit entrepris de perfectionner.

CHAPITRE IV.

Raiſons politiques de la trève. Guerre des François & des Bavarois en Bohème. L'Eſpagne ſe déclare contre l'Autriche. Diète de l'Empire. Révolution en Ruſſie. Diverſes négociations.

POUR ne pas trop interrompre le fil des événemens militaires, nous nous ſommes contentés de ne toucher que ſuccintement les cauſes qui occaſionnèrent cette eſpèce de ſuſpenſion d'armes entre la Pruſſe & l'Autriche. Cette matière eſt délicate. La démarche du Roi étoit ſcabreuſe; il eſt néceſſaire d'en développer les motifs les plus ſecrets: le lecteur nous pardonnera de reprendre les choſes d'un peu plus haut, afin de les éclaircir davantage.

Le but de la gurere que le Roi avoit entrepriſe, étoit de conquérir la Siléſie: s'il prit des engagemens avec la Bavière & la France, ce n'étoit que pour remplir ce grand objet; mais la France & ſes alliés viſoient à des fins toutes différentes. Le miniſtère de Verſailles étoit dans la perſuaſion que c'en

étoit fait de la puissance autrichienne & qu'on alloit la détruire pour jamais. Il vouloit élever sur les ruines de cet empire quatre souverains, dont les forces pourroient se balancer réciproquement ; savoir, la Reine de Hongrie, qui garderoit ce royaume, l'Autriche, la Styrie, la Carinthie & la Carniole ; l'Electeur de Bavière, maître de la Bohème, du Tyrol & du Brisgau ; la Prusse avec la basse Silésie ; enfin la Saxe joignant la haute Silésie & la Moravie à ses autres possessions. Ces quatre voisins n'auroient jamais pu se comporter à la longue, & la France se préparoit à jouer le rôle d'arbitre & à dominer sur des despotes qu'elle auroit établis elle-même. C'étoit renouveler les usages de la politique des Romains dans les temps les plus florissans de cette république. Ce projet étoit incompatible avec la liberté germanique & ne convenoit en aucune manière au Roi, qui travailloit pour l'élévation de sa maison & qui étoit bien éloigné de sacrifier ses troupes pour se former & se créer des rivaux. Si le Roi s'étoit rendu l'instrument servile de la politique françoise, il auroit préparé lui-même le joug qu'il se seroit imposé : il auroit tout fait pour la France & rien pour lui-même, & peut-être Louis XV seroit-il parvenu à réaliser cette monarchie universelle, dont on veut attribuer le projet chimérique à Charles Quint. Ajoutons à ceci, puisqu'il faut tout dire, que si le Roi avoit secondé avec trop de chaleur les opérations des troupes françoises, leur fortune excessive l'auroit subjugué ; d'allié il seroit devenu sujet ; on

l'auroit entraîné au-delà de ses vues, & il se seroit trouvé dans la néceſſité de conſentir à toutes les volontés de la France, faute d'y pouvoir réſiſter ou de trouver des alliés qui puſſent l'aider à ſortir de cet eſclavage. La prudence ſembloit donc exiger du Roi une conduite mitigée, par laquelle il établît une ſorte d'équilibre entre les maiſons d'Autriche & de Bourbon. La Reine de Hongrie étoit au bord du précipice ; une trêve lui donnoit le moyen de reſpirer & le Roi étoit ſûr de la rompre quand il le jugeroit à propos, parce que la politique de la cour de Vienne la preſſoit de divulguer ce myſtère. Ajoutons, pour la plus grande juſtification du Roi, qu'il avoit découvert les liaiſons ſecrètes que le Cardinal de Fleuri entretenoit avec Mr de Stainville, Miniſtre du Grand Duc de Toſcane à Vienne : il ſavoit que le Cardinal étoit tout diſpoſé à ſacrifier les alliés de la France, ſi la cour de Vienne lui offroit le Luxembourg & une partie du Brabant ; il s'agiſſoit donc de manœuvrer adroitement, ſurtout de ne point ſe laiſſer prévenir par un vieux politique qui s'étoit joué dans la dernière guerre de plus d'une tête couronnée.

L'événement juſtifia bientôt ce que le Roi avoit prévu de l'indiſcrétion de la cour de Vienne : elle divulgua le prétendu traité avec la Pruſſe, en Saxe, en Bavière, à Francfort ſur le Mein, & partout où elle avoit des émiſſaires. Le Comte de Podewils, Miniſtre des affaires étrangères, avoit été chargé à ſon retour de la Siléſie de paſſer par Dreſde, pour

ſonder cette cour, qui avoit marqué ſans ceſſe beau-coup de jalouſie & de mauvaiſe volonté pour tout ce qui intéreſſoit la Pruſſe : il y trouva le Maréchal de Belle-Iſle furieux de ce qu'il venoit d'apprendre d'un certain Koch, émiſſaire de la cour de Vienne, qui après lui avoir fait des propoſitions de paix que le Maréchal rejeta, lui déclara que ſa cour s'étoit à tout hazard accommodée avec le Roi de Pruſſe. Bien plus, toute la ville de Dreſde étoit inondée de billets qui avertiſſoient les Saxons de ſuſpendre la marche de leurs troupes pour la Bohème, parce que le Roi de Pruſſe, réconcilié avec la Reine de Hongrie, ſe préparoit à faire une invaſion en Luſace. La timidité ombrageuſe du Comte de Bruhl fut raſſurée par la fermeté hardie du Comte de Podewils, & les Saxons marchèrent en Bohème. Sur ces entrefaites l'Electeur de Bavière communiqua au Roi une lettre de l'Impératrice Amélie, qui l'exhortoit à s'accommoder avec la Reine de Hongrie avant le mois de Décembre, ſans quoi cette Princeſſe ſe trouveroit obligée de ratifier les préliminaires dont elle étoit convenue avec les Pruſſiens. Cette conduite de la cour de Vienne dégageoit le Roi de tous ſes engagemens. On verra dans la ſuite de cet ouvrage que cette cour paya cher ſon indiſcrétion.

La guerre avoit ſouvent changé de théâtre pendant ces négociations : alors toutes les armées parurent s'être donné rendez-vous en Bohème. L'Electeur de Bavière avoit été à deux marches de Vienne ; s'il

eût avancé, il ſe ſeroit trouvé aux portes de cette capitale, qui mal fournie de troupes, ne lui auroit oppoſé qu'une foible réſiſtance. L'Electeur abandonna ce grand objet par l'appréhenſion puérile que les Saxons étant ſeuls en Bohème, ils pourroient conquérir ce royaume & le garder. Les François, par une fineſſe mal entendue, s'imaginoient qu'en prenant Vienne le Bavarois deviendroit trop puiſſant; ils fortifièrent donc, pour l'en éloigner, ſa méfiance contre les Saxons. Cette faute capitale fut la ſource de tous les malheurs qui accablèrent enſuite la Bavière. Cette armée de François & de Bavarois fut partagée; on en donna 15000 hommes à Mr de Ségur, pour couvrir l'Autriche & l'électorat, & l'Electeur avec le gros de ſes forces s'empara de Tabor, de Budweis, & marcha droit à Prague, où les Saxons le joignirent, de même que Mr de Gaſſion, les premiers venant de Lowoſitz, le dernier de Pilſen.

Le Maréchal Tœrring & Mr de la Leuville, qui commandoient à Tabor & Budweis, abandonnèrent ces villes à l'approche des Autrichiens; non ſeulement les ennemis y trouvèrent un magaſin conſidérable, mais par cette poſition qu'ils occupèrent, Mr de Ségur ſe trouva coupé de l'armée de Bohème. Mr de Neuperg & le Prince de Lobkowitz, qui venoient tous deux de Moravie, ſe fortifièrent dans ce poſte. L'Electeur de Bavière, qui ſe trouvoit alors devant Prague, ne pouvant l'aſſiéger dans les règles à cauſe de la rigueur de la ſaiſon, ſe détermina à la prendre par ſurpriſe. La place étoit d'une

vaste enceinte; elle étoit défendue par une garnison trop foible; en multipliant les attaques, il falloit nécessairement qu'il se trouvât quelque endroit dans la ville sans résistance, & cela suffisoit pour l'emporter. Prague fut donc assaillie de trois côtés différens. Le Comte de Saxe escalada l'angle flanqué du bastion St Nicolas vers la porte neuve; il fit baisser le pont-levis & introduisit par cette porte la cavalerie, qui nettoyant les rues obligea la garnison d'abandonner la porte de St Charles que le Comte Rutowsky essayoit vainement de forcer; il ne fit donner l'assaut qu'après que les ennemis eurent quitté le rempart. Les Autrichiens, accablés d'ennemis, furent contraints de mettre bas les armes. Une troisième attaque que Mr de Polastron devoit diriger, manqua tout à fait. Le Duc de Lorraine, Grand Duc de Toscane, voulut alors se mettre à la tête des armées, & il s'avançoit à grandes journées pour secourir Prague. A peine arrivé à Kœnigssaal, il apprend que les alliés étoient déjà maîtres de cette ville. Ce fut pour lui comme un coup de foudre; il retourna avec précipitation sur ses pas; ce fut moins une retraite qu'une fuite. Les soldats se débandoient, pilloient les villages & se rendoient par bandes aux François. Mrs de Neuperg & de Lobkowitz se réfugièrent avec leurs troupes découragées derrière les marais de Budweis, Tabor, Neuhaus & Wittingau, camps fameux d'où Ziska, chef des Hussites, avoit bravé les forces de tous ses ennemis. Le Maréchal de Belle-Isle, que la sciatique avoit

retenu à Drefde, tant que les affaires parurent critiques en Bohème, fe rendit à Prague d'abord après fa reddition. Il détacha Polaftron à Teutfchbrod, le Comte de Saxe à Picheli, pour nettoyer les bords de la Saffawa, & d'Aubigné fe porta fur la Wotawa avec 20 bataillons & 30 efcadrons. L'intention du Maréchal étoit de pouffer jufqu'à Budweis; mais la circonfpection de ce général l'arrêta à Pifeck. Ainfi l'inactivité des généraux françois donna aux Autrichiens le temps de refpirer & de fe fortifier dans leurs quartiers. Le Maréchal de Belle-Ifle, plus flatté de la repréfentation de l'ambaffade que du commandement des armées, manda au Cardinal que fa fanté ne lui permettant pas de fournir aux fatigues d'une campagne, il demandoit d'être relevé. Le Cardinal donna ce commandement au Maréchal de Broglio, affoibli par deux apoplexies; mais fe trouvant à Strafbourg dont il étoit Gouverneur, il parut être celui de tous les généraux qui pourroit joindre le plus vîte l'armée de Bohème. Dès fon arrivée ce Maréchal fe brouilla avec Mr de Belle-Ifle. Broglio changea toutes les difpofitions de fon prédéceffeur; il raffembla une maffe de troupes, avec lefquelles il fe rendit à Pifeck. Le Grand Duc fit mine de l'attaquer; fa tentative fut inutile: Lobkowitz ne réuffit pas mieux fur Frauenberg. Enfin les Autrichiens fatigués inutilement retournèrent à leurs quartiers. Les François, qui aimoient leurs commodités, trouvoient fort à redire que les ennemis les inquiétaffent fi fouvent; ils auroient bien

voulu que les Pruſſiens ſe miſſent en avant pour les couvrir; mais il auroit fallu être imbécille pour ſouſcrire à de telles prétentions. Mr de Valori, qui étoit Miniſtre de la France à Berlin, s'exhaloit en plaintes: il ſoutenoit que les Allemands, qui n'étoient bons qu'à ſe battre, devoient ferrailler contre les Autrichiens, pour donner du repos aux François, qui leur étoient ſupérieurs en toute choſe. On l'écouta tranquillement, & à la fin il ſe laſſa de ſes vaines importunités.

Tant de puiſſances, qui s'étoient alliées contre la la maiſon d'Autriche & qui vouloient partager ſes dépouilles, avoient excité la cupidité de princes qui juſqu'alors s'étoient tenus tranquilles. L'Eſpagne ne voulut pas demeurer oiſive, tandis que tout le monde penſoit à ſon agrandiſſement. La Reine d'Eſpagne, qui étoit de Parme, forma des prétentions ſur cette principauté & ſur celle de Plaiſance, qu'elle appeloit ſon cotillon, pour y établir ſon ſecond fils Don Philippe. Elle fit paſſer 20,000 Eſpagnols ſous les ordres de Mr de Montemar par le royaume de Naples, en même temps que Don Philippe avec un autre corps paſſoit par le Dauphiné & la Savoie pour pénétrer en Lombardie. Ainſi un feu qui dans ſon origine ne parut qu'une étincelle en Siléſie, ſe communiqua de proche en proche & cauſa bientôt en Europe un embraſement univerſel.

Tandis que tant d'armées commettoient les unes vis-à-vis des autres plus de ſottiſes que de belles actions, la diète de l'Empire aſſemblée à Francfort

pour l'élection d'un empereur, perdoit son temps en frivoles délibérations ; au lieu d'élire un chef, elle disputoit sur des pourpoints ou sur des dentelles d'or que les seconds ambassadeurs prétendoient porter ainsi que les premiers. Cette diète étoit partagée en deux partis ; les uns étoient partisans fanatiques de la Reine de Hongrie, les autres étoient ses ennemis outrés. Les premiers vouloient le Grand Duc pour empereur, les autres vouloient avec une sorte d'obstination l'Electeur de Bavière. La fortune, qui favorisoit encore les armes des alliés, l'emporta, & leur parti gagna enfin l'ascendant qu'ont les heureux. La diète de Francfort cependant n'avançoit guère. Pour se faire une idée de cette assemblée & de la lenteur de ses délibérations, il ne sera pas inutile d'en donner une esquisse. La bulle d'or est regardée comme la loi fondamentale de l'Allemagne ; c'est à elle qu'on en apelle en toute occasion, & s'il y a des chicanes, elles naissent de la façon de l'expliquer. Les princes choisissent donc les docteurs les plus instruits de cette loi, les pédans les plus lourds & les plus consommés dans les vétilles de la formalité, pour les envoyer comme leurs représentans à ces assemblées générales. Ces jurisconsultes discutent sur la forme des choses & ont l'esprit trop rétréci pour envisager les objets en grand ; ils sont enivrés de leur représentation & pensent avoir la même autorité que celle dont cet auguste corps jouissoit du temps de Charles de Luxembourg. Enfin dans cette diète, au 1 de Dé-

cembre de l'année 1741, on étoit auſſi peu avancé qu'on l'avoit été avant la convocation de cette illuſtre aſſemblée. Si les Autrichiens avoient eu quelques ſuccès par leurs armes, le Grand Duc auroit emporté la pluralité des voix : il falloit donc dans ces conjonctures bruſquer l'élection, pour profiter de la ſupériorité des ſuffrages & empêcher, par l'élévation d'une autre famille au trône impérial, que cette dignité ne devînt héréditaire dans la nouvelle maiſon d'Autriche. Pour acheminer les choſes à ce but, le Roi propoſa de fixer un terme pour le jour de l'élection : cet expédient fut approuvé & la diète fixa pour ce choix le 24 de Janvier de l'année 1742.

Cette diète & ſes délibérations faiſoient moins d'impreſſion ſur le Roi d'Angleterre que ce qui le touchoit de plus près ; la crainte qu'il avoit de cette armée de Maillebois qui menaçoit ſon électorat, fut ſi vive, qu'il ſe réſolut à faire le ſuppliant à Verſailles pour garantir ſes poſſeſſions. Il y envoya comme ſon Miniſtre Mr de Hardenberg, pour ſigner un traité de neutralité avec la France. Le Cardinal de Fleuri demanda au Roi ce qu'il auguroit de cette négociation. Ce Prince lui répondit qu'il étoit dangereux d'offenſer à demi, & que quiconque menace, doit frapper. Le Cardinal, plus patelin que ferme, n'avoit pas un caractère aſſez mâle pour prendre des partis déciſifs ; il croyoit ne rien donner au hazard en tenant les choſes en ſuſpens ; il ſigna ce traité. Ces tempéramens & cette conduite mitigée

ont ſouvent nui aux affaires de la France; mais la nature diſpenſe ſes talens à ſon gré; celui qui a reçu pour lot la hardieſſe, ne ſauroit être timide, & celui qui eſt né avec trop de circonſpection, ne ſauroit être audacieux.

Cette année étoit comme l'époque des grands événemens. Toute l'Europe ſe trouvoit en guerre pour partager les parties d'une ſucceſſion litigieuſe; on s'aſſembloit pour élire un empereur d'une autre maiſon que de celle d'Autriche, & en Ruſſie 'on détrônoit un jeune empereur encore au berceau: une révolution plaça la Princeſſe Eliſabeth ſur ce trône. Un chirurgien * François de naiſſance, un muſicien, un gentilhomme de la chambre & cent gardes Préobraſzenſkoi corrompus par l'argent de la France, conduiſent Eliſabeth au palais impérial. Ils ſurprennent les gardes & les déſarment. Le jeune Empereur, ſon père le Prince Antoine de Bronſwic, & ſa mère la Princeſſe de Mecklenbourg ſont arrêtés. On aſſemble les troupes; elles prêtent le ſerment à Eliſabeth, qu'ils reconnoiſſent pour leur Impératrice. La famille malheureuſe eſt enfermée dans les priſons de Riga. Oſtermann, après avoir été traité avec ignominie, eſt exilé en Sibérie: tout cela n'eſt l'ouvrage que de quelques heures. La France, qui eſpéroit profiter de cette révolution qu'elle avoit amenée, vit bientôt après ſes eſpérances s'évanouir.

Le deſſein du Cardinal de Fleuri étoit de dégager

* Leſtoc.

la Suède du mauvais pas où il l'avoit engagée. Il crut qu'un changement de règne en Russie rendroit le nouveau souverain facile à conclure une paix favorable à la Suède : dans cette vue il avoit envoyé un nommé d'Avennes avec des ordres verbaux au Marquis de la Chétardie, Ambassadeur à Pétersbourg, afin qu'il employât tous les moyens possibles pour culbuter la Régente & le Généralissime. De telles entreprises, qui paroîtroient téméraires dans d'autres gouvernemens, peuvent quelquefois s'exécuter en Russie. L'esprit de la nation est enclin aux révoltes. Les Russes ont cela de commun avec les autres peuples, qu'ils sont mécontens du présent & qu'ils espèrent tout de l'avenir. La Régente s'étoit rendue odieuse par les foiblesses qu'elle avoit eues pour un étranger, le beau Comte de Lynar, Envoyé de Saxe; mais sa devancière, l'Impératrice Anne, avoit encore plus ouvertement distingué Biron, Courlandois & étranger comme Lynar : tant il est vrai que les mêmes choses cessent d'être les mêmes, quand elles se font en d'autres temps & par d'autres personnes. Si l'amour perdit la Régente, l'amour plus populaire dont la Princesse Elisabeth fit sentir les effets aux gardes Préobraszenskoi, l'éleva sur le trône. Ces deux Princesses avoient le même goût pour la volupté; celle de Mecklenbourg le couvroit du voile de la pruderie; son cœur seul la trahissoit. La Princesse Elisabeth portoit la volupté jusqu'à la débauche : la première étoit capricieuse & méchante; la seconde dissimulée, mais

facile; toutes deux haïſſoient le travail, toutes deux n'étoient pas nées pour le gouvernement.

Si la Suède avoit ſu profiter de l'occaſion, elle auroit frappé quelque grand coup pendant que la Ruſſie étoit agitée par des troubles inteſtins : tout lui préſageoit d'heureux ſuccès; mais le deſtin de la Suède n'étoit point de triompher de ſes ennemis. Elle demeura dans une eſpèce d'engourdiſſement pendant & après cette révolution; elle laiſſa échapper l'occaſion, cette mère des grands événemens; la perte de la bataille de Pultawa ne lui fut pas plus fatale qu'alors la molle inaction de ſes armées. Dès que l'Impératrice Eliſabeth ſe crut aſſurée ſur le trône, elle diſtribua les premières places de l'empire à ſes partiſans. Les deux frères Beſtuchew, Woronzow & Trubetzkoi entrèrent dans le conſeil. Leſtoc, le promoteur de l'élévation d'Eliſabeth, devint une eſpèce de miniſtre ſubalterne, quoique chirurgien; il étoit porté pour la France; Beſtuchew pour l'Angleterre : de là naquirent des diviſions dans le conſeil & des intrigues interminables à la cour. L'Impératrice n'avoit de prédilection pour aucune des puiſſances; mais elle ſe ſentoit de l'éloignement pour la cour de Vienne & pour celle de Berlin. Antoine Ulric, père de l'empereur qu'elle avoit détrôné, étoit couſin germain de la Reine de Hongrie, neveu de l'Impératrice douairière, & beau-frère du Roi de Pruſſe; & elle appréhendoit que les liens du ſang ne fiſſent agir ces puiſſances en faveur de la famille ſur la ruine de laquelle elle avoit établi ſa

grandeur. Cette princeſſe préférant ſa liberté aux loix du mariage, trop tyranniques ſelon ſa façon de penſer, pour affermir ſon gouvernement appela ſon neveu le jeune Duc de Holſtein à la ſucceſſion. Elle le fit élever à Péterſbourg en qualité de Grand Duc de Ruſſie. Le public croit aſſez légérement que les evénémens qui tournent à l'avantage des princes, ſont les fruits de leur prévoyance & de leur habileté : par une ſuite de cette prévention l'on ſoupçonna le Roi d'avoir trempé dans cette révolution arrivée en Ruſſie ; mais il n'en étoit rien. Le Roi n'y eut aucune part & n'en fut informé qu'avec le public. Quelques mois auparavant, lorſque le Maréchal de Belle-Iſle ſe trouvoit au camp de Molwitz, la converſation avoit tourné ſur le ſujet de la Ruſſie. Le Maréchal parut très-mécontent de la conduite du Prince Antoine & de ſa femme la Régente ; & dans un moment où ſa colère s'allumoit, il demanda au Roi s'il verroit avec peine qu'il ſe fît une révolution en Ruſſie en faveur de la Princeſſe Eliſabeth, au déſavantage du jeune Empereur Iwan qui étoit ſon neveu. Surquoi le Roi répondit qu'il ne connoiſſoit de parens parmi les ſouverains que ceux qui étoient ſes amis. La converſation finit, & voilà tout ce qui ſe paſſa.

Berlin fut pendant cet hiver le centre des négociations. La France preſſoit le Roi de faire agir ſon armée ; l'Angleterre l'exhortoit à conclure la paix avec l'Autriche ; l'Eſpagne ſollicitoit ſon alliance, le Danemarck ſes avis pour changer de parti ; la

Suède demandoit ſon aſſiſtance, la Ruſſie ſes bons offices à Stockholm; & l'Empire germanique ſoupirant après la paix, faiſoit les plus vives inſtances pour que les troubles s'appaiſaſſent.

Les choſes ne reſtèrent pas long-temps dans cette ſituation. Les troupes pruſſiennes paſsèrent à peine deux mois dans leurs quartiers d'hiver. La deſtinée de la Pruſſe entraîna encore le Roi ſur ce théâtre que tant de batailles devoient enſanglanter & où les viciſſitudes de la fortune ſe firent ſentir tour à tour aux deux partis qui ſe faiſoient la guerre. Le plus grand avantage que le Roi retira de cette eſpèce de trève avec les Autrichiens, fut de rendre ſes forces plus formidables. L'acquiſition de la Siléſie lui procura une augmentation de revenus de 3,600,000 d'écus. La plus grande partie de cet argent fut employée à l'augmentation de l'armée: elle étoit alors de 106 bataillons & de 191 eſcadrons, dont 60 de houſards. Nous verrons bientôt l'uſage qu'il en fit.

CHAPITRE V.

Irruption des Autrichiens en Bavière. Départ du Roi. Ce qui se passa à Dresde, Prague & Olmutz. Négociation de Fitzner. Expédition de Moravie, Autriche & Hongrie. Négociation de Ianini. Blocus de Brieg. Le Roi quitte la Moravie & joint son armée de Bohème à Chrudim. Ce qui se passa en Moravie après son départ. Changement de ministère à Londres. Négociation infructueuse de Chrudim, qui fait prendre le parti de décider l'irrésolution des Autrichiens par une bataille.

QUOIQUE les François fussent maîtres de Prague, qu'ils occupassent les bords de la Votawa, de la Muldau & de la Sassava, les Autrichiens ne désespéroient point de leur salut; ils avoient tiré 10,000 hommes d'Italie, 7,000 de Hongrie, auxquels ils joignirent 3,000 hommes du Brisgau, arrivant par le Tyrol. Ce corps, qui montoit au nombre de 20,000 hommes, avoit le Maréchal Khevenhuller à sa tête. Ce général forma aussitôt le plan de tomber sur les quartiers de Mr de Ségur & de le chasser des bords de l'Ens. Nous ne saurions nous dispenser de rapporter à ce sujet un mémoire, en date du 29 Juin 1741, que le Roi envoya à l'Electeur de Bavière.

Le

Le lecteur verra que tout le mal qui arriva, avoit été prévu, & que les princes qui ne corrigent pas avec célérité les mauvaises dispositions qu'ils font dans leurs opérations de campagne, en sont toujours punis; car l'ennemi est mauvais courtisan; loin d'être flatteur, il châtie sévèrement les fautes de celui qui lui est opposé, fût-il roi ou empereur même: Voici ce mémoire.

Raisons qui doivent engager l'Electeur de Bavière à pousser la guerre en Autriche.

" La position des troupes prussiennes occupant " une partie considérable des forces autrichiennes, " on contient le Maréchal de Neuperg en Silésie. " L'armée des alliés, qui n'a point d'ennemi devant " elle, devroit pousser ses opérations le long du " Danube & gagner promptement l'Autriche. L'E- " lecteur trouve son ennemi au dépourvu; il peut " s'emparer sans résistance de Passau, de Lintz, " d'Ens & de là se porter sur Vienne, sans rencon- " trer aucun obstacle. Si l'on se rend maître de " cette capitale, on coupe, pour ainsi dire, la puis- " sance autrichienne dans ses racines. La Bohème, " qu'on en sépare par cette marche, dégarnie de " troupes & privée de tout secours, doit tomber " d'elle-même. Il faut établir le théâtre de la guerre " en Moravie, en Autriche & en Hongrie même: " dans les circonstances présentes cette opération est " aussi aisée que sûre; & il est incontestable qu'elle " obligera la Reine de Hongrie d'accepter sans dé-

« lui les conditions de la paix qu'on voudra lui pre-
« fcrire. Si l'Electeur diffère de profiter des con-
« jonctures avantageufes où il fe trouve, il donne à
« l'ennemi le temps de raffembler fes forces. Ce
« qui eft fûr aujourd'hui, ne le fera plus demain.
« En tournant vers la Bohème, l'Electeur expofe
« fes Etats héréditaires au caprice des événemens;
« il offre un appas aux ennemis, qui fauront bien
« en profiter. Mon avis eft qu'on ne prendra ja-
« mais les Romains que dans Rome: qu'on ne laiffe
« donc point échapper l'occafion de s'emparer de
« Vienne. C'eft le moyen unique de terminer ces
« différens & de parvenir à une paix glorieufe."

Ce mémoire fut lu & auffitôt oublié. L'Electeur, qui n'étoit pas du tout militaire, crut que des raifons fupérieures l'engageoient à prendre un autre parti. Khevenhuller profita de ces fautes. Vers la fin de Décembre * il paffa l'Ens en trois endroits. Ségur, au lieu de tomber avec toutes fes forces fur un de ces trois corps pour les détruire en détail, fe retira vers la ville d'Ens; il ne s'y crut pas même en fureté. Une terreur panique hâta fa fuite; il courut d'une haleine à Lintz, où il fe fortifia. Mr de Khevenhuller ne lui donna pas le temps de reprendre fes efprits; il le pourfuivit avec vivacité; & le monde apprit avec étonnement que 15,000 Autrichiens bloquoient à Lintz 15,000 François: tant un feul homme peut donner d'afcendant à fes troupes fur celles de fon ennemi.

* 1741.

L'Electeur de Bavière, consterné d'un revers auquel il ne s'attendoit pas, eut recours à l'amitié du Roi ; il le conjura dans les termes les plus tendres de ne le point abandonner & de sauver son Etat & ses troupes par une puissante diversion : il désiroit que les Prussiens pénétrassent par la Moravie en Autriche, pour donner à Mr de Ségur le temps de respirer. Il faut se rappeler pour un moment la situation où se trouvoient les armées. La position de l'armée principale de la Reine de Hongrie étoit très-judicieuse : elle avoit le dos tourné vers le Danube, sa droite couverte par les marais de Wittingau, sa gauche par la Muldau & par Budweis, son front par Tabor. Les alliés décrivoient avec leurs troupes comme un demi-cercle autour de ces quartiers, de sorte que dans leurs opérations ils avoient l'arc à décrire, & les Autrichiens qui étoient au centre, la corde : de plus, leurs troupes étroitement resserrées dans leurs quartiers couvroient les opérations de Mr de Khevenhuller contre les François ; ils tenoient à l'Autriche, d'où ils tiroient leurs vivres & leurs secours ; ils gardoient un pied en Bohème, de sorte qu'à l'ouverture de la campagne ils pouvoient se flatter de rétablir leurs affaires. Pour déloger cette armée d'un poste aussi avantageux, il étoit de la dernière nécessité que les alliés fissent un effort général, pour que les Autrichiens attaqués de tous côtés succombassent sous le nombre de leurs ennemis. Ce plan fut proposé à Mr de Broglio, sans qu'on pût jamais lui persuader d'y concourir.

Quoique le peu de concert & de bonne volonté qui régnoit entre les alliés, obligeât d'abandonner le projet le plus décisif pour rendre la supériorité aux armées des François & des Bavarois, il n'en étoit pas moins important de soutenir l'Electeur à la veille d'obtenir la couronne impériale. Les partis mitigés n'étoient plus de saison. Ou il falloit s'en tenir à la trève verbale qui n'assuroit de rien & que les Autrichiens avoient si ouvertement enfreinte, ou il falloit détromper les alliés de la Prusse de leurs soupçons par quelque coup d'éclat. L'expédition en Moravie étoit la seule que les circonstances permissent d'entreprendre, parce qu'elle rendoit le Roi plus nécessaire & le mettoit en situation d'être également recherché des deux partis : ce Prince s'y détermina, en même temps bien résolu pourtant de n'y employer que le moins de ses troupes qu'il pourroit & le plus de celles que ses alliés voudroient lui donner. Les Saxons, qui gardoient alors les bords de la Sassava, étoient à portée de se joindre à un corps de Prussiens qui devoit entrer en Moravie. De là cette petite armée pouvoit se porter sur Iglau, en déloger le Prince de Lobkowitz qui y commandoit, & pousser en avant jusqu'à Horn en basse Autriche. Cette manœuvre devoit ou forcer Mr de Khevenhuller d'abandonner Mr de Ségur, ou obliger l'armée principale de la Reine de quitter Wittingau, Tabor & Budweis, auquel cas Mr de Broglio n'ayant rien devant lui, pouvoit aller au secours de Lintz. La difficulté de ce plan consistoit à faire

consentir la cour de Dresde à la jonction de ses troupes avec les prussiennes. Dabord le Maréchal de Schwérin reçut ordre de s'emparer d'Olmutz avec le corps qui avoit hiverné en haute Silésie; ensuite le Roi expliqua à Mr de Valori le but de cette expédition & l'utilité qui en résulteroit pour la France. Ce moyen étant le seul qui pût sauver les troupes bloquées à Lintz, le Roi vouloit aller à Dresde. Il fit partir Mr de Valori un jour avant son départ, pour qu'il sondât les esprits & les préparât aux propositions qu'on vouloit faire. On étoit convenu que Mr de Valori feroit un signe de tête à l'arrivée du Roi. Ce signe se fit; & dès que ce Prince eut franchi la cérémonie des premiers complimens d'usage, il s'entretint avec le Comte de *** de son projet. En voici le résumé; mais pour le bien saisir, il faut reprendre les choses de plus haut. Le feu Roi de Pologne Auguste II avoit fait un plan de partage de la succession de l'Empereur Charles VI. La cour de Vienne en eut vent. Le Prince de Lichtenstein passant par Dresde en 1735, sous le règne d'Auguste III, mécontent du Comte Sulkowsky ministre & favori, assura *** que s'il pouvoit lui procurer ce projet de partage, lui & sa cour n'épargneroient rien pour perdre Sulkowsky & pour lui procurer sa place. *** eut la perfidie d'accepter cette proposition. Il fit copier cet écrit & le remit au Prince de Lichtenstein. Or comme les Saxons s'étoient déclarés contre la maison d'Autriche & précisément avant l'arrivée du Roi, la

Reine de Hongrie avoit envoyé une vieille Demoiselle de Kling à Dresde, intrigante de profession, & qui ayant assisté à l'éducation de la Reine de Pologne, masquoit la commission dont elle étoit chargée du prétexte d'un voyage ordinaire, dont l'unique but étoit de se rapprocher d'une Princesse à laquelle elle étoit attachée depuis long-temps. A peine est-elle arrivée à Dresde qu'elle se rend chez le Comte de * * *, & le tirant à l'écart, elle sort de sa poche ce projet de partage, & lui dit: « Connoissez-vous « ceci? promettez-moi sur le champ de faire que « les Saxons se retirent de la Bohème, ou je dé-« couvre votre trahison & je vous perds." * * * promit ce qu'elle voulut; outre cela il n'osoit par timidité désobliger le Roi, & il avoit de la répugnance à remettre les troupes saxonnes entre les mains d'un voisin qu'il avoit voulu dépouiller de ses Etats six mois auparavant. Ajoutez que * * * se prêtoit avec répugnance à l'agrandissement de l'Electeur de Bavière, auquel il envioit la dignité impériale. Après que ces différens sentimens se furent combattus dans son esprit, la peur l'emporta; par timidité il remit au Roi les troupes saxonnes, bien résolu de les retirer aussitôt que cela seroit possible. L'après-midi il y eut une conférence chez le Roi. Le Comte * * *, le Comte de Saxe, Valori, Mr Desaleur & le Comte Rutowsky s'y trouvèrent. Le Roi leur exposa les moyens qu'il croyoit les plus convenables pour sauver Mr de Ségur & la Bavière: il avoit une carte de la Moravie sur laquelle il leur

expliqua ſon projet de campagne. Son deſſein étoit de tomber de toutes parts ſur les quartiers des Autrichiens. En conſéquence Mr de Broglio devoit attaquer le Prince de Lorraine, qui commandoit l'armée ennemie du côté de Frauenberg, tandis que les Pruſſiens & les Saxons les prendroient en flanc vers Iglau. Le Come de Saxe objecta que le Maréchal de Broglio avoit à peine 16,000 hommes avec lui & que l'expédition d'Iglau manqueroit faute de fourrages & de ſubſiſtance. La première objection étoit ſans réplique; quant à la ſeconde, le Roi ſe chargea de la lever, d'aller à Prague ſe concerter avec Mr de Sechelles, Intendant de l'armée, ſur les moyens de fournir des vivres aux Saxons. Sur ces entrefaites le Roi de Pologne entra dans la chambre. Après quelques civilités le Roi voulut du moins lui faire l'honneur de lui communiquer à quel uſage on deſtinoit ſes troupes. Le Comte *** avoit vîte plié la carte de la Moravie; le Roi la lui redemanda, on l'étala de nouveau, & ce prince fit en quelque ſorte le vendeur d'orviétan, débitant ſa marchandiſe le mieux qu'il étoit poſſible; il appuyoit ſurtout ſur ce que le Roi de Pologne n'auroit jamais la Moravie, s'il ne ſe donnoit la peine de la prendre. Auguſte III répondoit oui à tout, avec un air de conviction mêlé de quelque choſe dans le regard qui dénotoit l'ennui. *** que cet entretien impatientoit, l'interrompit en annonçant à ſon maître que l'opéra alloit commencer. Dix royaumes à conquérir n'euſſent pas retenu le Roi de Pologne une minute de plus.

On alla donc à l'opéra, & le Roi obtint, malgré tous ceux qui s'y oppofoient, une réfolution finale. Il falloit brufquer l'aventure, comme on prend une place d'affaut; c'étoit le feul moyen de réuffir à cette cour. Le lendemain, à 6 heures du matin, le Roi fit inviter le père Guarini, qui étoit en même temps une efpèce de favori, de miniftre, de bouffon & de confeffeur. Ce prince lui parla de façon à lui perfuader qu'il ne vouloit réuffir que par lui: la fineffe de cet Italien fut la dupe de fon orgueil. Le père Guarini, en quittant le Roi, fe rendit auprès de fon maître, qu'il acheva de confirmer dans la réfolution qu'il avoit prife. Enfin le Roi partit de Drefde, après avoir vaincu tous les obftacles, la mauvaife volonté du Comte de * * *, le peu de réfolution d'Augufte III & les tergiverfations du Comte de Saxe, qui peu occupé de la Bavière avoit encore les chimères de la Courlande en tête, & croyoit pour faire fa cour être dans la néceffité de contreçarrer autant qu'il étoit en lui les Pruffiens.

Lorfque le Roi arriva à Prague, Lintz tenoit encore; mais le Comte de Tœrring, par fon inconfidération, s'étoit laiffé battre par les Autrichiens. On fit encore quelques tentatives pour infpirer de l'activité au Maréchal de Broglio, mais inutilement. Le Roi convint tout de fuite avec Mr de Sechelles pour fournir des fubfiftances aux Saxons; il dit: "Je ferai l'impoffible poffible." Sentence qui devroit être écrite en lettres d'or fur le bureau de tous les intendans d'armée. Mr de Sechelles ne fe con-

tenta pas de le dire, mais il exécuta tout ce qu'il avoit promis. De Prague le Roi paſſa par ſes quartiers de Bohême. Il apprit en chemin que Glatz s'étoit rendu, & il s'achemina vers la Moravie. Il avoit appointé le Chevalier de Saxe & Mr de Polaſtron à Landſcron, pour concerter avec eux les opérations auxquelles on ſe préparoit. Mr de Polaſtron étoit un homme confit en dévotion, qui ſembloit plus né pour dire ſon chapelet que pour aller à la guerre. De là le Roi ſe rendit à Olmutz, que le Maréchal de Schwérin venoit d'occuper. On devoit établir des magaſins dans cette ville; mais Mr de Sechelles n'y avoit pas préſidé. Le ſéjour du Roi dans cette ville fut trop court pour obvier à cet inconvénient, & l'on prit les meilleures meſures que l'on put pour y remédier. Pendant que le Roi étoit à Olmutz, il y arriva un certain Fitzner, Conſeiller du Grand Duc de Toſcane; il étoit chargé de quelques propoſitions de la cour de Vienne. Le Roi, qui ſe livroit trop à ſa vivacité, ſans entendre ce que Fitzner avoit à lui dire, lui parla ſans mettre de point ni de virgule à ſon diſcours: faute impardonnable en négociation, où la prudence veut qu'on entende patiemment les autres & qu'on ne réponde qu'avec poids & meſure. Il lui rappela toutes les infractions que ſa cour avoit faites à la trève d'Oberſchnellendorff, & il exhorta la Reine à s'accommoder promptement avec ſes ennemis. Fitzner apprit au Roi la capitulation flétriſſante que Mr de Ségur venoit de ſigner à Lintz, d'où le Roi prit

occasion de tirer de nouvelles raisons pour hâter la paix, en lui insinuant que les Anglois n'avoient que leur propre intérêt en vue & sacrifieroient enfin la Reine aux avantages qu'ils tâcheroient d'obtenir pour leur commerce. Fitzner ravala ainsi les choses qu'il étoit chargé de dire, & l'on convint de part & d'autre d'entretenir une correspondance secrète par le canal d'un certain chanoine Ianini.

Sur ces entrefaites on reçut des nouvelles de Francfort sur le Mein qui annonçoient l'élection & le couronnement de l'Electeur de Bavière, qu'on nomma Charles VII. Cependant la cour de Vienne ne restoit pas les bras croisés. Si elle négocioit avec ardeur, elle ne négligeoit pas non plus de faire usage de toutes ses ressources pour se dégager par la force de tant d'ennemis qui l'accabloient. Elle leva en Hongrie 15,000 hommes de troupes régulières; elle convoqua dans ce royaume le ban & l'arrière-ban, qui devoit lui valoir 40,000 hommes à peu près. Son intention étoit d'en former deux corps d'armée, dont l'un devoit pénétrer par Hradisch en Moravie, & l'autre devoit passer par la Iablunka & gagner en haute Silésie les derrières de l'armée prussienne, tandis que le Prince de Lorraine s'avanceroit de la Bohème pour combattre de front les troupes du Roi. Ce prince n'avoit pris que la moitié des troupes qui hivernoient en haute Silésie, qui faisoient 15,000 hommes, à la tête desquelles il joignit les François & les Saxons auprès de Trebisch. Un autre corps occupa par ses ordres Wischau, Hradisch, Kremsir &

les frontières de la Hongrie, pour couvrir ses opérations. La lenteur, jointe à la mauvaise volonté des Saxons, fit perdre dans cette expédition des jours & même des semaines; ce qui nuisit beaucoup au bien des affaires. Un seul exemple suffira pour preuve de ce que nous disons. Budichau est une maison de plaisance, riche & bien ornée, qui appartient à un Comte Bur; on avoit assigné par galanterie ce quartier aux Saxons. Le Comte Rutowsky & le Chevalier de Saxe s'y trouvèrent si bien, que jamais on ne put faire avancer leurs troupes; ils y demeurèrent trois jours. Cet empêchement fut cause que le Prince de Lobkowitz eut le temps de retirer ses magasins d'Iglau, & qu'à l'approche des alliés il se replia sur Wittingau. Les Saxons occupèrent Iglau; mais il fut impossible de les faire avancer ni sur la Taya ni vers Horn en Autriche. C'est le cas de la plupart des généraux qui commandent des troupes auxiliaires, de voir échouer leurs projets faute d'obéissance & d'exécution. Les Saxons, qui étoient les plus intéressés à cette expédition, étoient ceux là même qui employoient le plus de mauvaise foi pour la contrecarrer.

Ces contretemps obligèrent le Roi à refondre ses dispositions. Il donna aux Saxons les quartiers les plus voisins de la Bohème, & les Prussiens occupèrent les bords de la Taya, de Znaym jusqu'à Gœdingen, petite ville qui est sur les frontières de la Hongrie. Bientôt un détachement de 5,000 hommes partit de Znaym & fit une irruption dans la

haute Autriche; la terreur s'en répandit jufqu'aux portes de Vienne. La cour rappela fur le champ 10,000 hommes de la Bavière au fecours de cette capitale. Les houfards de Ziethen poufsèrent jufqu'à Stockerau, qui n'eft qu'à une pofte de Vienne. Cette irruption mit les troupes à leur aife par la quantité de fubfiftances qu'elle leur procura. Mais les Saxons s'inquiétoient dans leurs quartiers; ils voyoient partout l'ennemi, la peur groffiffoit pour eux tous les objets, ils demandèrent qu'on leur laiffât occuper les quartiers des Pruffiens; ce qui leur fut accordé. Mr de Polaftron, rappelé en Bohème par les ordres de Mr de Broglio, avoit quitté l'armée, de forte que ce qui reftoit, formoit à peine 30,000 hommes. Le Roi découvrit par des lettres interceptées que les Hongrois commençoient à fe raffembler fur les frontières de la Moravie. Il n'y avoit pas de moment à perdre; il falloit diffiper cette milice avant que le nombre en devînt trop confidérable. Cette commiffion tomba fur le Prince Thierry d'Anhalt, qui avec 10 bataillons, autant d'efcadrons & 1000 houfards, entra en Hongrie, enleva trois quartiers de pandours, leur prit 1200 hommes & répandit une telle allarme dans ce royaume, qu'une partie de l'arrière-ban fe fépara. Cette expédition fi heureufement terminée, ce Prince vint rejoindre l'armée aux environs de Brunn. Car les Saxons étoient à Znaym, Sab, Nickelfbourg, & les Pruffiens à Bohrlitz, Aufterlitz, Schlowitz & aux environs de Brunn. On avoit demandé du canon au Roi de Pologne pour affiéger

cette ville : ce prince le refusa faute d'argent. Il venoit de dépenser 400,000 écus pour acheter un gros diamant vert : il vouloit la chose & se refusoit aux moyens. L'expédition du Roi manqua donc par bien des raisons. Mr de Ségur s'étoit laissé prendre avant qu'on le pût secourir ; Mr de Broglio étoit paralytique ; * * * craignoit plus Mademoiselle de Kling qu'il ne se soucioit de la Moravie ; Augusft III vouloit un royaume, mais il ne vouloit pas prendre la peine de le conquérir. Cependant sans la prise de Brunn les alliés ne pouvoient pas même se soutenir en Moravie. Ce qu'il y avoit de pire, c'étoit que le Roi ne pouvoit faire aucun fond sur la fidélité des Saxons, & il devoit s'attendre qu'ils l'abandonneroient à l'approche de l'ennemi. Un beau jour, lorsqu'on s'y attendoit le moins, tous les Saxons abandonnèrent leurs quartiers & se jetèrent avec précipitation sur ceux que les Pruffiens occupoient : un millier de housards autrichiens leur avoit donné une terreur panique ; on leur procura des quartiers & Brunn fut serré de plus près. Le commandant de cette place étoit un homme intelligent. Il envoyoit des gens déguisés pour mettre le feu aux villages que les troupes occupoient : toutes les nuits il y eut des incendies ; on compta plus de 16 bourgs, villages ou hameaux qui périrent par les flammes. Un jour 3,000 hommes de la garnison de Brunn attaquèrent le régiment de Truchses dans le village de Lesch : ce régiment se défendit pendant 5 heures avec une constance & une valeur admi-

rable. Le village fut brûlé ; mais les ennemis furent chassés sans avoir remporté le moindre avantage. Truchses, Varenne & quelques officiers y furent blessés en se couvrant de gloire. Enfin les efforts qu'on avoit faits pour dégager Mr de Ségur, attiroient naturellement les Autrichiens en Moravie. Le Duc de Lorraine alloit se mettre en marche pour dégager Brunn : il falloit choisir un lieu d'assemblée pour les troupes & qui fût en même temps un camp avantageux. Ces qualités se trouvoient réunies dans le terrain qui environne la ville de Bohrlitz. Le Roi communiqua au Chevalier de Saxe son dessein d'attendre l'ennemi dans cette position, ce qui pouvoit s'exécuter avec d'autant plus de sureté, que le Roi avoit été joint par 6 bataillons & 30 escadrons de renfort de ses troupes. Le Chevalier donna une réponse ambiguë, qui préparoit dès-lors aux excuses de sa désobéissance. La raison la plus spécieuse qu'il alléguoit, se fondoit sur le nombre de ses troupes, qu'il ne disoit monter qu'à 8000 combattans. Le peu de fond qu'on pouvoit faire sur ces troupes saxonnes, fit réfléchir le Roi sur la situation où il se trouvoit. Ses propres troupes ne consistoient qu'en 26,000 hommes ; c'étoient les seules sur lesquelles il pût compter, & c'étoit trop peu pour faire tête à l'armée du Duc de Lorraine. Après tout, pourquoi s'opiniâtrer à conquérir cette Moravie, pour laquelle le Roi de Pologne, qui devoit l'avoir, témoignoit tant d'indifférence ? Le seul parti à prendre, c'étoit

de se joindre aux troupes prussiennes qui étoient en Bohème ; & pour couvrir Olmutz & la haute Silésie, on pouvoit se servir de l'armée du Prince d'Anhalt, qui devenoit inutile auprès de Brandebourg ; il reçut donc incessamment l'ordre de la partager, d'en envoyer une partie à Chrudim en Bohème, & de mener 17 bataillons & 35 escadrons dans la haute Silésie, où il seroit joint par son fils le Prince Didier, avec les troupes que le Roi laisseroit dans ces environs. Malgré toutes ces dispositions, le Roi se trouvoit dans un pas scabreux. Il avoit tout lieu de se défier des Saxons : mais leur mauvaise foi n'étoit pas assez manifeste. Mr de Broglio le tira de cet embarras, en demandant les troupes saxonnes, pour le renforcer, à ce qu'il disoit, contre le Prince de Lorraine, qui vouloit l'attaquer dans le temps que ce prince prenoit le chemin de la Moravie avec son armée. Le Roi fit semblant d'ajouter foi au faux avis du Maréchal de Broglio, pour se défaire d'alliés suspects. Le départ de la Moravie fut résolu : 15 escadrons & 12 bataillons suivirent le Roi en Bohème; 25 escadrons & 19 bataillons demeurèrent sous les ordres du Prince Thierry dans un camp avantageux auprès d'Olmutz, où ce Prince auroit pu se soutenir, si le Maréchal de Schwérin avoit veillé comme il le devoit à amasser suffisamment de vivres pour les troupes. Mr de Bulow, qui suivoit le Roi en qualité de Ministre de Saxe, le voyant sur son départ de la Moravie, lui dit : « Mais, Sire, qui couronnera donc mon maître ?" Le Roi lui répondit

qu'on ne gagnoit les couronnes qu'avec du gros canon, & que c'étoit la faute des Saxons s'ils en avoient manqué pour prendre Brunn. Ce prince, bien résolu de ne commander désormais qu'à des troupes dont il pût disposer & capables d'obéir, poursuivit sa route passant par Zwittau & Leutomischel, & il arriva le 17 d'Avril à Chrudim auprès du Prince Léopold, où il mit ses troupes en quartier de rafraîchissement. Les Saxons essuyèrent un petit échec dans cette retraite : les housards ennemis leur enlevèrent un bataillon qui faisoit leur arrière-garde. Vainement voulut-on leur persuader de se joindre aux François ; ils traversèrent les quartiers des Prussiens pour se cantonner dans le cercle de Satz sur les frontières de leur électorat. Par leur défection les François affoiblis demeurèrent à Piseck sans secours. Le fardeau de la guerre pesoit presque uniquement sur les épaules des Prussiens, & les ennemis puisoient dans l'affoiblissement des alliés les espérances les plus flatteuses de leurs succès.

Pendant que les Prussiens se refaisoient en Bohème de leurs fatigues, que les François sommeilloient à Piseck & que les Saxons s'éloignoient le plus vîte qu'ils pouvoient des hazards de la guerre, le Prince de Lorraine rentroit en Moravie ; le Prince Thierry d'Anhalt lui présenta la bataille auprès de Wischau. Son poste étoit si bien pris, que les troupes de la Reine n'osèrent le brusquer. Les Prussiens restèrent dans cette position & ne la quittèrent qu'après avoir consumé le dernier tonneau de farine qui restoit

dans

dans leur magasin. Le Prince Thierry passa les montagnes de la Moravie & assit son camp entre Troppau & Jægerndorff, sans que l'armée ennemie fît mine de le suivre. Dans cette retraite les dragons de Nassau nouvellement levés eurent une affaire * avec les housards autrichiens, où ils se signalèrent par leur valeur & par leur conduite. En même temps le régiment de Canneberg † se fit jour à travers 3,000 ennemis qui vouloient le couper de l'armée & s'acquit beaucoup de gloire. Les gendarmes qui cantonnoient, furent attaqués de nuit dans un village où l'ennemi avoit mis le feu : la moitié des escadrons se battirent à pied au milieu des flammes, pour donner aux autres le temps de monter à cheval ; alors ils donnèrent sur les Autrichiens, les battirent & leur firent des prisonniers ; un Colonel Brédow les commandoit. Ces faits ne sont pas importans ; mais comment laisser périr dans l'oubli d'aussi belles actions, surtout dans un ouvrage que la reconnoissance consacre à la gloire de ces braves troupes ? Cependant que pouvoit-on prévoir de cette guerre, en réfléchissant sur le peu d'intelligence qui régnoit entre les alliés, sur les pitoyables généraux qui conduisoient les François, sur la foiblesse de leur armée, sur la foiblesse plus grande encore de celle de l'Empereur ? sinon que les vastes projets du cabinet de Versailles qui sembloient devoir s'accomplir l'année précédente, étoient plus que douteux alors.

* A Napagedell.

† Entre Preraü & Grætz.

De tels pronoſtics, fondés ſur des faits certains, avertiſſoient le Roi de ne pas s'enfoncer trop avant dans ce labyrinthe, mais d'en chercher l'iſſue au plutôt : bien d'autres raiſons ſe joignoient encore à celles que nous venons de rapporter pour renouer la négociation de la paix avec la Reine de Hongrie. Le Lord Hindfort fut employé pour moyenner cet accommodement : il y étoit plus propre qu'un autre, vu qu'il avoit déjà travaillé à la réconciliation des deux puiſſances, & que ſon amour-propre ſe trouvoit intéreſſé à couronner ſon ouvrage. Il trouva la cour de Vienne moins docile que par le paſſé : l'affaire de Lintz, l'évacuation de la Moravie & la défection des Saxons lui avoient rendu ſon ancienne fierté ; ſes négociations ſecrètes à la cour de Verſailles lui faiſoient même porter ſes vues plus loin. On a vu de tout temps l'eſprit de la cour d'Autriche ſuivre les impreſſions brutes de la nature ; enflée dans la bonne fortune & rampante dans l'adverſité, elle n'a jamais pu parvenir à cette ſage modération qui rend les hommes impaſſibles à l'égard des biens & des maux que le hazard diſpenſe. Alors ſon orgueil & ſon aſtuce reprenoient le deſſus. Le mauvais ſuccès de cette tentative du Lord Hindfort fortifia le Roi plus que jamais dans l'opinion où il étoit, que pour qu'une négociation de paix réuſſît avec les Autrichiens, il falloit auparavant les avoir bien battus. Une armée belle & repoſée l'invitoit à tenter le ſort des armes ; elle étoit compoſée de 34 bataillons & de 60 eſcadrons, ce qui faiſoit à peu

près le nombre de 33,000 hommes. Avant que l'on en vînt à cette décision, il arriva un changement dans le ministère anglois. Cette nation inquiète & libre étoit mécontente du gouvernement, parce que la guerre des Indes se faisoit à son désavantage & que la Grande Bretagne ne jouoit pas un rôle convenable dans le continent. On fouetta le Roi sur le dos de son ministre; il fut obligé de chasser le Sr Walpole, que Milord Carteret remplaça. Un mécontentement à peu près semblable dans le siècle passé coûta la vie au Roi Charles I; c'étoit l'ouvrage du fanatisme, & la chute de Walpole ne peut s'attribuer qu'à une cabale de parti. Tous les seigneurs vouloient parvenir au ministère: Walpole avoit occupé cette place trop long-temps. Après l'avoir culbuté, la possibilité de réussir donna une nouvelle effervescence à l'ambition des grands; ce qui fit que dans la suite cet emploi passa de main en main & devint de toutes les places du royaume la moins amovible. Le Cardinal de Fleuri fut très-mécontent de ce changement; il s'accommodoit assez de la conduite modérée de Walpole, & il craignoit tout de l'impétuosité de Carteret, qui à l'exemple d'Annibal avoit juré une haine implacable à tout ce qui portoit le nom françois. Cet Anglois ne démentit pas l'opinion qu'on avoit de lui; il fit payer des subsides à la Reine de Hongrie, il la prit sous sa protection, il fit passer des troupes angloises en Flandre; & pour diminuer le nombre des ennemis de l'Autriche, il s'engagea envers le Roi à lui pro-

curer une paix avantageuſe. Ces offres furent reçues avec reconnoiſſance, quoique le Roi fût bien déterminé à n'avoir l'obligation de la paix qu'à la valeur de ſes troupes & à ne point fonder ſes eſpérances ſur l'incertitude d'une négociation. Mr de Broglio, qui ſe trouvoit à Piſeck, avec une douzaine de ducs & pairs, à la tête de 10,000 hommes, fit tant par ſes repréſentations, que le Cardinal réſolut de lui envoyer quelques ſecours. On ne les raſſembla qu'au printemps, & ils arrivèrent trop tard : faute ſouvent reprochée aux François, de n'avoir pas pris leurs meſures à temps. Amis des Autrichiens, ils leur avoient fait perdre Belgrad ; à préſent qu'ils étoient leurs ennemis, ils ne leur faiſoient aucun mal : cette dernière paix reſſembloit à la guerre, & cette dernière guerre à la paix. C'eſt par cette conduite molle qu'ils perdirent les affaires de l'Empereur, & que la prudence engagea la plupart de leurs alliés à les abandonner. Ce ſiècle étoit ſtérile en grands hommes pour la France ; celui de Louis XIV en produiſoit en foule. L'adminiſtration d'un prêtre avoit perdu le militaire. Sous Mazarin c'étoient des héros, ſous Fleuri c'étoient des courtiſans ſybarites.

CHAPITRE VI.

Evénemens qui précèdent la bataille de Chotusitz. Disposition de la bataille. Affaire de Sabé. Mr de Belle-Isle vient au camp prussien ; il part pour la Saxe. Paix de Breslau.

L'ARMÉE du Roi en Bohème étoit partagée en trois divisions : 16 bataillons & 20 escadrons couvroient le quartier général de Chrudim : 10 bataillons & 20 escadrons aux ordres de Mr de Gœtz étoient aux environs de Leutomischel, & Mr de Kalckstein occupoit avec un nombre pareil Kuttenberg. Ces trois corps pouvoient se joindre en deux fois 24 heures. Il y avoit outre cela 2 bataillons dans la forteresse de Glatz, un bataillon gardoit les magasins de Kœnigsgrætz & 3 autres couvroient les dépôts de Pardubitz, de Podiebrad & de Nienbourg ; de sorte que l'Elbe couloit en ligne parallèle derrière les quartiers des Prussiens, & les magasins étoient distribués de telle sorte, que de quelque côté que vînt l'ennemi, l'armée pouvoit se porter à sa rencontre. Le Prince d'Anhalt, plus fort qu'il n'étoit nécessaire n'ayant point d'ennemi devant lui, garda 18 bataillons & 60 escadrons pour couvrir la haute Silésie, & détacha le Général Derschau avec 8 bataillons & 30 escadrons pour renforcer l'armée de Bohème. Ce renfort étoit encore en marche, qu'on apprit que le Prince de Lorraine quittoit la Moravie & mar-

choit par Teutſchbrod & Zwittau pour entrer en Bohème. On ſut même que le Maréchal de Kœnigſeck, qui commandoit cette armée *a latere*, avoit dit qu'il falloit tirer droit vers Prague & combattre les Pruſſiens chemin faiſant; il ne les croyoit forts que de 15,000 hommes, & jugeoit ſa ſupériorité aſſez conſidérable pour attaquer un corps auſſi foible ſans rien hazarder. Bien des perſonnes condamnèrent le Maréchal de ce que faiſant la guerre dans les propres Etats de la Reine, il étoit auſſi mal informé : ce n'étoit pas tout à fait ſa faute; la Bohème penchoit plus pour les Bavarois que pour les Autrichiens; d'ailleurs les Pruſſiens étoient vigilans & obſervoient attentivement les perſonnes qui pouvoient les trahir; & enfin, des troupes arrivoient, d'autres partoient, de façon que ces mouvemens compliqués ne pouvoient guère être débrouillés par des campagnards ou par des gens du peuple. Mr de Kœnigſeck pouvoit être mal ſervi en eſpions; mais il ne falloit pas légèrement condamner ſa conduite. Ce général croyoit peut-être que ſi par ſa faute Mr de Neuperg avoit été battu à Molwitz, ce n'étoit pas une raiſon de croire les Pruſſiens invincibles, & ſon projet étoit beau, d'expédier chemin faiſant les Pruſſiens & de prendre Prague d'emblée. A l'approche des Autrichiens le Roi avoit le choix de deux partis, ou de mettre l'Elbe devant ſoi, ou d'aller à la rencontre du Prince de Lorraine & de le combattre. Ce dernier parti prévalut, non ſeulement comme le plus glorieux, mais encore comme

le plus utile, parce qu'il devoit hâter la paix; les négociations, comme nous l'avons dit, demandant un coup décisif. L'armée* du Roi s'assembla aussitôt auprès de Chrudim qui en faisoit le centre; la droite fut appuyée à Trzenitz & la gauche au ruisseau de la Chrudimka. Les batteurs d'estrade, les espions, & les déserteurs de l'ennemi avertirent que le Prince de Lorraine alloit camper ce même jour à Setsch & Boyanof, & qu'il vouloit y séjourner le 15. On apprit d'autre part qu'un détachement de l'ennemi avoit occupé Czaslau, qu'un autre corps marchoit à Kuttenberg & que ses housards s'étoient emparés du pont de Kollin. Le dessein de Mr de Kœnigseck paroissoit être d'enlever le magasin prussien de Nienbourg & de s'avancer ensuite vers Prague. Pour le contrecarrer, le Roi partit le 15 avec l'avant-garde, suivi de l'armée, pour gagner le poste de Kuttenberg avant l'ennemi: il fallut presser cette marche, pour arranger la boulangerie de l'armée à Podiebrad. Cette avant-garde étoit composée de 10 bataillons, d'autant d'escadrons de dragons & d'autant de housards. Le Roi campa ces troupes sur la hauteur de Podertzau auprès de Cotibortz, où ce corps, quoique foible, étoit dans un poste inexpugnable. Ce prince, pour s'orienter dans ce terrain, alla à la découverte, & il apperçut d'une hauteur un corps à peu près de 7 ou 8,000 hommes qui campoit à un demi-mille de là vers Wilincof. En combinant avec

* 13 Mai.

la marche du Prince de Lorraine le corps qu'on appercevoit, on jugea que ce pouvoit être le Prince de Lobkowitz, qui venoit de Budweis pour se joindre à la grande armée. Le Prince Léopold, qui suivoit le Roi, eut ordre d'avancer le lendemain, pour que ces deux corps fussent à portée de se secourir réciproquement. Cependant on ne vit aux environs de Podertzau que beaucoup de petits partis, que l'ennemi envoyoit probablement pour reconnoître ce camp. Les patrouilles des Prussiens allèrent pendant toute la nuit; les chevaux de la cavalerie étoient sellés & les soldats habillés; ce qui mit l'avant-garde à l'abri de toute surprise. Le lendemain* à la pointe du jour les housards rapportèrent que le camp qu'on avoit vu la veille à Wilincof avoit disparu: ces troupes qu'on avoit prises pour celles du Prince de Lobkowitz, étoient effectivement l'avant-garde du Prince de Lorraine, qui pour ne rien risquer s'étoit retiré à l'approche des Prussiens. Aussitôt que le Prince Léopold eut passé le défilé de Hermaniestitz, l'avant-garde continua sa marche. Le Roi choisit en route une position pour l'armée, & il fit avertir le Prince Léopold de camper la droite à Czaslau & la gauche au village de Chotusitz. L'avant-garde ne devançoit l'armée que d'un demi-mille; elle prit des cantonnemens entre Neuhof à la droite de l'armée prussienne & Kuttenberg; on trouva dans cette ville une cuisson de pain préparée pour les Autrichiens & tous les

* Le 16 Mai.

ſecours dont les troupes peuvent avoir beſoin. L'avant-garde devoit s'aſſembler au ſignal de trois coups de canon ſur la hauteur de Neuhof; ce qui étoit facile, parce que les régimens les plus éloignés n'étoient qu'à un quart de mille des autres. Vers le ſoir le Prince Léopold envoya un officier pour rapporter au Roi que la marche de l'armée ayant été retardée par l'artillerie & le gros bagage, il n'étoit arrivé au camp qu'au ſoleil couchant, ce qui l'avoit empêché de prendre Czaſlau; & qu'il avoit appris que le Prince Charles campoit à Wilincof, c'eſt-à-dire à un mille du camp pruſſien. Tout cela préparoit la bataille qui devoit ſe donner : dans cette intention le Roi partit le 17 à 4 heures du matin pour joindre le Prince Léopold. En arrivant aux hauteurs de Neuhof on découvrit toute l'armée autrichienne, qui pendant la nuit avoit gagné Czaſlau & qui s'avançoit ſur 4 colonnes pour attaquer les Pruſſiens; voici l'ordre dans lequel le Prince Léopold avoit rangé les troupes. Elles étoient dans une plaine dont la gauche tire vers le parc de Spiſlau; entre ce parc & le village de Chotuſitz le terrain étoit marécageux & traverſé par quelques petits ruiſſeaux. La droite aboutiſſoit au voiſinage de Neuhof & s'appuyoit à une chaîne d'étangs, ayant une hauteur devant elle. Le Roi fit avertir le Maréchal de Buddenbrock d'occuper cette hauteur avec ſa cavalerie, au Prince Léopold de détendre promptement les tentes, de mettre les deux tiers de l'infanterie en première ligne & de laiſſer à la droite de la ſeconde

ligne du terrain pour y former l'infanterie de l'avant-garde : toute cette avant-garde, tant cavalerie qu'infanterie, arriva au grand trot pour joindre l'armée. Les dragons furent mis en seconde ligne à l'aile que le Maréchal de Buddenbrock commandoit & les housards sur les flancs ; & en troisième, l'infanterie forma le flanc & la seconde ligne de l'aile droite ; car les Prussiens avoient appris à connoître par la bataille de Molwitz l'importance de bien garnir les flancs. A peine les troupes furent-elles incorporées à l'armée que la canonade commença. Les 82 pièces de l'armée prussienne firent un feu assez vif. Le Maréchal de Buddenbrock avoit formé sur la hauteur qui étoit devant lui son aile de cavalerie, de sorte que sa droite débordoit celle du Prince de Lorraine : il attaqua l'ennemi avec tant d'impétuosité, qu'il renversa tout ce qu'il trouva vis-à-vis de lui ; la poussière étoit prodigieuse ; elle fut cause que la cavalerie ne put pas profiter de ses avantages autant qu'on devoit s'y attendre. Les housards de Bronikowsky, nouvellement formés, avoient été de l'avant-garde du Roi ; la cavalerie ne les connoissoit pas, ils étoient habillés de vert, on les prit pour des ennemis : un cri s'éleva, *nous sommes coupés*, & cette première ligne victorieuse s'enfuit à vau de route. Le Comte de Rottembourg, qui étoit avec les dragons de la seconde ligne, renversa cependant un gros de l'ennemi qui tenoit encore ; ensuite il donna sur le flanc de l'infanterie autrichienne, qu'il maltraita beaucoup & qu'il auroit toute hachée en

pièces, si quelques cuirassiers & housards autrichiens ne lui étoient tombés à dos & en flanc. Rottembourg fut blessé, & sa troupe mise en confusion se retira de la mêlée avec peine. La cavalerie cependant se rallia, & lorsque la poussière fut dissipée, il ne parut sur ce terrain où tant de monde s'étoit battu que 5 escadrons de l'ennemi; c'étoient les dragons de Wurtemberg, commandés par le Colonel Bretlach. Pendant ce combat de cavalerie, il parut un certain flottement dans l'infanterie ennemie qui annonçoit son incertitude, lorsque Mr de Kœnigseck résolut de faire avec sa droite un effort sur la gauche des Prussiens. Ce parti étoit judicieusement pris, parce que le Prince Léopold ayant trop tardé à mettre les troupes en bataille, n'avoit pas eu le temps de former cette gauche sur le terrain le plus avantageux; il avoit garni en hâte le village de Chotusitz; le régiment de Schwérin l'occupoit, mais mal & sans observer de règle; son régiment étoit à la gauche de ce village, mais en l'air, parce qu'il avoit supposé, sans examen du terrain, que la cavalerie de la gauche devoit occuper l'espace qu'il y avoit entre son régiment & le parc de Spislau; mais ce terrain se trouvant coupé de ruisseaux, il ne fut pas possible à la cavalerie de l'occuper, d'où il résulta que son régiment avoit l'aile gauche en l'air. Cependant la bonne volonté de la cavalerie lui fit tenter l'impossible; elle défila en partie par le village de Chotusitz & en partie par des ponts pour se former; en débouchant elle trouva Mr de Bathyani

tout formé, avec la cavalerie autrichienne devant elle. Alors les régimens de Prusse, de Waldau & de Brédow pénétrèrent à travers la première & la seconde ligne de l'ennemi, hachèrent en pièces les régimens d'infanterie hongroise de Palfy & de Vetesch qui formoient la réserve des Autrichiens, & s'appercevant que leur ardeur les avoit emportés trop loin, ils se firent jour par la seconde, ensuite par la première ligne de l'infanterie ennemie, & revinrent ainsi chargés de trophées rejoindre l'armée. La seconde ligne de l'aile gauche de la cavalerie prussienne fut attaquée par un corps autrichien dans le temps qu'elle débouchoit de Chotusitz ; elle n'eut pas le temps de se former & fut battue en détail. Mr de Kœnigseck, qui s'apperçut que par l'abandon de la cavalerie le régiment de Léopold n'étoit plus appuyé de rien, dirigea tous les efforts de son infanterie de ce côté-là : ce régiment fut contraint de reculer ; l'ennemi profita de ce mouvement pour mettre le feu au village de Chotusitz : en quoi il commit une grande sottise, parce qu'il ne faut pas embraser un village qu'on veut prendre, les flammes vous empêchant alors d'y entrer ; mais il est prudent de mettre le feu à un village qu'on abandonne, pour empêcher l'ennemi de vous poursuivre. Le régiment de Schwérin, qui s'apperçut à temps de cet incendie, abandonna le village & forma le flanc de la gauche : ce feu éleva comme une barrière qui empêcha les deux armées de s'assaillir de ce côté. Malgré cet obstacle l'ennemi attaqua la gauche des

Pruffiens à la droite du village; entr'autres un régiment d'infanterie hongroife voulut entrer le fabre à la main dans cette ligne; cet effai lui réuffit fi mal, que foldats & officiers, de même que le régiment de Léopold Daun, étoient couchés devant les bataillons pruffiens comme s'ils avoient mis les armes bas, tant le fufil bien manié eft devenu une arme redoutable. Le Roi faifit ce moment pour donner avec promptitude fur le flanc gauche de l'infanterie autrichienne. Ce mouvement décida la victoire; les ennemis fe rejetèrent fur leur droite, où ils fe trouvèrent acculés à la Dobroya; ils s'étoient engagés dans un terrain où ils ne pouvoient combattre, ce qui rendit leur confufion générale. Toute la campagne fut couverte de fuyards; le Maréchal de Buddenbrock les talonna vivement dans leur déroute; il les pourfuivit avec 40 efcadrons, foutenus de 10 bataillons, jufqu'à un mille du champ de bataille. Les trophées des Pruffiens confiftèrent en 18 canons & 2 drapeaux; ils firent 1200 prifonniers. Quoique cette affaire n'ait pas été des plus confidérables, l'ennemi perdit quantité d'officiers; & fi l'on vouloit évaluer leur perte en comptant morts, prifonniers, bleffés & déferteurs, on pourroit la faire monter fans exagération à 7,000 hommes. On leur auroit également enlevé quantité d'étendards, fi par précaution ils ne les avoient tous laiffés en arrière fous la garde de 300 maîtres: les Pruffiens en perdirent 11, ce qui doit d'autant moins furprendre, que l'ufage de la cavalerie autrichienne étoit alors de tirer à cheval;

elle étoit toujours battue, mais cela ne laiſſoit pas d'être meurtrier pour les chevaux des aſſaillans. Les morts du côté des Pruſſiens montèrent à 900 cavaliers & à 700 fantaſſins; il y eut bien 2,000 bleſſés: les Généraux de Werdeck & de Wédel, les Colonels Biſmarck, Malzahn, Kortzfleiſch & Britz y perdirent la vie en ſe couvrant de gloire, & les troupes y firent des prodiges de valeur. L'action ne dura que 3 heures. Celle de Molwitz avoit été plus vive, plus acharnée, & plus importante pour les ſuites. Si les Pruſſiens avoient été battus à Chotuſitz, l'Etat n'étoit pas ſans reſſources; mais en remportant la victoire, on ſe procuroit la paix. Les généraux des deux partis firent des fautes qu'il eſt bon d'examiner, pour n'en pas commettre de pareilles. Commençons par Mr de Kœnigſeck. Il forme le projet de ſurprendre les Pruſſiens; il s'empare de nuit de Czaſlau & ſes troupes légères eſcarmouchent juſqu'au lever de l'aurore avec les grands gardes des Pruſſiens. Etoit-ce à deſſein de les tenir alertes & de les empêcher d'être ſurpris, ou de les avertir du projet qu'il méditoit? Le jour de l'action * il pouvoit dès l'aube du jour tomber ſur le camp du Prince Léopold, que le Roi ne joignit qu'à 6 heures. Que fait-il? il attend juſqu'à 8 heures du matin pour ſe mettre en mouvement, & l'avant-garde arrive. Quelles fautes fait-il dans la bataille même? Il laiſſe au Maréchal de Buddenbrock la liberté de ſe ſaiſir d'une hauteur avantageuſe d'où la cavalerie pruſſienne fond ſur

* 17 Mai.

son aile gauche & l'accable : il prend le village de Chotusitz, & au lieu de s'en servir pour tourner entièrement le flanc gauche de son ennemi, il se prive de cet avantage en y mettant le feu & en empêchant lui-même ses troupes de le passer ; ce qui protège la gauche des Prussiens : il fixe toute son attention sur sa droite, & il néglige sa gauche, que le Roi déborde & force de reculer jusqu'au ruisseau de la Dobrava, où la confusion de cette aile se communique à toute l'armée. Ainsi dans le moment qu'il tient la victoire entre ses mains, il la laisse échapper, & se trouve réduit à prendre la fuite pour éviter l'ignominie de mettre bas les armes. Ce qu'on peut censurer dans la conduite du Roi, c'est de n'avoir pas rejoint son armée dans ce camp ; il pouvoit confier son avant-garde à un autre officier, qui l'auroit menée aussi bien que lui à Kuttenberg ; mais ce qu'on peut reprendre à la manière dont le terrain fut occupé, ne doit s'attribuer qu'au Prince Léopold ; il auroit dû exécuter à la lettre les dispositions que le Roi lui avoit prescrites ; il auroit dû sortir de sa sécurité, étant averti des desseins de l'ennemi par de continuelles escarmouches, qui durèrent toute la nuit. Il n'avoit pas fait un usage judicieux du terrain où il devoit combattre : ses fautes consistoient à n'avoir pas jeté quelque infanterie dans le parc de Spislau qui couvroit la gauche ; elle auroit bien empêché Mr de Bathyani avec sa cavalerie d'en approcher : sa cavalerie auroit dû s'appuyer à ce parc ; s'il avoit été assez vigilant pour le faire à temps, la chose

n'étoit point impraticable. Son ordre de bataille sur la droite étoit moins défectueux; en faisant les changemens que l'on vient d'indiquer, sa cavalerie de la gauche auroit laissé loin derrière elle ces petits ruisseaux qu'elle fut obligée de passer en présence de l'ennemi, & se seroit trouvée dans un terrain où rien ne l'auroit empêchée d'agir librement. Ajoutons encore que le village de Chotusitz n'avoit tout au plus que l'apparence d'un poste; le cimetière étoit le seul lieu tenable, mais il étoit entouré de chaumières de bois qui se seroient embrasées aussitôt que le feu d'infanterie auroit commencé. Le seul moyen de défendre ce village étoit de le retrancher, & comme le temps manquoit pour cet ouvrage, il ne falloit pas penser à s'y soutenir. La faute principale que le Prince Léopold commit dans ce qui précéda cette action, fut qu'il ne voulut croire que les ennemis venoient pour l'attaquer que lorsqu'il vit leurs colonnes commencer à se déployer devant son front. Alors il étoit bien tard pour penser à de bonnes dispositions; mais la valeur des troupes triompha des ennemis, des obstacles du terrain & des fautes dans lesquelles tombèrent ceux qui les commandoient: une pareille armée étoit capable de tirer un général d'embarras, & le Roi est lui-même convenu qu'il lui avoit plus d'une obligation en ce genre.

Les Autrichiens après leur défaite ne s'arrêtèrent qu'à 3 milles du champ de bataille auprès du village de Habor, où ils prirent un camp fortifié sur la croupe des montagnes. Le Prince de Lorraine y

fut

fut joint par un renfort de 4,000 hommes; le Roi en reçut un en même temps de 6,000, que le Prince d'Anhalt lui envoyoit de la haute Siléfie fous la conduite du Général Derfchau. Les Pruffiens fuivirent les ennemis; mais lorfque leur avant-garde parut vers le foir aux environs de Habor, dès la nuit même le Prince de Lorraine en décampa & fe jeta par de grands bois fur le chemin de Teutfchbrod. Les troupes pruffiennes, qui ne pouvoient pas s'enfoncer plus avant en Bohème faute de vivres, allèrent fe camper à Kuttenberg, pour être à portée de leurs magafins. Tandis que le Prince de Lorraine fe faifoit battre par les Pruffiens, Lobkowitz paffa la Muldau à la tête de 7,000 hommes & vint audacieufement faire le fiège de Frauenberg, dont le château pouvoit tenir 8 jours *. Broglio, qui avoit reçu un renfort de 10,000 hommes & que le Maréchal de Belle-Ifle vint joindre parce que la diète de Francfort étoit finie, Broglio, dis-je, fe mit en devoir de fecourir cette ville : il fit paffer tout fon corps par un défilé très-étroit auprès de Sahé, que Lobkowitz avoit garni de quelque infanterie. Les premiers efcadrons françois qui débouchèrent fans ordre ni difpofition, attaquèrent les cuiraffiers de Hohenzollern & de Bernis qui faifoient l'arrière-garde de Lobkowitz & les battirent. Les Autrichiens avoient à dos un bois où ils fe rallièrent à différentes reprifes; mais comme le nombre des François aug-

* Rélation de Willich, témoin oculaire.

mentoit, ils enfoncèrent enfin les ennemis, & Mr de Lobkowitz ne se crut en sureté qu'en gagnant en hâte Budweis. Les cuirassiers autrichiens passoient autrefois pour les piliers de l'Empire; les batailles de Crutzka & de Molwitz les privèrent de leurs meilleurs officiers; on les remplaça mal: alors cette cavalerie tiroit ou attaquoit à la débandade, & fut par conséquent souvent battue: elle perdit cette confiance en ses forces qui sert d'instinct à la valeur. Les François firent valoir l'affaire de Sahé comme la plus grande victoire: la bataille de Pharsale ne fit pas plus de bruit à Rome que ce petit combat n'en fit à Paris. La foiblesse du Cardinal de Fleuri avoit besoin d'être corroborée par quelques heureux succès, & les deux Maréchaux qui s'étoient trouvés à ce choc, vouloient rajeunir la mémoire de leur ancienne réputation. Le Maréchal de Belle-Isle, ivre de ses succès tant à Francfort sur le Mein qu'à Sahè, vain d'avoir donné un Empereur à l'Allemagne, se rendit au camp du Roi pour concerter avec ce Prince les moyens de tirer les Saxons de leur paralysie. Mr de Belle-Isle avoit mal choisi son temps: le Roi étoit bien éloigné d'entrer dans ses vues. Tant de négociations sourdes que les Autrichiens entretenoient avec le Cardinal de Fleuri & des anecdotes qui dénotoient sa duplicité, avoient dissipé la confiance de ce prince: on savoit que la Chétardie avoit dit à l'Impératrice de Russie que le moyen le plus sûr de la réconcilier avec la Suède étoit d'indemniser cette dernière puissance en Pomé-

ranie aux dépens du Roi de Prusse *. L'Impératrice refusa cet expédient & en fit part au ministre de Prusse qui étoit à sa cour. En même temps le Cardinal Tencin déclara au Pape au nom de sa cour qu'il ne devoit pas s'embarrasser de l'élévation de la Prusse, qu'en temps & lieu la France y sauroit mettre ordre & humilier ces hérétiques comme elle avoit su les agrandir. Ce qui rendoit le Cardinal digne de la plus grande méfiance, c'étoit sa conduite ténébreuse ; il entretenoit un nommé Dufargis à Vienne, qui étoit son émissaire & son négociateur. Il étoit donc indispensablement nécessaire de le prévenir, surtout si à tant de raisons politiques on ajoute celle des finances, la plus forte & la plus décisive de toutes : il y avoit à peine 150,000 écus dans les épargnes. Il étoit impossible avec une somme aussi modique d'arranger les apprêts pour la campagne suivante. Point de ressources pour des emprunts, ni aucun de ces expédiens auxquels les souverains ont recours dans les pays où règne l'opulence & la richesse. Toutes ces raisons résumées firent expédier des pleins-pouvoirs au Comte Podewils, qui étoit alors à Breslau, pour l'autoriser à signer la paix avec le Lord Hindfort, qui avoit des pleins-pouvoirs de la cour de Vienne. Tout ceci fut cause que le Roi n'entra dans aucune des mesures que le Maréchal de Belle-Isle lui proposoit, & que les audiences ne se passoient qu'en complimens & en

* Voyez rélation de Martefeldt.

éloges. On pouvoit prévoir par la ſituation où s'étoit mis le Maréchal de Broglio, qu'il s'expoſoit à recevoir quelque échec; il ne convenoit pas aux intérêts de la Pruſſe que les Autrichiens puſſent s'enfler de quelques nouveaux avantages avant que la paix fût ſignée. Pour prévenir de pareils contre-temps, le Roi avertit le Maréchal de Broglio des mouvemens du Prince de Lorraine, qui tendoient à ſe joindre au Prince Lobkowitz; il lui repréſenta qu'il devoit s'attendre à être aſſailli par toutes les forces réunies des Autrichiens, & que s'il ne vouloit pas pouſſer vigoureuſement Mr de Lobkowitz avant l'arrivée du Prince de Lorraine, il devoit au moins ravitailler Frauenberg. Mr de Broglio ſe moqua des avis d'un jeune homme; il n'en tint aucun compte & reſta tranquillement à Frauenberg ſans trop ſavoir pourquoi. Bientôt les Autrichiens arrivèrent; ils lui enlévèrent un détachement à Tein, paſsèrent la Muldau & pillèrent tout le bagage des François. Mr de Broglio, fort étonné de ce qui lui arrivoit, ne ſut que fuir à Piſeck; de là ayant donné pour toute diſpoſition ces mots: l'armée doit marcher, il ſe retira à Braunau, d'où 3,000 Croates le chaſsèrent & le pourſuivirent juſques ſous les canons de Prague. Ces mauvaiſes nouvelles firent expédier un courier à Breſlau pour hâter la concluſion de la paix. L'éloquence du Lord Hindfort, fortifiée du gain d'une bataille, parut plus nerveuſe aux miniſtres autrichiens qu'elle ne leur avoit paru auparavant: ils ſe prêtèrent aux conſeils du Roi d'Angleterre, &

voici les articles des préliminaires qui furent signés à Breslau. 1. La cession que la Reine de Hongrie fait au Roi de Prusse de la haute & de la basse Silésie & de la principauté de Glatz, excepté les villes de Troppau, de Jægerndorff & des hautes montagnes situées au delà de l'Oppa. 2. Les Prussiens seront chargés de rembourser aux Anglois 1,700,000 écus hypothéqués sur la Silésie. Les autres articles étoient relatifs à la suspension d'armes, à l'échange des prisonniers, à la liberté de religion comme au commerce. Ainsi la Silésie fut réunie aux Etats de la Prusse. Deux années de guerre suffirent pour la conquête de cette importante province. Le trésor que le feu Roi avoit laissé, se trouva presque épuisé; mais c'est acheter à bon marché des Etats, quand il n'en coûte que 7 ou 8,000,000. Les conjonctures secondèrent surtout cette entreprise: il fallut que la France se laissât entraîner dans cette guerre; que la Russie fût attaquée par la Suède; que par timidité les Hanovriens & les Saxons restassent dans l'inaction; que les succès fussent non-interrompus, & que le Roi d'Angleterre, ennemi des Prussiens, devînt malgré lui l'instrument de leur agrandissement. Ce qui contribua le plus à cette conquête, fut une armée qui s'étoit formée pendant vingt deux ans par une admirable discipline & supérieure au reste du militaire de l'Europe; des généraux vrais citoyens, des ministres sages & incorruptibles, & enfin un certain bonheur qui accompagne souvent la jeunesse & se refuse à

l'âge avancé. Si cette grande entreprise avoit manqué, le Roi auroit passé pour un prince inconsidéré, qui avoit entrepris au delà de ses forces : le succès le fit regarder comme heureux. Réellement ce n'est que la fortune qui décide de la réputation ; celui qu'elle favorise est applaudi, celui qu'elle dédaigne est blâmé. Après l'échange des ratifications le Roi retira ses troupes de la Bohème. Une partie passa par la Saxe, pour rentrer dans ses pays héréditaires ; l'autre partie marcha en Silésie & fut destinée à garder cette nouvelle conquête.

CHAPITRE VII.

De la paix. Notification aux alliés. Guerre d'Italie. Les Hanovriens joignent les Anglois en Flandre. Guerre de Finlande. Capitulation de Friedrichsham. Duc de Holstein appelé à la succession de Suède. Maillebois marche en Bohème, de là en Bavière. Négociations des François & Anglois à Berlin, & tous les événemens jusqu'à l'année 1743.

LA bienséance demandoit que cette paix que l'on venoit de conclure se notifiât aux anciens alliés de la Prusse. Le Roi avoit eu de bonnes raisons pour en venir là ; mais les unes étoient de nature à ne

point être publiées & les autres ne pouvoient se dire sans accabler la France de reproches. Le Roi, loin d'avoir intention d'offenser cette puissance, vouloit conserver tous les dehors de la bienséance envers elle; seulement il se bornoit à ne point courir la carrière périlleuse où elle étoit engagée, & à devenir simple spectateur, d'acteur qu'il avoit été. L'on prévoyoit combien le Cardinal seroit sensible à ce revirement de système, qui faisoit manquer ses desseins les plus cachés: ils étoient bien différens de ceux qu'il affichoit en public; car voici quelle étoit sa vraie marche. Il présumoit si bien du nom françois, qu'il pensoit qu'une poignée d'hommes suffiroit pour soutenir la Bohème. Son intention étoit de faire porter tout le poids de cette guerre aux alliés & de fortifier ou de rallentir, selon les intérêts de la France, les opérations militaires, pour diriger par cette conduite les négociations de la paix au plus grand avantage de Louis XV. Cette conduite étoit bien différente de celle que le traité d'alliance l'obligeoit de tenir. De tous les alliés de la France, l'Empereur étoit le plus à plaindre, parce que Mr de Broglio n'étoit ni un Catinat ni un Turenne & que le Maréchal Tœrring & les troupes bavaroises n'étoient pas des gens sur lesquels on pût compter. Pour l'Electeur de Saxe, tout jaloux qu'il étoit de l'agrandissement de la maison de Brandebourg, il avoit l'obligation au Roi de ce que l'ayant compris dans la paix de Breslau, il pouvoit se tirer honorablement d'un mauvais pas; de plus Au-

guſte III étoit ſi peu inſtruit de l'emploi qu'on faiſoit de ſes troupes, que lorſque le Comte de Wartenſleben fut envoyé à ce prince pour lui annoncer au nom de ſon allié le gain de la bataille de Czaſlau, il demanda à Wartenſleben, ſi ſes troupes y avoient bien fait? Wartenſleben lui répondit qu'elles n'y avoient point été, & que long-tems avant la bataille elles s'étoient retirées dans le cercle de Saatz ſur les frontières de la Saxe: le Roi en parut étonné; il appela * * * qui ſut l'appaiſer par de mauvaiſes raiſons. Avec auſſi peu de bonne volonté de la part de ſes alliés, le Roi n'étoit pas embarraſſé de faire ſon apologie. Voici la copie de la lettre* qu'il écrivit au Cardinal de Fleuri. « Monſieur, mon couſin, il « vous eſt connu que depuis que nous avons pris des « engagemens enſemble, j'ai ſecondé avec une fidé« lité inviolable tous les deſſeins du Roi votre maî« tre. J'ai aidé par mes remontrances à détacher « les Saxons du parti de la Reine de Hongrie; j'ai « donné ma voix à l'Electeur de Bavière; j'ai accé« léré ſon couronnement; je vous ai aidé de tout « mon pouvoir à contenir le Roi d'Angleterre; j'ai « engagé celui de Danemarck dans vos intérêts: en« fin par les négociations & par l'épée j'ai contribué « autant qu'il a été en moi à ſoutenir le parti de « mes alliés, ſans que les effets ayent jamais aſſez ré« pondu aux déſirs de ma bonne volonté. Quoique « mes troupes épuiſées par les fatigues continuelles

* 10 Juin 1742.

“ de la campagne de 1741 demandaſſent à prendre
“ quelque repos, qui leur ſembloit être dû, je n'ai
“ point refuſé aux preſſantes ſollicitations du Maré-
“ chal de Belle-Iſle de les employer en Bohème,
“ pour y couvrir l'aile gauche des alliés. J'ai plus
“ fait: pour dégager Mr de Ségur bloqué dans
“ Lintz, le zèle pour la cauſe commune m'a tranſ-
“ porté en Saxe, & à force d'importunités j'ai obtenu
“ du Roi de Pologne que ſes troupes de concert avec
“ les miennes feroient une diverſion en Moravie.
“ On s'eſt porté ſur Iglau, dont Mr de Lobkowitz
“ s'eſt retiré en hâte. Cette diverſion auroit eu un
“ effet déciſif, ſi Mr de Ségur avoit eu la patience
“ d'attendre les ſuites de cette opération, & ſi Mr de
“ Broglio avoit été aſſez en force ſur la Wotava pour
“ ſeconder mes efforts; mais la précipitation du pre-
“ mier, le peu de troupes de l'autre, la mauvaiſe
“ volonté des généraux ſaxons, enfin le défaut d'ar-
“ tillerie pour aſſiéger Brunn, ont fait échouer cette
“ entrepriſe, & m'ont obligé de quitter une province
“ que les Saxons devoient poſſéder & qu'ils n'a-
“ voient pas la volonté de conquérir. De retour en
“ Bohème, j'ai marché contre le Prince de Lorraine;
“ je l'ai attaqué pour ſauver la ville de Prague, qu'il
“ auroit aſſiégée s'il n'avoit été mis en déroute; je
“ l'ai pourſuivi autant que les vivres me l'ont permis.
“ Auſſitôt que j'appris que le Prince de Lorraine pre-
“ noit le chemin de Tabor & de Budweis, j'en avertis
“ Mr de Broglio, en lui conſeillant d'expédier Mr
“ de Lobkowitz, qu'il venoit de battre à Sahé, avant

« que l'armée de la Reine de Hongrie pût le joindre: « Mr de Broglio ne jugea pas à propos de prendre « ce parti, & au lieu de retourner à Pifeck, où le « terrain le favorifoit, il partagea fes troupes en dif- « férens détachemens. Vous êtes informé quelles « en furent les fuites & tout ce qu'il en eft réfulté de « fâcheux. Maintenant la Bavière eft coupée de la « Bohème, & les Autrichiens, maîtres de Pilfen, in- « terceptent en quelque forte les fecours que le « Maréchal de Broglio peut attendre de la France. « Malgré les promeffes que les Saxons ont faites au « Maréchal de Belle-Ifle, loin de fe préparer à les « remplir & à fe joindre aux François, j'apprends « qu'ils quittent la Bohème & retournent dans leur « électorat. Dans cette fituation, où la conduite des « Saxons eft plus que fufpecte & où il n'y a rien à « efpérer de Mr de Harcourt, l'avenir ne me pré- « fente qu'une guerre longue & interminable, dont « le principal fardeau retomberoit fur moi. D'un « côté l'argent des Anglois met toute la Hongrie en « armes, d'un autre côté les efforts de l'Impératrice « Reine font que fes provinces enfantent des foldats. « Les Hongrois fe préparent à tomber fur la haute « Siléfie : les Saxons, dans les mauvaifes difpofitions « que je leur connois, font capables d'agir de con- « cert avec les Autrichiens & de faire une diverfion « dans mes pays héréditaires, à préfent fans défenfe. « L'avenir ne m'offre que des perfpectives funeftes « & dans une fituation auffi critique (quoique dans « l'amertume de mon cœur) je me fuis vu dans la

" néceſſité de me ſauver du naufrage & de gagner
" un aſile. Si des conjonctures fâcheuſes m'ont
" obligé de prendre un parti que la néceſſité juſtifie,
" vous me trouverez toujours fidelle à remplir les
" engagemens dont l'exécution ne dépend que de
" moi. Je ne révoquerai jamais la renonciation que
" j'ai ſouſcrite des pays de Juliers & de Bergue;
" je ne troublerai ni directement ni indirectement
" l'ordre établi dans cette ſucceſſion: plutôt mes
" armes tourneroient contre moi-même que contre
" les François. On me trouvera toujours un em-
" preſſement égal à concourir à l'avantage du Roi
" votre maître & au bien de ſon royaume. Le
" cours de cette guerre n'eſt qu'un tiſſu des marques
" de bonne volonté que j'ai données à mes alliés;
" vous en devez être convaincu, ainſi que de l'au-
" thenticité des faits que je viens de vous rappeler.
" Je ſuis perſuadé, Monſieur, que vous regrettez
" avec moi que le caprice du ſort ait fait avorter des
" deſſeins auſſi ſalutaires à l'Europe qu'étoient les
" nôtres. Je ſuis &c."

Voici la réponſe du Cardinal *:

" Sire, Votre Majeſté jugera aiſément de la vive
" impreſſion de douleur qu'a faite ſur moi la lettre
" dont il lui a plu m'honorer du 10 de ce mois. Le
" triſte événement qui renverſe tous nos projets en
" Allemagne, n'eût pas été ſans reſſource, ſi Votre
" Majeſté avoit pu ſecourir Mr de Broglio & ſauver

* 20 Juin 1742.

« du moins la ville de Prague ; mais Elle n'y a pas « trouvé de poſſibilité, & c'eſt à nous à nous con« former à ſes lumières & à ſa prudence. On a fait « de grandes fautes, il eſt vrai, il ſeroit inutile de les « rappeler ; mais ſi nous euſſions réuni toutes nos « troupes, le mal n'eût pas été ſans remède : il ne « faut plus y ſonger & ne penſer qu'à la paix, puiſ« que Votre Majeſté la croit néceſſaire, & le Roi « ne la déſire pas moins que Votre Majeſté ; c'eſt « à Elle à en régler les conditions & nous enver« rons un plein-pouvoir au Maréchal de Belle-Iſle, « pour ſouſcrire à tout ce qu'Elle aura arrêté. Je « connois trop ſa bonne foi & ſa généroſité pour « avoir le moindre ſoupçon qu'elle conſente à nous « abandonner après les preuves authentiques que « nous lui avons données de notre fidélité & de « notre zèle pour ſes intérêts. Votre Majeſté devient « l'arbitre de l'Europe, & c'eſt le perſonnage le plus « glorieux que Votre Majeſté puiſſe jamais faire. « Achevez, Sire, de le conſommer, en ménageant « vos alliés & l'intérêt de l'Empereur autant que « poſſible. Et c'eſt tout que je puis avoir l'hon« neur de lui dire dans l'accablement où je me « trouve. Je ne ceſſerai de faire des vœux pour la « proſpérité de Votre Majeſté & d'être avec tout le « reſpect &c."

Ce fut ainſi que ſe termina cette alliance, où chacun de ceux qui la formoient, vouloit jouer au plus fin ; où les troupes de différens ſouverains étoient auſſi déſobéiſſantes à ceux qui étoient à la

tête des armées, que si on les avoit rassemblées pour désobéir ; où les camps étoient semblables aux anarchies ; où tous les projets des généraux étoient soumis à la révision d'un vieux prêtre, qui sans connoissance ni de la guerre ni des lieux, rejetoit ou approuvoit souvent mal à propos les projets importans dont il devoit décider ; ce fut là le vrai miracle qui sauva la maison d'Autriche ; une conduite plus prudente rendoit sa perte inévitable.

Dès que les ratifications de la paix furent échangées entre les Prussiens & les Autrichiens, le Roi d'Angleterre la garantit dans la forme la plus solennelle, avec la sanction du Parlement, conformément aux voeux de toute la nation, qui le désiroit ainsi. Le Lord Carteret fut le principal promoteur de cet ouvrage, parce qu'il se flattoit d'engager incessamment la Prusse dans la guerre qu'il méditoit contre la France. Il avoit déjà rassemblé en Flandre, comme nous l'avons dit, 16,000 Anglois, autant de Hanovriens, auxquels 6,000 Hessois se joignirent. Le Roi de Suède, Landgrave de Hesse, en avoit un nombre pareil au service de l'Empereur, & il eût pu arriver que Hessois contre Hessois eussent été engagés par honneur à s'entredétruire ; tant l'intérêt sordide aveugle les hommes ! Ces troupes qui s'assembloient en Brabant, ne donnoient pas assez d'inquiétude aux François pour qu'ils négligeassent de sauver Mr de Broglio. On envoya Mr de Maillebois avec son armée en Bohème, pour secourir un Maréchal & une armée françoise assiégée dans

Prague. Les Parisiens, qui aiment assez à plaisanter sur tout, appelèrent cette armée celle des Mathurins, parce qu'elle devoit délivrer des prisonniers. Mr de Maillebois passa le Rhin à Manheim & dirigea sa marche sur Eger. Depuis que les Prussiens avoient fait leur paix & que les Saxons s'étoient retirés chez eux, la fortune s'étoit entièrement déclarée pour la Reine de Hongrie. Le Prince de Lorraine, après avoir pris Pilsen, vint se camper proche de Prague. Mr de Broglio avoit pris auprès de Bubenitz une position qui lui étoit très-désavantageuse. Le canon des ennemis l'obligea de l'abandonner & de se réfugier dans Prague avec toutes ses troupes; il ne tarda pas à s'y voir assiégé. Les troupes allemandes de la Reine formèrent l'investissement du petit côté; les Hongrois, les Croates & les troupes irrégulières l'enfermèrent depuis le Ratschin jusqu'à la porte neuve & ils établirent des communications par des ponts sur la haute & la basse Muldau. On regarde comme l'événement le plus mémorable de ce siège la grande sortie des François dans laquelle ils tuèrent & prirent 3,000 hommes aux ennemis & leur enclouèrent le canon qu'ils avoient en batteries. Les Maréchaux de Belle-Isle & de Broglio rentrèrent triomphans dans Prague au retour de cette expédition, suivis de leurs prisonniers & des trophées qu'ils venoient d'emporter. Si les François se rendoient redoutables aux Autrichiens par la vigueur de leur défense, ils n'en étoient pas moins à plaindre dans l'intérieur de leur armée: leur situation étoit

digne de pitié, tant par la mésintelligence de leurs chefs que par l'affreuse misère à laquelle ils étoient exposés. La disette étoit si grande, qu'ils tuoient & mangeoient leurs chevaux, pour suppléer à la viande de boucherie, qu'à peine on servoit à la table des Maréchaux. Dans cette situation désespérée, où ils ne voyoient dans l'avenir que la mort ou l'ignominie, Mr de Maillebois vint à leur secours pour les délivrer. Si l'on avoit donné carte blanche à ce Maréchal, le destin de la Bohème auroit pu changer; mais de Versailles le Cardinal le menoit à la lisière. Les occasions étoient perdues pour ce Maréchal, parce qu'il n'osoit en profiter. La cour de Vienne sentit le coup que le Cardinal pouvoit lui porter; trop foible pour le parer, elle eut recours à la ruse, qui suppléa à ce qui lui manquoit en force. Le Comte Ulefeld, Ministre des affaires étrangères de la Reine de Hongrie, connoissant le caractère du Cardinal, sut si bien l'amuser par des négociations, qu'il donna à Mr de Khevenhuller le temps d'accourir de la Bavière & de joindre le Prince de Lorraine. Les François se laissèrent si bien amuser, que les Autrichiens gagnèrent une marche sur eux & réduisirent Mr de Maillebois à choisir entre le combat ou la retraite; il fut blâmé généralement de n'en être pas venu aux mains avec le Prince Charles. Cependant il étoit innocent: nous savons avec certitude que sa cour lui avoit donné l'ordre positif de ne rien risquer. Mr de Maillebois obéit donc; & comme il lui étoit impossible de s'approcher de

Prague ſans engager une affaire générale, il retourna ſur ſes pas & ſe rapprocha d'Eger. Cette diverſion, quoiqu'incomplète, produiſit des effets avantageux à ces troupes renfermées dans Prague. Les Maréchaux de Belle-Iſle & de Broglio, débarraſſés de l'armée autrichienne, firent de gros détachemens pour amaſſer des proviſions, & ravitaillèrent la ville. Mr de Maillebois, qui devenoit inutile en Bohème où il n'avoit preſque aucun pied, prit par Ratiſbonne & Straubingen, & ſe joignit avec le Maréchal de Seckendorff, qui commandoit les troupes de l'Empereur en Bavière. Si l'armée de Maillebois eût pu contenir plus long-temps celle du Prince Charles de Lorraine en Bohème, Mr de Seckendorff auroit pu reprendre Paſſau, Straubingen & toutes les villes qui tenoient encore pour les Autrichiens. Mr de Maillebois tenta inutilement de reprendre Braunau. Le Prince de Lorraine l'avoit ſuivi en Bavière, & comme la ſaiſon étoit avancée & les deux armées accablées de fatigues, elles prirent chacune leurs quartiers d'hiver.

Les affaires de la maiſon d'Autriche étoient ſur un pied aſſez incertain en Italie. Les Eſpagnols, ſous les ordres de Mr de Montemar, avoient pénétré juſqu'au Ferrarois. Le Maréchal de Traun les ayant obligés de reculer un peu, la Reine d'Eſpagne, qui ne vouloit pas que ſes généraux molliſſent, envoya Mr de Gages en Italie pour relever Mr de Montemar.

L'année 1742 pouvoit s'appeler celle des diverſions : l'invaſion de Mr de Khevenhuller en Bavière, celle du Roi en Moravie, cette armée que les Anglois raſſembloient en Flandre, la marche de Mr de Maillebois en Bohème, la flotte de l'Amiral Matthews qui menaça de bombarder Naples pour obliger le Roi à la neutralité, le paſſage de Don Philippe par la Savoie pour engager le Roi de Sardaigne à retirer ſes troupes de l'armée autrichienne ſur le Panaro. Aucune de ces diverſions ne répondit entièrement au but que les auteurs s'en étoient propoſé. Depuis la retraite de Mr de Maillebois, Prague fut reſſerrée de nouveau par un corps de troupes légères de Croates & de Hongrois, qui en formoient l'inveſtiſſement.

Pendant que tout ceci ſe paſſoit au Midi de l'Europe, le gouvernement de la nouvelle Impératrice s'affermiſſoit à Péterſbourg. Les miniſtres de cette princeſſe furent aſſez adroits pour endormir par leurs négociations & l'ambaſſadeur de France & Mr de Lœwenhaupt qui commandoit les troupes ſuédoiſes en Finlande. Les Ruſſes uſèrent habilement de ce temps pour renforcer leur armée. Dès que Mr de Laſcy, qui commandoit les troupes ruſſes, ſe vit en force, il marcha en avant ; il n'eut que la peine de ſe montrer, les Suédois plièrent partout : le nom ruſſe qu'ils ne proféroient qu'avec mépris du temps de la bataille de Narva, étoit devenu pour eux un objet de terreur : les poſtes in-

attaquables n'étoient plus des lieux de fureté pour eux. Après avoir ainfi fui de pofte en pofte, ils se virent refferrés à Friedrichsham par les Ruffes, qui leur coupèrent l'unique retraite qui leur reftoit; ces Suédois eurent enfin la foibleffe de mettre les armes bas, & fignèrent une capitulation ignominieufe & flétriffante, qui imprima une tache à la gloire de leur nation; 20,000 Suédois pafsèrent fous le joug de 27,000 Ruffes. Lafcy défarma & renvoya les Suédois nationaux & les Finnois prêtèrent ferment de fidélité. Quel exemple humiliant pour l'orgueil & la vanité des peuples! Ainfi les royaumes & les empires, après s'être élevés, s'affoibliffent & fe précipitent vers leur chute. C'eft bien à ce fujet qu'il faut dire: vanité des vanités, tout eft vanité! La caufe politique de ces changemens fe trouve vraifemblablement dans les différentes formes de gouvernement par lefquelles les Suédois ont paffés. Tant qu'ils formoient une monarchie, le militaire étoit en honneur, il étoit utile pour la défenfe de l'Etat & il ne pouvoit jamais lui être redoutable. Dans une république, c'eft le contraire: le gouvernement doit en être pacifique par fa nature, le militaire y doit être avili; on a tout à craindre de généraux qui peuvent s'attacher les troupes; c'eft d'eux que peut venir une révolution. Dans les républiques l'ambition fe jette du côté de l'intrigue pour parvenir; les corruptions les aviliffent infenfiblement, & le vrai point d'honneur fe perd, parce qu'on peut faire

fortune par des voies qui n'exigent aucun mérite dans le postulant. Outre cela, jamais le secret n'est gardé dans les républiques; l'ennemi est averti d'avance de leurs desseins & il peut les prévenir. Mais les François réveillèrent à contretemps l'esprit de conquête qui n'étoit pas encore entièrement effacé de l'esprit des Suédois, pour les commettre avec les Russes, lorsque les Suédois manquoient d'argent, de soldats disciplinés & surtout de bons généraux. La supériorité que les Russes avoient alors, obligea les Suédois à envoyer des sénateurs à Péterſbourg offrir la succession de leur couronne au jeune Grand Duc, Prince de Holstein & neveu de l'Impératrice. Rien de plus humiliant pour cette nation que le refus du Grand Duc, qui trouva cette couronne au dessous de lui. Le Marquis de Botta, alors Ministre autrichien à Péterſbourg, dit au Grand Duc en lui faisant compliment; "je voudrois qu'il fût aussi facile à la Reine ma maîtresse "de conserver ses royaumes qu'il l'est à votre "Altesse impériale d'en refuser." Sur ce refus du Grand Duc, les prêtres & les paysans qui ont voix aux diètes, vouloient qu'on choisît pour successeur de leur Roi le Prince royal de Danemarck; les sénateurs du parti françois donnoient leurs suffrages au Prince de Deuxponts; mais l'Impératrice se déclara pour l'Evêque d'Eutin, oncle du Grand Duc, & sa volonté l'emporta sur l'influence des autres partis. L'élection de ce prince ne se fit que l'année

1743, tant les cabales qui s'étoient formées à Stockholm tenoient les résolutions de la diète en suspens.

Depuis la paix de Breslau les négociations ne finissoient pas. Les Anglois avoient dessein d'entraîner le Roi dans la guerre qu'ils alloient entreprendre; les François vouloient l'engager dans des mesures incompatibles avec la neutralité à laquelle il s'étoit obligé; l'Empereur sollicitoit sa médiation: mais ce Prince resta inébranlable. Plus la guerre duroit, plus la maison d'Autriche épuisoit ses ressources; & plus la Prusse restoit en paix, plus elle acquéroit de forces. La chose la plus difficile dans ces conjonctures étoit de maintenir tellement la balance entre les parties belligérantes, que l'une ne prît pas trop d'ascendant sur l'autre. Il falloit empêcher que l'Empereur ne fût détrôné & que les François ne fussent chassés d'Allemagne; & quoique les voies de fait fussent interdites aux Prussiens par la paix de Breslau, ils pouvoient par les intrigues parvenir aux mêmes fins que par les armes: l'occasion s'en présenta tout de suite. Le Roi d'Angleterre s'étoit proposé d'envoyer ses troupes de Flandre au secours de la Reine de Hongrie: ce secours auroit perdu sans ressource les affaires de l'Empereur & de la France. Un danger aussi pressant mit le Roi dans la nécessité d'employer les représentations les plus fortes; il alla jusqu'à menacer le Roi d'Angleterre d'entrer dans son électorat, s'il hazardoit de faire passer le Rhin à des

troupes étrangères, pour les introduire dans l'Empire sans le consentement du corps germanique. Par des insinuations plus douces les Hollandois se laissèrent persuader de ne point joindre alors leurs troupes à celles des alliés de la Reine de Hongrie, & les François ayant le temps de respirer, pourvurent à leur défense. Les Prussiens ne réussirent pas de même dans un projet qu'ils avoient formé pour le maintien de l'Empereur. Ce projet avoit pour but de soutenir les troupes de ce Prince en Bavière. Les François avoient deux raisons pour y concourir; la première c'est qu'en abandonnant la Bavière ils étoient contraints de repasser le Rhin & de songer à la défense de leurs propres foyers; la seconde, qu'ayant fait un Empereur, il y avoit de la honte pour eux à l'abandonner & à le livrer, pour ainsi dire, à la merci de ses ennemis. Mais leurs généraux avoient perdu la tête, & la terreur plus forte que le raisonnement les subjuguoit: pour remplacer leurs troupes en quelque manière, on avoit dessein de former une association des cercles, qui mettroit sur pied une armée de neutralité; sous ce prétexte le Roi auroit pu y joindre ses troupes, & cette armée auroit couvert la Bavière. Cette affaire manqua par la crainte servile que les princes de l'Empire avoient de la maison d'Autriche. La Reine de Hongrie menaça, les princes tremblèrent & la diète ne voulut rien résoudre. Si la France avoit soutenu ce projet par quelques sommes distribuées à propos, il

auroit réussi : la plus mauvaise économie d'un prince est de ne savoir pas dépenser son argent lorsque les conjonctures l'exigent. Ainsi finit l'année 1742, dont les événemens variés servirent de prélude à une guerre qui se fit avec un plus grand acharnement. Les François étoient les seuls qui désirassent la paix. Le Roi d'Angleterre, trop préoccupé de la foiblesse du gouvernement françois, croyoit qu'il suffisoit d'une campagne pour l'abattre ; la Reine de Hongrie couvroit son ambition sous le voile d'une défense légitime : nous verrons dans la suite comment de partie belligérante elle devint l'auxiliaire de ses alliés.

La Prusse tâcha de profiter de la paix dont elle jouissoit pour rétablir ses finances ; les ressources étoient usées ; il falloit laborieusement en assembler de nouvelles, perfectionner (la hâte ayant empêché de le faire) ce qu'il y avoit de défectueux encore dans les recettes de la Silésie, payer les dettes des Autrichiens aux Anglois. On entreprenoit en même temps de fortifier cinq places à neuf, Glogau, Brieg, Neisse, Glatz & Cosel ; on faisoit dans les troupes une augmentation de 18,000 hommes ; tout cela demandoit de l'argent & beaucoup d'économie, pour en accélérer l'exécution. La garde de la Silésie étoit commise à 35,000 hommes qui avoient servi d'instrumens à cette conquête. Ainsi, loin de profiter de cette tranquillité pour s'amollir, la paix devint pour les troupes prussiennes une école de guerre,

Dans les places ſe formoient des magaſins ; la cavalerie acquéroit de l'agilité & de l'intelligence, & toutes les parties du militaire concouroient avec une même ardeur à l'affermiſſement de cette diſcipline qui rendit autrefois les Romains vainqueurs de toutes les nations.

HISTOIRE

DE MON TEMPS.

PARTIE II.

TABLE DES MATIÈRES

DE

L'HISTOIRE DE MON TEMPS.

PARTIE II.

CHAP. VIII.

Evénemens des années 1743 & 1744, & tout ce qui précéda la guerre desPrussiens. 3

CHAP. IX.

Des négociations de l'année 1744, & de tout ce qui précéda la guerre que la Prusse entreprit contre la maison d'Autriche. 39

CHAP. X.

Campagnes d'Italie, en Flandre, sur le Rhin, & enfin celle du Roi. 60

CHAP. XI.

Les Autrichiens font une invasion dans la haute Silésie & dans le comté de Glatz; ils sont repoussés par le Prince

d'Anhalt & le Général Lehwald. Négociations en France. Mort de Charles VII. Intrigues des François en Saxe. Autres négociations les avec François. Négociations avec les Anglois pour la paix: difficulté qu'y met le traité de Varsovie. L'Angleterre promet ses bons offices. Préparatifs pour la campagne. Le Roi part pour la Silésie. Le jeune Electeur de Bavière fait en 1745 la paix de Fussen avec l'Autriche. 110

CHAP. XII.

Campagne d'Italie. Campagne de Flandre. Ce qui se passa sur le Rhin. Evénemens qui précédèrent les opérations de l'année 1745. 133

CHAP. XIII.

Bataille de Friedberg. Marche en Bohème; ce qui s'y passa. Bataille de Sorr. Retour des troupes en Silésie. 152

CHAP. XIV.

Révolution d'Ecosse, qui fait quitter Hanovre au Roi d'Angleterre, & rallentit les négociations de la paix. Dessein des Autrichiens & des Saxons sur le Brandebourg découvert. Contradictions dans le conseil des ministres. Projets de campagne. Le Prince d'Anhalt rassemble son armée à Halle. Le Roi part pour la Silésie. Expédition de la Lusace. Le Prince d'Anhalt marche à Meissen. Bataille de Kesselsdorf. Prise de Dresde. Négociation & conclusion de la paix. 205

CHAPITRE VIII.

Evénemens des années 1743 & 1744, & tout ce qui précéda la guerre des Prussiens.

ON dit que c'eſt une faute capitale en politique de ſe fier à un ennemi réconcilié, & l'on a raiſon ; mais c'en eſt une plus grande encore à une puiſſance foible de lutter à la longue contre une monarchie puiſſante, qui a des reſſources dont la première manque. Cette réflexion étoit néceſſaire pour répondre d'avance aux critiques qui cenſuroient la conduite du Roi. Falloit-il, diſoit-on, ſe mettre à la tête d'une ligue pour écraſer la nouvelle maiſon d'Autriche & laiſſer enſuite reprendre le deſſus à cette même maiſon, pour chaſſer les François & les Bavarois de l'Allemagne ? Mais quel étoit le projet du Roi ? N'étoit-ce pas de conquérir la Siléſie ? Comment pouvoit-il l'exécuter, ſi la guerre avoit continué, n'ayant pas aſſez de reſſources pour fournir aux grandes dépenſes qu'elle entraînoit de néceſſité ? Tout ce qui dépendoit de lui, c'étoit d'agir par des négociations &, autant que cela étoit faiſable, de conſerver l'équilibre entre les puiſſances belligérantes. La paix lui donnoit le temps de reſpirer &

de ſe préparer à la guerre ; d'ailleurs l'animoſité étoit ſi forte entre la France & l'Autriche, et leurs intérêts étoient ſi oppoſés, que la réconciliation entre ces puiſſances ennemies paroiſſoit encore bien éloignée ; il falloit ſe réſerver pour les grandes occaſions. Les mauvais ſuccès des armées françoiſes avoient fait une aſſez forte impreſſion ſur l'eſprit du Cardinal de Fleuri pour que ſa ſanté s'en reſſentît ; une maladie l'emporta au commencement de cette année. Il avoit été ancien Evêque de Fréjus, Précepteur de Louis XV, Cardinal de l'égliſe romaine & depuis 17 ans premier Miniſtre. Il s'étoit ſoutenu dans ce poſte, où peu de miniſtres vieilliſſent, par l'art de captiver la confiance de ſon maître, & en écartant avec ſoin de la cour ceux dont le génie pouvoit lui donner de l'ombrage. Il adoucit les plaies que la guerre de Succeſſion & le ſyſtème de Law avoient faites à la France. Son économie fut auſſi utile au royaume que l'acquiſition de la Lorraine lui fut glorieuſe. S'il négligea le militaire & la marine, c'eſt qu'il vouloit tout devoir à la négociation, pour laquelle il avoit du talent. Son eſprit ſuccomba ainſi que ſon corps ſous le poids des années. On dit trop de bien de lui pendant ſa vie, on le blâma trop après ſa mort. Ce n'étoit point l'ame altière de Richelieu, ni l'eſprit artificieux de Mazarin ; c'étoient des lions qui déchiroient des brebis. Fleuri étoit un paſteur ſage, qui veilloit à la conſervation de ſon troupeau. Louis XV voulut élever à la mémoire de ce Cardinal un monu-

ment, dont on fit un deſſein qui ne fut jamais exécuté : à peine fut-il mort qu'on l'oublia. Chauvelin, que le Cardinal de Fleuri avoit fait exiler, crut du fond de ſon exil pouvoir emporter ce poſte vacant ; il écrivit à Louis XV, blâmant l'adminiſtration de ſon ennemi & ſe vantant beaucoup lui-même. Cette démarche précipitée fit qu'on lui marqua pour ſon exil un lieu plus éloigné de la cour que Bourges où il étoit relégué. Le Roi de France notifia la mort de ſon miniſtre aux cours étrangères, à peu près dans le ſtile d'un prince qui annonce ſon avénement à la couronne. Voici la lettre qu'il écrivit au Roi ; nous l'avons copiée mot pour mot. " Monſieur mon frère, Après la perte que je viens " de faire du Cardinal de Fleuri, en qui j'avois mis " toute ma confiance dans l'adminiſtration de mes " affaires, & dont je ne puis aſſez regretter la ſageſſe " & les lumières, je ne veux pas différer de renou- " veler moi-même à Votre Majeſté les aſſurances " qu'il vous a données en mon nom, & que je l'ai " ſouvent chargé de vous réitérer, de l'amitié par- " faite que j'ai pour la perſonne de Votre Majeſté, & " du déſir ſincère que j'ai toujours eu de pouvoir " concerter avec elle tout ce qui peut être de nos " intérêts communs. Je ne puis douter que Votre " Majeſté n'y réponde de ſa part comme je le puis " déſirer, & Elle peut compter qu'Elle trouvera en " moi dans toutes les occaſions la même diſpoſition " de contribuer à ſa gloire & à ſon avantage, & à lui " marquer que je ſuis etc."

Le département des affaires étrangères notifia en même temps que le Roi ayant résolu de gouverner désormais par lui-même, vouloit qu'on s'adressât directement à lui. Jusqu'alors Louis XV avoit été le pupille & le Cardinal de Fleuri son tuteur. Après la mort de Mazarin, Louis XIV porta lui-même le deuil de son ministre; personne ne le porta pour Fleuri; il fut oublié avant qu'on eût prononcé son oraison funèbre. Pendant l'administration de ce Cardinal les différentes rênes du gouvernement aboutissoient toutes à lui & venoient toutes se joindre dans ses mains : il étoit le point de ralliement, qui réunissant les finances, la guerre, la marine & la politique, les dirigeoit au moins à un même but. Depuis sa mort le Roi voulut travailler lui-même avec les ministres qui étoient à la tête de ces quatre départemens. Son ardeur s'éteignit au bout de huit jours & la France fut gouvernée par quatre rois subalternes, indépendans les uns des autres. Ce gouvernement mixte produisit des détails de département; mais les vues générales qui réunissent & embrassent en grand le bien de l'Etat & son intérêt, manquèrent dans les conseils. Pour se faire une idée du choix des ministres, qu'on se représente un Chancelier du Duc d'Orléans, rempli de Cujas & de Barthole, qui devient Ministre de la guerre dans ces temps où toute l'Europe étoit en feu; & un ancien Capitaine de dragons, nommé Ori, qu'on met à la tête des finances. Maurepas s'imaginoit rendre Louis XV souverain des mers, & le Roi le se roit

devenu, ſi les diſcours d'un homme aimable avoient pu opérer ce miracle. Amelot étoit de ces eſprits rétrécis, qui comme les yeux myopes diſtinguent à peine les objets de près. Cet aréopage gouverna donc la France ; c'étoit proprement une ariſtocratie, ou bien un vaiſſeau qui navigant ſans bouſſole ſur une mer orageuſe, ne ſuivoit pour ſyſtème que l'impulſion des vents. Les armées ne proſpérèrent pas ſous cette nouvelle adminiſtration. Quoique l'armée de Maillebois joint aux Bavarois fût encore ſur les frontières de l'Autriche, le Prince de Lobkowitz avec 16,000 Hongrois tenoit toujours le Maréchal de Belle-Iſle bloqué dans Prague avec 16,000 François. Le corps de Mr de Belle-Iſle étoit preſque tout compoſé d'infanterie, & celui des Autrichiens de cavalerie. Cette ſituation inquiétoit Mr d'Argenſon : ſoit par impatience, ſoit par humeur, ſoit par légéreté ce robin fit expédier au Maréchal de Belle-Iſle l'ordre d'évacuer Prague. Cet ordre étoit plus facile à donner qu'à exécuter. Le Maréchal de Belle-Iſle fit ſes diſpoſitions en conſéquence ; il fit ſortir la garniſon le 18 de Décembre au ſoir par un froid très-piquant ; il gagna trois marches ſur le Prince Lobkowitz & enfilant un chemin difficile qui donnoit peu de priſe à la cavalerie de l'ennemi, il continua de longer l'Eger & arriva le dixième jour de ſa marche à la ville d'Eger : 4,000 hommes périrent de miſère & de froid par les marches forcées qu'on leur fit faire ; & cette armée délabrée, réduite à 8,000 combattans, fut partagée. Ce qui

étoit encore en état de ſervir joignit Mr de Maillebois en Bavière, & les corps entièrement ruinés furent envoyés en Alſace pour ſe recruter. La Bohème fut ainſi conquiſe & perdue, ſans qu'aucune victoire ni des François ni des Autrichiens eût décidé entr'eux du ſort des empires. Dans tout autre pays que la France une retraite comme celle de Mr de Belle-Iſle auroit cauſé une conſternation générale: en France, où les petites choſes ſe traitent avec dignité & les grandes légèrement, on ne fit qu'en rire, & Mr de Belle-Iſle fut chanſonné: des couplets ne mériteroient certainement pas d'entrer dans un ouvrage auſſi grave que le nôtre; mais comme ces ſortes de traits marquent le génie de la nation, nous croyons ne point devoir omettre celui-ci:

Quand Belle-Iſle partit une nuit
De Prague à petit bruit,
Il dit voyant la Lune:
Lumière de mes jours,
Aſtre de ma fortune,
Conduiſez-moi toujours.

En pareille occaſion on auroit jeûné à Londres, expoſé le ſacrement à Rome, coupé des têtes à Vienne. Il valoit mieux ſe conſoler par une épigramme. La retraite du Maréchal Belle-Iſle eut le ſort de toutes les actions des hommes: il y eut des fanatiques qui par zèle la comparèrent à la retraite des dix mille de Xénophon; d'autres trouvoient que cette fuite honteuſe ne pouvoit ſe comparer qu'à

la défaite de Guinegaſt. Ils avoient tort les uns & les autres; 16,000 hommes qui évacuent Prague & ſe retirent de la Bohème devant 16,000 hommes qui les pourſuivent, n'ont ni les mêmes dangers à courir, ni des chemins auſſi longs à traverſer que les troupes de Xénophon pour retourner du fond de la Perſe en Grèce; mais auſſi ne faut-il pas outrer les choſes & comparer une marche où les François ne purent être entamés par les ennemis, à une défaite totale. Les diſpoſitions de Mr Belle-Iſle étoient bonnes; le ſeul reproche qu'on puiſſe lui faire, eſt de n'avoir pas dans ſa marche aſſez ménagé ſes troupes.

Dès-lors la fortune de la Reine prit un air plus riant. Le Maréchal Traun défit en Italie Mr de Gages, qui paſſoit le Panaro pour l'attaquer. Cette victoire ne ſatisfit point la cour de Vienne; elle trouva que le Maréchal Traun n'en avoit pas aſſez fait, elle vouloit des batailles qui euſſent de grandes ſuites. Enfin ce Maréchal fut jugé comme Apollon par Midas, & c'étoit cependant le premier de leurs généraux qui eût triomphé de leurs ennemis. La maiſon d'Autriche commençoit à regagner des provinces perdues & aſſuroit celles qui étoient menacées. Cela ne l'empêchoit pas d'être accablée par le poids de cette guerre; peut-être y auroit-elle ſuccombé, ſi ces premières lueurs de proſpérité n'euſſent ranimé la bonne volonté de ſes alliés. Le Roi d'Angleterre donna des marques du plus grand zèle pour le ſoutien de la Reine de Hongrie. Les

motifs qui le faifoient agir ainfi étoient en grande partie une haine invétérée qu'il portoit à la France. Il avoit fervi dans fa jeuneffe contre cette puiffance ; il s'étoit trouvé à la bataille d'Oudenarde, où il avoit chargé à la tête d'un efcadron hanovrien, en donnant des marques d'une valeur diftinguée ; il ambitionnoit de fe trouver à la tête des armées pour jouir de la gloire des héros. L'occafion s'en préfentoit, il avoit des troupes en Flandre ; en fe déclarant pour la Reine, en paffant la mer, perfonne ne pouvoit lui difputer le commandement de fes troupes ; de plus, il alloit augmenter fon tréfor de Hánovre par les fubfides que les Anglois lui payeroient pour fes Hanovriens. Pour le Lord Carteret, il avoit befoin de la guerre afin de fe foutenir auprès de fon maître & auprès de la nation angloife. Le commerce de ces infulaires étoit gêné depuis qu'ils étoient en guerre avec l'Efpagne : pour qu'un grand coup décidât ces affaires de commerce, il falloit le frapper fur terre & en Europe. La France paffoit pour à-demi ruinée par les efforts qu'elle avoit faits pour foutenir la Bavière & la Bohème : elle étoit l'alliée de l'Efpagne ; en affoibliffant l'une de ces puiffances on affoibliffoit l'autre. Il falloit donc battre les François foit en Allemagne foit en Flandre, pour gagner fur mer une fupériorité qui pût produire un avantage réel au commerce de l'Angleterre. Le Roi, fon miniftre & la nation tendant au même but, quoique par des vues différentes, il fut réfolu d'en-

voyer au cœur de l'Allemagne ces troupes angloises, hanovriennes & hessoises qui se trouvoient en Flandre. Autant ce projet pouvoit convenir au Roi d'Angleterre, autant convenoit-il peu au Roi de Prusse : il ne devoit pas perdre de vue cet équilibre politique que pendant la guerre même son intérêt l'obligeoit de maintenir entre les puissances belligérantes. Si la maison d'Autriche gagnoit une supériorité décidée dans l'Empire sur la maison de Bavière, la Prusse perdoit son influence dans les affaires générales ; il falloit donc empêcher que le Roi d'Angleterre & la Reine de Hongrie, aveuglés par les succès auxquels ils devoient s'attendre, ne détrônassent l'Empereur. La voie des représentations étoit la seule qui convînt au Roi de Prusse ; & se servant des argumens que peut employer à un prince allemand, zélé pour sa patrie & pour la liberté du corps germanique, il conjura le Roi d'Angleterre de ne pas rendre, sans des raisons très-importantes, l'Empire le théâtre d'une guerre qui étoit près de s'allumer, & de se souvenir qu'il n'est point permis à un membre du corps germanique d'introduire, sans la sanction de la diète, des troupes étrangères dans sa patrie. C'étoit tout ce que ce Prince pouvoit faire dans les conjonctures où il se trouvoit : il ne pouvoit pas compter sur la France, qu'il avoit indisposée contre lui par la paix de Breslau ; il ne pouvoit se brouiller avec les Anglois, qui étoient les seuls garans qu'il eût de cette paix. Les choses n'en étoient pas venues à une extrêmité assez grande pour replonger

ſes Etats dans une nouvelle guerre; il falloit donc ſe contenter de la promeſſe du Roi d'Angleterre, qui s'engagea de ne rien entreprendre, ni contre la dignité de l'Empereur, ni contre ſes Etats patrimoniaux.

Ce n'étoit pas avec les Anglois ſeuls qu'on négocioit. Le Roi avoit entamé une autre négociation à Péterſbourg pour des intérêts qui le touchoient plus directement : il s'agiſſoit d'obtenir de l'Impératrice de Ruſſie la garantie du traité de Breſlau. Ce furent les Anglois & les Autrichiens qui s'y oppoſèrent de toutes leurs forces, quoique ſous main. Les deux frères Beſtuchew, Miniſtres de l'Impératrice, trouvèrent par les difficultés qu'ils firent naître le moyen d'accrocher continuellement la fin de cette affaire. La Reine de Hongrie regardoit la ceſſion qu'elle avoit faite de la Siléſie comme un acte de contrainte, dont elle pouvoit appeler avec le temps, en rejetant ſur la néceſſité ce que la rigueur des conjonctures l'avoit forcée d'accepter. Les Anglois vouloient iſoler le Roi de Pruſſe & le priver de tout appui, pour l'avoir entièrement ſous leur dépendance. De quelque façon que les princes cachent ces ſortes de vues, il leur eſt bien difficile de les rendre impénétrables. Ce fut alors que la paix de Friedrichſham fut ratifiée entre la Ruſſie & la Suède : la perte d'une partie inculte de la Finlande fut le moindre mal dont la Suède eut à ſe plaindre; le deſpotiſme que les Ruſſes exercèrent à Stockholm, mit le comble à l'opprobre de cette nation; un ſujet de l'Impératrice étoit con-

ſidéré en Suède comme un ſénateur romain du temps de Céſar pouvoit l'être dans les Gaules. Une nation malheureuſe ne manque jamais d'ennemis. Les Danois voulurent profiter des calamités de la Suède. La diète de Stockholm étoit aſſemblée pour ratifier la paix qui venoit de ſe conclure avec la Ruſſie & pour nommer un ſucceſſeur au trône; le Roi de Danemarck, dans le deſſein d'unir les trois couronnes de la Suède, du Danemarck & de la Norvège ſur la tête de ſon fils le Prince royal, excita une rebellion dans la Carélie, ſouleva des prêtres, corrompit quelques bourgeois; mais il trouva tant de difficultés dans l'exécution de ſon plan, que ce plan avorta avant ſa naiſſance. Les troupes danoiſes & ſuédoiſes s'aſſembloient déjà ſur les frontières; la diète de Stockholm s'empreſſoit à trouver des ſecours; elle demanda les bons offices du Roi de Pruſſe pour moyenner un accommodement avec ſes voiſins. Le Roi s'intéreſſa pour eux, & le Roi de Danemarck lui répondit qu'en égard à ſes exhortations il ne précipiteroit pas les choſes. Mais ce qui paroîtra preſque incroyable, c'eſt que ces mêmes Suédois qui venoient de faire une paix ſi déſhonorante avec la Ruſſie, implorèrent la protection de l'Impératrice contre les Danois. Eliſabeth la leur accorda & elle fit partir le Général Keith ſur des galères qui portoient 10,000 hommes de ſecours. Ce fut alors qu'à la faveur de ces troupes le Prince de Holſtein, Evêque de Lubeck, fut élu, au lieu du prince danois, ſucceſſeur du vieux Roi de Suède, Landgrave de Heſſe. Ainſi à peu près dans le

cours de la même année la Suède fut battue, protégée & enfin donnée au Prince de Holſtein par l'Impératrice de Ruſſie. Le Sénat de Stockholm ſe conſola de tant d'infortunes par des cruautés ; il fit périr les Généraux de Buddenbrock & de Lœwenhaupt ſur l'échafaud. On les accuſa de trahiſons & de perfidies, mais rien ne fut prouvé ; ils n'étoient coupables que d'ignorance & de trop de foibleſſe.

Mais il eſt temps de quitter ces ſcènes tragiques du Nord pour retourner au Sud, & voir ce qui ſe paſſa dans la Bohème après que les François l'eurent abandonnée. La Reine de Hongrie ſe rendit à Prague pour recevoir l'hommage de ce royaume, au recouvrement duquel ſa fermeté avoit autant & plus contribué que la force de ſes armes. Le jour même de ſon couronnement elle apprit que le Maréchal de Khevenhuller ayant marché de Scharding à Braunau, en avoit chaſſé le Général Minucci, qui commandoit un corps de 7 à 8,000 impériaux : les détails de cette affaire nous ſont parvenus par des officiers pruſſiens, qui firent cette campagne en qualité de volontaires avec les Autrichiens. Mr de Khevenhuller s'avança vers Scharding, place ſituée ſur l'Inn, proche des frontières de l'Autriche ; ſes troupes, ſortant de leurs quartiers d'hiver, s'y rendirent par différentes routes. Malgré les précautions que cet habile officier prit de cacher ſes deſſeins, le Maréchal de Seckendorff en fut informé, & il donna ordre à Mr de Minucci de ſe retirer de Braunau. Ce général peu intelligent ne fut

ni difpofer fa retraite pour obéir aux ordres de fon chef, ni choifir un terrain avantageux pour attendre l'ennemi & pour lui réfifter. Mr de Khevenhuller fe trouva bientôt en préfence des Bavarois; il trouva le front de Minucci inattaquable, ayant un profond ravin qui féparoit les deux armées; fa droite étoit appuyée à Braunau, que l'on avoit fortifié en hâte durant le dernier hiver. Mais autant ce pofte étoit fort par fa droite & par fon front, autant étoit-il foible fur fa gauche. Mr de Khevenhuller s'en apperçut au premier coup d'œil; il détacha Mr de Berlichingen avec un gros de cavalerie, qui tourna les impériaux & prenant des chemins détournés tomba fur cette aile qui étoit en l'air, tandis que Nadafti avec fes houfards attaqua les troupes de Minucci de front. Ce ne fut point une bataille; les Bavarois s'enfuirent fans s'être défendus; une partie de leur cavalerie fe fauva dans Braunau, leur infanterie fe réfugia fur les glacis de la ville. Minucci, la plus grande partie de fes troupes & la ville de Braunau fe rendirent tout de fuite à leur vainqueur; quelques débris de cette cavalerie prirent le chemin de Burghaufen, où les impériaux avoient encore un corps de troupes. Les François qui étoient à Ofterhofen n'attendirent pas l'approche des Autrichiens. Le vieux Broglio, qui commandoit cette armée avec les Maréchaux de Maillebois & de Seckendorff, avoit été vivement preffé par Seckendorff de prévenir l'ennemi & d'affembler fes troupes avant que Mr de Khevenhuller fût en état

de rien entreprendre; mais ce fut en vain. Ses ennemis prétendoient même qu'il n'étoit pas fâché de voir le mauvais ſuccès d'une guerre à laquelle le Maréchal de Belle-Iſle avoit le plus contribué; d'autres ſoutiennent, avec plus d'apparence, qu'il avoit des ordres de la cour de retourner en France & d'abandonner la Bavière. Quoi qu'il en ſoit, ſa conduite ſembla autoriſer cette dernière opinion, & la cour ne lui témoigna aucun mécontentement à ſon retour. Les Autrichiens ſurent profiter de l'avantage qu'ils avoient d'être en corps & d'agir contre des troupes ſéparées par bandes. Le Prince de Lorraine arriva au camp, & ſans s'arrêter, délogea les François de Deckendorff; tout plia devant lui: à meſure qu'il s'avançoit, les troupes françoiſes recevoient ordre de ſe retirer. Quelques rivières aſſez conſidérables, qui ont leur ſource dans le Tyrol, qui traverſent la Bavière & vont ſe jeter dans le Danube, fourniſſent aux généraux qui veulent ſe défendre la facilité d'en diſputer les bords; mais le Prince de Lorraine les paſſa ſans y trouver de réſiſtance. Broglio décampa de Straubingen, où il avoit un gros magaſin, en y laiſſant une foible garniſon, qui fut ſacrifiée à l'ennemi. Un ſecours de 10,000 François étoit déjà arrivé à Donawerth pour le joindre; ils devinrent les compagnons de ſa fuite; & malgré les plus fortes repréſentations de Mr de Seckendorff, les François l'abandonnèrent & ne s'arrêtèrent qu'à Straſbourg, où Mr de Broglio donna un bal le jour de ſon arrivée, apparem-

ment

ment pour célébrer la campagne brillante qu'il venoit de terminer. Le malheureux Seckendorff s'occupant à raſſembler les débris de ſes impériaux qui s'étoient ſi mal conduits à Braunau, les joignit au corps qui étoit à Burghauſen & ſe retira en hâte ſur Munich, qu'il abandonna pour ſe joindre à l'armée françoiſe; mais aſſuré que ces troupes vouloient repaſſer le Rhin, il écrivit au Maréchal de Broglio que comme les François abandonnoient l'Empereur, ce Prince ſe voyoit contraint de les abandonner de même & de chercher ſes furetés où il les trouveroit. Auſſitôt il demanda au Prince de Lorraine & à Mr de Khevenhuller de convenir avec lui d'une ſuſpenſion d'armes, dont il obtint l'équivalent; car les Autrichiens lui promirent de reſpecter les troupes impériales tant qu'elles occuperoient un territoire neutre de l'Empire. Les Autrichiens, aveuglés par leurs ſuccès, mépriſoient trop ces troupes pour vouloir les déſarmer; ils voloient vers le Rhin, ſoutenus de la chimérique eſpérance de reconquérir la Lorraine. La proſpérité eſt à la guerre ſouvent plus dangereuſe que l'infortune; aux uns elle inſpire une trop grande ſécurité, & aux autres trop de témérité. Le plus grand général du monde ſeroit celui qui dans les diverſes fortunes conſerveroit un eſprit égal & qui ne ſépareroit jamais l'activité de la prudence. Tandis que le Prince de Lorraine s'acheminoit vers le Rhin, l'Allemagne étoit inondée d'une nouvelle armée étrangère, qui ſous prétexte de la pro-

téger, concouroit à sa ruine. Le Roi d'Angleterre avoit envoyé vers le bas Rhin ses troupes hanovriennes & angloises sous le commandement du Lord Stairs. George passa lui-même la mer & vint à Hanovre, pour se mettre ensuite à la tête de son armée. Le Lord Stairs, qui étoit à Hœchst, risqua de passer le Mein; les François qui l'épioient, l'obligèrent d'abord à reprendre sa première position. Ce pas de clerc fit appréhender au Roi d'Angleterre que son général trop fougueux par tempérament ne commît quelque imprudence plus forte, & il se hâta de prendre lui-même le commandement de ses troupes. Ce corps étoit composé de 17,000 Anglois, 16,000 Hanovriens & 10,000 Autrichiens, ce qui faisoit 43,000 combattans; 6,000 Hessois & quelques régimens hanovriens étoient encore en marche pour le joindre. Le Lord Stairs avoit agi avec si peu de prudence, que ses soldats manquoient de pain & ses chevaux de fourrage. Pour subvenir à cet inconvénient, le Roi vint se camper auprès d'Aschaffenbourg; mais ce moyen ne suffit pas pour remédier à la négligence qu'on avoit eue de ne pas amasser assez de vivres. Le Rhin pouvoit fournir des secours, & le Roi s'éloignant de cette rivière, se trouva plus resserré qu'auparavant par le Mein & par les François qui gardoient l'autre bord, & sur ses derrières par les montagnes arides du Speshard: il ne s'apperçut que trop tôt de sa faute. Le Maréchal de Noailles affama le monarque anglois dans son camp, & com-

me il prévit qu'il ne pouvoit y rester que peu de jours, Noailles conçut un dessein digne du plus grand capitaine. Il prit Dettingen, & fit construire deux ponts sur le Mein & préparer à côté des guets pour sa cavalerie. Toutes ces choses s'exécutèrent sans que le Roi d'Angleterre en eût vent; c'étoit le prélude de la bataille qui devoit se donner bientôt. Pour en avoir une idée précise, il est bon de savoir que l'armée angloise, affamée vers les sources du Mein, ne pouvoit trouver des subsistances qu'en prenant le chemin de Hanau. Sa gauche longeant toujours le Mein au sortir de ces monticules, traversoit la petite plaine de Dettingen. Mr de Noailles en conséquence tenoit un détachement tout prêt pour occuper Aschaffenbourg au moment où les Anglois en sortiroient. Il avoit fait dresser tout le long du Mein des batteries masquées dont il pouvoit tirer à bout-portant sur les colonnes des alliés en marche: la plus forte partie de son armée devoit passer le Mein, pour se ranger derrière un ruisseau qui du Spesshard coule devant ce front & va se jeter dans le Mein; ces troupes coupoient précisément le chemin de Hanau. Le Roi d'Angleterre trouvoit donc à ce débouché une armée en face & des batteries en flanc. Si le Maréchal de Noailles avoit aussi exactement exécuté ce projet qu'il l'avoit conçu avec sagesse, le Roi d'Angleterre auroit été forcé, ou d'attaquer l'armée françoise dans un poste très-avantageux, pour s'ouvrir l'épée à la main le passage à Hanau; ou de se retirer par les déserts

du Speſhard, ce qui infailliblement auroit fait débander les troupes faute de ſubſiſtances. La faim chaſſa les Anglois d'Aſchaffenbourg, comme Noailles l'avoit prévu. Les troupes, qui avoient campé par corps, ne marchoient point par colonnes, mais ſe ſuivoient par diſtances, d'abord les Hanovriens, puis les Anglois & enfin les Autrichiens. Le Roi étoit dans ſon carroſſe auprès des troupes de Hanovre; on l'avertit pendant la marche que ſon avant-garde étoit attaquée par un gros de cavalerie françoiſe, & bientôt après, que toute l'armée françoiſe avoit paſſé le Mein & ſe trouvoit en bataille vis-à-vis de lui. Le Roi monte à cheval, il veut voir par lui-même. La canonade des François commence; ſon cheval prend l'épouvante, & alloit l'emporter au milieu des ennemis, ſi un écuyer ne ſe fût jeté en avant pour l'arrêter. George renvoya le cheval & combattit à pied à la tête d'un de ſes bataillons anglois. Les troupes avoient un petit boſquet à paſſer; ce qui leur donna le temps d'avertir les autres corps du danger qui les menaçoit. Le Duc d'Aremberg & Mr de Neuperg accoururent avec leurs Autrichiens & formèrent leur armée vis-à-vis de celle des François auſſi bien que les circonſtances le permettoient. Ce champ de bataille n'ayant que 1200 pas de front, obligea les alliés à ſe mettre ſur 7 ou 8 lignes. Les François ne leur laiſſèrent pas le temps de finir tranquillement leur diſpoſition; la maiſon du Roi les attaqua, perça quatre lignes de cavalerie, renverſa tout ce qu'elle

rencontra & fit des prodiges de valeur : elle auroit peut-être remporté l'honneur de cette journée, si elle n'avoit pas sans cesse trouvé de nouvelles lignes à combattre. Ces attaques réitérées l'ayant mise en désordre, le régiment de Stirheim autrichien s'en apperçut & la fit reculer à son tour. Cela n'auroit pas fait perdre la bataille aux François : la véritable cause ne doit s'attribuer qu'au mouvement imprudent de Mr de Harcourt & de Mr de Grammont. Ils étoient à la droite de l'armée avec la brigade des gardes-françoises ; ils quittent leur poste sans ordre & s'avisent de prendre en flanc la gauche des alliés qui tiroit vers le Mein : par cette manœuvre ils empêchèrent leurs batteries, qui étoient au delà du Mein & qui incommodoient beaucoup les alliés, de tirer. Les gardes françoises ne soutinrent pas la première décharge des Autrichiens ; elles prirent la fuite d'une manière honteuse & se précipitèrent dans le Mein, où elles se noyèrent ; d'autres portèrent le découragement & l'épouvante dans le reste de l'armée. Le Prince Louis de Bronswic, qui servoit dans les troupes autrichiennes, eut toutes les peines du monde à persuader au Roi d'Angleterre de faire avancer les Anglois ; ce furent cependant eux qui décidèrent les François à la retraite & à repasser le Mein. Les François plaisantèrent là-dessus. On appela cette action *la journée des bâtons rompus*, parce que Mr de Harcourt & Mr de Grammont n'avoient attaqué que dans l'espérance d'obtenir le bâton de Maréchal comme une récompense due

à leur valeur : on donna aux gardes françoifes le fobriquet de *canards du Mein :* on pendit une épée à l'hôtel de Noailles avec l'infcription, *point homicide ne feras.* Sans doute que ce Maréchal ne devoit pas fe tenir auprès de fa batterie au-delà du Mein. S'il avoit été préfent à l'armée, il n'auroit jamais permis aux gardes françoifes d'attaquer fi mal à propos, & fi les troupes étoient demeurées dans leur pofte, jamais les alliés ne les y auroient forcés. Cette journée ne valut au Roi d'Angleterre que des fubfiftances pour fes troupes. Le canon des Hanovriens fut bien fervi : quelques régimens de leurs troupes & quelques régimens autrichiens, furtout celui de Stirheim, fe diftinguèrent. Mr de Neuperg eut le plus de part au gain de cette bataille & fut bien fecondé par le Prince Louis de Bronfwic. Je fais d'un officier qui fe trouva fur les lieux, que le Roi d'Angleterre fe tint pendant toute la bataille devant fon bataillon hanovrien, le pied gauche en arrière, l'épée à la main & le bras étendu, à peu près dans l'attitude où fe mettent les maîtres d'efcrime pour pouffer la quarte : il donna des marques de valeur, mais aucun ordre relatif à la bataille. Le Duc de Cumberland combattit avec les Anglois à la tête des gardes ; il fe fit admirer par fa bravoure & par fon humanité : bleffé lui-même, il voulut que le chirurgien panfât avant lui un prifonnier françois criblé de coups. Les alliés ne penfèrent point à pourfuivre les François, ils ne penfèrent qu'à trouver des fubfiftances dans leur magafin de

Hanau. Le vainqueur, après avoir soupé sur le champ de bataille, poursuivit incessamment sa route pour se rapprocher de ses vivres. Ce qu'il y eut de fort extraordinaire, c'est qu'après cette bataille gagnée le Lord Stairs pria par un billet le Maréchal de Noailles d'avoir soin des blessés qui se trouvoient sur le champ de bataille que les vainqueurs abandonnoient. Comme les alliés portoient tous des rubans verts sur leurs chapeaux, on attacha une branche de laurier à celui du Roi, qui la porta sans scrupule: ce sont des misères, mais elles peignent les hommes. Cette victoire ne fit pas autant de plaisir au Roi de Prusse qu'en avoit ressenti le Roi d'Angleterre. Il étoit à craindre que le ministère françois, peu ferme, & découragé par une suite de revers, ne sacrifiât la gloire de Louis XV & les intérêts de l'Empereur, pour se tirer des embarras toujours renaissans qui l'environnoient. Pour éclairer les démarches des alliés, le Roi fit partir le jeune Comte Finck, sous prétexte de féliciter le Roi d'Angleterre sur sa victoire, mais réellement pour veiller à la conduite du Lord Carteret & pour découvrir les négociations qui pourroient s'entamer dans ce camp. Le Prince de Hesse, Guillaume, frère du Roi de Suède, étoit très-bien intentionné pour les intérêts de l'Empereur. On se servit de son canal pour faire parvenir au Lord Carteret quelques propositions d'accommodement tendantes à concilier la Bavière & l'Autriche; mais cet Anglois ne fut pas assez fin pour dissimuler le fond de ses

pensées, & l'on s'apperçut qu'il ne vouloit point d'accommodement, que son maître vouloit la guerre, la Reine de Hongrie le trône impérial pour son époux, & que les uns & les autres désiroient également la ruine du Bavarois. Le Roi d'Angleterre abandonna bientôt le caractère de protecteur de l'Empire qu'il avoit pris; un rôle d'emprunt est difficile à soutenir, on n'est jamais bien que soi-même. Il refusa avec fierté les dédommagemens que divers souverains lui demandoient pour le dégât que ses troupes avoient commis dans leur pays, & refusa de même le payement des denrées & des fourrages que ces princes lui avoient livrés. Il se servit d'une expression singulière dans une pièce qu'il fit imprimer pour éluder ces bonifications; il y dit: "que c'est le moins que les princes de l'Em-" pire puissent faire que de défrayer l'armée de leur " libérateur & de leur sauveur; que cependant il avi-" seroit à les payer selon que ces Etats se condui-" roient envers lui." Cette hauteur acheva d'aliéner les esprits. Le monarque le plus despotique ne s'exprime pas en termes plus impérieux. Le Roi agissoit par intérêt; Carteret étoit violent; ces sortes de caractères n'emploient que rarement des expressions modérées.

Pendant que tous ces événemens s'étoient passés sur le Mein, le Prince de Lorraine poursuivoit les François jusqu'au bord du Rhin. Son armée étoit partagée en trois colonnes; tandis qu'elle s'avançoit vers les frontières de l'Alsace, lui & le Maréchal de

Khevenhuller fe rendirent à l'armée angloife; ce qui étoit d'autant plus facile que Mr de Noailles avoit repaffé le Rhin à Oppenheim. Le Roi d'Angleterre voulut établir un concert moyennant lequel les mouvemens des deux armées feroient fi bien compaffés les uns avec les autres, qu'ils tendroient au même but, qui étoit, felon le projet dont on convint, de reprendre la Lorraine. A cette fin le Roi d'Angleterre devoit paffer le Rhin à Maïence & fe porter en droiture en Alface, pour faciliter au Prince de Lorraine les moyens de paffer le Rhin à Bâle, de prendre la Lorraine, & enfuite de diftribuer les troupes victorieufes en quartiers d'hiver, tant en Bourgogne qu'en Champagne. Ces deffeins étoient vaftes, l'exécution répondit mal à leur grandeur. Le Roi d'Angleterre, qui ne fe voyoit arrêté par aucune difficulté, paffa le Rhin à Maïence & fe porta fur Worms. Le Prince de Lorraine, moins heureux, fit paffer quelques troupes dans une île du Rhin & quelques Hongrois à l'autre bord; celles-là furent repouffées avec perte: l'île du Rhin fut abandonnée & ce Prince traîna languiffamment dans le Brifgau la fin d'une campagne dont les commencemens avoient été fi brillans. Le camp de Worms devint alors par l'inaction des troupes le centre des négociations. Les François fe fervirent de toutes fortes de voies pour tâter le terrain: ils firent des ouvertures au Lord Carteret & hazardèrent quelques propos pour fonder le guet & voir à quelles conditions on pourroit convenir de la paix. Les deffeins

du Roi d'Angleterre alloient beaucoup au delà de tout ce que la France pouvoit lui offrir avec bienséance. Le Roi George, qui savoit que le Roi de Prusse étoit informé de ses pourparlers, voulut se servir de ces circonstances pour lui faire illusion. Il lui communiqua un projet de pacification, par lequel la France s'offroit d'assister la Reine de Hongrie dans la conquête de la Silésie, à condition que celle-ci reconnût l'Empereur & le remît dans la paisible possession de la Bavière. Le Lord Hindfort se rendit en Silésie où le Roi étoit alors, pour lui faire cette ouverture ; mais c'étoit d'un air si empressé, qu'au lieu de convaincre ce prince de la vérité de la chose, on lui fit soupçonner que ces propositions de la France étoient fausses & controuvées. Les dispositions du Roi d'Angleterre envers la Prusse étoient trop connues ; sa mauvaise volonté se manifestoit à l'égard du Comte de Finck. Tout cela confirma le Roi dans l'opinion que cette communication cordiale étoit un piége que lui tendoit la politique rusée de Carteret ; il répondit cependant au Lord Hindfort, qu'il étoit très-sensible aux marques d'amitié que le Roi d'Angleterre lui donnoit dans cette occasion, mais que comptant sur la bonne foi de la Reine de Hongrie, sur la sagesse du Roi George & sur sa garantie même, il étoit sûr que ces deux puissances n'entreroient jamais dans des vues aussi opposées à leurs engagemens, & dont l'accomplissement seroit plus difficile à effectuer qu'on ne le pensoit. Le ministre anglois ne s'attendoit pas à cette réponse

& ne put empêcher que ſon mécontentement n'éclatât ſur ſon viſage. Mais quelle apparence que le Roi de France eût recours à un expédient auſſi ridicule pour moyenner ſa paix avec l'Impératrice Reine, que celui de ſe plonger dans une nouvelle guerre & de ſe rendre lui-même l'artiſan de la grandeur de la maiſon d'Autriche, que les intérêts permanens de ſon royaume l'obligeoient à rabaiſſer ? N'étoit-il pas plus naturel de ſuppoſer que c'étoit une fable inventée par le Lord Carteret, pour indiſpoſer le Roi de Pruſſe contre la France ? Carteret ne pouvoit-il pas raiſonner ainſi : Le Roi de Pruſſe eſt vif, il prend feu aiſément, une ouverture pareille à celle que nous lui faiſons, le tranſportera de colère ; le Lord Hindfort en profitera en l'aigriſſant au point de le faire déclarer contre la France, & en ce cas nous aurons achéte ce ſecours à bon marché ? Il faut avouer cependant que cet avis du Lord Hindfort étoit accompagné de détails ſi ſpécieux, qu'il méritoit qu'on s'en éclaircît avant que de le rejeter tout à fait. Voici ces détails : un certain Hertzel, émiſſaire de la France, étoit venu chez l'Electeur de Maïence pour inſinuer à ce prince les propoſitions qu'il vouloit faire parvenir aux Anglois. Les intrigues des Autrichiens avoient fait élire ce Comte d'Oſtein Electeur de Maïence à la place de Schœnborn qui avoit couronné Charles VII. C'étoit une créature des Autrichiens ; il étoit de plus ſoudoyé par les Anglois, auxquels il s'étoit vendu ſans réſerve. On envoya le Comte de Finck à Maïence

pour éclaircir ce fait, & l'on mit tout en mouvement en France pour voir s'il y auroit moyen de pénétrer la vérité : toutes ces peines furent perdues. Peut-être que Hertzel avoit tenu de lui-même des propos qui donnèrent lieu à cette histoire ; c'étoit un abyme de mauvaise foi ; il auroit fallu un nouvel Oedipe pour expliquer ce mystère.

Une négociation plus importante commençoit à se lier alors. La cour de Versailles se proposoit de faire entrer le Roi de Sardaigne dans les intérêts de la France & de l'Espagne. Il subsistoit à la vérité un traité provisionnel entre Charles Emanuel & Marie Thérèse, mais conçu avec tant d'ambiguité & en termes si généraux, qu'on pouvoit le rompre sans manquer de foi. La négociation des François avançoit à Turin, & auroit pu se conclure, si les François & les Espagnols n'eussent pas trop marchandé sur de petits intérêts. Le Lord Carteret fut informé de ce qui se tramoit à Turin. Il ne marchanda point : ses offres, aux dépens des Autrichiens, surpassèrent celles des François, & il l'emporta auprès du Roi de Sardaigne. Par ce traité la Reine de Hongrie lui cédoit le Vigévanasc, le Tortonois & une partie du duché de Parme, & le Roi de Sardaigne lui garantissoit tout ce qu'elle possédoit en Italie, s'engageant à la défendre de toutes ses forces. Ce traité fut ainsi arrangé & conclu à Worms. La cour de Vienne étoit outrée des cessions que les Anglois l'obligeoient de faire sans cesse : on y envisageoit les Anglois comme de plai-

ſans garans de la pragmatique Sanction, qui l'ébréchoient ſans ceſſe. Le Roi de Pruſſe jugea cette diſpoſition favorable pour inſpirer aux Autrichiens des ſentimens plus pacifiques ; il leur fit repréſenter que le rôle qu'ils jouoient en Europe ne leur étoit pas convenable ; que ſi l'Empereur paſſoit pour la marionette de Louis XV, ils paſſoient eux pour être celle de George II, & que la paix étoit pour eux le ſeul moyen de ſe tirer de la tutelle de l'Angleterre. Ces repréſentations les piquèrent d'autant plus que les faits étoient véritables ; mais cela n'empêcha pas que l'eſpoir de conquérir la Lorraine ne les entraînât à pourſuivre leurs meſures. Le Roi de Pruſſe vouloit la paix ; il prêchoit la modération à toutes les puiſſances ; il tâchoit d'adoucir les unes & d'arrêter les autres. C'étoit beaucoup que d'empêcher qu'on ne jetât de l'huile dans le feu, il ſe ſeroit éteint à la fin faute d'aliment. Mais les meilleures intentions ne s'accompliſſent pas toujours. Les guinées angloiſes commençoient à mettre en fermentation la république de Hollande. Ceux qui étoient du parti d'Orange vouloient la guerre ; les vrais républicains vouloient le maintien de la paix. La force des guinées l'emporta enfin ſur l'éloquence des meilleurs citoyens, & les Provinces Unies épousèrent les intérêts de la Reine de Hongrie qui leur étoient étrangers, & les deſſeins de Carteret qu'ils ignoroient : ils envoyèrent * 20,000 hommes pour renforcer

* Août.

l'armée de Worms, dont 14,000 la joignirent & le reste se débanda.

Le Maréchal de Noailles, après avoir passé une partie de cette campagne derrière le Speyerbach, abandonna cette position pour se rapprocher de Landau, & se trouver à portée de joindre le Maréchal de Coigni qui avoit pris le commandement des troupes du vieux Broglio, au cas que le Prince de Lorraine forçât le passage du Rhin & pénétrât en Alsace. Le Roi George suivit les François jusqu'au Speyerbach, où il termina les opérations de cette campagne, après avoir fait raser les lignes que les François avoient fait construire sur ses bords. Il retourna à Hanovre, & les troupes prirent des quartiers dans le Brabant & dans l'évêché de Munster. George, pendant son séjour à Hanovre, maria sa fille Marie avec le Prince royal de Danemarck; après quoi il prit le chemin de Londres, pour y faire à son Parlement, dans une harangue pompeuse, le récit de ses exploits. Pour se convaincre du peu de suite qu'il y a dans les actions des hommes, il n'y a qu'à faire l'analyse de cette campagne. On assemble une armée sur le Mein, sans pourvoir à ses subsistances: la faim & la surprise obligent les alliés à se battre; ils sont vainqueurs des François; ils passent le Rhin; ils vont à Worms: le Speyerbach les arrête, sans qu'ils trouvent des expédiens pour en déposter les ennemis; ils avancent enfin sur le Speyerbach, que Mr de Noailles leur abandonne, & ils ne reçoivent les secours des Hollandois que

pour prendre des quartiers d'hiver dans le Brabant & dans la Westphalie. Rien n'est conséquent dans cette conduite; elle ressemble à l'opération d'un chimiste qui cherchant la pierre philosophale, trouve une couleur dont il pouvoit se passer. Ce n'est point dans l'intention de critiquer la conduite du Roi d'Angleterre que nous faisons ces réflexions, car bien d'autres généraux en ont fait autant; mais seulement pour convaincre les lecteurs que l'espèce humaine n'est pas aussi raisonnable qu'on voudroit le persuader. Le peu de succès qu'eurent les Autrichiens & les Anglois dans cette campagne de 1743, donna aux François le temps de se reconnoître & de prendre quelques mesures. Ils avoient à la vérité perdu la Bavière; mais leur amour-propre étoit flatté d'avoir empêché leurs ennemis de passer le Rhin & de pénétrer en Alsace. Si la fortune changea souvent de parti dans cette guerre, l'intérêt ne changea pas moins la politique des souverains. Nous avons dit que le Roi de Sardaigne avoit signé le traité de Worms. Ce traité fut publié dans le temps même qu'il négocioit encore avec la France & l'Espagne, & qu'on s'attendoit à Versailles à recevoir d'un jour à l'autre des nouvelles de la conclusion du traité. Les ministres de Louis XV ne furent pas les maîtres de dissimuler leur ressentiment, & trouvant dans la conduite du Roi de Sardaigne des marques de duplicité & de mépris, ils éclatèrent. Le ministre de France fut incessamment rappelé de Turin; un corps de 10,000 hommes de troupes

françoises se joignit au Marquis de la Mina, qui commandoit sous Don Philippe dans la rivière de Gènes. La Mina, pour forcer les passages du Piémont, tenta de pénétrer par Château-Dauphin; mais le Roi de Sardaigne l'avoit prévenu; il s'y étoit retranché & occupoit deux forts qui sont sur des collines à droite & à gauche du passage. Les Sardes défendirent si vigoureusement cette gorge, que les François & les Espagnols repoussés de tous côtés se retirèrent en Dauphiné, après avoir perdu 6,000 hommes dans cette expédition infructueuse. La facilité qu'eut la cour de Vienne à faire entrer le Roi de Sardaigne dans son alliance, lui persuada qu'elle pourroit se procurer un avantage semblable en Russie, pour fortifier par son assistance ce qu'elle appeloit la bonne cause. La France le sut & renvoya le Marquis de la Chétardie à Péterbourg pour s'opposer aux desseins de ses ennemis. Cet Envoyé, qui par son adresse avoit placé Elisabeth sur le trône, compta de recevoir dans sa mission des marques de reconnoissance de cette cour; il n'en emporta que des témoignages d'ingratitude. Ce pays étoit en grande fermentation. Tant de souverains déposés avoient indisposé ceux des grands qui avoient tenu à leur fortune; il ne manquoit qu'un chef à la rebellion pour la faire éclater. Les puissances qui vouloient à toute force des secours de la Russie & qui ne pouvoient les obtenir, profitèrent de ces germes de mécontentement qui commençoient à fermenter, pour tramer contre l'Impératrice une conspiration qui par

bonheur

bonheur pour cette Princeſſe fut découverte. Pour développer cette dangereuſe intrigue, il faut rappeler que la cour de Vienne avoit vu avec chagrin la cataſtrophe qui perdit le Prince Antoine de Bronſwic & ſon épouſe : c'étoit aſſez que la France eût travaillé à cette révolution pour la rendre odieuſe, d'autant plus qu'il étoit à préſumer que l'Impératrice Eliſabeth n'oublieroit pas le ſervice que la France lui avoit rendu, & marqueroit plus de prédilection pour cette puiſſance que pour l'Autriche, ſurtout à cauſe de la proche parenté de la Reine de Hongrie avec la famille détrônée. Cette ſuppoſition étoit ſuffiſante pour que le miniſtre de Vienne ſe crût en droit de tout entreprendre pour travailler à la ruine de l'Impératrice de Ruſſie. Le Marquis de Botta Adorno, Envoyé de la Reine de Hongrie à Péterſbourg, avoit des inſtructions ſecrètes pour ourdir cette trame : il étoit dans cette cour comme un levain qui aigriſſoit les eſprits de ceux qu'il fréquentoit ; il excita des femmes & s'aſſocia avec des perſonnes de tout rang & de tout caractère : il ajouta la calomnie à la trahiſon, en aſſurant de la protection du Roi de Pruſſe ceux qui travailleroient pour ſon beau-frère & pour ſon neveu le jeune Empereur détrôné. L'intention du Marquis de Botta en ſe ſervant du nom du Roi dans cette intrigue étoit de brouiller ce prince avec la Ruſſie, en cas que la conjuration fût découverte. Elle le fut effectivement ; mais le knout apprit à l'Impératrice de Ruſſie que Botta en étoit l'auteur. La choſe ſe découvrit par un Ruſſe étourdi & plein de vin qui tint quelques

propos féditieux dans un des caffés de Péterfbourg. Il fut arrêté par la police : lui & ceux de fes complices qu'on arrêta, avouèrent tout par la crainte des tourmens. On arrêta 40 perfonnes à Mofcow, dont la dépofition fut femblable à celle des premiers. La Comteffe Beftuchew eut la langue coupée, la femme d'un Beftuchew, frère du Miniftre, fut reléguée en Sibérie, & un grand nombre de perfonnes durent les jours infortunés qu'elles pafsèrent dans la fuite aux féductions du Marquis de Botta. Ce Miniftre avoit eu la précaution de fe faire relever par un nouveau Miniftre avant que la conjuration éclatât, pour ne point expofer fa perfonne & fon caractère, au cas que les chofes ne réuffiffent point. Il étoit accrédité à la cour de Berlin lorfque la conjuration fe découvrit. Le Roi ayant appris ce qui fe paffoit en Ruffie, lui fit défendre la cour, & il fe joignit à l'Impératrice de Ruffie pour en demander fatisfaction à la Reine de Hongrie, parce que Botta avoit également offenfé l'Impératrice & le Roi de Pruffe. Ce qu'il y avoit d'odieux dans la conduite de Botta réjaillit en partie fur fa cour. Si les François donnèrent l'exemple d'une femblable entreprife, les Autrichiens ne devoient pas les imiter. Que deviendroit la fureté publique & celle des Rois mêmes, fi l'on ouvroit la porte aux rebellions, aux empoifonnemens, aux affaffinats ? Quelle jurifprudence peut autorifer de telles entreprifes ? La politique n'a-t-elle pas des voies honnêtes dont elle peut fe fervir, & faut-il perdre tous les fentimens de probité & d'honneur pour des

vues d'intérêt qui même ſont trompeuſes? Il eſt fâcheux que dans ce XVIII ſiècle, plus humain, plus éclairé que ceux qui l'ont précédé, la France & l'Autriche ayent de ſemblables reproches à ſe faire.

La Reine de Hongrie n'avoua ni ne déſavoua ſon Miniſtre. Cette fauſſe démarche de la cour de Vienne pouvoit fournir à celle de Berlin les moyens de s'unir plus étroitement avec celle de Péterſbourg. Le Roi en écrivit à Mr de Mardefeld, ſon Miniſtre auprès de l'Impératrice. Cet habile négociateur eſſaya de donner plus d'étendue au traité qui ſubſiſtoit entre les deux puiſſances. Après bien des longueurs il ne put obtenir qu'une garantie aſſez vague des Etats pruſſiens, conçue en termes ſi ambigus, qu'il ne valoit pas la peine de l'avoir. Quoique ce traité n'eût aucune force, il pouvoit en impoſer aux cours mal intentionnées à l'égard de la Pruſſe: pour faire illuſion, un ſtras vaut un diamant. C'étoit le Comte Beſtuchew qui diſſuadoit l'Impératice de conclure une alliance plus intime avec le Roi de Pruſſe. Mr de la Chétardie, mécontent de ce Miniſtre, travailloit à le déplacer; Mr de Mardefeld fut autoriſé à le ſeconder: l'expérience de Mardefeld ne put rien contre l'étoile de Beſtuchew. Nous nous réſervons à parler plus amplement dans la ſuite de cet ouvrage de toutes les intrigues des miniſtres à la cour de Ruſſie. Les cours étrangères intriguoient également à Berlin. Les Anglois ne quittoient pas leur projet d'engager inſenſiblement le Roi dans la guerre qu'ils faiſoient

à la France ; & les François désiroient qu'il vînt à leur secours & les assistât par quelque diversion. Sur ces entrefaites Voltaire arriva à Berlin. Comme il avoit quelques protecteurs à Versailles, il crut que cela suffisoit pour se donner les airs de négociateur. Son imagination brillante s'élançoit sans retenue dans le vaste champ de la politique. Il n'avoit point de lettre de créance, & sa mission devint un jeu, une simple plaisanterie.

Dans cette paix dont jouissoit la Prusse deux objets intéressans lui étoient toujours présens, le soutien de l'Empereur, & la paix générale. Pour ce qui regardoit l'Empereur, comme la France l'avoit abandonné, le seul moyen qu'il y eût pour le soutenir, étoit de former, comme nous l'avons dit, une ligue des princes de l'Allemagne, qui levassent l'étendard pour secourir le chef de l'Empire germanique. On avoit déjà essayé d'inspirer ces sentimens aux souverains de l'Allemagne, mais en vain. Le Roi, pour essayer par de nouveaux efforts s'il ne pourroit pas les déterminer à ce que leur intérêt & la gloire demandoient d'eux, entreprit lui-même de s'aboucher avec quelques uns d'entr'eux. Sous prétexte de rendre visite aux Margraves de Bareuth & d'Anspach ses soeurs, il se rendit dans l'Empire ; il poussa même jusqu'à Hohen-Oettingen, feignant la curiosité de voir les débris de l'armée bavaroise ; mais dans le fond pour délibérer avec le Maréchal de Seckendorff sur les ressorts qu'on pourroitmettre en jeu pour assister l'Empereur. Toutes les tenta-

tives, toutes les repréſentations, toutes les raiſons furent inutiles. Les enthouſiaſtes de la maiſon d'Autriche ſe ſeroient ſacrifiés pour elle, & ceux qui étoient attachés à l'Empereur étoient ſi intimidés par tant de revers qui accabloient ce Prince, qu'ils croyoient perdre leurs Etats au moment même où ils ſe réſoudroient à le ſecourir. La Ducheſſe douairière de Wurtemberg ſe trouvoit alors à Bareuth; elle déſira que le Roi lui rendît ſes fils, dont elle lui avoit confié l'éducation. Le Roi jugea qu'il ſeroit plus décent que ces Princes partiſſent ſous de plus favorables auſpices; pour cet effet, il obtint de l'Empereur une diſpenſe d'âge avant le terme ordinaire. C'étoit un moyen d'attacher ces jeunes Princes aux intérêts de la France & de la Bavière.

1743.---En penſant à la politique, le Roi ne négligeoit pas le gouvernement intérieur de ſes Etats. Les fortifications de la Siléſie avançoient à vue d'oeil. On fit le grand canal de Plauen pour abréger la communication de l'Elbe à l'Oder. On avoit creuſé le port de Stettin & rendu navigable le canal de la Swine. Des manufactures de ſoie s'élevèrent; l'inſecte qui produit cette matière précieuſe, devint une ſource nouvelle de richeſſe pour les habitans de la campagne, & l'on ouvrit toutes les portes à l'induſtrie. L'Académie des Sciences fut renouvelée; les Euler, les Lieberkuhn, les Pott, les Marggraf en devinrent les ornemens. Mr de Maupertuis, ſi célèbre par ſes connoiſſances & par ſon voyage de Lapponie, devint le préſident de cette compagnie. Ainſi finit

l'année 1743. Toute l'Europe étoit en guerre, tout le monde intriguoit. Les cabinets des princes agiſſoient avec plus d'activité que les armées. La guerre avoit changé de cauſe. Il ne s'agiſſoit au commencement que du ſoutien de la maiſon d'Autriche; & alors, que de ſes projets de conquête. L'Angleterre commençoit à gagner un aſcendant dans la balance des pouvoirs qui ne pronoſtiquoit que des malheurs à la France; la fermeté de l'Impératrice Reine dégénéroit en opiniâtreté, & la généroſité apparente du Roi d'Angleterre en vil intérêt pour ſon électorat. Mais la Ruſſie demeuroit encore en paix. Le Roi de Pruſſe, toujours occupé à tenir en équilibre les puiſſances belligérantes, ſe flattoit d'y parvenir, ſoit par des inſinuations amicales, ſoit par des déclarations plus fortes, ſoit même par quelque oſtentation. Mais que ſont les projets des hommes! L'avenir leur eſt caché; ils ignorent ce qui doit arriver le lendemain, comment pourroient-ils prévoir les événemens que l'enchaînement des cauſes ſecondes amènera dans ſix mois? Les conjonctures les forcent ſouvent d'agir malgré leur volonté. Dans ce flux & reflux de la fortune, la prudence ne peut que s'y prêter, agir conſéquemment, ne point perdre ſon ſyſtème de vue; mais jamais elle ne pourra tout prévoir.

CHAPITRE IX.

Des négociations de l'année 1744 & de tout ce qui précéda la guerre que la Prusse entreprit contre la maison d'Autriche.

LES affaires de l'Empire s'embrouilloient de plus en plus. Les succès des Autrichiens faisoient éclater leur ambition. Il n'étoit plus douteux qu'ils ne voulussent détrôner l'Empereur; le Roi d'Angleterre travailloit sourdement au même but. La foiblesse de Charles VII & l'énormité des prétentions de la Reine de Hongrie avertissoient surtout les princes amoureux de leur liberté, qu'ils ne feroient pas long-temps spectateurs d'une guerre où leur intérêt & leur gloire exigeoient de ne pas laisser prendre le dessus aux anciens ennemis de la liberté germanique. A ces considérations générales il s'en joignoit de plus fortes pour le Roi de Prusse. Ni la Reine de Hongrie, ni le Roi d'Angleterre ne savoient assez bien dissimuler leur mauvaise volonté; elle se manifestoit en toute rencontre. Marie Thérèse se plaignant au Roi George des cessions qu'il l'obligeoit de faire, surtout de celle de la Silésie, George lui répondit: « Madame, ce qui est bon à « prendre, est bon à rendre.» Cette anecdote est

certaine, & l'auteur a vu la copie de cette lettre. Enfin l'on savoit que l'Angleterre & l'Autriche se proposoient de forcer la France à faire sa paix, de manière que la garantie de la Silésie n'y fût pas insérée. Qu'on ajoute à ces choses la conduite du Marquis de Botta à Péterbourg, & il paroîtra clair que le Roi de Prusse n'avoit pas tort d'être sur ses gardes, & de se préparer même à la guerre, si la nécessité la rendoit nécessaire. Comme le Roi s'étoit toujours défié des ennemis avec lesquels il avoit fait la paix, il avoit eu une attention particulière à se préparer à tout événement. Une bonne économie avoit en quelque manière réparé les brèches de la dernière guerre, & l'on avoit amassé des sommes qui pouvoient suffire, en les employant avec prudence, aux frais de deux campagnes. A la vérité les forteresses étoient plutôt ébauchées qu'en état de défense ; mais les augmentations dans l'armée étoient achevées, les munitions de guerre & de bouche amassées pour une campagne. En un mot, l'acquisition de la Silésie ayant donné de nouvelles forces à l'Etat, la Prusse étoit capable d'exécuter avec vigueur les desseins de celui qui la gouvernoit. Il restoit à prendre des mesures pour ne rien appréhender de ses voisins, surtout pour se conserver le dos libre, si l'on se proposoit d'agir d'un autre côté. De tous les voisins de la Prusse l'empire de Russie mérite le plus d'attention, comme le plus dangereux : il est puissant, & il est voisin. Le Roi appréhendoit moins le nombre de ses troupes que cet essaim

de Cosaques & de Tartares qui brûlent les contrées, tuent les habitans ou les amènent en esclavage; ils font la ruine des Etats qu'ils inondent. D'ailleurs à d'autres ennemis on peut rendre le mal pour le mal, ce qui devient impossible à l'égard de la Russie, à moins d'avoir une flotte considérable pour protéger & nourrir l'armée qui dirigeroit ses opérations sur Pétersbourg même. Dans la vue de se concilier l'amitié de la Russie, le Roi mit tout en œuvre pour y parvenir; il poussa même ses négociations jusqu'en Suède. L'Impératrice Elisabeth se proposoit alors de marier le Grand Duc son neveu, afin de s'assurer d'une lignée. Quoique son choix ne fût pas fixé, son penchant la portoit à donner la préférence à la Princesse Ulrique, sœur du Roi. La cour de Saxe avoit dessein de donner la Princesse Marianne, seconde fille d'Auguste, au Grand Duc, pour gagner du crédit à la faveur de cette alliance auprès de l'Impératrice. Le Ministre de Russie, dont la vénalité auroit mis sa maîtresse à l'enchère, s'il avoit trouvé quelqu'un d'assez riche pour la lui payer, vendit aux Saxons un contrat de mariage précoce. Le Roi de Pologne le paya, & n'eut que des paroles pour son argent. Rien n'étoit plus contraire au bien de l'Etat de la Prusse que de souffrir qu'il se formât une alliance entre la Saxe & la Russie, & rien n'auroit paru plus dénaturé que de sacrifier une princesse du sang royal pour débusquer la saxonne. On eut recours à un autre expédient.

De toutes les princeſſes d'Allemagne en âge de ſe marier, aucune ne convenoit mieux à la Ruſſie & aux intérêts pruſſiens que la Princeſſe de Zerbſt. Son père étoit Maréchal des armées du Roi & ſa mère Princeſſe de Holſtein, ſœur du Prince ſucceſſeur au trône de Suède, & tante du Grand Duc de Ruſſie. Nous n'entrons pas dans les détails minutieux de cette négociation; il ſuffit de ſavoir qu'il fallut employer plus de peine pour lui faire prendre de la conſiſtance, que s'il ſe fût agi de la choſe du monde la plus importante. Le père de la princeſſe même y répugnoit: luthérien comme on l'étoit du temps de la réforme, il ne voulut conſentir à voir ſa fille ſe faire ſchiſmatique, qu'après qu'un prêtre plus traitable lui eut démontré que la religion grecque étoit à peu près la même que la luthérienne. En Ruſſie Mr de Mardefeld cacha ſi bien au Chancelier Beſtuchew les reſſorts qu'il mettoit en jeu, que la Princeſſe de Zerbſt arriva à Péterſbourg au grand étonnement de l'Europe, & que l'Impératrice la reçut à Moſcow avec de ſenſibles marques de ſatisfaction & d'amitié. Tout n'étoit pas applani; il reſtoit encore une difficulté à vaincre: c'étoit que les jeunes promis étoient parens au degré de couſinage. Pour lever cet empêchement, on gagna les popes & les évêques, qui décidèrent que ce mariage étoit très-conforme aux lois de l'égliſe grecque. Le Baron de Mardefeld, non content de ce premier ſuccès, entreprit de transférer la priſon de la famille malheureuſe, de

Riga dans quelqu'autre lieu de la Ruſſie, & il y réuſſit. La ſureté de l'Impératrice demandoit qu'elle éloignât du voiſinage de Péterſbourg ces perſonnes, qu'une révolution avoit fait deſcendre du trône & qu'une autre révolution pouvoit y replacer. On les mena au delà d'Archangel, dans un lieu ſi barbare, que le nom même en eſt inconnu. Dans le temps que nous écrivons ces mémoires, le Prince Antoine Ulric de Bronſwic s'y trouve encore. Mr de Mardefeld & le Marquis de la Chétardie, qui ſe crurent forts après l'arrivée de la Princeſſe de Zerbſt, voulurent couronner l'œuvre en faiſant renvoyer le grand Chancelier Beſtuchew, ennemi de la France par caprice & attaché à l'Angleterre. C'étoit un homme ſans génie, peu habile dans les affaires, fier par ignorance, faux par caractère, double même avec ceux qui l'avoient acheté. Les intrigues de ces miniſtres eurent aſſez d'influence pour ſéparer les deux frères. Le grand Maréchal Beſtuchew fut envoyé à Berlin en qualité de Miniſtre plénipotentiaire de la Ruſſie; mais le Chancelier, trop bien ancré à la cour, ſe ſoutint contre tous les aſſauts qu'on lui donna. Mr de Mardefeld fut aſſez habile pour ne point paroître mêlé dans ces intrigues. Mr de la Chétardie, moins prévoyant, s'y montra à découvert. Dès-lors, ſans que la cour eût d'égard pour ſon caractère ni pour les ſervices qu'il avoit rendus, on l'obligea de quitter la Ruſſie avec précipitation & d'une manière peu honorable. Après que l'Impératrice ſe fut

déterminée au choix de la Princeſſe de Zerbſt pour le mariage du Grand Duc, on eut moins de peine à la faire conſentir à cèlui de la Princeſſe de Pruſſe Ulrique avec le nouveau Prince royal de Suède. C'étoit ſur ces deux alliances que la Pruſſe fondoit ſa ſureté. Une princeſſe de Pruſſe près du trône de Suède ne pouvoit être l'ennemie du Roi ſon frère, & une Grande Ducheſſe de Ruſſie, élevée & nourrie dans les terres pruſſiennes, devant au Roi ſa fortune, ne pouvoit le deſſervir ſans ingratitude. Quoiqu'on ne pût alors rendre l'alliance de la Ruſſie plus ſolide, ni remplacer le Chancelier Beſtuchew par un miniſtre mieux intentionné, on eut recours à d'autres moyens pour ouvrir un cœur à portes de fer : ce fut là la rhétorique dont Mr de Mardefeld ſe ſervit juſqu'à l'année 1745, pour tempérer la mauvaiſe volonté d'un homme auſſi mal diſpoſé. Tous ces faits que nous venons de détailler, montrent bien que le Roi de Pruſſe n'avoit pas parfaitement réuſſi dans ſes intrigues & que ce qu'il put obtenir de la Ruſſie ne répondoit pas entièrement à ſes eſpérances. C'étoit toujours beaucoup que d'avoir aſſoupi pour un temps la mauvaiſe volonté d'une puiſſance auſſi dangereuſe ; & qui gagne du temps a tout gagné. On fit encore un eſſai pour une aſſociation des princes de l'Empire. On pouvoit compter ſur le Landgrave de Heſſe, ſur le Duc de Wurtemberg, ſur l'Electeur de Cologne & l'Electeur Palatin ; on avoit ébranlé l'Evêque de Bamberg : mais il falloit acheter leur aſſiſtance ;

point d'argent, point de prince d'Allemagne. La France ne voulut point consentir aux subsides qu'il lui en eût coûté, & la chose manqua une troisième fois. Il auroit été à souhaiter qu'on eût pu s'entendre avec la cour de Saxe; mais on y rencontra plus d'obstacles que partout ailleurs. Le Roi de Pologne étoit mécontent de ce que la paix de Breslau ne l'avoit pas mis en possession de la Moravie; il croyoit conquérir des provinces à coups de plume. Il étoit jaloux de ce que la maison de Brandebourg avoit acquis la Silésie & de ce qu'il n'avoit rien gagné à cette guerre: il croyoit ses prétentions sur la succession de Charles VI les mieux fondées: il envioit la couronne impériale à l'Electeur de Bavière & détestoit les François, qu'il accusoit de l'avoir trompé. Des dispositions aussi favorables n'échappèrent pas à la cour de Vienne. Ce négociateur féminin, la vieille Demoiselle Kling, étoit toujours à Dresde; elle ménagea si bien l'esprit du Roi, de la Reine, du Comte * * * & du confesseur, qu'elle les amena à la résolution de s'allier avec la Reine de Hongrie. Bientôt la négociation ne rencontra plus d'obstacles. On conclut une alliance défensive entre l'Autriche, l'Angleterre & la Saxe, dont les articles secrets furent signés à Varsovie. Les parties contractantes se gardèrent bien de les publier. Cela n'empêcha pas que le Roi de Prusse ne s'en procurât une copie: & comme ce traité fut une des causes principales de la guerre que le Roi déclara dans la

ſuite à la Reine de Hongrie, il ſera néceſſaire que nous en rapportions quelques articles qui juſtifieront aux yeux de la poſtérité la guerre qu'elles produiſirent. Art. 2. " Pour cet effet les alliés s'enga- " gent derechef à une garantie toute expreſſe de " tout royaume, états, pays & domaines qu'ils " poſſèdent actuellement *ou doivent poſſéder en vertu* " *du traité d'alliance fait à Turin en* 1703, des " traités de paix d'Utrecht & de Bréda, du traité " de paix & d'alliance communément appelé la " quadruple alliance, du traité de pacification & " d'alliance conclu à Vienne le 10 Mars 1731, de " l'acte de garantie donné en conſéquence & paſſé " en loi de l'Empire le 11 Février 1732, de l'acte " d'acceſſion ſigné pareillement en conſéquence à " la Haye le 20 Février 1732, du traité de paix " ſigné à Vienne le 18 Novembre 1738, de l'ac- " ceſſion qui y a été faite & ſignée à Verſailles le " 3 Février 1739; tous leſquels traités ſont plei- " nement rappelés & confirmés ici, autant qu'ils " peuvent concerner les alliés, & qu'ils n'y ont " pas dérogé ſpécialement par le préſent traité." Quiconque lit cet article avec impartialité, doit y trouver le germe d'une alliance offenſive préparée contre le Roi de Pruſſe. La Reine de Hongrie ſe fait garantir des Etats qu'elle poſſédoit du temps de ces traités allégués & qu'elle a perdus par la ſuite. Si cette Princeſſe & le Roi d'Angleterre avoient agi de bonne foi, ne devoient-ils pas rappeler également dans cette alliance le traité de Breſ-

lau? Si nous dépouillons cet article du ſtile énigmatique dont il eſt enveloppé, on y voit une garantie formelle des Etats que l'Impératrice Reine doit poſſéder conformément à la pragmatique Sanction, & par conſéquent de la Siléſie. Mais l'article 13 de ce traité de Worms auquel le Roi de Pologne avoit accédé, explique même les moyens dont la cour de Vienne ſe ſervira pour récupérer ſes provinces perdues: le voici: Art. 13. " Et auſſitôt " que l'Italie ſera délivrée d'ennemis & hors de " dangers apparens d'être envahie derechef, non " ſeulement Sa Majeſté la Reine de Hongrie pourra " en retirer une partie de ſes troupes, mais ſi elle " le demande, le Roi de Sardaigne lui fournira ſes " propres troupes pour les employer à la ſureté " des Etats de Sa Majeſté la Reine en Lombardie, " afin qu'elle puiſſe ſe ſervir d'un plus grand nom- " bre des ſiennes *en Allemagne*; tout comme à la " réquiſition du Roi de Sardaigne, la Reine de " Hongrie fera paſſer ſes troupes dans les Etats " du dit Roi, s'il le falloit pour en défendre les " paſſages qu'une armée ennemie entreprendroit " de forcer, & pour délivrer d'ennemis tous les " Etats du Roi de Sardaigne & les mettre hors de " danger d'être envahis derechef." Voilà donc la Reine de Hongrie qui veut retirer ſes troupes d'Italie pour les employer en Allemagne. Contre qui ſera-ce? Contre la Saxe? elle a fait une alliance avec le Roi, Electeur de ce pays. Contre la Bavière? elle a ſi bien humilié l'Empereur, qu'elle

possède son patrimoine. Ce ne peut donc être que contre le Roi de Prusse qu'elle médite une nouvelle guerre. Le Roi d'Angleterre, selon les engagemens qu'il avoit pris par le traité de Breslau, devoit communiquer fidellement à celui de Prusse tous les traités qu'il feroit. Il se garda bien de rien dire de celui-ci. La raison en étoit claire. Ce qui s'étoit forgé à Worms & ce qui fut ratifié à Turin & à Varsovie, renversoit tout ce que le Roi d'Angleterre même avoit stipulé par le traité de Breslau. Ces nouvelles alliances furent communiquées aux Etats généraux, & ce fut de la Haye qu'on apprit ce qui en faisoit la teneur. Selon les règles de la saine politique, les cours de Vienne & de Londres n'auroient pas dû démasquer si vîte leurs desseins. Ces cours avoient encore les armes à la main & combattoient contre la France & l'Espagne, de la Lombardie au Rhin & même en Flandre. Ne pouvoit-on pas prévoir, à moins que le Roi de Prusse ne fût devenu entièrement stupide, qu'il n'attendroit pas de sang froid qu'on prît des mesures pour l'accabler, & que plutôt il feroit les derniers efforts pour prévenir les desseins de ses ennemis ? Il est évident que la Prusse ne trouvoit plus de sureté dans la paix de Breslau : il falloit donc en chercher ailleurs. La situation étoit critique. Il falloit, ou que le Roi s'abandonnât au hazard des événemens, ou qu'il prît un parti violent, sujet aux plus grandes vicissitudes. Les ministres représentoient à ce Prince, que quiconque

ſe trouve bien, ne doit pas ſe mouvoir; que c'eſt une mauvaiſe aſſertion en politique de faire la guerre pour l'éviter, & qu'il falloit tout attendre du bénéfice du temps. Le Roi leur répondoit que leur timidité les aveugloit; que c'étoit une grande imprudence de ne pas prévenir à temps un malheur, quand on a les moyens de s'en garantir; qu'il ſentoit qu'en faiſant la guerre il expoſoit ſa nobleſſe, ſes ſujets, ſon Etat & ſa perſonne à des hazards inévitables; mais que cette criſe demandoit une déciſion & qu'en pareils cas le plus mauvais parti étoit celui de n'en prendre aucun.

Pour voir d'un coup d'œil les raiſons que le Roi crut avoir de déclarer la guerre à la Reine de Hongrie & les raiſons que lui oppoſoient ſes miniſtres, nous ferons uſage d'un mémoire qu'il leur envoya écrit de ſa main, dont voici la copie: « Pour prendre un parti judicieux, il ne faut point « ſe précipiter. J'ai mûrement réfléchi ſur la « ſituation où nous trouvons, & voici les remarques « que je fais ſur la conduite de mes ennemis, en « la réſumant pour mieux conſtater leurs deſſeins. « 1) Pourquoi par la paix de Breſlau la Reine de « Hongrie s'eſt-elle ſi obſtinément opiniâtrée à ſe « réſerver les hautes montagnes de la haute Siléſie, « qui ſont d'un ſi modique rapport? Certaine- « ment l'intérêt n'y a aucune part. J'y découvre « un autre deſſein; c'eſt de ſe conſerver, par la « poſſeſſion de ces montagnes, des chemins avan- « tageux pour s'en aſſurer l'entrée lorſqu'elle le

“ jugera à propos. 2) Quelle raiſon a obligé les “ Autrichiens & les Anglois à s'oppoſer ſous main “ à la garantie du traité de Breſlau que Mardefeld “ négocioit à Péterſbourg, ſi ce n'eſt que cette ga-“ rantie empêchoit ces puiſſances de rompre le “ traité ? Vous répondez que la politique des An-“ glois eſt ſimple ; qu'ils veulent m'iſoler, afin “ que n'ayant d'autre garantie que la leur, je dé-“ pende uniquement d'eux. J'oſe demander à “ Meſſieurs les Miniſtres, ſi ſuppoſant aux Anglois “ l'une ou l'autre de ces intentions, elles nous “ ſont favorables ou déſavantageuſes ? 3) Pourquoi “ le Lord Carteret ne ſe hâte-t-il pas de terminer “ les petits différens au ſujet de quelques frontières “ litigieuſes entre le pays de Minden & celui de “ Hanovre, pour un péage des Hanovriens ſur “ l'Elbe, enfin pour les bailliages qui nous ſont “ hypothéqués dans le Mecklenbourg ? C'eſt qu'il “ ne ſe ſoucie point du tout d'établir une bonne “ harmonie entre nos deux cours. Le Comte de “ Podewils ſuppoſe que la maiſon de Hanovre a “ autant d'intérêt que celle de Brandebourg à ter-“ miner ces différens. Pourquoi-donc ne le fait-“ elle pas ? Mais le Roi d'Angleterre voudroit “ envahir le Mecklenbourg, Paderborn, Oſnabruck “ & l'évêché de Hildeſheim, & il voit que ces “ vues d'agrandiſſement ſont incompatibles avec “ une étroite liaiſon entre la Pruſſe & l'Angleterre. “ 4) Peut-on compter ſur les promeſſes d'un “ prince qui manque à ſes engagemens ? Le Roi

" d'Angleterre promit, lorſqu'il aſſembla l'année
" 1743 ſon armée ſur le Rhin, de ne rien entre-
" prendre, ni contre les Etats héréditaires de l'Em-
" pereur, ni contre ſa dignité ; & à préſent, con-
" jointement avec la Reine de Hongrie, il prend
" des meſures pour le forcer à l'abdication. 5)
" Rappelez-vous les intrigues du Marquis de Botta
" à la cour de Péterſbourg ; ne tendoient-elles
" pas à remettre la famille exilée ſur le trône ?
" Pourquoi ? Parce qu'il ſavoit que l'Impératrice
" Eliſabeth étoit dans nos intérêts & qu'il s'atten-
" doit que le Prince Antoine devant le rétabliſſe-
" ment de ſa famille à la cour de Vienne, il lui
" ſeroit à jamais dévoué & partageroit ſa haine
" pour tout ce qui eſt pruſſien. De plus, à quel
" deſſein fit-il uſage de mon nom dans cette abo-
" minable conjuration, ſi ce n'étoit pour me brou-
" iller avec l'Impératrice, au cas que ſa trame fût
" découverte ? C'étoit, dites-vous, par un effet de
" la tendreſſe que la Reine de Hongrie a pour ſes
" parens. Hélas ! trouvez-moi de grands princes
" qui reſpectent les liens du ſang. 6) Vous croy-
" ez qu'on ne doit pas mépriſer la garantie du
" traité de Breſlau qu'a donnée le Roi d'Angleterre.
" Et je vous réponds que toutes les garanties ſont
" comme des ouvrages de filigrane, plus propres à
" ſatisfaire les yeux qu'à être de quelque utilité.
" 7) Mais je veux bien vous abandonner tout ce
" que je viens de vous marquer. Vous ſera-t-il
" poſſible de donner une bonne interprétation

“ au traité de Worms & à celui de Varſovie?
“ Le langage des miniſtres autrichiens eſt que ce
“ traité n’a pour objet que l’Italie. Liſez les deux
“ articles que j’ai cités & vous verrez clairement
“ qu’ils regardent en général l’Allemagne & qu’en
“ particulier ces articles m’ont directement en vue.
“ 8) Cette alliance avec la Saxe eſt encore moins
“ innocente; elle livre aux Autrichiens un paſſage
“ & des ſecours pour m’attaquer dans mes propres
“ foyers. Vous ſoutenez que cette alliance ne s’eſt
“ faite que pour procurer des préſens réciproques
“ aux miniſtres qui ſont à la tête des affaires dans
“ les deux cours. En vérité je ne m’y attendois
“ pas; il faut avouer que vous avez l’eſprit tran-
“ ſcendant. 9) Voici une autre queſtion: Atten-
“ dra-t-on que la Reine de Hongrie ſoit délivrée de
“ tous ſes embarras, qu’elle ait la paix avec les
“ François, qu’elle force l’Empereur à l’abdication?
“ Attendra-t-on, dis-je, qu’elle puiſſe ſe ſervir de
“ toutes ſes forces, de celles des Saxons & de l’ar-
“ gent de l’Angleterre, pour nous attaquer avec
“ tous ces avantages au moment que nous ſerons
“ dépourvus d’alliés, & que nous n’aurons d’autres
“ reſſources que celles de nos propres forces? Vous
“ ſoutenez que la Reine de Hongrie ne terminera
“ pas cette guerre dans une ſeule campagne, que ſes
“ pays ſont ruinés, ſes revenus arriérés de dix ans, &
“ qu’elle ne ſentira ſon épuiſement qu’après la paix.
“ Je réponds que tout le monde ne convient pas
“ que ſes finances ſoient auſſi épuiſées que vous le

“ ſuppoſez. De vaſtes Etats lui fourniſſent de
“ grandes reſſources. Qu'on ſe ſouvienne qu'à la
“ fin de la guerre de Succeſſion, guerre qui avoit
“ englouti des tréſors, l'Empereur Charles VI ſou-
“ tint encore toute une campagne contre les Fran-
“ çois ſans ſubſides étrangers, lorſque la Reine Anne
“ fit la paix d'Utrecht ſéparément. Faut-il atten-
“ dre qu'Annibal ſoit aux portes pour ſe déclarer
“ contre lui ? Qu'on ſe ſouvienne qu'en l'année 1733
“ le Comte Zintzendorff parioit que les François ne
“ paſſeroient pas le Rhin, pendant qu'ils bombar-
“ doient & prenoient Kehl. La ſécurité ajoute que
“ lorſque le feu Roi acquit la Poméranie ultérieure,
“ tout le monde crut que la Suède feroit revivre tôt
“ ou tard ſes droits ſur cette province, & cependant
“ cela n'arriva pas. Cette comparaiſon eſt fauſſe,
“ & ce raiſonnement tombe de lui-même. Com-
“ ment mettre en parallèle un royaume ruiné,
“ épuiſé & démembré comme la Suède, avec la
“ puiſſante maiſon d'Autriche, qui loin d'avoir fait
“ des pertes, médite actuellement des conquêtes ?
“ Les partiſans outrés de la Reine de Hongrie ſou-
“ tiennent qu'il n'y a point d'exemple que la maiſon
“ d'Autriche ait commencé une guerre pour récu-
“ pérer des provinces perdues. Il ne faut citer de
“ tels faits qu'à des ignorans. Cette maiſon n'a-t-elle
“ pas voulu reconquérir la Suiſſe ? Combien de
“ guerres n'a-t-elle pas faites pour rendre la Hon-
“ grie héréditaire ? Et quelle étoit cette guerre en-
“ trepriſe par Ferdinand II pour chaſſer Fréderic V,

“ Electeur palatin, de la Bohème, dont il avoit été
“ élu Roi par les vœux des peuples ? Ne fut-ce pas
“ une guerre ſanglante que la maiſon d'Autriche fit
“ à Bethlem Gabor pour lui ravir la Tranſylvanie ?
“ Enfin qu'eſt-ce qui excite à préſent la Reine de
“ Hongrie à preſſer les François avec tant d'ardeur,
“ ſi ce n'eſt l'eſpérance de reconquérir l'Alſace, la
“ Lorraine, & de détrôner l'Empereur ? Raiſon-
“ noit-on bien à Vienne quand on y diſoit : il eſt
“ impoſſible que le Roi de Pruſſe nous attaque, car
“ aucun de ſes aïeux ne nous a fait la guerre ? Ne
“ nous trompons point : les exemples du paſſé,
“ fuſſent-ils même vrais, ne prouvent rien pour
“ l'avenir. Cette aſſertion-ci eſt plus ſûre : tout ce
“ qui eſt poſſible peut arriver. 10) Pour fortifier
“ tous ces argumens par des preuves plus palpables,
“ je n'ai qu'à vous rappeler un propos que Mr de
“ Molé, Général autrichien paſſant par Berlin,
“ tint à Mr de Schmettau : ma cour n'eſt pas aſſez
“ mal aviſée pour attaquer la Siléſie ; nous ſom-
“ mes alliés avec la cour de Dreſde ; le chemin de
“ la Luſace mène à Berlin le plus directement ; c'eſt
“ là où il nous convient de faire la paix. Vous direz
“ que Molé parloit au hazard. Mais voyez ce qui
“ confirme que le deſſein de faire la paix à Berlin
“ étoit celui de la cour de Vienne. Le Prince Louis de
“ Bronſwic avoit entendu parler de ce même plan à la
“ Reine de Hongrie, au ſervice de laquelle il étoit ;
“ il en avoit fait confidence à ſon frère le Duc ré-
“ gnant, & celui-là me l'avoit communiqué. Un

« aveu de la bouche de l'ennemi tient lieu d'une dé-
« monſtration. Je conclus que nous n'avons rien
« à gagner en attendant, mais tout à perdre ; qu'il
« faut donc faire la guerre & qu'il vaut mieux, s'il
« le faut, périr avec honneur que de ſe laiſſer ac-
« cabler avec honte quand on ne peut plus ſe dé-
« fendre."

Cependant le Roi ne ſe précipita point. Le temps n'étoit pas encore venu d'éclater ; il attendoit des conjonctures favorables, pour le faire avec tout l'avantage poſſible. Dans ce temps-là l'Empereur croyant ſes affaires déſeſpérées, envoya le Comte de Seckendorff à Berlin, pour engager le Roi de Pruſſe à le ſoutenir. Seckendorff ſe croyoit aſſez fort pour obliger la Saxe à changer de parti. Il aſſura que les François agiroient avec vigueur, que leurs intentions étoient ſincères : il preſſa beaucoup le Roi de ſe déclarer ; l'heure n'en étoit pas encore venue, & il lui fit la réponſe contenue dans ces points :

1) Avant de s'engager avec l'Empereur & la France, Sa Majeſté regarde comme un préalable que l'alliance du Roi avec la Ruſſie & la Suède ſoit conclue. 2) La Suède promettra de faire une diverſion dans le pays de Brème, en même temps qu'une armée françoiſe attaquera le pays de Hanovre. 3) La France promettra d'agir offenſivement ſur le Rhin & de pourſuivre vivement les Autrichiens, lorſque la diverſion que le Roi ſe propoſe de faire les attirera en Bohème. 4) La Bohème ſera démembrée des Etats de la Reine de Hongrie, & le Roi en

posſédera les trois cercles les plus voiſins de la Siléſie.
5) Les puiſſances alliées ne feront point de paix ſéparée, mais reſteront conſtamment unies pour travailler à l'abaiſſement de la nouvelle maiſon d'Autriche. L'article des conquêtes n'étoit ajouté à ce projet qu'à tout hazard, au cas que la fortune favoriſât cette entrepriſe. Il étoit prudent de s'accorder d'avance ſur un partage qui dans la ſuite auroit pu brouiller les alliés.

Ces meſures ſe prenoient cependant avec beaucoup de circonſpection. Le Roi connoiſſoit la molleſſe des François dans leurs opérations de guerre & le peu d'attachement qu'ils avoient montré pour les intérêts de leurs alliés; il n'y avoit que la néceſſité qui pût amener cette nouvelle liaiſon. Il falloit ſe préparer aux oppoſitions qu'on éprouveroit de la part de l'Angleterre, gouvernée par un roi vindicatif & un miniſtre fougueux. Le Parlement avoit accordé au Roi toutes les ſommes qu'il lui avoit demandées: ſoutenu de ces richeſſes, le Roi pouvoit faire ſortir des armées de terre & porter la guerre juſqu'au bout du monde. Cependant ces premières propoſitions d'alliance ne furent pas reçues à Verſailles avec l'accueil auquel on devoit s'attendre. On continua néanmoins à négocier, pour conduire cette criſe politique à une heureuſe fin. Deux pédans, l'un François & l'autre Allemand, s'étoient aviſés de former un projet d'aſſociation pour les cercles de l'Empire; l'un étoit le Sr de Chavigni & l'autre le Sr de Bunau; ils y procédèrent avec toutes les reſtrictions des for-

malités, ſelon les lois de l'Empire & la bulle d'or ; cet ouvrage lourd & peſant fut auſſitôt oublié que lu. Au lieu de penſer à cette aſſociation la cour de Verſailles prit, moyennant des ſubſides, les troupes heſſoiſes au ſervice de l'Empereur. Cela dérangea les meſures du Roi d'Angleterre, qui comptoit de les joindre à ſon armée. On eſſaya encore de diſſuader le Duc de Gotha de donner ſes troupes aux puiſſances maritimes ; cela ne réuſſit pas, car le Duc avoit déjà reçu des ſubſides. Le miniſtère de Verſailles étoit nouveau ; il s'étoit peu mis au fait des affaires, de ſorte qu'il attribuoit la paix ſéparée que le Roi avoit faite avec la Reine de Hongrie à la légéreté de ſon eſprit. Un préalable néceſſaire, dès qu'on vouloit ſe lier avec la France, étoit de rectifier les idées des miniſtres ſur ce point. Le Baron de Chambrier, depuis vingt ans Miniſtre de Pruſſe à la cour de Verſailles, étant âgé, & n'ayant pas aſſez de liaiſons avec les gens en place pour ſe ſervir auprès du Roi de leur crédit, avoit d'ailleurs peu traité de grandes choſes & étoit ſcrupuleuſement circonſpect. Cela fit juger au Roi qu'il falloit envoyer quelqu'un à cette cour qui fût plus délié & plus actif, pour ſavoir à quoi s'en tenir avec elle. Son choix tomba ſur le Comte de Rottembourg. En 1740 il avoit paſſé du ſervice de France à celui de Pruſſe ; il étoit en liaiſon de parenté avec tout ce qu'il y avoit de plus illuſtre à la cour ; il pouvoit par ces raiſons ſe procurer des connoiſſances qui auroient échappé à d'autres, & par conſéquent in-

former le Roi de la façon de penſer de Louis XV, de ſes miniſtres & de ſes maîtreſſes; car il falloit une bouſſole pour s'orienter. Le trop grand feu du Comte Rottembourg étoit tempéré par le phlegme de Mr de Chambrier; tous deux pouvoient rendre des ſervices utiles à l'Etat. Le Comte de Rottembourg partit donc pour Verſailles. Il fit faire ſes premières inſinuations par le Duc de Richelieu & par la Ducheſſe de Châteauroux: on l'envoya à Mr Amelot, Miniſtre des affaires étrangères, qui ne paſſoit pas pour partiſan de la Pruſſe. Mais le Cardinal Tencin, le Maréchal de Belle-Iſle, d'Argenſon, Miniſtre de la guerre, Richelieu & la maîtreſſe du Roi ſe déclarèrent pour le Comte de Rottembourg. Les articles propoſés au Maréchal de Seckendorff ſervirent de baſe à la négociation qui s'entama avec la France. On inſiſtoit le plus ſur ce que l'armée françoiſe de l'Alſace pourſuivît les Autrichiens & leur reprît la Bavière, & qu'une autre armée françoiſe entrât en même temps en Weſtphalie. Le Roi de ſon côté ſe réſervoit de n'entrer en jeu qu'après avoir conclu ſon alliance avec la Suède & la Ruſſie. Ce dernier article lui laiſſoit la liberté d'agir ou de n'agir pas, ſelon que les événemens lui paroîtroient favorables ou contraires. Il ſe flattoit de ſuſpendre encore le moment de la rupture; mais la tournure que prirent les affaires générales, ainſi que les ſuccès des armées autrichiennes en Alſace, l'obligèrent bientôt à ſe déclarer contre la Reine de Hongrie. L'alliance des Pruſſiens étoit tout ce qui pouvoit arriver alors

de plus avantageux à la France. Son propre intérêt devoit le plus fortement l'animer à faciliter ces arrangemens; mais qui peut compter sur le système d'une cour gouvernée & balottée par des intrigues, & sur la vigueur & l'activité des troupes, lorsque des généraux timides & sans nerf les commandent? Vers l'été * de la même année, le Comte de Tessin vint à Berlin, en qualité d'Ambassadeur de Suède, demander la Princesse de Prusse Ulrique en mariage pour le Prince de Holstein, élu successeur au trône de Suède. It étoit suivi par la fleur de la noblesse; il avoit toutes les qualités qu'il faut pour la représentation, de la dignité, même de l'éloquence, mais l'esprit frivole & superficiel. Les nôces se célébrèrent † à Berlin avec magnificence. Le Prince Guillaume, frère du Roi, épousa la Princesse par procuration du Prince royal. On remarqua plus de magnificence dans ces fêtes que dans les précédentes: tenir un juste milieu entre la frugalité & la profusion est ce qui convient à tous les princes. Mais pendant qu'on dansoit & se réjouissoit à la cour, on travailloit aux préparatifs de la campagne qu'on étoit sur le point d'ouvrir.

* Mois de Mai. † Août.

CHAPITRE X.

Campagnes d'Italie, en Flandre, sur le Rhin, & enfin celle du Roi.

LA campagne d'Italie s'ouvrit au mois d'Avril par le passage du Tanaro & la prise de Nice & de Villefranche. Les généraux françois & espagnols ne purent s'accorder sur leurs opérations ultérieures. Le Prince de Conti prétendoit que les passages qui conduisent de Nice en Piémont n'étoient pas praticables & qu'il falloit chercher d'autres chemins pour y pénétrer. Dans cette vue il enfile le col de Tende, attaque les troupes savoyardes à Montalbon, force leurs barricades & la nature même, prend d'assaut le fort Dauphin, & pénètre ainsi en Piémont. Il faut avouer que ce début de campagne est un des plus brillans qu'on ait vus dans cette guerre. Le Prince de Conti avance; il assiége Coni. Le Roi de Sardaigne, pour faire lever ce siége, marche à lui. Conti le bat; mais la crue des eaux, la vigoureuse résistance des assiégés & le manque de subsistances, obligent ce prince à lever le siége & à se retirer en Savoie, après avoir fait sauter les fortifications de Démont. Cette campagne fit plus d'honneur à ses talens qu'elle ne fut utile à la France. Le Prince de Lobkowitz, qui alors étoit en pleine marche pour

attaquer le Roi de Naples, informé des ſuccès du Prince de Conti, ſe décontenance : il déſeſpère de ſa fortune, ſe retire à Monte Rotondo & de là à Florence, toujours talonné par Don Carlos & le Marquis de Gages. Nous ſupprimons les petits avantages que les François & les Eſpagnols eurent ſur les Autrichiens, pour en venir aux expéditions maritimes. Les flottes françoiſes & eſpagnoles ſortirent au commencement du printemps de la rade de Toulon : elles attaquèrent dans la Méditerranée la flotte angloiſe commandée par l'Amiral Matthews. Après la bataille, les François & les Eſpagnols ſe retirèrent à Carthagène & les Anglois à Port-Mahon. L'action fut ſans doute indéciſe, puiſque les deux flottes ſe retirèrent ; cependant elle ne laiſſa pas de faire honneur à l'Amiral eſpagnol Navaro & au capitaine françois. La cour de France envoya l'Amiral Court en exil, & en puniſſant différens officiers qui avoient ſervi ſur cette flotte, elle témoigna ſon mécontentement. De leur côté les Anglois traduiſirent l'Amiral Matthews devant le conſeil de guerre ; le Vice-amiral fut conduit en priſon : les deux partis étoient donc auſſi peu ſatisfaits l'un que l'autre d'une bataille indéciſe, dont les François & les Anglois eurent la honte & les Eſpagnols la réputation. Ces actions de mer n'étoient que le prélude des grands coups que la cour de Verſailles ſe propoſoit de frapper dans cette campagne. Son objet capital étoit d'obliger les Anglois à rappeler dans leur île les troupes qu'ils avoient en Flandre. Pour cet effet,

avant même l'ouverture de la campagne, le Comte de Saxe conduisit à Dunkerque 10,000 hommes; le fils du Prétendant, nommé le Prince Edouard, s'y rendit aussi. On fit des préparatifs pour un embarquement. L'Angleterre allarmée appela des secours étrangers; 6,000 Hollandois & 6,000 Anglois des troupes du Lord Stairs furent transportés dans ce royaume. Les Hollandois, qui manquoient de vaisseaux de guerre, armèrent des vaisseaux marchands & les envoyèrent à leurs alliés pour remplir leurs engagemens. Le Roi de la Grande Bretagne, saisi d'épouvante, réclama même le contingent prussien. Le Roi répondit qu'il se mettroit à la tête de 30,000 hommes pour passer dans cette île, si le Roi étoit attaqué. George trouva ce secours trop fort & se désista de ses poursuites. C'étoit pour l'Europe un problème politique que les intentions du conseil de Versailles dans cette entreprise. Vouloit-il établir le Prince Edouard en Angleterre, ou étoit-ce un leurre pour affoiblir les troupes alliées en Flandre? Ces simples préparatifs d'une descente produisirent aux François pour le commencement de la campagne tout ce qu'auroit produit une diversion réelle. Pour ce qui regarde le projet d'établir le Prince Edouard en Angleterre, il avoit été formé par le Cardinal Tencin; il tenoit son chapeau de la nomination du Prétendant, & pour lui témoigner sa reconnoissance, il essaya, autant qu'il étoit en lui, de procurer à son fils la couronne d'Angleterre. L'expédition manqua, parce que les vents furent

contraires : excuſe banale de tous les marins. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que l'Amiral de cette flotte, nommé Roquefeuille, n'oſa tenter le paſſage de la Manche en préſence d'une flotte ſupérieure. Les troupes françoiſes n'avoient point vu de Roi à leur tête depuis que Louis XIV avoit ceſſé d'y paroître. Quelques campagnes malheureuſes avoient découragé lés armées : on crut que la préſence du maître feroit le ſeul aiguillon capable de réveiller dans les troupes l'inſtinct de l'honneur & de la gloire. Une femme, par amour pour la patrie, entreprit de tirer Louis XV de la vie oiſive qu'il menoit, pour l'envoyer commander ſes armées : elle ſacrifia à la France les intérêts de ſon cœur & de ſa fortune ; c'étoit Madame de Châteauroux. Elle parla avec tant de force, elle exhorta, elle preſſa ſi vivement le Roi, que le voyage de Flandre fut réſolu. Une action auſſi généreuſe & même héroïque, mérite d'autant plus d'être inſérée dans les faſtes de l'hiſtoire, que les maîtreſſes qui l'ont précédée, n'ont employé leur crédit que pour le malheur du royaume. Louis XV ouvrit la campagne en Flandre par le ſiége de Menin. Le gouverneur de la place, peu verſé dans ſon métier, la rendit après une légère réſiſtance. Immédiatement après, les François entreprirent le ſiége d'Ypres, qui quoique mieux défendue, eſſuya le même deſtin. La force des armes françoiſes conſiſte dans les ſiéges ; ils ont les plus habiles ingénieurs de l'Europe ; l'artillerie nombreuſe qu'ils emploient dans leurs opérations, les aſſure de la

réussite de leurs entreprises. Le Brabant & la Flandre sont le théâtre de leurs exploits, parce qu'ils y peuvent étaler tout l'art de leurs ingénieurs. Quantité de canaux & de rivières facilitent le transport de leurs munitions de guerre & ils ont leurs frontières à dos. Ils réussissent mieux dans la guerre de siéges que dans celle de campagne.

Mais revenons aux alliés que nous avons quittés pour un temps. Les troupes que le Roi d'Angleterre avoit commandées l'année précédente, avoient hiverné, comme nous l'avons dit, dans le Brabant & en Westphalie. Les troupes du Prince de Lorraine avoient pris leurs quartiers dans le Brisgau & dans la Bavière. Le Maréchal de Coigni commandoit en Alsace. Les débris des troupes impériales étoient distribués chez des amis de l'Empereur, la plupart cependant aux environs d'Oettingen. La cour de Vienne perdit cet hiver le Maréchal de Khevenhuller : la Reine de Hongrie honora sa mémoire de quelques larmes. Le Maréchal Traun le remplaça & reçut le commandement de la grande armée, qui portoit le nom du Prince de Lorraine, mais dont en effet il étoit le chef. Comme ce Prince de Lorraine jouera un grand rôle dans cette histoire, nous croyons qu'il ne sera pas inutile de le faire connoître. Il étoit brave, aimé des troupes, possédoit bien le détail des vivres, étoit peut-être trop facile à suivre les impressions que ses favoris lui donnoient, & se livrant aux charmes de la société, passoit pour boire quelquefois avec excès. Ce Prince épousa à

Vienne

Vienne l'Archiducheffe Marianne, fœur cadette de la Reine; il conduifit fa nouvelle époufe dans le Brabant, dont on l'avoit fait Gouverneur; après quoi il revint à Vienne recevoir les ordres de la cour pour la campagne qui alloit s'ouvrir. Le deffein des Autrichiens étoit de reprendre la Lorraine, & de porter l'Empereur à l'abdication de l'Empire, pour recouvrer par ce facrifice fes pays héréditaires. Leur armée s'affembla à Heilbronn; de là elle s'avança fur Philippfbourg, où Seckendorff s'étoit réfugié avec les débris des troupes bavaroifes. À la nouvelle de l'approche du Prince de Lorraine, Mr de Coigni renforça les troupes impériales de tous les régimens allemands qui fervoient dans fon armée. Tous les préparatifs du Prince de Lorraine annonçoient qu'il avoit intention de paffer le Rhin; ce paffage lui étoit facilité par le traité que le Roi d'Angleterre venoit de conclure avec l'Electeur de Maïence. La partialité de ce prince pour la cour de Vienne étoit trop marquée pour qu'on s'y trompât, & les fubfides qu'il tiroit des Anglois ne laiffoient aucun doute que, malgré fa neutralité, il n'accordât aux troupes de la Reine le paffage par Maïence, fi on l'exigeoit de lui.

Les Autrichiens, qui jouiffoient déjà en imagination de leur fortune, ne pouvoient s'empêcher de laiffer échapper de temps en temps des traits de fierté & d'arrogance. Ils faifoient conftruire un pont à Manheim & agiffoient defpotiquement dans le Palatinat. L'Electeur s'en trouva offenfé, comme

de raison. Cela donna lieu à des brouilleries & finit par un message du Prince de Lorraine à l'Electeur pour lui signifier que s'il ne donnoit pas son pont de Manheim sur le champ, il le lui feroit enlever de force. En attendant le Maréchal de Coigni, dont l'intention étoit de défendre les bords du Rhin depuis Maïence jusqu'à Fort-Louis, s'étoit posté avec ses forces principales sur les bords de la Queich, d'où il s'avança vers Spire, & poussa ses détachemens jusqu'à Worms & même jusqu'à Oppenheim. Ce mouvement se fit sur ce qu'il apprit que Mr de Bærenklau avec un détachement de l'armée de la Reine avoit marché à Germersheim vers Fribourg. Bærenklau fit jeter un pont sur un bras du Rhin près de Stockstadt, pour donner le change aux François & les attirer de ce côté-là. En même temps le Prince de Lorraine fit un mouvement avec son armée comme s'il avoit intention de passer le Necker avec sa droite pour se joindre à Bærenklau. Le Maréchal de Coigni, trop crédule, se laissa abuser par ces vaines démonstrations, & commit deux fautes tout de suite; l'une en faisant passer le Rhin à Seckendorff, qu'il chargea de défendre la partie de ce fleuve qui coule entre Spire & Lauterbourg; l'autre en se portant avec son armée vers Worms & Frankenthal. Il lui étoit facile de juger que le Prince de Lorraine avoit résolu de pénétrer en Alsace & d'user de toutes les ruses de la guerre pour l'en éloigner le plus qu'il lui seroit possible. Il devoit savoir d'ailleurs que ce prince pouvoit

diſpoſer du pont de Maïence, à quoi l'armée françoiſe n'étoit en état de porter aucun obſtacle. Il ſemble que ſon projet de défenſe étoit défectueux en tout point. Son armée étoit ſéparée par corps, qui n'occupoient pas même les vrais poſtes d'où ils auroient pu diſputer aux ennemis le paſſage du Rhin. Les experts ont été de l'opinion qu'il auroit dû raſſembler en un corps les troupes tant impériales que françoiſes; qu'il devoit ſe camper entre la Queich & le Speyerbach, garnir de petits détachemens les bords du Rhin depuis Fort-Louis juſqu'à Philippsbourg, faire battre l'eſtrade par cette cavalerie, pour être averti à temps de l'endroit où les ennemis ſe préparoient à paſſer, tenir ſes troupes prêtes à marcher au premier ordre & attaquer ſans balancer avec toutes ſes forces le premier corps autrichien qui auroit paſſé le Rhin. Si le Prince Charles paſſoit ce fleuve à Maïence, il reſtoit à Mr de Coigni à choiſir les poſtes de la Queich ou du Speyerbach, que le Prince n'auroit oſé attaquer. De plus, Mr de Coigni couvroit également par cette poſition la baſſe Alſace & la Lorraine. Ce Maréchal, dont l'armée n'étoit pas auſſi forte que celle des ennemis & qui avoit des ordres trop reſtreints, prit des meſures bien différentes. Dès que le Prince de Lorraine & Traun furent informés des fauſſes démarches des François, ils détachèrent Mr de Nadaſti par leur gauche, avec tous les bateaux qu'ils avoient aſſemblés à la ſourdine, pour jeter des ponts ſur le Rhin à un village appelé Schreck. Nadaſti fit auſſitôt paſ-

ser le Rhin en bateau à 2,000 pandours sous les ordres du partisan Trenck ; ils surprirent & défirent un détachement de trois régimens impériaux, qui par une négligence impardonnable ne s'étoient en aucune manière précautionnés contre les surprises. Nadasti lui-même avoit déjà passé le Rhin * à la tête de 9,000 housards, tandis que l'on achevoit tranquillement derrière lui la construction des ponts. Au bruit de ce passage, Seckendorff avec 20,000 hommes se joignit à un corps de François que le jeune Coigni commandoit ; ils volèrent au secours de ces trois régimens impériaux dont nous avons fait mention, avant que le Prince de Waldeck eût levé son camp de Retingheim pour joindre Nadasti. Tous les officiers de cette armée conjurèrent Seckendorff d'attaquer Nadasti, qu'il auroit pu facilement culbuter dans le Rhin ; par ce seul coup il auroit anéanti les desseins du Prince de Lorraine. Seckendorff ne voulut jamais s'y prêter ; il se contenta d'engager une légère escarmouche avec les Hongrois ; & comme il apprit que le Maréchal de Coigni s'étoit retiré à Landau, il marcha par Germersheim pour le joindre au plutôt. Dès le 2 de Juillet le Prince de Lorraine se vit maître du cours du Rhin depuis Schreck jusqu'à Maïence. Nadasti & le Prince de Waldeck étoient déjà à l'autre bord. Bærenklau avoit de même passé ce fleuve du côté de Maïence. Le Prince de Lorraine employa trois jours à passer ses ponts avec la grande armée. A peine y

* 1 Juillet.

eut-il une tête fur l'autre bord, qu'il envoya un détachement pour prendre Lauterbourg & s'emparer de fes lignes. Nadafti pouffa jufqu'à Weiffenbourg; il le prit de même & fe pofta dans fes lignes; les Autrichiens firent 1600 prifonniers dans cette expédition. Mr de Coigni s'apperçut alors combien il lui importoit de gagner la baffe Alface avant le Prince de Lorraine, & il le prévint en prenant Weiffenbourg par efcalade, & en forçant les retranchemens, où il éprouva une réfiftance vigoureufe. Nadafti, délogé de ce pofte, fe retira fur la grande armée qui campoit auprès de Lauterbourg, & qui n'ofa fecourir Weiffenbourg, parce que les détachemens de Bærenklau & de Léopold Daun ne l'avoient pas encore jointe. Mr de Coigni tira parti de ces délais, & de la crue du Rhin qui empêchoit la jonction des corps ennemis; il paffa la Motter auprès de Haguenau & fe campa à Bifchweiler. L'éloignement de Mr de Coigni fit naître l'idée au Prince de Lorraine de bloquer Fort-Louis, qu'on difoit mal-approvifionné. En conféquence Nadafti & Bærenklau prirent pofte * à Wœrd, à Beinheim & fur les îles qui entourent Fort-Louis. La crue du Rhin fauva cette place : la garnifon regagna la communication de Strafbourg; on la renforça & on la pourvut de vivres. Ce coup manqué, le Prince de Lorraine porta fes troupes légères fur les ailes de l'armée françoife & dans le bois de Haguenau, ce qui

* 12 Juillet.

empêchoit celle-ci d'envoyer des partis au delà de la Motter. Le Maréchal de Coigni embarrassé de la situation où il se trouvoit, en avoit informé la cour. Louis XV, pour sauver l'Alsace, résolut de mener lui-même 40,000 hommes de l'élite de son armée de Flandre au secours de Mr de Coigni, à qui l'on ordonna de temporiser & surtout de conserver ses troupes. Ce fut ce qui détermina Mr de Coigni à changer de mesures & à éviter tout engagement. Nadasti, renforcé de troupes réglées, commençoit à s'étendre vers les hauteurs de Reichshofen & Wasenbourg, comme s'il avoit dessein de tourner le camp françois par Lichtenberg & Buchsweiler; sur quoi Mr de Coigni se retira par Brumat à Strasbourg*. Il se posta sur le canal de Molsheim, qu'il abandonna bientôt pour gagner les défilés de Pfalzbourg & de Ste Marie aux mines. Il fit ces mouvemens pour empêcher le Prince de Lorraine, qui étoit à Brumat & qui faisoit construire des ponts sur la Motter, d'occuper les gorges des montagnes par lesquelles l'armée du Roi devoit passer pour le joindre. Le Roi de France étoit arrivé le 4 d'Août à Metz, où il attendoit les troupes de Flandre, pour fondre à leur tête sur l'armée du Prince de Lorraine & la détruire s'il étoit possible. Le Maréchal de Schmettau avoit été envoyé par le Roi de Prusse auprès de Louis XV, tant pour rendre compte des mouvemens de l'armée françoise,

* 31 Juillet.

que pour preſſer le Roi de remplir ſes engagemens, en pourſuivant juſqu'en Bavière les troupes de la Reine lorſqu'elles repaſſeroient le Rhin. Schmettau apprit au Roi très-Chrétien que le Roi de Pruſſe entreroit en campagne le 17 d'Août & qu'il emploieroit 100,000 hommes à la diverſion qu'il alloit faire en faveur de l'Alſace. Ce Maréchal mit tout en uſage pour donner aux armées françoiſes plus d'activité & de vigueur; & peut-être y ſeroit-il parvenu, ſi Louis XV ne fût pas tombé malade à Metz. Cette maladie commença par des maux de tête, que ſes médecins & chirurgiens crurent provenir d'un abcès dans le cerveau; ils déclarèrent le mal ſans reſſource. Auſſitôt on entoura le Roi de confeſſeurs, de prêtres & de tout l'attirail dont ſe ſert l'égliſe romaine pour envoyer les moribonds dans l'autre monde. L'Evêque de Soiſſons, fanatique imbécille, ne vendit ſes huiles & ſes ſacremens à ſon maître qu'à condition qu'il ſacrifieroit Madame de Châteauroux. La Ducheſſe fut obligée de partir de Metz, ayant reçu l'ordre rigoureux de ne jamais reparoître devant le Roi. Ce ne fut ni l'extrême onction ni les ſacremens qui ſauvèrent la vie à ce prince. Un chirurgien très-ordinaire ſe préſenta, & aſſura qu'il le tireroit d'affaire, pourvu qu'on lui donnât la liberté d'agir; il ne trouva point de concurrent, & moyennant une bonne doſe d'émétique, ce prince releva de cette maladie, qui n'avoit été cauſée que par une indigeſtion. Les médecins de la cour perdirent

leur réputation ; mais les affaires générales en souffrirent davantage. Pendant la maladie du Roi, le Duc de Harcourt étoit arrivé à Pfalzbourg. Nadasti avoit déjà pris Saverne & se disposoit à pénétrer par les gorges que le Duc occupoit, mais infructueusement : quoique souvent attaqué, le Duc y tint jusqu'au 16, que le secours de Flandre s'approcha pour joindre l'armée. Le Prince de Lorraine avoit déjà reçu l'ordre de se retirer ; il prenoit des mesures pour l'exécuter, & il ne tenoit qu'au Maréchal de Noailles d'en profiter ; mais sa circonspection outrée gâta tout ; Schmettau perdoit sa peine & son temps à l'encourager. Et quel risque couroit la France ? Quand Mr de Noailles auroit été battu, les troupes de la Reine étoient également obligées de quitter l'Alsace, & si les François étoient victorieux, ils détruisoient l'armée autrichienne, qui vivement poursuivie, au lieu de repasser ses ponts du Rhin, se seroit noyée dans ce fleuve. Alors les François & les Bavarois s'avancèrent à pas lents vers Hochfeld, où Nadasti s'étoit déjà retiré. Noailles fit trois détachemens sur la Motter, & il apprit par Mr de Lœwendahl, qui avoit marché vers Drusenheim, que les Autrichiens avoient abandonné leur camp de Brumat, pour s'approcher de leurs ponts de Beinheim. Le Comte de Belle-Isle fut alors envoyé de Suffelsheim avec un corps ; les François passèrent la Motter & suivirent les Autrichiens. Mr de Belle-Isle obligea l'ennemi à quitter le village de

Suffelsheim avec perte, & Mr de Noailles se mit en marche pour joindre Mr de Lœwendahl. Le soir même les grenadiers françois attaquèrent le village d'Achenheim, défendu par des grenadiers autrichiens & des troupes hongroises. Les François emportèrent le village & s'amusèrent à des formalités superflues, tandis que le Prince de Lorraine mit ce temps à profit pour repasser le Rhin sur ses ponts de Beinheim, qu'il rompit avant l'aube du jour. Les François firent sonner cette affaire fort haut: c'étoient des rodomontades; la perte de part & d'autre ne monta pas à 600 hommes, & le Prince de Lorraine continua paisiblement sa marche par la Souabe & le haut Palatinat, pour entrer en Bohème. Schmettau, qui étoit auprès de la personne du Roi, étoit désespéré de la mollesse des François. Il présentoit des mémoires au Roi, il pressoit les ministres, il écrivoit aux maréchaux: mais il eût plutôt transporté des montagnes que de tirer cette nation de son engourdissement. Le moment décisif où les François pouvoient ruiner l'armée de la Reine étant passé sans qu'ils daignassent en profiter, Schmettau tâcha de dissuader les maréchaux du dessein qu'ils avoient de mettre le siége devant Fribourg; ce fut encore en vain. Tout ce qu'il put obtenir, ce furent quelques renforts de troupes allemandes qu'on s'engagea de donner aux troupes impériales, pour que Mr de Seckendorff pût déloger les Autrichiens de la Bavière. La cour promit qu'au prin-

temps de l'année 1745 on porteroit ces troupes au nombre de 60,000 hommes. Ainsi dès le commencement de l'alliance des Prussiens & des François, ces derniers manquèrent aux deux articles principaux de leur traité. Ils laissèrent échapper le Prince de Lorraine sans le poursuivre, & cette armée qu'ils devoient envoyer en Westphalie, n'y parut point. Cependant Mr de Seckendorff marcha pesamment & à pas comptés pour s'approcher du Lech, & Louis XV à la tête de 70,000 François fit le siége de Fribourg, prit cette place à la fin de la campagne & en fit raser les fortifications.

Les avantages du Prince de Lorraine en Alsace engagèrent le Roi de Prusse à se déclarer plutôt qu'il ne l'avoit projeté. Il étoit fort à craindre que l'ascendant des troupes autrichiennes ne forçât les François à en passer par les conditions que l'arrogance de ces ennemis leur voudroit prescrire; & dans ce cas il n'étoit pas douteux que la Reine n'eût employé toutes ses forces pour reprendre la Silésie. Cependant les arrangemens politiques que la cour de Berlin s'étoit proposé de prendre, étoient encore bien éloignés de se réaliser. Le Comte Bestuchew, qui se crut affermi depuis qu'il avoit fait chasser de Russie Mr de la Chétardie, engagea l'Impératrice Elisabeth à faire le voyage de Moscow pour s'y faire couronner, & ensuite à entreprendre le pélérinage de Kiowie en faveur de je ne sais quel Saint. L'Impératrice avoit des favoris, Bestuchew voulut leur susciter des rivaux. Une nouvelle occupation rendit l'Impéra-

trice invisible à sa cour : c'étoit le triomphe du ministre. Bientôt les ordres furent donnés que ceux qui avoient à négocier avec la Russie, au lieu de s'adresser à l'Impératrice, s'adressassent dorénavant à son ministre. Ce nouvel arrangement valut de grosses sommes au Comte de Bestuchew ; & Mr de Mardefeld s'apperçut à regret que les guinées angloises commençoient à prévaloir chez ce ministre sur les écus prussiens. Dans tous les projets que l'on forme, il faut se contenter des à peu près. L'alliance de la Russie n'étoit pas telle qu'on auroit pu la désirer ; mais en poussant la guerre avec vigueur, le Roi pouvoit espérer de la finir, avant que la Russie, lente dans ses résolutions, en eût pris d'assez décisives pour le gêner dans ses opérations de campagne.

Voici l'arrangement général qui fut pris pour entrer en Bohème, & pour forcer la Reine à rappeler ses troupes de l'Alsace. La grande armée prussienne devoit entrer sur trois colonnes en Bohème. Celle que le Roi voulut conduire, devoit longer la rive gauche de l'Elbe, en la remontant jusqu'à Prague ; la seconde, sous la conduite du Prince Léopold d'Anhalt, devoit traverser la Lusace, & gardant l'Elbe à droite se rendre en même temps à Prague : ces colonnes couvroient l'artillerie & des vivres pour trois mois qu'on avoit embarqués sur l'Elbe afin de les conduire à Leutmeritz. Le Maréchal de Schwérin, avec une troisième colonne, devoit déboucher de la Silésie par Braunau & se joindre au reste de l'armée, pour former en même temps l'investissement

de Prague. Outre cette armée le vieux Prince d'Anhalt avoit un corps de 17,000 hommes dont il couvroit l'électorat, & Mr de Marwitz commandoit 22,000 hommes destinés à la défense de la haute Silésie. L'Empereur avoit fait expédier des lettres réquisitoriales au Roi de Pologne, Electeur de Saxe, par lesquelles il lui demandoit le passage par ses Etats pour ses troupes auxiliaires de Prusse qui devoient entrer en Bohème. Auguste étoit alors à Varsovie. Ces lettres furent insinuées à ses ministres, qui gouvernoient la Saxe en son absence, par ce Winterfeld qui avoit négocié à Pétersbourg & s'étoit si fort distingué dans les premières campagnes. Les Saxons furent étourdis de cette proposition; ils vouloient gagner du temps, mais les Prussiens étoient déjà sur leur territoire. Ils protestèrent & se récrièrent inutilement contre une démarche dont le but principal étoit d'empêcher que l'Empire ne reçût l'affront de voir opprimer & détrôner son Empereur. Pendant qu'on murmuroit à Dresde, qu'on étoit furieux à Varsovie, qu'à Londres on se voyoit prévenu, & que la crainte se répandoit à Vienne, le Roi marcha droit sur Pirna, où les régimens du duché de Magdebourg, qui avoient pris leur route par Leipsic, le joignirent. Toute la Saxe étoit en mouvement. Les troupes s'assembloient par pelotons aux environs de Dresde: l'on se hâtoit de fortifier cette capitale; les bras des artisans mêmes furent employés pour faire des coupures dans le quartier qu'on appelle la Nouvelle Ville. Les ministres saxons vouloient

marquer de la fierté & ils étoient en même temps faisis de crainte; ils accordoient trop d'un côté & refusoient obstinément des bagatelles. Si le Roi avoit voulu s'emparer de ce pays, cette besogne auroit été expédiée en huit jours. Enfin ils donnèrent des subsistances, ils prêtèrent des bateaux pour traverser l'Elbe, ils laissèrent passer la flotte chargée de vivres au milieu de Dresde; mais on y doubla la garnison, les canons furent mis en batterie, les portes fermées & barricadées, & l'on en refusa l'entrée aux officiers prussiens. Cette conduite des Saxons annonçoit clairement leur mauvaise volonté. On les jugea de mauvais voisins, capables de profiter des malheurs qui pourroient arriver aux Prussiens dans cette guerre; mais on ne les crut pas assez téméraires pour se sacrifier en faveur de la Reine de Hongrie, d'autant plus que le corps qui étoit à la disposition du vieux Prince d'Anhalt, devoit leur inspirer une conduite plus prudente.

On fit précéder la marche des troupes d'un manifeste qui contenoit en gros les motifs de la ligue de Francfort, formée entre l'Empereur, la Prusse, l'Electeur Palatin & le Landgrave de Hesse, pour le soutien du système & des libertés de l'Empire, & pour maintenir son chef: l'on publia en même temps des lettres patentes en Bohème, par lesquelles on avertissoit les sujets de ce royaume de ne point prendre fait & cause contre les troupes auxiliaires de l'Empereur, lequel ils devoient désormais considérer comme leur souverain légitime.

Ce fut le 23 d'Août que le Roi arriva ſur les frontières de la Bohème: 4 régimens de houſards & 4 bataillons[1] précédoient d'un jour la marche de l'armée, pour amaſſer les vivres néceſſaires aux troupes. Le Margrave, qui commandoit la ſeconde ligne, entra dans le camp que le Roi venoit de quitter; aucun ennemi ne s'oppoſa aux opérations des troupes. La petite flotte chargée des magaſins fut la première qui rencontra des obſtacles en entrant en Bohème; elle étoit obligée de paſſer au pied d'un rocher ſur lequel eſt ſitué le château de Tetſchen: les ennemis qui l'occupoient, roulèrent de groſſes pierres dans l'Elbe, & y ajoutèrent une eſtacade pour en rendre la navigation impraticable. On fut obligé de détacher avec quelques troupes le Général Bonin, qui attaqua & fit priſonnier un capitaine hongrois avec 70 hommes. La rivière fut promptement déblayée & la navigation redevint libre: cet incident retarda la marche de deux jours. L'armée ſe porta ſur la rivière d'Eger. Les houſards ſurprirent auprès d'un bourg nommé Murzifai des troupes de l'ennemi; ils en défirent 300, & en amenèrent 50 priſonniers. On apprit par leur dépoſition que Mr de Bathyani étoit venu de Bavière ſur la Béraun avec un corps de 12,000 hommes; on ſut auſſi qu'il avoit jeté 3,000 hommes dans Prague, auxquels on avoit joint un corps de milice de 12,000 combattans. Le Roi arriva le 2 de Septembre auprès de Prague avec tous les corps qui compoſoient ſon armée; il ſe campa près de la chapelle de la Victoire; le Maré-

chal de Schwérin & le Prince Léopold investirent ce qu'on appelle le grand côté de la ville. Il fallut 8 jours pour transporter de Leutmeritz au camp la grosse artillerie & les vivres. Leutmeritz reçut un bataillon en garnison, pour veiller à la sureté des magasins, qu'on ne pouvoit pas faire avancer faute de chevaux; car la Muldau, qui se jette à Melnick dans l'Elbe, n'est point navigable; ce temps fut employé à faire tous les préparatifs du siége. Dans cet intervalle on fut informé par des espions, que Mr de Bathyani rassembloit un gros magasin dans la ville de Béraun; des housards qu'on détacha pour reconnoître les chemins qui mènent à cette ville, confirmèrent le rapport. Le Roi fut tenté d'enlever ce magasin; il détacha le Général Haake avec 5 bataillons & 600 housards pour s'en emparer. Mr de Bathyani en eut vent, quoiqu'on eût pris toutes les précautions possibles pour que le secret fût gardé. Bathyani renforça ce poste, & lorsque Mr de Haake passa le pont de Béraun & qu'il eut forcé la porte de la ville, il apperçut deux gros corps de cavalerie qui passoient la rivière à sa droite & à sa gauche pour tomber sur ses deux flancs. Il abandonna aussitôt l'attaque & se posta sur des hauteurs où il forma un quarré de son infanterie. Ayant été vivement attaqué par cette cavalerie & par un gros corps d'infanterie hongroise, il trouva le moyen de faire savoir au camp de Prague le danger qui le menaçoit. Le Roi vola à son secours avec 80 escadrons & 16 bataillons; mais Mr de Haake avoit vaillamment repoussé les

ennemis & s'étoit dégagé lui-même avant que le fecours pût le joindre. Le projet fur Béraun manqua ainfi & Mr de Bathyani fit tranfporter en hâte fon magafin de cette ville à Pilfen. Il auroit fallu fans doute retourner à Béraun, chaffer Mr de Bathyani de Pilfen & lui enlever fon magafin; c'étoit le moyen d'empêcher l'armée autrichienne de profiter des vivres qu'il avoit eu le temps d'amaffer, de rejeter le Prince de Lorraine dans la haute Autriche, & de gagner la fin de cette campagne en demeurant en poffeffion de la Bohème; mais les vivres de l'armée étoient mal adminiftrés & les Pruffiens manquoient d'un Mr de Sechelles.

Le 10 au foir on ouvrit la tranchée devant Prague à trois endroits différens; favoir au plateau de St Laurent, à Bubenitz vis-à-vis du moulin de la baffe Muldau, & à la montagne de Zifka. Le Comte de Truchfes commandoit la première attaque, le Margrave Charles la feconde; la troifième étoit fous la direction du Maréchal de Schwérin. On ne perdit rien la première nuit. Le lendemain le Maréchal fit attaquer le fort de Zifka en plein jour, l'emporta après y avoir fait jeter des bombes, & prit tout de fuite deux petites redoutes qui étoient derrière le premier & que les François qui les avoient conftruites appeloient des nids d'hirondelles. Le Roi fe trouvoit précifément à la tranchée de Bubenitz; il en fortit avec beaucoup d'officiers, pour voir comment tourneroit l'attaque du Zifka. Les ennemis apperçurent cette foule de monde, tournèrent leur

cannon

canon de ce côté, & un malheureux coup emporta le Prince Guillaume, frère du Margrave Charles, le même qui avoit si vaillamment combattu à Molwitz pour la gloire de sa patrie. On fit avancer incontinent les batteries, de sorte qu'elles battoient en brèche la courtine qui est entre le bastion de St Nicolas & St Pierre. Le 15 les batteries du Margrave Charles, à force de jeter des bombes, mirent le feu au moulin à eau & détruisirent les écluses de la Muldau. Les eaux en devinrent si basses, qu'elle étoit partout guéable & qu'on pouvoit prendre la ville d'emblée, y ayant de ce côté-là un assez grand espace sans rempart & sans muraille. Mr de Harsch, qui commandoit dans la ville, commença à désespérer de son salut: ce Gouverneur s'apperçut que le 16 de grand matin un gros corps de grenadiers défiloit du côté de Bubenitz; il prévit l'assaut qu'on se préparoit à lui donner, demanda de capituler & se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison, qui consistoit en 12,000 hommes. Ce siége ne dura que 6 jours; il coûta aux assiégeans 40 morts & 80 blessés. Le même jour les portes furent consignées, & la garnison fut conduite en Silésie, où elle fut distribuée dans les places. La prise de Prague faisoit un beau commencement de campagne. On devoit supposer qu'il feroit impression sur les Saxons & qu'ils se déclareroient moins que jamais pour la Reine de Hongrie; il étoit à présumer qu'en dégarnissant leur électorat, ils ne le livreroient pas eux-mêmes au Prince d'Anhalt, qui pouvoit ruiner

Leipfic, le fiége de leur commerce, le nerf de leur Etat & la reffource de leur crédit; mais l'or des Anglois l'emporta à Drefde fur des intérêts plus durables. Il fe préfentoit alors pour l'armée pruffienne le choix de deux opérations. L'une, que le Roi préféroit, étoit de paffer la Béraun, de chaffer Mr de Bathyani de la Bohème, de s'emparer de Pilfen & du magafin confidérable qu'on y formoit pour l'armée du Prince de Lorraine & de pouffer jufques aux gorges de Com & de Fort qui ouvroient les chemins de la Bohème aux Autrichiens du côté du haut Palatinat. Il eft fûr que le Prince de Lorraine pouvoit fe jeter fur Eger, où les Saxons l'auroient joint; qu'il pouvoit fuivre, en longeant l'Eger, le chemin que le Maréchal de Belle-Ifle avoit pris dans fa retraite de Prague; mais d'où feroient venues les fubfiftances pour cette armée? Le margraviat de Bareuth étoit trop ftérile pour en fournir, & de plus, qui auroit défendu l'Autriche, dont Mr de Marwitz étoit en état de faire feul la conquête, ne trouvant rien devant lui qui pût l'arrêter? C'étoit donc fans contredit le projet qu'on auroit dû exécuter. L'Empereur, le Roi de France, particulièrement le Maréchal de Belle-Ifle, infiftèrent pour que les Pruffiens fe portaffent du côté de Tabor, de Budweis, de Neuhaus, afin d'établir une communication avec la Bavière & de donner au Prince de Lorraine de la jaloufie au fujet de l'Autriche. Le Maréchal de Belle-Ifle foutenoit que la faute de n'avoir pas occupé ces poftes l'année 1741, avoit été caufe de tous les malheurs que les François & les Bavarois

avoient essuyés; mais ce qui est bon dans une conjoncture, l'est-il de même dans une autre? Sans doute que ces postes étoient nécessaires en 1741 aux alliés, qui possédoient encore la Bavière & même la haute Autriche; mais en 1744 il n'y avoit que des Autrichiens dans ces provinces; d'ailleurs c'étoit donner beau jeu aux ennemis que de pousser une pointe qui éloignant l'armée du Roi de Prusse de ses frontières, donnoit aux Saxons la liberté de se joindre au Prince de Lorraine ou de faire même quelque entreprise sur Prague. De tous les partis le plus sage auroit été de ne point trop s'éloigner de Prague, d'amasser dans cette capitale, ainsi qu'à Pardubitz & dans d'autres villes, des vivres pour les troupes & de voir venir les ennemis. Le Roi marqua dans ce moment trop de foiblesse; par condescendance pour ses alliés il déféra trop à leurs sentimens, & craignant d'être accusé, s'il tenoit son armée clouée à Prague, de n'avoir d'autre objet que de s'assurer des trois cercles qu'on lui avoit promis, il entreprit cette malheureuse expédition. On ne fit pas moins de fautes dans l'exécution de ce projet.

On négligea le transport des farines de Leutmeritz à Prague; on ne renvoya point en Silésie l'artillerie qui avoit servi au siége de Prague, & l'on ne laissa en garnison dans cette ville immense que six bataillons, qui ne suffisoient pas pour en défendre la moitié. Quand vous remontez à la droite de la Muldau, laissant Prague derrière vous, vous trouvez un pays

montueux & difficile, auſſi mal peuplé qu'aride. Si vous avancez onze milles en tirant vers l'Orient, vous découvrez la ville de Tabor, ſituée ſur un rocher, bâtie au quinzième ſiècle par Ziſka, ce fameux brigand huſſite, qui ravagea ſa patrie en combattant pour elle. Dans ces temps reculés Tabor paſſoit pour imprenable; de nos jours elle ſe prendroit d'emblée. La ſituation eſt avantageuſe; mais la ville eſt petite & n'a pour défenſe qu'une mauvaiſe muraille. De là en tirant vers le Midi vous trouvez la Luſchnitze, petite rivière guéable de toute part, mais dont les bords dans beaucoup d'endroits ſont eſcarpés; après l'avoir paſſée, vous traverſez dans l'eſpace de trois milles des bois & des rochers, au ſortir deſquels vous entrez dans une plaine abondante & trouvez Budweis à deux milles devant vous. Cette ville eſt ſituée ſur la Muldau, fortifiée d'ouvrages de terre, & d'une enveloppe que d'un côté l'on avoit commencée vis-à-vis de Budweis vers le Sud. A trois quarts de mille de l'autre côté de la Muldau ſe trouve Frauenberg. Ce château occupe le haut d'une colline & eſt devenu fameux par un ſiége de 6 mois que les François y ont ſoutenu. Tel étoit le pays où l'armée pruſſienne alloit agir.

Comme les Saxons ne s'étoient point encore déclarés, l'armée ſe mit en marche le 17 Septembre pour Conraditze. De là le Général de Naſſau fut détaché avec 10 bataillons & 40 eſcadrons pour faire l'avant-garde de l'armée, & celle-ci fut partagée en deux colonnes; la droite, ſous les ordres du

Prince Léopold, côtoyoit la Muldau & fut obligée de ſe faire des chemins ; la colonne de la gauche, conduite par le Maréchal Schwérin enfiloit le grand chemin de Prague à Tabor, en ſuivant pied à pied l'avant-garde. On avoit réglé de plus que ces colonnes ne laiſſeroient entre leurs camps qu'une étendue au plus d'un demi-mille d'Allemagne ; derrière la colonne de la gauche ſuivoient les caiſſons de farine couverts par 1500 hommes, ſous la direction du Général Poſadowſky. Tabor, Budweis & Frauenberg ſe rendirent preſque ſans ſe défendre au Général Naſſau. L'armée arriva le 26 à Tabor, où les colonnes ſe rejoignirent ; mais Poſadowſky n'amena que la moitié de ſes caiſſons, c'eſt à dire pour 15 jours de farine ; les chevaux & les bœufs de cet attirail avoient été négligés au point, que la moitié en avoit péri, ſans cependant qu'on eût vu d'ennemi pendant toute la marche. Ce fut là le principe de tous les malheurs qui arrivèrent depuis. A peine l'armée étoit-elle à deux marches de Prague que Mr de Bathyani envoya un détachement de quelques milliers de Croates & de houſards à Béraun & à Kœnigſaal ; cette dernière ville eſt ſituée au confluent de la Béraun dans la Muldau à deux milles au-deſſus de Prague. Ces troupes légères infeſtèrent tellement les avenues, qu'elles interceptèrent toutes les livraiſons que le plat pays devoit faire, & que les communications étant coupées, l'armée pruſſienne fut quatre ſemaines ſans recevoir de nouvelles ni de Prague ni de ce qui ſe paſſoit dans le reſte de

l'Europe. On enleva deux malles destinées pour le Roi, de sorte qu'il ignoroit non seulement la marche des Saxons, mais encore où pouvoit être l'armée du Prince de Lorraine. Il doit paroître étrange qu'une armée aussi forte que la prussienne n'ait pu tenir le plat pays en respect, le contraindre aux livraisons nécessaires, se procurer des subsistances, & avoir des espions en abondance pour être informée du moindre mouvement des ennemis ; mais il faut savoir qu'en Bohème la grande noblesse, les prêtres & les baillis sont très-affectionnés à la maison d'Autriche ; que la différence de religion inspiroit une aversion invincible à ce peuple aussi stupide que superstitieux, & que la cour avoit ordonné aux paysans, qui tous sont serfs, d'abandonner leurs chaumières à l'approche des Prussiens, d'enfouir leurs bleds, & de se réfugier dans les forêts voisines ; elle avoit ajouté la promesse de réparer tout le dommage qu'ils pourroient souffrir de la part des Prussiens. L'armée ne trouvoit donc que des déserts sur son passage, des villages vuides : personne n'apportoit au camp des denrées à vendre, & le peuple, qui craignoit les punitions rigoureuses des Autrichiens, ne pouvoit être engagé par quelque somme que ce fût à donner les nouvelles qu'on lui demandoit des ennemis. Ces embarras furent encore augmentés par un corps de 10,000 housards que les Autrichiens avoient fait venir de Hongrie & qui coupèrent les communications à l'armée dans un pays qui n'étoit qu'un com-

posé de marais, de bois, de rochers & de tous les défilés qu'un terrain peut renfermer : l'ennemi avoit, avec cette supériorité en troupes légères, l'avantage de savoir tout ce qui se faisoit dans le camp du Roi, & les Prussiens n'osoient aventurer leurs batteurs d'estrade, à moins de les compter pour perdus, vu la supériorité de ceux des ennemis ; de sorte que l'armée du Roi, toujours retranchée à la romaine, étoit réduite à l'enceinte de son camp. Le manque de vivres joint à cette gêne où se trouvoient les Prussiens, les obligea de retourner sur leurs pas. Le Maréchal de Schwérin étoit d'avis de se porter sur Neuhaus, pour augmenter la jalousie que les ennemis pouvoient avoir à l'égard de l'Autriche. Le Prince Léopold soutenoit qu'il falloit se porter sur Budweis, qui étoit occupé par Mr de Nassau. Sur ces entrefaites un espion apporte la nouvelle que l'armée du Prince de Lorraine étoit à Protiwin. Cet avis décida sur le parti qu'il y avoit à prendre. L'armée repassa la Muldau & se campa sur les hauteurs de Wodnian ; mais à peine y fut-on arrivé, qu'on reconnut la fausseté de l'avis : cela mit de la mésintelligence entre Mr de Schwérin & le Prince Léopold, & le Roi fut souvent dans le cas d'interposer son autorité pour empêcher que la jalousie de ces deux Maréchaux ne nuisît au bien général. Mr de Janus, Lieutenant-colonel dans les housards de Thierry, avoit été détaché pour presser les livraisons que les habitans de ces contrées devoient faire à Tabor : le besoin en étoit d'autant plus pressant, que les

farines de l'armée tiroient vers leur fin. Janus marcha avec 200 housards à un village nommé Muhlhausen, situé au bord de la Muldau. L'ennemi en fut informé ; un corps considérable de housards tomba sur lui ; c'étoit un brave homme & il perdit la vie pour ne point avoir la réputation d'avoir été battu : tout son corps fut dissipé. Nadasti fit des ponts à cet endroit même & s'avança droit à Tabor pour l'attaquer. Le Prince Henri, frère du Roi, qui y étoit tombé malade, & le Colonel Kalnein qui y commandoit, lui firent comprendre qu'on ne s'empare pas d'une ville défendue par des Prussiens, avec de la cavalerie légère. Ce fut alors qu'on apprit que le Prince de Lorraine occupoit un camp fort, derrière la Wotawa, à deux milles de Pisek ; que les Saxons l'avoient joint, & que son intention étoit de couper les Prussiens de la Sasawa & par conséquent de Prague, en passant la Muldau derrière l'armée. Le manque de subsistances, l'obstacle que Nadasti mettoit à en amasser, la possibilité pour les Autrichiens de faire ce mouvement, détermina les Prussiens à s'approcher de Tabor ; ils passèrent le 8 d'Octobre la Muldau sur le pont de Teyn. L'arrière-garde fut vivement harcelée par des pandours & des housards ; ils ne réussirent point à l'entamer comme ils s'y étoient attendus. Le brave Colonel Rouch des housards leur prit un bataillon de Dalmatiens qui s'aventura trop, & rejoignit l'armée, triomphant d'un corps bien supérieur au sien, qui l'avoit attaqué. L'armée reprit le camp de Tabor, pour donner au Général

Du Moulin, qui étoit détaché à Neuhaus, le temps de la rejoindre. Les Autrichiens étoient si sûrs de couper l'armée prussienne de Prague, que par leurs ordres on amassoit des magasins pour eux à Beneschau & même dans le cercle de Chrudim. Le Roi se repentit trop tard de n'avoir pas mieux garni la ville de Prague de troupes. Le projet de prendre des quartiers d'hiver entre Tabor, Neuhaus, Budweis & Frauenberg étoit mal conçu ; il n'y avoit de là à Prague aucune ville qui eût seulement des murailles, & dont on pût par conséquent se servir pour établir la communication avec la capitale. La Muldau étoit partout guéable & couverte à sa rive gauche de forêts impénétrables, dont des troupes légères pouvoient tirer parti pour harceler sans cesse les quartiers des Prussiens. Si cependant les vivres n'eussent pas manqué, le Roi auroit pu se soutenir entre la Sasawa & la Luschnitz ; mais le manque de vivres est le plus fort argument à la guerre, & le danger de perdre Prague s'y joignant, l'armée prussienne fut obligée de rétrograder. On étoit encore irrésolu si l'on abandonneroit ou conserveroit les postes de Tabor & de Budweis, en s'en éloignant entièrement avec l'armée. On avoit sans doute à craindre que l'ennemi ne forçât ces villes ; d'autre part il falloit considérer qu'on avoit été obligé de laisser à Tabor 300 malades ou blessés qu'on n'avoit pu transporter faute de voitures. On ne vouloit pas abandonner ces braves gens ; on résolut donc de laisser garnison dans ces deux endroits, & l'on espéroit que si l'on

en venoit à une bataille avec les Autrichiens, comme cela paroissoit probable après leur jonction avec les Saxons, les ennemis battus trouveroient ces postes sur leur chemin & seroient contraints de se rejeter vers Pilsen. Ce raisonnement étoit entièrement faux; car dans un cas pressant, il vaut mieux perdre 300 malades que de hazarder quelques milliers d'hommes dans des villes où ils ne peuvent se défendre. Au contraire, si l'on se proposoit de se battre, il falloit rassembler toutes ses forces, pour être mieux en état de battre l'ennemi, & ces deux misérables trous ne pouvoient pas empêcher le Prince de Lorraine de faire sa retraite comme il le jugeroit à propos. Mais, disoit-on, le Maréchal de Seckendorff étoit déjà arrivé en Bavière; il avoit rejeté Bærenklau en Autriche, il avoit nettoyé d'ennemis tout cet électorat, à la réserve d'Ingolstadt, de Braunau & de Straubingen. Soit, mais les succès des Impériaux ne devoient pas empêcher les Prussiens de se conduire prudemment, & ces avantages n'étoient pas assez forts pour qu'on pût impunément commettre des fautes. Dans cette situation le poste de Beneschau devenoit de la dernière importance; il falloit l'occuper avant le Prince de Lorraine, parce qu'il étoit inattaquable & qu'il pouvoit décider entre les mains des ennemis du destin de l'armée: la seule ressource qu'on auroit eue encore, auroit été de passer la Sasawa à Rattay, pour tirer des vivres de Pardubitz. Le Maréchal de Schwérin se mit pour cet effet à la tête de 15,000 hommes; il prit non seulement le

camp de Beneſchau, mais il s'empara encore des magaſins conſidérables qu'on y avoit amaſſés pour les Autrichiens. Le Roi le joignit le 14 d'Octobre; l'avant-garde de l'ennemi étoit déjà en marche pour s'y rendre. L'armée ſéjourna huit jours entre Beneſchau & Konopitz. On y apprit la nouvelle déſagréable, à laquelle cependant on devoit s'attendre, qu'un détachement de 10,000 Hongrois avoit fait priſonnier à Budweis le régiment de Creutz & à Tabor celui des pionniers. Ainſi, pour ſauver 300 malades, on perdit 3,000 hommes. Le Roi, qui ſe repentoit d'avoir, pour ainſi dire, abandonné ces régimens, envoya ordre par huit perſonnes différentes au Général Creutz qui commandoit dans Budweis, d'évacuer la ville & de ſuivre l'armée; mais aucune n'arriva jusqu'à lui. Budweis ſe rendit, après avoir conſommé toutes les munitions que les circonſtances avoient permis d'y laiſſer. Tabor fut pris à tranchée ouverte, par une brèche que l'ennemi avoit faite à la muraille. La première de ces villes ſoutint un ſiége de 8 jours, Tabor un de 4, & Frauenberg ſe rendit, parce que les Autrichiens avoient coupé le ſeul canal par lequel la garniſon recevoit ſes eaux. Comme il étoit à craindre que les vivres ne manquaſſent à l'armée, Mr de Winterfeld fut détaché, avec quelques bataillons & un régiment de houſards, pour aſſurer la communication avec le magaſin de Leutmeritz. Mais l'avant-garde du Prince de Lorraine dont nous avons parlé, s'étant apperçue que les Pruſſiens les avoient prévenus à Beneſchau, ſe

retira fur Neweclow & de là fur Marfchowitz, où elle fut jointe par l'armée combinée des Autrichiens & des Saxons. Le Roi apprit cette nouvelle avec plaifir, dans l'efpérance que le moment de venger les affronts qu'il avoit reçus à Tabor & à Budweis étoit arrivé. Dans cette vue, le 24 d'Octobre après midi, il mit l'armée en marche fur 8 colonnes, pour attaquer l'ennemi, après avoir paffé des chemins que jamais troupes n'avoient traverfés; il arriva au déclin du jour fur une hauteur qui n'étoit qu'à un quart de mille de l'armée autrichienne; les Pruffiens s'y formèrent & y pafsèrent la nuit. Le lendemain le Roi & les principaux officiers allèrent reconnoître l'ennemi dès la pointe du jour. On trouva qu'il avoit changé de camp & qu'il s'étoit pofté vis-à-vis du flanc droit des Pruffiens, fur une hauteur efcarpée, au pied de laquelle dans un terrain marécageux couloit une eau bourbeufe; ce fond féparoit les deux armées. Ce côté étoit entièrement inattaquable. On plaça quelques bataillons de grenadiers dans un taillis d'où la droite de l'ennemi pouvoit être vue; on la trouva auffi avantageufement placée que fa gauche. L'impoffibilité de réuffir dans une telle attaque en fit abandonner le deffein, & l'on réfolut de retourner au camp de Benefchau. Les grenadiers qui avoient fervi à reconnoître l'ennemi, firent l'arrière-garde. Les Autrichiens, qui s'attendoient à être attaqués, ne s'apperçurent pas de la retraite de leurs ennemis, dont une montagne leur déroboit les mouvemens: il n'y eut qu'une légère efcarmouche

à l'arrière-garde, & les Pruſſiens reprirent paiſiblement leur poſte de Beneſchau. Lorſqu'une armée où il ſe trouve 150 eſcadrons, ſéjourne au-delà de huit jours dans le même camp, il n'eſt pas étonnant que les fourrages viennent à lui manquer, ſurtout lorſque c'eſt un pays de montagnes & de bois, & qu'il eſt impoſſible d'obliger le plat pays à livrer des ſubſiſtances. C'eſt ce qui força le Roi à choiſir un autre camp, où il pût trouver des fourrages & qui en même temps le rapprochât de ſa boulangerie. L'armée décampa donc le lendemain, paſſa la Saſawa à Borſchitz & vint ſe poſter auprès de Pyſcheli. En même temps Mr de Naſſau fut détaché avec 10 bataillons & 30 eſcadrons, pour déloger de Kamerbourg un corps ennemi de 10,000 hommes, tant troupes réglées que hongroiſes. Mr de Naſſau l'attaqua ſur une hauteur avantageuſe qu'il occupoit; quelques coups de canon mirent l'ennemi en déſordre; il abandonna ſon poſte pour repaſſer la Saſawa à Rattay. Mr de Naſſau les côtoya & s'appercevant qu'ils vouloient gagner Kolin avant lui, il les prévint, & s'empara de ce poſte. Depuis l'eſcarmouche de Kamerbourg, perſonne n'eut des nouvelles de Mr de Naſſau, qui de ſon côté ne put en faire parvenir aucune, tant les troupes légères des Autrichiens avoient par leur nombre la ſupériorité ſur celles des Pruſſiens: ils étoient dans un terrain fourré, avoient la faveur du pays, étoient informés de tout, tandis que les Pruſſiens n'étoient inſtruits de rien. Les Autrichiens agiſſoient de tous les côtés

pour ſe procurer cette ſupériorité ſur les Pruſſiens ; ils penſèrent ſurprendre à Pardubitz avec ſon régiment le Colonel Zimernau, qui avoit dans ce fort la garde du magaſin : 1500 grenadiers & 600 houſards, venus de la Moravie, ſe déguiſèrent en payſans, & ſous prétexte de livrer au magaſin, ils eſſayèrent de s'introduire dans la ville au moyen de leurs chariots. La trame fut découverte par un Autrichien qui lâcha imprudemment un coup de piſtolet ; les gardes des portes & des ravelins firent feu ſur cette troupe, qui perdit ſoixante hommes. Cette défenſe fit beaucoup d'honneur à la vigilance de Mr de Zimernau, & laiſſa aux ennemis le regret d'avoir inutilement perdu du monde. Peu après que le Roi eut pris le camp de Pyſcheli, le Prince de Lorraine prit celui de Beneſchau ; il avoit le pays à ſa dévotion, les cercles lui livroient ſes vivres & il parvint à ſubſiſter quelques jours encore là où les Pruſſiens auroient péri de faim s'ils y fuſſent reſtés : il ſe porta enſuite ſur Kamerbourg, où il paſſa la Saſawa, dirigeant ſa marche ſur Janowitz en gardant ces marais à dos. Le deſſein du prince, ou pour mieux dire du vieux Maréchal Traun, étoit d'obliger le Roi d'opter entre la Siléſie ou la Bohème. Si le Roi reſtoit auprès de Prague, les ennemis lui coupoient la communication avec la Siléſie, & ſi le Roi tiroit vers Pardubitz, Prague & la Bohème étoient perdus. Ce projet étoit beau & digne d'admiration : le Maréchal Traun y ajoutoit la ſage précaution de choiſir toujours des camps inattaquables, pour ne point

être obligé de combattre malgré lui. Si le Roi avoit pu aller aux ennemis au moment où ils décampèrent, il auroit pu les forcer au combat, ou il auroit gagné sur eux le poste de Kuttenberg, ce qui auroit ruiné tous leurs desseins. Le manque de pain, raison si souvent alléguée dans le récit de cette campagne, empêcha cette opération. Cependant, pour tenter l'impossible, le Roi avança le lendemain avec l'aile de l'armée; le Prince Léopold devoit suivre avec le pain qu'on attendoit de Prague. Le bonheur voulut qu'à Kosteletz, où le Roi prit son camp, il trouvât pour trois jours du pain, du vin & des viandes destinées aux ennemis; il fit distribuer ces provisions à ses troupes. Son intention étoit de gagner le lendemain Janowitz; mais il fut trompé par des espions qui assurèrent que le Prince de Lorraine y étoit déjà. On tourna donc sur la gauche & l'armée se campa à Kaurzim, à un mille de l'Elbe. Ce ne fut qu'alors qu'on apprit que Mr de Nassau étoit à Kolin & q'un convoi de pain arriveroit incessamment de Leutmeritz à l'armée; pour en faciliter le transport, on garnit de grenadiers Brandeis & Nienburg. Le lendemain le Prince Léopold rejoignit l'armée; le jour d'après on se porta sur Planiany. L'ennemi avoit eu dessein d'y venir; aussi y trouva-t-on d'abondantes subsistances. L'aile droite des Prussiens étoit au couvent de Zasmuky, éloigné d'un quart de mille de la gauche des Autrichiens: des marais & des bois séparoient les deux armées. Cependant il y avoit tout à crain-

dre pour Pardubitz; les Autrichiens en étoient plus près d'une demi-marche que les Pruſſiens. On y envoya avec 8 bataillons & 10 eſcadrons Mr Du Moulin, qui paſſa par Kolin & couvrit Pardubitz & les magaſins. Le point principal alors étoit de gagner Kuttenberg: il n'y avoit point de temps à perdre, ſi l'on y vouloit devancer les ennemis. Quoique les troupes fuſſent fatiguées de trois marches conſécutives, il fut réſolu que par un effort on arriveroit le lendemain à Kuttenberg, ou que l'on forceroit le Prince Charles au combat. Ni l'un ni l'autre n'arriva. Un brouillard épais qui dura depuis 6 heures du matin juſqu'à midi, fit perdre la moitié de cette journée, & quelque diligence qu'on fît dans la ſuite, il fut impoſſible d'arriver à la fin du jour plus loin qu'à Groſs-Gubel, où l'on dreſſa les tentes. L'armée avoit la ville de Kolin & l'Elbe à dos à la diſtance d'un demi-mille; ſes deux ailes étoient appuyées à des villages; une petite plaine étoit devant le front bornée par un bois touffu, où campoit le Prince de Lorraine: ce Prince ſe ſervit de l'avance que ſa poſition lui donnoit ſur celle des Pruſſiens, & dès le ſoir il envoya un gros détachement pour occuper la hauteur de Jean Baptiſte, fort eſcarpée & qui domine ſur tous les environs. Le Roi auroit voulu ſe battre avant d'avoir conſommé ſes magaſins; une affaire générale convenoit à ſes intérêts; mais elle ne convenoit pas à ceux des Autrichiens, & ils l'évitèrent toujours ſoigneuſement. Tandis que le Prince de Lorraine & Traun s'établiſſoient ſur la

cime

cime des rochers, Nadafti vint fe placer fur la droite des Pruffiens avec 6,000 Hongrois; Guilan, avec un corps de la même force, fe mit dans le bois qui bornoit le front de la plaine; Trenck & Moratz fe mirent fur la gauche avec leurs troupes légères, pour refferrer l'armée dans fon camp & l'empêcher d'en fortir pour aller fourrager. Il paroîtra peut-être étrange que les Pruffiens n'ayent rien tenté pour déloger ces corps de leur voifinage; mais ces corps avoient des défilés devant eux, & on ne pouvoit venir à eux qu'avec défavantage. La mauvaife nourriture des troupes, la misère & les fatigues qu'elles avoient fouffertes, occafionnèrent un grand nombre de maladies; il n'y avoit pas 100 hommes par régiment exempts de la dyffenterie; les officiers n'étoient pas mieux; les fourrages du camp étoient confommés; on ne pouvoit avoir des vivres que de l'autre côté de l'Elbe; la faifon devenoit plus rude de jour en jour; toutes ces raifons obligèrent à re-paffer l'Elbe à Kolin & à cantonner les troupes pour conferver & rétablir les malades. L'armée décampa le 9 de Novembre & fit fa retraite en fi bon ordre, que quand même le Prince de Lorraine auroit voulu l'entamer, on auroit pu fur ce terrain engager avec avantage une affaire générale. Dix bataillons garnirent la ville de Kolin, poftés derrière des murailles qui formoient un retranchement naturel; on plaça les batteries fur des éminences plus près de la ville, d'où elles dominoient fur tout le terrain; Kolin & Pardubitz devenoient alors des poftes importans,

parce qu'ils assuroient la communication avec la Siléfie comme avec Prague. Entre ces deux têtes on établit des postes le long de la rivière, & derrière cantonnoient les troupes. A peine les Prussiens eurent-ils passé l'Elbe que les pandours attaquèrent Kolin; mais ils y furent si mal reçus, qu'ils perdirent l'envie d'y revenir. La nuit du 12 les grenadiers de la Reine avec toutes les troupes hongroises tentèrent une nouvelle attaque & furent partout repoussés vigoureusement; ils y perdirent 300 soldats tués; Trenck, ce fameux pillard, y fut blessé. Le Prince de Lorraine croyoit la campagne finie & auroit voulu donner aux troupes un repos qu'elles avoient bien mérité par les fatigues qu'elles avoient essuyées en Alsace & en Bohème : la cour de Vienne pensa autrement, & elle donna des ordres exprès au Prince de Lorraine de continuer les opérations. Le Roi se flattoit de l'idée que l'ennemi prendroit ses quartiers entre l'Elbe & la Safawa; dans le dessein où il étoit de tomber dessus par Pardubitz & Kolin & de nettoyer d'Autrichiens les cercles de Czaslau & de Chrudim. Il avoit pris son quartier à Turnow, proche de Pardubitz; celui du Prince Léopold étoit peu éloigné de Kolin. L'ennemi fit dans ce temps-là des mouvemens qui sembloient dénoter qu'il avoit quelque dessein sur Pardubitz; ce qui engagea ce Prince à s'approcher davantage des quartiers de la gauche. Sur ces entrefaites on intercepta des lettres de Vienne; elles annonçoient un grand dessein, qui devoit s'exécuter le 18 de No-

vembre. Le Général d'Einſiedel, qui commandoit à Prague, mandoit que l'ennemi faiſoit travailler à des échelles dans tous les villages voiſins, & le Général Naſſau avertiſſoit qu'il s'attendoit dans quelques jours à être attaqué à Kolin; il n'y avoit rien à craindre pour Pardubitz, où ſe trouvoit l'aile gauche de l'armée.

De mille en mille le long de l'Elbe il y avoit des poſtes d'infanterie, & 40 eſcadrons de houſards étoient diſtribués entre deux, pour veiller aux patrouilles & ſur les moindres mouvemens des troupes de la Reine. Par ces précautions le Roi devoit toujours être averti d'avance, au cas que l'ennemi tentât le paſſage de l'Elbe; il n'y avoit donc proprement que la ville de Prague pour laquelle il y eût à appréhender. Le Roi y envoya Mr de Rottembourg avec ſes dragons & trois bataillons, pour en renforcer la garniſon. Ce jour critique, le 18, arriva enfin & ne produiſit de la part de l'ennemi que beaucoup de marches & de contremarches; le 19 parut plus déciſif. On entendit dès les 5 heures du matin des décharges du gros canon & un feu d'infanterie aſſez vif. Le Roi envoya de tous côtés pour ſavoir où l'on tiroit; tout le monde étoit dans la prévention que c'étoit quelque nouvelle tentative ſur Kolin. Les coups qu'on entendoit, ſe tiroient à la droite de l'armée, & comme le Général Naſſau s'étoit attendu à quelque entrepriſe du Prince de Lorraine ſur ſon poſte & qu'on ne recevoit point d'autre nouvelle, on ajouta trop légèrement foi à ces

apparences. On demeura dans cette incertitude jufqu'à midi, qu'un officier de houfards fit au Roi le rapport, que pendant la nuit les troupes de la Reine avoient fait des ponts auprès de Solnitz; que la négligence des patrouilles avoit été caufe qu'on ne s'en étoit apperçu qu'à la pointe du jour; que le Lieutenant Colonel de Wédel, dont le bataillon fe trouvoit plus proche, y avoit marché; que malgré le feu de 50 canons, il avoit repouffé trois fois les grenadiers autrichiens; que pendant 5 heures il avoit difputé ce paffage au Prince de Lorraine; que les houfards qu'il avoit envoyés à l'armée pour l'avertir de fa fituation, ayant été tués en chemin par des ulans qui s'étoient gliffés dans les bois voifins, faute de fecours il s'étoit retiré en bon ordre par la forêt de Wifchenjowitz pour rejoindre l'armée. Ce paffage de l'Elbe étoit fâcheux, foit que la négligence des houfards en fût caufe ou non, & cette entreprife décidoit de toute la campagne. Le temps employé à fe plaindre du deftin auroit été perdu; on ne fongea qu'à remédier au mal autant que les circonftances le permettoient. L'armée reçut d'abord ordre de fe raffembler à Wifchenjowitz, qui étoit au centre de fes cantonnemens; on ne laiffa à Pardubitz que 3 bataillons fous les ordres du Colonel Retzow. L'armée fe trouva à fon rendez-vous le foir à 9 heures campée en front de bandière, à l'exception du corps de Mr de Naffau qui étoit à Kolin, & de 2 bataillons détachés, l'un à Brandeis & l'autre à Nienbourg. Le bataillon de Wédel perdit 2 offi-

ciers & 100 hommes tant morts que bleſſés à l'affaire de Solnitz, qui ſera à jamais mémorable dans les faſtes pruſſiens. Cette belle action valut à Wédel le nom de Léonidas. Le Prince de Lorraine, ſurpris qu'un ſeul bataillon pruſſien lui eût diſputé pendant 5 heures le paſſage de l'Elbe, dit aux officiers qui l'accompagnoient : la Reine ſeroit trop heureuſe ſi elle avoit dans ſon armée des officiers comme ce héros.

La ſituation critique où ſe trouvoient les affaires, porta le Roi à raſſembler les principaux officiers de ſes troupes, pour délibérer avec eux ſur le parti qu'il y avoit à prendre. La queſtion rouloit ſur deux objets : marcheroit-on à Prague pour ſe maintenir dans ce royaume, ou évacueroit-on Prague & la Bohème pour ſe retirer en Siléſie. Chacun de ces partis avoit des inconvéniens. Le Prince Léopold étoit d'avis de marcher à Prague, puiſqu'il y avoit encore quelque amas de farine à Leutmeritz, & qu'en abandonnant Prague on ſeroit en même temps obligé d'abandonner la groſſe artillerie que les chemins ne permettroient pas de traîner avec ſoi, outre le riſque que la garniſon avoit à courir par une retraite, au moins de 30 milles, juſqu'à ce qu'elle pût regagner par Leutmeritz & la Luſace les frontières de la Siléſie. Le Roi étoit du ſentiment qu'il falloit marcher en Siléſie, parce que c'étoit le parti le plus ſûr. Le projet de ſe maintenir à Prague donnoit à l'ennemi la facilité de couper à l'armée toute communication avec la Siléſie. Les Saxons en auroient

fait autant fur leurs frontières, de forte que cette armée auroit été ruinée avant le printemps, faute de vivres, de recrues, d'armes, de munitions de guerre, & de chevaux de remonte pour la cavalerie. D'ailleurs les communications fermées, d'où feroient venues les fommes pour payer les troupes, acheter des magafins &c. Comment le Général de Marwitz avec 22,000 hommes pouvoit-il couvrir les deux Siléfies contre l'armée du Prince de Lorraine ? Ces raifons décidèrent pour le retour en Siléfie, où l'armée trouvoit toutes les reffources dont elle avoit befoin pour fe rétablir, où les places fortes étoient remplies de magafins, le pays de fubfiftances, où l'on regagnoit la communication avec le Brandebourg, où enfin ni argent, ni chevaux, ni reffources ne pouvoient manquer. Et pour prendre les chofes réellement telles qu'elles étoient, le Roi ne faifoit de perte en fe retirant de la Bohème que celle de fa groffe artillerie. Tous les généraux fe rangèrent de cet avis.

La réfolution qui avoit été prife fur le champ, devoit être exécutée de même. Le Roi fit partir un homme de confiance & de reffource, nommé Bulow, fon Aide de camp, pour porter à tous les corps détachés, ainfi qu'à la garnifon de Prague, l'ordre d'évacuer la Bohème. Mr de Naffau fut inftruit de prendre le chemin de Chlumetz ou de Néchanitz pour rejoindre l'armée, tandis que le Roi feroit vis-à-vis du Prince de Lorraine les mouvemens les plus convenables pour faciliter cette jonc-

tion. Bulow fut aſſez heureux pour traverſer des détachemens de houſards ennemis, & pour porter ſes ordres à ceux auxquels il devoit les rendre. Ce parti devenoit d'autant plus néceſſaire, que la garniſon de Prague n'avoit de ſubſiſtances que pour ſix ſemaines, & que la faim l'auroit contrainte de ſe rendre, ſi l'on avoit attendu ce terme. Le 20 de Novembre le Roi s'approcha de Chlumetz, afin de ſeconder les mouvemens de Mr de Naſſau; il demeura dans ce poſte, pour laiſſer à ce détachement le temps de gagner Bitſchow & Néchanitz. Le 22 l'armée ſe mit entre Pardubitz & Kœnigſgrætz, au village de Woititz, qui couvroit le défilé de Néchanitz. Les malades & le bagage ſous une bonne eſcorte prirent les devans pour la Siléſie, afin d'alléger la marche des troupes. Mr de Retzow évacua Pardubitz; le 24 toute la cavalerie marcha à la rencontre de Mr de Naſſau & l'amena rejoindre l'armée. On fit défiler l'infanterie par Kœnigſgrætz, pour ſe cantonner dans les villages qui ſont en deçà de l'Elbe. On reſta le 25 & le 26 dans cette poſition. Le 27 l'armée ſe partagea en trois colonnes, dont l'une prit le chemin du comté de Glatz; la ſeconde, que le Roi conduiſoit, paſſa par les gorges de Braunau; & la troiſième, conduite par Mr Du Moulin, enfila le chemin de Trautenau à Schatzlar. La première colonne ne fut point inquiétée dans ſa marche. La brigade de Truchſes, qui étoit à la ſeconde colonne & qui en faiſoit l'arrière-garde, fut attaquée en paſſant le ruiſſeau de la Métau proche

du village de Plefs. Truchfes s'amufa mal à propos à efcarmoucher avec les pandours, & il eut 40 hommes tant morts que bleffés. Ce qui caractérife bien l'efprit hongrois, c'eft qu'au milieu de cette efcarmouche quelques cochons fe mirent à crier dans le village de Plefs; ce fut le fignal de la trève, les pandours abandonnèrent les Pruffiens & coururent tous au village égorger des bêtes qu'ils aimoient mieux manger que de fe battre : il y a furement dans l'hiftoire peu d'exemples d'efcarmouches auffi vives, qui ayent eu un dénouement auffi grotefque. La colonne de Mr Du Moulin fut attaquée au village d'Elfe, mais avec fi peu de vigueur, que cela ne mérite aucune confidération. La colonne où étoit le Roi arriva le 4 Décembre à Tannhaufen; le vieux Prince d'Anhalt y arriva prefque en même temps. Le Prince Léopold étoit attaqué d'une maladie qui faifoit craindre pour fes jours. Le Maréchal de Schwérin avoit pris de l'humeur & quitta l'armée avant le retour en Siléfie. Le Roi fut obligé de fe rendre à Berlin, afin d'y prendre les arrangemens néceffaires pour la campagne prochaine, & de préparer en même temps les voies à quelques négociations, que l'on pouvoit rendre plus vives au cas que les circonftances l'exigeaffent. Voici ce qui arriva aux autres corps dans leur retraite. Mr de Winterfeld ramena heureufement fon détachement de Leutmeritz en Siléfie; il fut harcelé en chemin, mais fes bonnes difpofitions tinrent les Hongrois en refpect. La garnifon de Prague ne fuivit pas littéralement les ordres qu'elle

avoit reçus. Mr de Einsiedel devoit faire sauter les ouvrages du Wischerad & de St Laurent, il devoit faire crever les canons de la grosse artillerie & en brûler les affuts, jeter dans l'eau les fusils dont la garnison de la Reine avoit été armée. Mr de Einsiedel crut faussement que ce premier ordre seroit révoqué; il en suspendit l'exécution jusqu'au moment de son départ: il fut trop tard alors. Lorsqu'il vit que le moment d'évacuer la ville approchoit, il rassembla tous les chevaux qu'il put trouver, pour amener avec lui 42 pièces de campagne autrichiennes, à la place du gros canon qu'il falloit abandonner. Ce fut le 26 de Novembre que la garnison sortit de Prague. Mr de Einsiedel avoit si mal pris ses précautions, que ses troupes défiloient encore par la porte St Charles, que déjà 400 pandours s'étoient d'un autre côté introduits dans la ville. Ces Hongrois attaquèrent l'arrière-garde. Mr de Rottembourg, qui s'y trouvoit, fit tirer sur eux quelques canons chargés à mitraille qui les continrent. Cette garnison arriva le 30 à Leutmeritz. On s'y arrêta quelques jours, afin de s'y pourvoir de pain & de provisions. Quand Mr de Einsiedel arriva à Leipe, il apprit que les Saxons vouloient lui disputer le chemin de la Silésie; car le Prince de Lorraine n'avoit suivi le Roi que jusqu'à Nachod, d'où il avoit pris la route de la Moravie, & les Saxons celle des cercles de Buntzlau & de Leutmeritz. Il y eut quelques escarmouches en chemin avec les troupes légères des ennemis, mais peu importantes. Comme

il arriva à Hochwald, bourg ſitué à deux milles de Friedland & à trois des frontières de la Siléſie, il apperçut un gros corps & apprit par des transfuges & des eſpions que c'étoit une partie du corps ſaxon aux ordres du Chevalier de Saxe, auquel 2,000 grenadiers autrichiens s'étoient joints. Mr de Einſiedel, qui ne s'étoit jamais trouvé en pareil cas, perdit entièrement contenance; il fut long-temps indécis s'il attaqueroit ces Saxons qui s'étoient fait des retranchemens avec de la neige entaſſée, ou s'il traverſeroit la Luſace pour rentrer en Siléſie. Les ennemis avoient fait de ſi grands abatis ſur le chemin de Friedland, qu'il étoit devenu impraticable dans cette ſaiſon. Mr de Rottembourg voyant que l'incertitude de Mr de Einſiedel laiſſeroit périr les troupes de froid & de miſère, fit reconnoître les chemins de la Luſace & prit en même temps la réſolution d'attaquer le Chevalier de Saxe, en ſe chargeant de l'événement. Un Capitaine, nommé Cottwitz, Saxon de naiſſance, déſerta la nuit & avertit le Chevalier des deſſeins de Rottembourg. Rottembourg ſe voyant trahi, profita de la trahiſon même. Il ſe mit le lendemain de bon matin en marche par ſa gauche & entra en Luſace. Les Saxons n'étoient occupés qu'à leur défenſe, & ils furent inſtruits en même temps qu'un gros corps pruſſien aux ordres de Mr de Naſſau défiloit par la Siléſie pour leur tomber à dos; ils étoient ſi occupés de ces nouvelles, que la garniſon de Prague leur échappa heureuſement. Mr de Rottembourg cheminoit toujours;

un colonel Vitzthum, qui commandoit ſur la frontière de la Luſace, voulut s'oppoſer à ſon paſſage; mais lorſqu'il vit le nombre des Pruſſiens auquel il auroit à faire, il ſe déſiſta de ſon oppoſition. Le Général ſaxon Arnheim, ſous les ordres duquel il étoit, envoya un autre officier pour interdire le paſſage aux Pruſſiens; mais Rottembourg en l'accablant de politeſſes pourſuivit ſa route & arriva le 13 Décembre aux frontières de la Siléſie, où ces troupes furent employées à former la chaîne des quartiers depuis la Luſace juſqu'au comté de Glatz. Telle fut la fin de cette campagne, dont les préparatifs annonçoient de plus heureux ſuccès. Ce grand armement, qui devoit engloutir la Bohème & même inonder l'Autriche, eut le ſort de cette flotte, nommée l'invincible, que Philippe II d'Eſpagne mit en mer pour conquérir l'Angleterre.

Il faut convenir qu'il eſt plus difficile de faire la guerre en Bohème que partout ailleurs. Ce royaume eſt environné d'une chaîne de montagnes qui en rendent l'entrée & la ſortie également dangereuſes. Prît-on même la ville de Prague, il faudroit une armée pour la garder; ce qui affoiblit trop le corps qui doit agir contre l'ennemi. On n'y peut aſſembler des magaſins qu'en hiver, où les habitans ſont contraints par la rigueur de la ſaiſon de demeurer dans leurs villages. Quelques contrées fertiles peuvent fournir des ſubſiſtances pour de grandes armées; les fourrages ſecs & le fourrage verd ne ſauroient y manquer; mais d'autres cercles montueux

& chargés de bois ſont trop ſtériles pour qu'une armée ſéjourne long-temps. D'ailleurs on n'y trouve aucune place tenable, & ſi les Autrichiens veulent chaſſer l'ennemi de ce royaume ſans en venir à une bataille, ils ſont maîtres de l'affamer en lui coupant ſes communications; à quoi cette chaîne de montagnes dont la Bohème eſt environnée, fournit tout ce qu'un officier intelligent peut déſirer en fait de gorges & de poſtes propres à intercepter les convois. Il n'y a qu'une ſeule méthode à ſuivre pour prendre ce royaume.

Aucun général ne commit plus de fautes que n'en fit le Roi dans cette campagne. La première fut certainement de ne s'être pas pourvu de magaſins aſſez conſidérables pour ſe ſoutenir au moins ſix mois en Bohème. On ſait que pour bâtir l'édifice d'une armée il faut ſe ſouvenir que le ventre en eſt le fondement; mais ce n'eſt pas tout. Il entre en Saxe, ſans ignorer que les Saxons avoient accédé au traité de Worms: ou il falloit les forcer à changer de parti, ou il falloit les écraſer avant de mettre le pied en Bohème. Il fait le ſiége de Prague & envoie un foible détachement à Béraun contre Mr de Bathyani; ſi les troupes n'avoient pas fait des prodiges de valeur, il auroit été cauſe de leur perte. Prague priſe, il étoit certainement de la bonne politique de marcher avec la moitié de l'armée droit à Mr de Bathyani, de l'écraſer avant l'arrivée du Prince de Lorraine & de prendre le magaſin de Pilſen, la perte duquel auroit empêché les Autrichiens de retourner

en Bohème : ils auroient été obligés d'amasser de nouveau des subsistances, ce qui demande du temps ; de sorte que cette campagne auroit été perdue pour eux. Si l'on ne s'y est pas pris avec assez de zèle pour remplir les magasins prussiens, il ne faut point l'imputer au Roi, mais aux commis des vivres, qui se faisoient payer les livraisons & laissoient les magasins vuides. Mais comment ce Prince eut-il la foiblesse d'adopter le projet de campagne du Maréchal de Belle-Isle qui le mena à Tabor & à Budweis, lorsqu'il convenoit lui-même que ce projet n'étoit conforme ni aux conjonctures, ni à ses intérêts, ni aux lois de la guerre ? Il n'est pas permis de pousser la condescendance aussi loin. Cette faute en entraîna une foule d'autres à sa suite. Enfin étoit-il bien permis de mettre son armée en cantonnemens, l'ennemi ne campant qu'à une marche de ces quartiers ? Tout l'avantage de cette campagne fut pour les Autrichiens. Mr de Traun y joua le rôle de Sertorius, & le Roi celui de Pompée. La conduite de Mr de Traun est un modèle de perfection que tout militaire qui aime son métier doit étudier, pour l'imiter s'il en a les talens. Le Roi est convenu lui-même qu'il regardoit cette campagne comme son école dans l'art de la guerre, & Mr de Traun comme son précepteur. La fortune est souvent plus funeste aux princes que l'adversité : la première les enivre de présomtion ; la seconde les rend circonspects & modestes.

CHAPITRE XI.

Les Autrichiens font une invaſion dans la haute Siléſie & dans le comté de Glatz; ils ſont repouſſés par le Prince d'Anhalt & le Général Lehwald. Négociations en France. Mort de Charles VII. Intrigues des François en Saxe. Autres négociations avec les François. Négociations avec les Anglois pour la paix: difficulté qu'y met le traité de Varſovie. L'Angleterre promet ſes bons offices. Préparatifs pour la campagne. Le Roi part pour la Siléſie. Le jeune Electeur de Bavière fait en 1745 la paix de Fuſſen avec l'Autriche.

1745. A PEINE le Roi eut-il quitté l'armée que les Autrichiens voulurent profiter de ce qu'ils appeloient la terreur des Pruſſiens. Ils entrèrent dans la haute Siléſie & dans le comté de Glatz. Mr de Marwitz, dont le corps cantonnoit aux environs de Troppau, ſe retira avant l'approche de l'ennemi à Ratibor, où il mourut. Le Prince Thierry reconduiſit ce corps par Coſel & Brieg, pour joindre l'armée aux environs de Neiſſe. Mr de Lehwald, qui commandoit dans le comté de Glatz, ſe retira de même vers la capitale, avant que l'en-

nemi fût à portée. Ces retraites se firent sans perte, parce qu'en rétrogradant à propos, on fit manquer aux Autrichiens l'occasion d'en profiter. Le Roi se vit alors obligé de retourner en Silésie, pour prendre avec le vieux Prince d'Anhalt des mesures capables de déranger les projets du Prince de Lorraine. Le Prince d'Anhalt amassa un gros corps auprès de Neisse. Le 7 Janvier* il passa la rivière & marcha droit à l'ennemi; ses troupes s'assembloient à la pointe du jour & passoient les nuits en cantonnemens resserrés. A son approche, Traun abandonna le poste de Neustadt & reprit le chemin de la Moravie. Dans cette retraite les Autrichiens couchèrent cinq jours sur la neige; il en périt beaucoup de froid & beaucoup désertèrent. Le Prince d'Anhalt ne put entamer qu'une partie de leur arrière-garde, sur laquelle il fit quelques prisonniers, après quoi il prit poste à Jægerndorff & à Troppau. Mr de Nassau, avec un corps de 6,000 hommes, nettoya la haute Silésie, vers Ratibor & de l'autre côté de l'Oder, des Hongrois qui l'infestoient; Mr de Lehwald, avec un nombre pareil de troupes, revint à Glatz, pour chasser de ce comté les Autrichiens qui vouloient s'y établir. Nassau délogea sans peine les Hongrois de Troppau, & fondit brusquement sur Oderberg & de là sur Ratibor, dès que Mr de Traun fut de retour en Moravie: 3,000 ennemis furent surpris dans Ratibor; les Hongrois ayant vainement tenté de s'ouvrir un passage à la pointe de l'épée, voulurent se sauver par le pont de l'Oder; mais la foule qui se

* 1745.

preſſoit d'y paſſer, le fit rompre ; en même temps les Pruſſiens forcèrent la ville, & ce qu'ils ne paſſèrent pas au fil de l'épée, ſe noya ou fut pris. Un autre corps hongrois, commandé par le Général Caroli, n'attendit pas l'approche de Mr de Naſſau & ſe retira de Pleſſe dans la principauté de Teſchen. Dans ce temps-là Mr de Lehwald s'avançoit vers Wenzel Wallis, qui s'étoit porté ſur Habelſchwerd. Cette ville eſt ſituée dans une vallée qui confine à la Moravie. Lehwald entra par Johanneſberg dans le pays de Glatz, & ſe trouva bientôt vis-à-vis des ennemis, poſtés dans un terrain avantageux auprès du village de Plomnitz ; devant leur front ſerpentoit un ruiſſeau dont les bords en bien des endroits étoient d'un accès difficile. Rien n'arrêta Mr de Lehwald ; il * attaqua les Autrichiens, les troupes ſurmontèrent tous les obſtacles, elles franchirent le ruiſſeau, gravirent la montagne & fondirent ſi bruſquement & avec tant d'audace ſur l'ennemi, qu'ils le chaſſèrent de ſon poſte. Les Autrichiens tentèrent de ſe reformer dans un bois qui étoit derrière le champ de bataille ; mais ils en furent empêchés par les grenadiers pruſſiens, qui les pourſuivirent la baïonnette au bout du fuſil. Derrière ce bois il y avoit une petite plaine, puis un taillis, dont l'ennemi tenta pour la ſeconde fois de profiter ; mais on l'attaqua ſi impétueuſement, que la confuſion devint entière & la fuite générale. Lehwald n'avoit que 400 houſards, qu'on crut ſuffire dans un pays montueux & difficile ; s'il avoit eu plus de cavalerie, peu

* 13 Février.

d'ennemis auroient échappé. Ce corps, qui s'enfuit en Bohème, perdit 900 hommes à cette affaire. Les Pruffiens prirent 3 canons & firent 100 hommes prifonniers ; il ne leur en coûta que 30 foldats tant morts que bleffés. On regretta beaucoup le brave Colonel Gaudi, officier de réputation ; il avoit rendu un fervice important au feu Roi au fiége de Stralfund ; il indiqua un paffage par lequel on fe rendit maître du retranchement des Suédois en le tournant du côté de la mer, qui alors étoit baffe. Tant de fuccès auffi rapides encouragèrent les Pruffiens & ôtèrent aux troupes de la Reine l'envie de prolonger davantage cette campagne. Chacun retourna de fon côté dans les quartiers d'hiver & demeura tranquille chez foi.

La fortune avoit encore marqué fa faveur aux Pruffiens par la naiffance d'un fils dont la Princeffe de Pruffe étoit accouchée * ; ce qui affuroit la fucceffion à la branche régnante, qui jufqu'alors ne s'étoit étendue qu'aux trois frères du Roi. A Berlin la cour attendoit l'arrivée du Maréchal de Belle-Ifle, que Louis XV envoyoit à fes alliés, pour concerter avec eux les mefures à prendre pour l'ouverture de la campagne prochaine. Le Maréchal s'étoit rendu à Munich, de là à Caffel, où il fut averti d'éviter pour fe rendre à Berlin le chemin par le pays de Hanovre. On lui indiqua une route plus fûre qui menoit par le Eichsfeld à Halberftadt. Le Maréchal, imbu de fon caractère d'Ambaffadeur & du titre de Prince d'Allemagne, rejeta cet avis, & par une fuite de cet

* Le 25 Septembre 1744.

aveuglement, prit le chemin ordinaire. A peine arrive-t-il à Elbingerode, que des dragons hanovriens l'arrêtent; il a la préfence d'efprit de déchirer tous fes papiers. On le mène en triomphe à Hanovre, où le confeil s'applaudit d'avoir pris un Maréchal de France, l'homme de confiance de la ligue de Francfort, enfin un homme qui jouoit un fi grand rôle en Europe : il eft transféré en Angleterre; on lui donne pour prifon le château de Windfor, où il refte quelques mois, & il n'eft échangé qu'après la bataille de Fontenoy. La fierté du Roi de France fouffroit de l'affront que les Hanovriens lui faifoient dans la perfonne de fon ambaffadeur. On difoit à Verfailles que les Hanovriens avoient manqué dans cette occafion au refpect dû à la majefté impériale & au droit des gens, en arrêtant fur les grands chemins & comme un voleur un homme revêtu d'un caractère public. On difoit à Londres qu'après la déclaration de guerre, tout officier françois qui paffoit fans paffe-port fur les terres du Roi d'Angleterre, pouvoit être arrêté de bon droit : qu'on regardoit le Maréchal de Belle-Ifle comme officier & non comme Ambaffadeur, ce caractère n'étant point indélébile & n'étant valable qu'à la cour où le miniftre eft accrédité. Il n'y avoit proprement que la vengeance du Roi d'Angleterre d'intéreffée à l'humiliation du Maréchal de Belle-Ifle. George le regardoit comme l'auteur de la guerre d'Allemagne, comme un homme qui l'avoit forcé à donner fa voix à l'Empereur Charles VII, & qui l'avoit contraint l'année 1741 d'accepter la neutralité, lorfque le

Maréchal de Maillebois menaçoit l'électorat de Hanovre. Le Maréchal de Belle-Isle étoit donc regardé comme l'ennemi juré de la maison de Bronswic. A ces désagrémens publics qu'essuyoit Louis XV, il s'en joignoit de particuliers. La Duchesse de Châteauroux, exilée de Metz, mourut de douleur d'avoir essuyé un traitement si rigoureux. La convalescence du Roi réveilla ses premiers feux; l'Amour que la Religion avoit offensé, s'en vengea à son tour en ranimant plus vivement que jamais dans le cœur du Roi sa passion pour sa maîtresse. Dans le temps qu'on négocioit son retour, il apprend qu'elle est morte. Jamais sacrement ne causa tant de remords que celui que Louis XV avoit reçu à Metz; il se reprocha la mort d'une personne qu'il avoit tendrement aimée, des désirs qu'il ne pouvoit plus satisfaire, & des regrets inutiles émurent si violemment sa sensibilité, qu'il se retira pour quelque temps du monde. La maladie de ce Prince, funeste à ses alliés & à sa maîtresse, lui procura au moins la satisfaction la plus douce qu'un souverain puisse avoir, celle d'obtenir le nom de Louis le Bien-aimé, désignation préférable au titre de Saint & de Grand que la flatterie & rarement la vérité donne aux rois.

Si le Roi de France éprouvoit des contretemps, la Prusse étoit exposée à des malheurs plus réels, depuis la fâcheuse campagne de 1744 en Bohème: d'auxiliaire elle étoit devenue partie belligérante, & le théâtre de la guerre, qui avoit été en Alsace, s'étoit transporté sur les frontières de la Silésie. La mau-

vaiſe volonté des Saxons s'étoit manifeſtée aſſez ouvertement pour qu'on pût prévoir que ſi cela dépendoit d'eux, ils tâcheroient d'attirer la guerre au cœur des anciens Etats pruſſiens. Il falloit, pour réſiſter à ces ennemis, des dépenſes exorbitantes, & avec cela même il auroit été preſque impoſſible d'éviter la ruine du plat pays. Ces conſidérations faiſoient enviſager la paix comme l'unique moyen de ſe tirer d'une ſituation auſſi critique. La France s'étoit engagée d'aſſiſter efficacement les Pruſſiens. Le Roi écrivit une lettre pathétique à Louis XV, pour lui rappeler ſes engagemens; il parut par ſa réponſe qu'il étoit auſſi froid pour l'intérêt de ſes alliés que ſenſible aux ſiens propres; cependant la guerre de Bohème ne s'étoit faite que pour ſauver l'Alſace.

Il ne manquoit plus pour embrouiller davantage la politique des puiſſances européennes, que la mort de l'Empereur Charles VII. Ce prince décéda le 18 de Janvier de l'année 1745. Il pouſſa la bienfaiſance à l'excès, & la libéralité à un tel point, qu'il fut réduit lui-même à l'indigence: il perdit deux fois ſes Etats, & ſans ſa mort qui prévint les malheurs qui l'attendoient, il ſeroit ſorti pour la troiſième fois de ſa capitale en fugitif. Ce fut là le moment de la diſſolution de la ligue de Francfort, à laquelle les François avoient déjà porté atteinte en ne rempliſſant aucun des articles de cette alliance. Le nom de l'Empereur avoit légitimé l'aſſociation des Princes qui avoient pris ſa défenſe; toutes leurs démarches avoient été conformes aux lois de l'Empire; dès qu'il ne fut plus, l'objet de cette liaiſon étoit détruit. Les

princes de l'Empire n'avoient plus un but commun, & les mêmes intérêts ne les attachoient plus à ceux de la Prusse. Il étoit facile de prévoir que la nouvelle maison d'Autriche tenteroit l'impossible pour faire rentrer dans sa maison la couronne impériale. A Versailles on regardoit en secret la mort de l'Empereur comme un heureux dénouement, qui alloit terminer les embarras de la France. On étoit las de lui payer des subsides considérables, & l'on se flattoit de faire avec la Reine de Hongrie un troc de la couronne impériale contre une bonne paix. Ce qui donnoit le plus d'avantage à la cour de Vienne pour l'élection, c'étoit que le tiers des électeurs étoit aux gages du Roi d'Angleterre & que l'Electeur de Maïence, dont l'influence avoit du poids dans les délibérations de l'Empire, étoit dévoué à la Reine de Hongrie. De plus, quel candidat pouvoit-on opposer au Grand Duc de Toscane? L'Electeur Palatin étoit trop foible, le jeune Electeur de Bavière n'avoit point encore l'âge prescrit par la bulle d'or pour être éligible. Le trône impérial étoit regardé comme incompatible avec celui de la Pologne, ce qui sembloit exclure l'Electeur de Saxe; il ne restoit donc que le Grand Duc de Toscane, soutenu par les armées de la Reine de Hongrie, par l'argent des Anglois & par les intrigues du clergé. La cour de Versailles sentoit les difficultés qu'elle rencontreroit cette fois à exclure le Grand Duc du trône; elle voulut cependant lui susciter des rivaux, pour rendre les conditions de son accommodement plus avan-

tageuſes. Le Comte de Saxe contribua le plus à faire tomber le choix de la cour ſur Auguſte III, Roi de Pologne. Mr d'Argenſon ſaiſit vivement cette idée, dans la vue de brouiller par cette rivalité le Roi de Pologne & la Reine de Hongrie : il ne crut trouver d'oppoſition à l'exécution de ce projet que de la part de la Pruſſe, étant exactement informé des ſujets de mécontentement qui ſubſiſtoient entre ces deux princes.

En effet le Roi de Pologne n'avoit rien négligé pour rendre le Roi de Pruſſe irréconciliable. Dès le commencement de l'année 1744 Auguſte avoit eſſayé de faire accéder la république de Pologne à l'alliance qu'il venoit de conclure avec la maiſon d'Autriche, & qui n'étoit proprement qu'un renouvellement de garantie de la pragmatique Sanction. Il repréſenta à la diète de Varſovie la néceſſité d'augmenter l'armée de la couronne de 20,000 hommes, pour réſiſter aux deſſeins d'un voiſin ambitieux, qui alloit incontinent fondre ſur la république : il conclut une alliance offenſive & défenſive avec la Ruſſie ; tout le monde ſe diſoit à l'oreille que c'étoit contre la Pruſſe. Le Roi de Pologne ayant paſſé par la Siléſie pour ſe rendre à la diète de Pologne, il n'y eut point d'impoſtures qu'il ne débitât, tant à Varſovie qu'aux autres cours de l'Europe, ſur le peu d'égards qu'on avoit eus pour ſa famille & pour ſa perſonne, quoique tous les reſpects qu'on doit aux têtes couronnées lui euſſent été rendus. Le paſſage des troupes pruſſiennes par

la Saxe fit crier encore plus fort : on leur alléguoit comme exemple pareil, qu'en l'année 1711 les Saxons avoient paſſé par le Brandebourg pour attaquer les Suédois ; ils trouvoient ces exemples bons pour eux & mauvais pour les autres. On avoit offert au Roi de Pologne d'avoir ſoin de ſes intérêts, de marier la Princeſſe Marianne ſa fille au fils de l'Empereur. Les miniſtres françois & pruſſiens n'épargnèrent pas même des offres conſidérables pour gagner le Comte de * * * & pour lui perſuader de prendre le parti de l'Empereur : le tout en vain. La place étoit déjà priſe & occupée par les Anglois, les Autrichiens & les Ruſſes. Tant de traits de mauvaiſe volonté de la part des Saxons n'empêchèrent pas qu'avant la guerre le Roi ne permît à 6 régimens qu'ils avoient en Pologne de traverſer la Siléſie pour ſe rendre en Luſace.

Selon le traité du Roi de Pologne avec la Reine de Hongrie, il ne devoit en cas de guerre lui fournir que 6,000 hommes. Dès que les Pruſſiens furent en Bohème, 22,000 Saxons ſe joignirent aux Autrichiens, & la Saxe interdit aux Pruſſiens le paſſage des vivres & des munitions de guerre ; cela étoit équivalent à une déclaration de guerre dans les formes. Le Roi de Pruſſe crut devoir avertir ces voiſins ſi acharnés contre lui, des mauvaiſes affaires qu'ils alloient s'attirer à eux-mêmes : cette déclaration, peut-être faite à contretemps, révolta leur amour-propre & augmenta encore la

haine qu'ils avoient pour les Pruſſiens. Lorſque ceux-ci abandonnèrent la Bohème, le Comte * * * attribua leur malheur à ſon habileté; il dit que la Reine de Hongrie devoit la Bohème à la valeur des troupes ſaxonnes, & ſe vanta d'en avoir chaſſé les Pruſſiens.

* * *, non content de ces fanfaronades, avoit ſurtout à cœur de brouiller le Roi de Pruſſe avec la république de Pologne. Il faut ſe rappeler qu'il y a une loi ſévère dans cette république contre ceux qui corrompent un membre de la diète. * * *, à force de récompenſes, engagea un Staroſte nommé Wilczewſky, à déclarer en pleine diète, que le miniſtre pruſſien l'avoit corrompu moyennant la ſomme de 5,000 ducats; ce qu'il fit d'un air repentant & d'un ton de vérité qui auroit pu ſéduire; mais il fut ſévèrement examiné, & confondu par ſes propres dépoſitions. La diète de Grodno fut rompue incontinent, après qu'elle eut rejeté l'alliance de l'Autriche & l'augmentation de l'armée. La Pologne fourmilloit alors de mécontens, comme c'eſt l'ordinaire dans les Etats républicains, où la liberté ne ſubſiſte que par les partis différens qui contiennent alternativement l'ambition des factions contraires. Ces mécontens offrirent au Roi de Pruſſe de faire une confédération contre les Czartorinſky, les Potocky, ou proprement contre Auguſte III. C'auroit été le moyen de ſuſciter bien des embarras au Roi de Pologne; mais le Roi de Pruſſe, qui loin de vou-

loir attiser le feu de la guerre, désiroit de l'éteindre, eut assez de modération pour conseiller à ces Palatins de ne point troubler la tranquillité de leur patrie; il fit même offrir à ce prince qui l'avoit si vivement offensé, & qui vouloit retourner en Saxe, toutes les suretés qu'il pouvoit souhaiter pour son passage par la Silésie. Les refus d'Auguste III ne se ressentirent pas de la politesse qui régnoit autrefois à sa cour; il prit le chemin de la Moravie, province dont il méditoit la conquête en 1742. Il s'aboucha avec l'Empereur à Olmutz, d'où il poursuivit son chemin par Prague pour se rendre à Dresde. * * * & son épouse se rendirent à Vienne, où ils recueillirent les fruits de leur politique.

Dès que * * * fut de retour à Dresde, il expédia son premier commis, son homme de confiance, un certain Saul, à la cour de Vienne, pour régler avec Bartenstein, Ministre de la Reine, le partage de la Silésie. Ce fut un article secret, qu'on ajouta au traité de Varsovie. On promettoit au Roi de Pologne la principauté de Glogau & celle de Sagan; il s'engageoit à faire agir offensivement ses troupes en Silésie, à renoncer à ses prétentions à la couronne impériale & à donner sa voix au Grand Duc de Toscane; il offroit de plus de porter son corps d'auxiliaires à 30,000 hommes. On diffère sur les avantages que la Reine de Hongrie promit au Roi de Pologne; quelques personnes prétendent que la cour de Vienne se chargea simple-

ment d'avoir ſoin de ſes intérêts à la pacification générale, & qu'elle promit au Comte * * * la principauté de Teſchen avec la dignité de prince de l'Empire. Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt pas naturel que le Roi ait été ſéduit par ces dernières conditions: la vraiſemblance donne du poids au partage de la Siléſie ſtipulé par le traité; & ce qui augmente les apparences, c'eſt que le Comte de St Séverin, qui étoit pour lors Ambaſſadeur de France en Pologne, crut avoir découvert cette particularité, dont le bruit étoit aſſez généralement répandu.

Tant de traités entre la cour de Vienne & celle de Dreſde augmentoient les ombrages que la Pruſſe en devoit prendre. Le temps d'ouvrir la campagne approchoit. Cagnoni, chargé des affaires de la Pruſſe à Dreſde, reçut ordre de faire expliquer le Comte de * * * ſur l'uſage auquel il deſtinoit les troupes ſaxonnes qui étoient en Bohème, & en un mot de tirer de lui une déclaration cathégorique, ſi ces troupes attaqueroient les provinces de la domination pruſſienne ou non. * * * battit la campagne & crut diſſimuler ſes intentions, qui étoient connues à toute l'Europe. Ces deux cours étoient en ces termes, lorſque la France fit propoſer au Roi de mettre la couronne impériale ſur la tête d'un ennemi qui l'avoit ſi grièvement offenſé.* Si ce prince n'avoit conſulté que ſon reſſentiment, il auroit rejeté bien loin une ſemblable propoſition. Il prit un parti plus modéré. La ſaine politique de-

mandoit qu'il employât tous les moyens possibles de désunir deux cours qui s'étoient liguées contre lui : au cas que le titre d'Empereur flattât le Roi de Pologne, ses prétentions & celles de la Reine de Hongrie devoient les rendre irréconciliables ; alors le Roi avoit beau jeu, car en s'accommodant avec la maison d'Autriche, il pouvoit frustrer Auguste du trône qu'il briguoit. Mais ce qui rendoit ce projet de la France impossible dans l'exécution, c'est que la couronne impériale & celle de Pologne ne pouvant pas se réunir sur la même tête, il auroit fallu préalablement qu'Auguste abdiquât celle de Pologne, ce qui ne lui étoit pas permis selon les lois de ce royaume. Le Roi de Prusse ne fit donc point le difficile, se prêtant à tout ce que la France exigeoit de lui pour travailler conjointement avec elle à ce projet chimérique. Mr le Chevalier de Court avoit été chargé de cette négociation à Berlin : il s'étoit attendu à trouver de la part du Roi plus de résistance à consentir à l'élévation de son ennemi, et il regarda son consentement comme une marque de la condescendance de ce prince pour sa cour.

Mais le Roi n'eut pas lieu d'être aussi satisfait des plans que ce ministre proposoit pour la campagne prochaine. Malgré ses paroles emmiellées, on s'appercevoit que le dessein de la France n'étoit point de faire des efforts en faveur de ses alliés. On ne vouloit prendre aucun arrangement pour les subsistances de l'armée de Bavière ; on vouloit différer

le plus que l'on pourroit l'ouverture de la campagne. Les Allemands devoient assiéger Passau, les François Ingolstadt, & personne ne pensoit aux entreprises que les Autrichiens pouvoient tenter dans cet intervalle. L'armée de Mr de Maillebois s'étoit retirée de la Lahn derrière le Mein ; les François vouloient la renforcer & la laisser dans l'inaction. Les principales forces de cette monarchie devoient se porter en Flandre, où Louis XV avoit résolu de faire une seconde campagne ; & la diversion dans le pays de Hanovre, stipulée par le traité de Versailles, fut absolument rejetée alors par le ministère. Après que le Roi eut épuisé toutes les raisons qui auroient pu faire charger de sentiment le Ministre de France, il dressa une espèce de mémoire, qu'il envoya à Louis XV, dans lequel les opérations militaires des armées étoient adaptées aux vues politiques des deux cours, & leurs mouvemens compassés d'après la situation actuelle où elles se trouvoient, d'après les conjonctures présentes, & la possibilité de l'exécution. Il y étoit proposé de porter l'armée de Maillebois au delà de la Lahn entre la Franconie, la Westphalie & le bas Rhin, afin de brider l'Electeur de Hanovre par ce voisinage & de l'empêcher d'envoyer des secours en Bohème pour favoriser l'élection du Grand Duc. Cette armée servoit de plus à tenir tous ces cercles en respect, de même qu'à protéger l'Electeur Palatin, le Landgrave de Hesse & tous les alliés du défunt Empereur. Quand même ce moyen n'auroit

pas été suffisant pour exclure entièrement le Grand Duc du trône impérial, il rendoit toujours les François maîtres de traîner en longueur cette élection, & qui gagne du temps a tout gagné. Le Roi insistoit également pour qu'on pourvût l'armée de Bavière de subsistances, ainsi que d'un bon général, & qu'elle s'assemblât aussitôt que les Autrichiens commenceroient à remuer dans leurs quartiers, afin que les Prussiens & les Bavarois fissent leurs efforts en même temps contre leurs communs ennemis. Il avertissoit aussi ses alliés que la campagne de 1744 l'ayant fait revenir de la maxime de poursuivre avec ardeur sa pointe, il ne s'enfonceroit plus dans le pays de la Reine qu'autant qu'il pourroit être suivi de ses subsistances; qu'ayant les Autrichiens & les Saxons sur les bras, étant de plus menacé des Russes, il avoit besoin de redoubler de prudence, & que si les François ne prenoient pas de bonnes mesures pour traverser l'élection impériale, il se trouveroit nécessité à faire sa paix avec la Reine de Hongrie. Les François envoyèrent sur cela Mr de Valori à Dresde, pour persuader au Roi de Pologne de briguer le trône impérial; mais le traité de Varsovie, l'ascendant des Russes à cette cour, & les guinées angloises lioient les mains aux Saxons.

Ce prélude confirmoit la cour de Berlin dans l'opinion que le Grand Duc deviendroit Empereur, que l'armée des alliés feroit malheureuse en Bavière, que les François n'auroient à cœur que leur campagne de Flandre, & que leurs alliés feroient sage-

ment de penser à eux-mêmes. Il auroit été à souhaiter qu'on eût pu parvenir à pacifier tous ces troubles, afin de prévenir une effusion de sang inutile; mais les tisons de la discorde jetoient de nouvelles étincelles sur toute l'Europe, & la bourse des grandes puissances n'étoit pas encore épuisée. Les Prussiens entamèrent à tout hazard une négociation avec les Anglois; ils se fondoient sur l'espérance de trouver alors les esprits plus enclins à la paix, & sur une révolution qui venoit d'arriver dans le ministère anglois. Depuis que le Lord Carteret avoit fait le traité de Worms, la nation angloise avoit changé de dispositions à son égard. On lui reprochoit d'être emporté & fougueux, & d'outrer tout par un effet de sa vivacité. Un mécontentement général obligea le Roi à renvoyer un ministre qui étoit entré dans toutes ses vues, & qui couvroit sous l'apparence de l'intérêt national tous les pas que George faisoit en faveur de son électorat : ce prince eut la mortification de ne pas pouvoir disposer des sceaux, & fut obligé de les remettre au Duc de Newcastle. Le Lord Harrington devint Ministre; le peuple appela ce nouveau conseil la faction des Pelhams, parce que ceux qui le composoient, étoient de cette famille. Ces nouveaux ministres écartèrent toutes les créatures de Carteret; mais ils ne pouvoient rompre les traités qu'il avoit conclus, ni changer subitement le mouvement impulsif qu'il avoit donné aux affaires générales de l'Europe. Carteret étoit faux, sans garder les ménagemens que les caractères

les plus malhonnêtes emploient pour déguifer leurs vices. Harrington avoit la réputation d'homme de probité; plus timide que fon prédéceffeur, il réparoit ce défaut par toutes les qualités d'une ame bien née. Prévenu par le caractère perfonnel du miniftre, on tenta par fon moyen de trouver quelque acheminement à la paix générale. Voici quelques idées efquiffées qu'on lui communiqua: on pourvoira Don Philippe d'un établiffement en Italie; la France gardera de fes conquêtes, Ypres & Furnes, moyennant quoi l'Efpagne prolongera pour 20 années, ou plus, la contrebande des Anglois; tous les alliés reconnoîtront Empereur le Grand Duc de Tofcane; la Pruffe demeurera en poffeffion de la Siléfie felon la teneur du traité de Breflau. Les miniftres anglois déclinèrent la négociation fur ces articles; c'eft que le Roi défiroit la continuation de la guerre & qu'il contrecarra toutes les mefures des Pelhams pour la terminer. La caufe de ces refus obftinés fut enfin découverte à la Haye. Le plus beau génie & en même temps l'homme le plus éloquent de l'Angleterre, le Lord Chefterfield, étoit alors ambaffadeur en Hollande; il ne cacha point au Comte de Podewils, miniftre de Pruffe auprès des Etats généraux, que le traité de Varfovie mettoit des entraves à la bonne volonté des Pelhams, que par conféquent le Roi de Pruffe ne pouvoit point fe flatter de réuffir par des négociations, mais devoit s'oppofer vigoureufement aux deffeins de fes ennemis, qui tramoient fa perte. Cela n'empêcha pas que les fréquentes

infinuations du miniftre pruffien à Londres ne conciliaffent entièrement au Roi de Pruffe l'affection du nouveau miniftère, qui fit affurer ce prince qu'il n'attendoit que les occafions pour le fervir. Le confeil de Milord Chefterfield étoit le meilleur qu'on pût fuivre.

On continua de négocier, mais l'attention principale du Roi fe tourna fur tous les objets qui pouvoient lui affurer d'heureux fuccès pour la campagne prochaine. Un des plus importans fans doute étoit de former en Siléfie de gros magafins ; rien ne fut épargné pour les rendre confidérables. On fit des efforts pour recomplèter les troupes. Le foldat étoit largement entretenu dans les quartiers d'hiver, la cavalerie étoit remontée & complète ; plus de 6,000,000 furent tirés du tréfor pour fournir à tant de frais ; outre cela les Etats avancèrent à titre d'emprunt 1,500,000 écus. Toutes ces fommes furent dépenfées pour que le Roi pût réparer en 1745 les fautes qu'il avoit faites en Bohème en 1744. Après avoir mis la dernière main à ces préparatifs, le Roi partit * de Berlin pour fe rendre en Siléfie.

Il apprit en chemin que l'Electeur de Bavière avoit figné avec la Reine de Hongrie le traité de Fuffen. Voici comment cette paix fut amenée. Immédiatement après la mort de l'Empereur, Seckendorff s'étoit démis du commandement de l'armée ; mais il en avoit fi mal difpofé les quartiers, que ces troupes étoient toutes épar-

* 15 Mars.

pillées ; le terrain qu'elles occupoient étoit trop vaste. Les Autrichiens, maîtres des places fortes & du cours du Danube, voyoient de quelle importance il étoit pour eux de finir d'un côté, avant de commencer leurs opérations d'un autre, & jugèrent par la position des Bavarois & de leurs alliés qu'ils en auroient bon marché. Mr de Bathyani prévint ses ennemis, qui étoient trois fois plus forts que lui, mais qui ne vouloient se rassembler qu'à la fin de Mai. A la tête de 12,000 hommes, qui faisoient toutes ses forces, il paroît entre Braunau & Scharding, fond sur les quartiers dispersés des alliés & leur prend Pfarrkirchen, Willshofen & Landshut, avec le peu de magasins que les Bavarois y avoient amassés, en même temps qu'un autre détachement d'Autrichiens passe le Danube à Deckendorff, coupe les Hessois des Bavarois, les oblige à passer l'Inn, ensuite à mettre les armes bas, & chasse les Bavarois fugitifs au delà de Munich. Le jeune Electeur, à peine souverain, est obligé de quitter sa capitale à l'exemple de son père & de son grand père ; il se retire à Augsbourg. Mr de Ségur, avec les François & les Palatins qu'il avoit sous son commandement, n'éprouva pas un sort plus favorable ; il fut battu en se retirant auprès de Pfaffenhofen ; les Autrichiens occupèrent en même temps le pont du Rhin, ce qui le mit dans la nécessité de gagner Donawert avant l'ennemi. Tandis que les Bavarois, fuyant comme un troupeau sans berger, se sauvoient à

Friedberg, Seckendorff reparut à la cour de l'Electeur de Bavière dans ce bouleversement total, non point comme un héros qui trouve des ressources dans son génie lorsque le vil peuple désespère, mais comme une créature de la cour de Vienne & avec l'intention de séduire un jeune Prince sans expérience & accablé de malheurs. Les François avoient déjà dès la campagne précédente soupçonné ce Maréchal de s'être laissé corrompre, parce qu'en Alsace il n'avoit pas agi contre les Autrichiens conformément à ce qu'on devoit attendre de lui; on l'avoit trouvé sans énergie lorsqu'il attaquoit l'ennemi, & mou dans la poursuite lorsqu'il pouvoit le détruire. On l'accusoit d'avoir exprès séparé les quartiers des alliés, pour les livrer pieds & poings liés à leurs ennemis. On avançoit même qu'il avoit reçu de la Reine de Hongrie 300,000 florins des arrérages qui lui étoient dûs par l'Empereur Charles VI, pour décider l'Electeur de Bavière à faire sa paix. Il y a apparence que la cour de Vienne lui avoit fait entrevoir des avantages; on pouvoit lui avoir promis cette somme; mais alors la cour de Vienne n'étoit guère en état de l'acquitter. Ce qui dépose le plus contre lui, ce sont les mouvemens qu'il se donna pour accélérer ce traité de Fussen. Il produisit de fausses pièces au jeune Electeur; il lui montra des lettres supposées du Roi de Prusse, dans lesquelles celui-ci lui faisoit part de la paix qu'il alloit conclure avec la Reine de Hongrie; il releva des avan-

tages imaginaires que les armes de cette princesse avoient remportés en Flandre & en Italie; enfin il le conjura de terminer ses différens avec elle, pour éviter sa ruine totale. L'Electeur, jeune & sans expérience, se laissa entraîner par les créatures de la cour de Vienne, dont Seckendorff l'avoit environné. L'Empereur son père lui avoit dit en mourant: "N'oubliez "jamais les services que le Roi de France & le Roi "de Prusse vous ont rendus, & ne les payez pas "d'ingratitude." Ces paroles, qu'il avoit dans l'esprit, rendirent un moment sa plume immobile entre ses doigts; mais l'abyme où il se trouvoit, les impostures de Seckendorff & l'espérance d'une meilleure fortune, le déterminèrent à signer le traité de Fussen le 22 d'Avril de l'année 1745. Par ce traité la Reine de Hongrie renonça à tout dédommagement & promit de rétablir l'Electeur dans la possession entière de ses Etats; de son côté l'Electeur renonça pour lui & pour sa postérité à toutes les prétentions que la maison de Bavière avoit aux Etats de la maison d'Autriche; il adhéra à l'activité de la voix de Bohème & engagea la sienne pour l'élection du Grand Duc à la dignité impériale; il promit de plus de renvoyer ses auxiliaires, à condition qu'ils ne seroient point inquiétés dans leur retraite, & que la Reine de Hongrie s'engageroit à ne plus tirer de contributions de la Bavière. Ces derniers articles furent si mal observés par les Autrichiens, qu'ils désarmèrent les Hessois & les menèrent comme prisonniers en

Hongrie, & que ſous prétexte d'arrérages, ils tirèrent encore de groſſes contributions de la Bavière. C'eſt ainſi que finit la ligue de Francfort, & que les Autrichiens firent voir que lorſqu'ils ſont ſoutenus par la proſpérité, rien n'eſt plus dur que le joug qu'ils impoſent. Mais quel ſpectacle plus inſtructif pour les *biſognoſi di gloria* & pour les politiques qui ſe flattent de déterminer les futurs contingens, que le réſumé de ce qui arriva au commencement de cette année? L'Empereur décède, ſon fils fait la paix avec la Reine de Hongrie, le Grand Duc de Toſcane va devenir Empereur, le traité de Varſovie ligue la moitié de l'Europe contre la Pruſſe, l'argent pruſſien retient la Ruſſie dans l'inaction, l'Angleterre commence à pencher pour la Pruſſe. Le Roi avoit bien pris ſes meſures pour ſe défendre; c'étoit donc de la campagne qui alloit s'ouvrir qu'alloient dépendre la réputation & la fortune des Pruſſiens.

CHAPITRE XII.

Campagne d'Italie. Campagne de Flandre. Ce qui se passa sur le Rhin. Evénemens qui précédèrent les opérations de l'année 1745.

POUR ne point interrompre dans la suite le fil de notre narration, nous croyons qu'il est à propos de rapporter en abrégé ce qui se passa en Italie, en Flandre & sur le Rhin, avant que d'en venir aux opérations des troupes prussiennes en Silésie. Il faut se rappeler que Mr de Gages avoit pris son quartier à Terny & qu'il établit ses Espagnols & ses Napolitains des deux côtés du Tibre. Mr de Lobkowitz avoit son quartier à Imola; l'armée de Don Philippe étoit en partie en Savoie & en partie dans le comté de Nice. Les Espagnols ouvrirent la campagne par la prise d'Oneglia. L'armée françoise & espagnole s'assembla aux environs de Nice. Le Prince de Lobkowitz s'avança alors jusqu'à Césène; Mr de Gages marcha à lui, le battit le 31 Mars auprès de Rimini, lui prit 700 prisonniers, le poursuivit jusqu'à Lugo; le Prince Lobkowitz se retira de là par Boulogne, passa le Panaro & se posta à Campo Santo. Mr de Gages passa presque en même

temps le Panaro auprès de Modène & s'avança sur les bords de la Trébie, d'où il s'ouvrit une communication avec l'Infant par l'Etat de Gènes. Mr de Lobkowitz marcha à Parme, où il assembla 15,000 hommes, dans l'espérance d'empêcher la jonction des deux armées; mais Mr de Gages passa l'Apennin & la rivière de Magra, sans s'embarrasser des troupes qui harceloient son arrière-garde; il défila sous les murs de Gènes & gagna la vallée de Polsevero; ce qui engagea les Autrichiens à se porter sur Tortone. Don Philippe & Maillebois quittèrent les environs de Nice le 1 de Juin, marchèrent le long de la mer en remontant la rivière de Gènes, & continuèrent leur route, sans s'inquiéter de 12 vaisseaux de guerre anglois qui leur lâchèrent de grandes bordées de canon à leur passage & leur tuèrent quelque monde. Les Espagnols éprouvèrent alors à la fois les effets de la bonne & de la mauvaise fortune. Les Piémontois furent assez rusés pour leur brûler huit magasins aux environs de Ventimiglia; dans ce temps même les Génois se déclarèrent contre le Roi de Sardaigne & joignirent leurs troupes, consistant en 10,000 hommes, à celles de l'Infant. Les Autrichiens, qui ne connoissoient ni le mérite ni le prix des bons généraux, avoient renvoyé le Maréchal Traun, qui s'étoit surpassé l'année précédente, tant en Alsace qu'en Bohème: ils choisirent le Prince Lobkowitz, pour le placer à côté du Prince de Lorraine. Lobkowitz fut donc rappelé d'Italie, & le Comte de Schulenbourg prit son poste

jusqu'à l'arrivée du Prince de Lichtenstein, auquel la cour avoit déféré le commandement de son armée d'Italie. Schulenbourg ne fut pas plus heureux contre Mr de Gages que ne l'avoit été son prédécesseur, tant le génie de cet Espagnol avoit d'ascendant sur celui des généraux autrichiens. De Gages poussa son nouvel adversaire de Novi jusqu'à Rivalta, tandis que Don Philippe pénétra dans le Montferrat par Cairo, s'empara d'Aqui, & se joignit avec l'armée napolitaine & espagnole à Asti. Schulenbourg passa le Tanaro & se posta au confluent de cette rivière dans le Pô auprès d'un bourg nommé Bassignano. L'Infant saisit cette occasion; il fit investir Tortone & marcha aux Autrichiens, qui se retirèrent au delà du Pô, brûlant & détruisant derrière eux tous leurs ponts. Tortone avec sa citadelle se rendit aux Espagnols. Un secours de 8,000 Espagnols & Napolitains arriva de la Romagne sous les ordres du Duc de la Vieuxville, passa par le grand duché de Florence, prit Plaisance & sa citadelle, & contraignit les Autrichiens à quitter le territoire de Parme. De Gages passe aussitôt le Pô à Parpanasso, tandis que l'Infant quitte Alexandrie, franchit le Tanaro, attaque les Autrichiens le 27 Septembre à Bassignano & remporte la victoire; il met le siége devant Alexandrie, qui se soumet à la citadelle près; Valence, Vigevano & beaucoup d'autres villes que nous supprimons, reçurent la loi du vainqueur. Dans ces conjonctures arrive le Prince de Lichtenstein, pour prendre le commandement d'une armée

battue, affoiblie & découragée. Il ne s'agit point d'examiner si la cour de Vienne auroit pu faire un choix de généraux différent ; il est toujours sûr que celui-ci ne porta aucun remède au délabrement des affaires : personne ne s'opposa aux progrès des vainqueurs ; ils prirent Casal, Asti & Lodi au Roi de Sardaigne. L'Infant entra victorieux dans Milan & bloqua avec 18,000 hommes la citadelle de cette ville. Les Espagnols étoient donc à la fin de cette campagne maîtres de presque toute la Lombardie, à l'exception de Turin, de Mantoue & de quelques citadelles qu'ils tenoient bloquées. Ces succès rapides étoient dûs au génie de Mr de Gages & en partie au secours des Génois. La prospérité, comme nous l'avons dit, est confiante ; elle assoupit ces vainqueurs de l'Italie à l'ombre de leurs lauriers. Il étoit indispensable, pour assurer leurs quartiers, qu'ils possédassent les citadelles de Milan & d'Alexandrie : un peu d'activité auroit suffi pour les en rendre maîtres ; mais ils manquèrent d'haleine, lorsqu'il ne leur restoit que quelques pas à faire pour remporter le prix de leur course.

Les armes des Bourbons prospérèrent cette année en Flandre comme en Italie. Louis XV s'étoit mis à la tête de son armée de Flandre, composée de 80,000 hommes. Le Maréchal de Saxe commandoit sous lui. A l'ouverture de la campagne les François firent de fausses démonstrations sur différentes places, & ils investirent subitement Tournay. Cette ville, une des principales places de la barrière,

étoit défendue par une garnifon de 9,000 Hollandois : la bonté de fes ouvrages, & la force de la citadelle, que Vauban avoit conftruite, préparoit aux affiégeans bien des obftacles & des difficultés à furmonter. Les alliés, fous le commandement du Duc de Cumberland & du Maréchal Kœnigfeck, n'avoient que 50,000 hommes à oppofer aux forces des François ; ils s'avancèrent cependant du côté de Tournay & vinrent camper dans les plaines d'Anderlech. Ce voifinage n'empêcha pas les François d'ouvrir la tranchée le 1 de Mai. Les alliés fentant de quelle importance il étoit pour eux de fauver Tournay, réfolurent de tout hazarder pour obliger Louis XV à lever ce fiége. Du côté du Sud, en remontant la rive droite de l'Efcaut, eft fitué le village de Fontenoy, lieu jufqu'alors obfcur, mais qui eft devenu célèbre par l'événement qui porte fon nom, Ce fut dans cette contrée que le Maréchal de Saxe choifit un terrain qu'il crut affez avantageux pour renverfer les projets du Duc de Cumberland en s'y préfentant. Il ne laiffa au fiége qu'un nombre fuffifant de troupes pour le continuer : il appuya fa droite à l'Efcaut, garnit d'infanterie & de canons le village d'Antoing fitué au bord de cette rivière, forma fes deux lignes d'infanterie en potence vers le mont de la Trinité, qui fe trouvoit à l'extrémité de fa gauche ; fa cavalerie rangée derrière fon infanterie faifoit fa troifième ligne ; de plus le village d'Antoing étoit flanqué d'une batterie qui s'élevoit fur l'autre rive de l'Efcaut ; trois redoutes lardées

d'infanterie & de canon couvroient ſon front de bataille ; vers la gauche de ſon armée régnoit un bois où les François firent des abatis pour le rendre impraticable. Le 11 de Mai, dès l'aube du jour, l'armée des alliés déboucha du bois de Bary & ſe forma dans la plaine ſur deux lignes vis-à-vis de l'armée françoiſe. La gauche des alliés engagea l'affaire. Les troupes hollandoiſes devoient attaquer les villages de Fontenoy & d'Antoing ; elles s'y portèrent mollement & furent deux fois de ſuite vigoureuſement repouſſées par les François. Alors les Anglois détachèrent quelques brigades pour s'emparer des redoutes qui couvroient le front de l'armée françoiſe. Le général qui fut chargé de cette commiſſion, la trouva peut-être dangereuſe & ne l'exécuta pas. Mr de Kœnigſeck, jugeant qu'il perdoit du monde en détail & qu'il n'avançoit pas, voulut bruſquer l'affaire. Il attaqua l'armée françoiſe, en laiſſant les villages & les redoutes derrière lui. Si ce projet lui avoit réuſſi, tout ce qu'il y avoit de François enfermés dans ces poſtes auroit été fait priſonnier après la victoire, ce qui auroit rendu cette bataille le pendant de la fameuſe bataille de Hœchſtædt ; mais l'événement ne répondit pas à ſon attente. Mr de Kœnigſeck forma deux lignes d'infanterie vis-à-vis de la trouée qui eſt entre Antoing & le bois de Bary ; en avançant il reçut le feu croiſé qui partoit du village & des redoutes ; ſes flancs en ſouffrirent & ſe rétrécirent ; ſon centre, qui en ſouffroit moins, continuoit d'avancer, & comme ſes ailes ſe replioient

en arrière, ſon corps prit une forme triangulaire, qui par la continuation du mouvement du centre & par la confuſion ſe changea en colonne. Ce corps, tout informe qu'il étoit, attaqua & renverſa les gardes françoiſes, perçà les deux lignes & auroit peut-être remporté une victoire complète, ſi les généraux des alliés avoient mieux ſu profiter de la confuſion où étoient leurs ennemis. Ils avoient ouvert le centre de l'armée françoiſe ; il étoit aiſé de ſéparer leurs colonnes en deux, & par un à droit & un à gauche ils prenoient en flanc toute l'infanterie qui leur reſtoit oppoſée ; ils auroient dû en même temps faire avancer la cavalerie pour ſoutenir leurs colonnes ainſi diviſées ; il eſt probable que c'en auroit été fait des François, ſi les alliés avoient ſuivi ces idées. Mais dans le temps que ceux-ci vouloient remédier à leur propre confuſion, le Maréchal de Saxe les fit attaquer par la maiſon du Roi & par les Irlandois qu'il avoit mis en réſerve, & il fortifia cette attaque par les décharges de quelques batteries formées à la hâte. Les Anglois ſe virent ainſi aſſaillis à leur tour ; on les preſſa de tous côtés, en front comme ſur leurs flancs : après une vigoureuſe réſiſtance ils plièrent, ſe rompirent, & les François les pourſuivirent juſqu'au bois de Bary. Selon l'opinion commune cette bataille coûta aux alliés 10,000 hommes, quelques canons, & une partie de leur bagage. Ils ſe retirèrent par Leuſe ſous le canon d'Ath au camp de Leſſines, abandonnant aux François & le champ de bataille & la ville de Tournay.

Louis XV & le Dauphin ſe trouvèrent en perſonne à cette action. On les avoit placés auprès d'un moulin à vent qui étoit en arrière ; depuis, les ſoldats françois n'appeloient leur Roi que *Louis du moulin.* Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le lendemain de cette bataille Louis XV dit au Dauphin en paſſant ſur le champ de bataille tout enſanglanté & couvert de morts : " Vous voyez ici les victimes immolées aux " haines politiques & aux paſſions de nos ennemis ; " conſervez-en la mémoire, pour ne point vous " jouer de la vie de vos ſujets, & pour ne pas pro- " diguer leur ſang dans des guerres injuſtes." Le Maréchal de Saxe, que l'hydropiſie dont il étoit attaqué n'avoit pas empêché d'agir en général, reçut du Roi les éloges les plus flatteurs ; il ſembloit qu'il s'étoit arraché aux bras de la mort pour vaincre les ennemis de la France. Le Roi de Pruſſe le félicita ſur la gloire dont il venoit de ſe couvrir, regardant ſa victoire comme un engagement qu'il prenoit avec le public, qui attendoit de plus grandes choſes encore du Maréchal de Saxe en ſanté que du Maréchal de Saxe à l'agonie. L'Europe ſe vit inondée de gazettes verſifiées, qui annonçoient ce grand événement ; mais il faut avouer qu'en cette occaſion le temple de la Victoire l'emporta ſur celui des Muſes. La priſe de Tournay atteſta la victoire des François. La garniſon, qui s'étoit réfugiée dans la citadelle, ſe rendit le 19 de Juin. La capitulation fut ſignée à condition que les 4,000 hommes qui l'évacueroient, ne feroient aucun ſervice pendant l'eſpace de 18 mois contre les Francois.

Louis XV renforça ſon armée de Flandre par un détachement de 20,000 hommes que lui fournit l'armée du Rhin. Le Prince de Conti en prit le commandement à la place de Mr de Maillebois, qui ſervoit en Italie. Un détachement fait ſi mal à propos, choque également les règles de la guerre & de la politique; mais comme ce qui donna lieu à cette conduite demande quelque diſcuſſion, le lecteur trouvera bon, pour ſon intelligence, que nous lui en développions les motifs. La France avoit épuiſé tous les reſſorts de ſa politique pour perſuader au Roi de Pologne d'ambitionner le trône impérial. Le peu de ſuccès de ſes intrigues ne l'avoient point rebutée; au contraire elle continuoit à négocier à Dreſde. Le Comte de St Séverin, qui avoit bien ſervi la France dans cette cour, s'étoit attiré la haine du Comte de * * *, parce que la fineſſe du Saxon ne s'accommodoit pas de l'eſprit clairvoyant du négociateur francois. * * * fit tant que Mr de St Séverin fut relevé par le Marquis de Vaugrenant. Celui-ci ſe crut plus fin que * * *; réellement ils ne l'étoient ni l'un ni l'autre; toutefois dans cette négociation, Vaugrenant fut la dupe du Saxon. * * * lui perſuada que pour faire une paix avantageuſe avec la Reine de Hongrie, l'unique parti que la France eût à prendre, étoit de ne point s'oppoſer à l'élection du Grand Duc de Toſcane, & de tenir dans l'inaction l'armée que le Prince de Conti commandoit ſur le Rhin; d'autant plus que la France

pouvoit tirer plus d'utilité de ces troupes sur l'Escaut que sur le Mein. Les ministres de Louis XV donnèrent aveuglément dans ce piége; ils n'examinèrent, ni le peu de sincérité de ce conseil, ni, si le parti qu'on leur proposoit, étoit conforme aux engagemens qu'ils avoient pris avec leurs alliés. En affoiblissant ainsi l'armée du Prince de Conti, on le mit hors d'état de s'opposer aux entreprises de la cour de Vienne. Le Grand Duc fut élu malgré la France; la paix ne se fit point, & l'amour propre du ministère de Versailles lui interdit jusques aux reproches.

Les troupes tirées de cette armée arrivèrent en Flandre, lorsqu'après la réduction de la citadelle de Tournay l'armée françoise en décampoit. Elle se mit en trois corps, dont l'un se posta a Courtray, le second à St Guislain & le troisième à Condé. Mr. du Chaila battit un détachement de 5,000 hommes sous les ordres du Général Molé, que le Duc de Cumberland avoit fait partir de son armée pour se jeter dans Gand. Ce petit échec répandit la terreur dans l'armée des alliés; elle décampa de Bruxelles; Gand, Brugges & Oudenarde n'étant plus protégées, se rendirent aux François, & cette campagne se termina par la prise de Nieuport, de Dendermonde, d'Ostende & d'Ath, après quoi le Maréchal de Saxe fit entrer ses troupes en quartiers d'hiver derrière la Dendre. Cette campagne rendoit aux armes françoises l'honneur que celle de Bohème leur avoit fait perdre. Si Louis XIV subjugua plus de terrain en l'année 1672, il le perdit aussi vîte qu'il l'avoit

conquis; au lieu que Louis XV assura ses possessions & ne perdit rien de ce qu'il avoit gagné.

Les Espagnols & les François avoient ouvert la campagne en Italie & en Flandre plus d'un mois avant que les troupes entrassent en action en Silésie. L'armée prussienne & celle des Autrichiens n'avoient pris des quartiers paisibles qu'à la fin de Février, & elles avoient également besoin de repos pour se remettre de leurs fatigues. Le Roi pouvoit prévenir ses ennemis, il ne dépendoit que de lui de fondre sur les quartiers des Autrichiens en Bohème; mais il risquoit plus en s'enfonçant dans ce royaume qu'en voyant venir l'ennemi. Cette considération fit qu'il resserra ses quartiers de cantonnement au centre de la Silésie d'une manière qui l'approchoit également des gorges des montagnes par où l'ennemi pouvoit déboucher. C'auroit été un projet insensé que de vouloir disputer quinze ou vingt mille chemins qui conduisent de la Bohème & de la Moravie en Silésie dans une étendue de 24 milles d'Allemagne. Le plus sûr étoit d'attaquer le Duc de Lorraine au moment qu'il sortiroit de ces gorges, de le poursuivre en Bohème, de fourrager le pays à 12 milles à la ronde le long des frontières de la Silésie & d'amener à la fin de l'arrière-saison les troupes dans ce duché pour leur procurer des quartiers tranquilles. Ce projet étoit simple, il étoit proportionné à ce qu'il étoit possible d'exécuter, il étoit adapté aux conjonctures; il y avoit donc tout lieu d'espérer qu'il réussiroit. L'armée étoit distribuée de façon que 10

bataillons, 10 escadrons & 500 housards formoient une chaîne depuis la Lusace jusqu'au comté de Glatz. Les patrouilles alloient vers Schatzlar, Braunau & Bœhmisch-Friedland; ce corps étoit sous les ordres du Lieutenant Général Truchses, Le Général de Lehwald avec 10 bataillons & 500 housards gardoit le pays de Glatz, sans compter 3 bataillons qui étoient en garnison dans la forteresse, dont Mr de Fouquet étoit Gouverneur. Le Margrave Charles défendoit les frontières de la haute Silésie avec 16 bataillons & 20 escadrons. Mr de Hautcharmoy avec 5 bataillons & 16 escadrons occupoit & couvroit la partie de la haute Silésie située au-delà de l'Oder. Le gros de l'armée étoit entre Breslau, Brieg, Schweidnitz, Glatz & Neisse. Le Roi établit son quartier dans cette dernière ville; il y régnoit une maladie contagieuse; des charbons donnoient la mort en peu de jours. Si on avoit dit que c'étoit la peste, toute communication auroit été interrompue, ainsi que la livraison des magasins; & la crainte de cette maladie auroit été plus funeste pour l'ouverture de la campagne que tout ce que l'ennemi pouvoit entreprendre. On adoucit donc ce nom redoutable; on appela cette contagion une fièvre putride, & tout continua d'aller son train ordinaire; tant les mots font plus d'impression sur les hommes que les choses mêmes. Peu après l'arrivée du Roi, la petite guerre recommença avec beaucoup de vivacité. Les ennemis se flattoient qu'en harcelant continuellement les Prussiens, ils les consume-

roient

roient à petit feu; 10 à 12,000 Hongrois, fous les ordres du vieux Maréchal Efterhazi, des Généraux Caroli, Feftetifch, Spleni, & Guillani, faifoient des incurfions dans la haute Siléfie & pénétroient le plus avant qu'il leur étoit poffible. Un Major Schafftedt, qui étoit détaché avec 200 hommes dans le petit bourg de Rofenberg, fut attaqué par eux. Les ennemis mirent d'abord le feu au bourg; le Major fit bonne contenance, mais environné de tous côtés, il ne put fe fauver & obtint une capitulation pour rejoindre fon régiment à Creutzbourg. Il falloit réparer cet affront & rabattre la préfomption de ces troupes hongroifes nouvellement levées. Le Roi fit donc des détachemens contr'eux; il fe livra de petites batailles qui fervirent de prélude aux actions décifives: & comme cet ouvrage eft deftiné à fervir de monument à la valeur & à la gloire des officiers qui ont fi bien mérité de la patrie, nous nous croyons, par devoir, obligé d'informer la poftérité de leurs belles actions, pour l'engager par ces exemples de magnanimité à les imiter.

Le rare mérite de Mr de Winterfeld le fit choifir pour préfider à cette expédition. On lui donna 6 bataillons & 1200 houfards, avec lefquels il paffa l'Oder à Cofel, tandis que Mr de Goltz avec un bataillon & 500 houfards paffoit la même rivière à Oppeln, pour attaquer de concert Efterhazi & fes Hongrois. Winterfeld tomba fur le village de Slowentzit, où il fit 120 prifonniers; il entendit un feu affez vif fur fa gauche, il s'y porta d'abord;

c'étoient 5,000 Hongrois qui entouroient le détachement de Goltz ; ils furent attaqués & Winterfeld remporta un avantage complet sur eux. Spleni se sauva avec ses housards, après avoir perdu 300 hommes & son bagage. Winterfeld ne crut point en avoir fait assez ; il continua sa poursuite & rencontra le lendemain 2,000 housards postés le dos contre un marais ; il les jeta dans ce marais, où la plupart périrent ou furent pris. Ces avantages commencèrent à donner aux housards prussiens un ton de supériorité sur ceux de la Reine. Le Colonel Wartenberg des housards battit encore un gros d'Insurgens auprès de Creutzbourg & les dissipa entièrement.

Pendant ce préambule de guerre, le printemps s'avançoit, le mois d'avril tiroit vers sa fin, il étoit temps de rassembler l'armée ; elle entra dans des quartiers de cantonnemens entre Patskau & Frankenstein. On prépara des chemins pour 4 colonnes & des cantonnemens à Jægerndorff, à Glatz & à Schweidnitz, comme étant les lieux vers lesquels l'ennemi devoit déboucher des montagnes. Les magazins que les Autrichiens avoient formés, les lieux où leurs troupes réglées commençoient à s'assembler, dénotoient assez leurs desseins ; on comprenoit que ces Insurgens & ces Hongrois qu'ils avoient dans la haute Silésie, devoient donner le change aux Prussiens, pour les attirer de ce côté, & que leur grande armée pénétreroit en Silésie par Landshut. Ce projet n'étoit pas répréhensible en lui-même ; il ne manqua que par l'exécution. Si

les Pruſſiens avoient partagé leurs forces pour faire face à l'ennemi de tous côtés, ils auroient été trop foibles pour frapper un grand coup ſur la grande armée du Prince de Lorraine; & s'ils reſtoient aſſemblés, cette multitude de troupes légères, qui ne trouvoit rien qui l'arrêtât, les auroit affamés à la longue en leur coupant les vivres. Le plus ſûr parti étoit donc celui de demeurer en force, mais en même temps de hâter la fin de cette criſe par l'engagement d'une affaire générale. Les meſures furent priſes pour évacuer la haute Siléſie vers la fin de Mai, à l'exception de la forteresse de Coſel. Les magaſins de Troppau, & de Jægerndorff furent tranſportés à Neiſſe: Mr de Rochow couvrit ce convoi avec 1200 chevaux & un bataillon de grenadiers; 4,000 Hongrois, moitié houſards, moitié pandours, l'attaquèrent ſans pouvoir l'entamer; la cavalerie y fit la première expérience de ſes nouvelles manœuvres, et en éprouva la ſolidité. Il étoit néceſſaire d'inſpirer de la ſécurité aux ennemis, pour que leur préſomption les rendît négligens dans l'expédition qu'ils méditoient. A ce deſſein le Roi ſe ſervit d'un homme de Schœnberg qui étoit un double eſpion; il le fit largement payer, après quoi il lui dit que le plus grand ſervice qu'il pût lui rendre, ſeroit de l'avertir à temps de la marche du Prince de Lorraine, pour pouvoir ſe retirer à Breſlau, avant que les Autrichiens euſſent débouché des montagnes: pour induire encore plus cet eſpion en erreur, on fit réparer des chemins qui menoient

à Breslau. L'espion promit tout; il eut nouvelle de ces chemins & s'empressa de rejoindre le Prince de Lorraine, pour lui apprendre que tout le monde s'en alloit & qu'il ne trouveroit plus d'ennemis à combattre. Comme Landshut devenoit alors l'objet principal de l'attention, le Roi détacha le Général Winterfeld pour observer de ce poste les mouvemens des Autrichiens; on lui donna quelques bataillons & 2 régimens de housards de Rusch & de Bronikowsky: il ne tarda pas à se signaler; il défit auprès de Hirschberg 800 Hongrois, commandés par un partisan nommé Putaschitz, & fit 300 prisonniers. Nadasti, pour venger cet affront fait à la nation hongroise, marcha à la tête de 7,000 hommes, dans le dessein d'attaquer auprès de Landshut Winterfeld, qui n'avoit que 2,400 hommes sous lui. Après un combat de quatre heures, l'infanterie hongroise fut totalement battue, & dans le moment que Nadasti se disposoit à faire sa retraite, arrive le Général Still à la tête de 10 escadrons du vieux Mœllendorff; il fond sur les ennemis, & les Hongrois sont défaits & ramenés battant jusqu'aux frontières de la Bohème. Les Autrichiens perdirent 600 hommes à cette affaire, avec quelques uns de leurs principaux officiers blessés, qui furent pris. On sut des prisonniers que Mr de Nadasti avoit ordre de prendre poste à Landshut, & que s'il avoit réussi, le Prince de Lorraine l'auroit suivi infailliblement. Tant de capacité & une conduite si sage valurent à Mr de Winterfeld le caractère de Major

Général. Il n'y avoit plus un moment à perdre pour rappeler le Margrave Charles de la haute Siléfie. La milice hongroife avoit profité de la levée des quartiers pour infefter de partis toute la haute Siléfie : 6,000 houfards voltigeoient entre Jægerndorff & Neuftadt, dans l'intention d'empêcher la communication du Margrave Charles avec l'armée. Pour lui faire tenir l'ordre de fe retirer fur Neiffe, le Roi lui détacha les houfards de Ziethen, qui fe firent jour l'épée à la main à travers les Hongrois & lui rendirent fa lettre. Le Margrave fe mit en marche le 22 de Mai; les troupes qu'il commandoit, faifoient environ 12,000 hommes. Les ennemis, qui prévoyoient fa retraite, s'étoient renforcés, jufqu'au nombre de 20,000 hommes, d'un ramas de nations barbares, & de quelques troupes réglées qui leur étoient venues de Moravie : ils occupèrent la veille toutes les hauteurs qui étoient fur le chemin du Margrave & y établirent trois batteries qui tiroient en écharpe, dont les troupes pruffiennes furent fort incommodées dans leur marche. Le Margrave, fans s'embarraffer des obftacles que l'ennemi lui oppofoit, s'empara des hauteurs voifines & des défilés les plus confidérables avec quelques bataillons, & au débouché des gorges, il forma les régimens de Gefler & de Louis cavalerie, qui tombèrent avec toute l'impétuofité poffible fur le régiment d'Ogilvi, en taillèrent en piéces la plus grande partie, puis fondirent fur celui d'Efterhazy, qui faifoit la feconde ligne, le pafsèrent au fil de l'épée, &

après s'être ralliés attaquèrent les dragons de Gotha, qui devoient ſoutenir cette infanterie autrichienne, les mirent en déroute & firent un grand maſſacre des fuyards. Les ennemis laiſſèrent plus de 800 morts ſur la place; leurs troupes irregulières, qui étoient ſpectatrices de ce combat, ayant vu le triſte ſort des troupes réglées, s'enfuirent dans le bois en jetant des cris affreux. Le Margrave donna dans cette journée des marques de valeur dignes du ſang de ſon grand père, l'Electeur Fréderic Guillaume. Le Général de Schwérin, en chargeant à la tête de cette cavalerie qui défit tout de ſuite trois corps différens, s'acquit une réputation d'autant plus éclatante, qu'elle ſervit d'époque à celle de la cavalerie pruſſienne. C'eſt une choſe étonnante que la promptitude avec laquelle l'audace ou la terreur ſe communiquent à la multitude. L'année 1741 la cavalerie des Pruſſiens étoit le corps le plus lourd, & en même temps le moins animé qu'il y eût dans les armées européennes; en l'exerçant, en lui donnant de l'adreſſe, de la vivacité & de la confiance dans ſes propres forces, il en fit l'eſſai; il réuſſit & devint audacieux. Les peines, les récompenſes, le blâme & la louange, employés à propos, changent l'eſprit des hommes & leur inſpirent des ſentimens dont on les auroit crus peu ſuſceptibles dans l'état abruti de leur nature; joignez à cela quelques grands exemples de valeur qui les frappent, comme celui que nous venons de rapporter: alors l'émulation gagne les eſprits, l'un veut l'emporter ſur l'autre,

& des hommes ordinaires deviennent des héros. Les talens ſont ſouvent engourdis par une eſpèce de léthargie; des ſecouſſes fortes les réveillent, & ils s'évertuent & ſe développent. Le mérite eſtimé & récompenſé excite l'amour propre de ceux qui en ſont les témoins. Dans l'ancienne Rome les couronnes civiques & murales, & ſurtout les triomphes, aiguillonnoient ceux qui pouvoient y prétendre. Il étoit donc néceſſaire d'exalter dans l'armée la glorieuſe action de Jægerndorff. Le Margrave, le Général Schwérin & ceux qui s'y étoient ſignalés, furent reçus comme en triomphe; la cavalerie attendoit avec impatience l'occaſion d'égaler, même de ſurpaſſer ces héros; tous brûloient de l'ardeur de combattre & de vaincre. Sous ces heureux auſpices toute l'armée fut raſſemblée le 28 de Mai dans le camp de Frankenſtein, à l'exception des troupes qui gardoient les places et d'un corps de 6 bataillons et de 20 eſcadrons avec leſquels Mr de Hautcharmoy faiſoit face à Eſterhazi, pouvant ſe retirer dans les fortereſſes de Coſel, de Brieg et de Neiſſe, au cas que la ſupériorité de l'ennemi l'y forçât.

CHAPITRE XIII.

Bataille de Friedberg. Marche en Bohème ; ce qui s'y passa. Bataille de Sorr. Retour des troupes en Siléſie.

La ſituation du Roi étoit toujours critique. La politique lui préſentoit des abimes, la guerre des hazards, & les finances un épuiſement de reſſources preſque total. C'eſt dans ces occaſions où l'ame doit déployer ſa force, pour enviſager d'un œil ferme les dangers qui l'entourent ; où il faut ne point ſe laiſſer troubler par les fantômes de l'avenir, & ſe ſervir de tous les moyens poſſibles ou imaginables de prévenir ſa ruine, lorſqu'il en eſt encore temps ; ſurtout ne pas s'écarter des principes fondamentaux ſur leſquels on a établi ſon ſyſtème militaire & politique. Le projet de campagne du Roi étoit réglé ; cependant pour ne rien négliger, il s'adreſſa à ſes alliés. Il employa dans cette négociation tout le feu imaginable, afin d'eſſayer d'en tirer des ſecours. La France étoit la ſeule puiſſance dont il pût attendre quelque choſe. Le Roi lui fit repréſenter l'impoſſibilité où il ſe trouvoit de ſoutenir long-temps cette guerre, dont tout le fardeau peſoit ſur lui : il la ſomma de remplir ſes traités à la lettre, & comme

l'ennemi se préparoit à faire une invasion dans ses Etats, il pressoit Louis XV de lui donner l'assistance qu'il lui devoit dans ce cas, ou de faire une diversion réelle, qui lui procurât quelque soulagement. Le ministère françois parut peu touché de ces représentations; il les traita à la légère & voulut que la bataille de Fontenoy & la prise de quelques places en Flandre passassent pour une diversion considérable. Le Roi s'adressa encore directement à Louis XV; il lui marqua le peu de satisfaction qu'il avoit de la froideur des ministres de Versailles; qu'il se trouvoit dans une situation désagréable & embarrassante, où il s'étoit mis par amitié pour Sa Majesté très-Chrétienne; qu'il croyoit que ce Prince lui devoit quelque retour pour l'avoir secondé dans un moment où les Autrichiens commençoient à faire des progrès en Alsace; que la bataille de Fontenoy & la prise de Tournay étoient à la vérité des événemens glorieux pour la personne du Roi & avantageux à la France, mais que pour l'intérêt direct de la Prusse, une bataille gagnée aux bords du Scamandre ou la prise de Peckin seroient des diversions égales. Le Roi ajouta que les François occupoient à peine 6,000 Autrichiens en Flandre, & que le péril où il se trouvoit, l'empêchoit de se contenter de belles paroles, & l'obligeoient à demander instamment des effets plus réels. La comparaison du Scamandre & de Peckin déplurent au Roi très-Chrétien; son humeur perça dans la lettre par laquelle il répondit au Roi de Prusse, & celui-ci se piqua à son tour du

ton de hauteur & de froideur qui caractérisoit cette réponse.

Pendant ces altercations, nuisibles à l'union qui doit régner entre des alliés, les Autrichiens étoient à la veille de commencer leurs opérations de campagne. Leur armée, composée des troupes de la Reine & de celles de Saxe, s'approchoit insensiblement des frontières de la Silésie. Les Autrichiens étoient venus de Kœnigsgrætz & des environs de Jaromirtz, & les Saxons de Buntzlau & de Kœnigshoff; ils se joignirent à Trautenau, d'où ils avancèrent à Schatzlar. Ils ne pouvoient guère s'arrêter en chemin; on pouvoit calculer leurs mouvemens à peu de chose près; il étoit donc temps d'avertir à Landshut le Général Winterfeld de se retirer à l'approche de l'ennemi, en se repliant sur le corps de Du Moulin, & de poursuivre ensuite tous deux leur retraite jusqu'à Schweidnitz, en semant le plus adroitement qu'ils pourroient le bruit des préparatifs qu'on faisoit pour abandonner le pied des montagnes & pour se mettre sous le canon de Breslau. Le double espion dont nous avons parlé d'avance, recueillit avidement ces bruits, & se hâta de confirmer lui-même au Prince de Lorraine la retraite des Prussiens qu'il lui avoit annoncée quelque temps auparavant. Les ruses servent souvent mieux à la guerre que la force; il ne faut pas les prodiguer, de peur qu'elles ne perdent leur mérite, mais en réserver l'usage pour les occasions importantes; & lorsque les nouvelles qu'on fait parvenir à l'ennemi flattent ses

paſſions, on eſt preſque ſûr de l'entraîner dans le piége qu'on lui prépare. Comme Winterfeld & Du Moulin avoient une marche d'avance ſur l'ennemi, ils ſe replièrent ſur Schweidnitz, ſans avoir ſouffert dans cette marche. L'armée du Roi quitta Frankenſtein & occupa le 29 Mai le camp de Reichenbach, d'où elle n'avoit qu'une petite marche juſqu'à Schweidnitz ; elle paſſa cette fortereſſe le 1 de Juin; les corps de Du Moulin & de Winterfeld firent ſon avant-garde & occupèrent la hauteur de Striegau en deçà du Strigauer-Waſſer. Mr de Naſſau avec ſon corps garnit le Nonnen-Buſch & l'armée ſe campa dans la plaine qui eſt entre Jauernick & Schweidnitz, de ſorte qu'un terrain de deux milles qui ſépare Striegau de Schweidnitz, étoit occupé par une ligne preſque continue de troupes pruſſiennes ; cette poſition mettoit le Roi à portée de ſe procurer les plus grands avantages. Le Général Wallis, qui commandoit l'avant-garde des ennemis, & Nadaſti furent les premiers qui ſe préſentèrent ſur les hauteurs de Fribourg. Le Prince de Lorraine avoit pénétré en Siléſie par Landſhut ; de là il avoit pourſuivi ſa marche ſur Reichenau, d'où il ſe transporta à Hohen-Hennerſdorff. Il pouvoit de ce camp deſcendre dans la plaine par quatre chemins, ſavoir Fribourg, Hohen-Friedberg, Schwinahaus & Cauder. Le Roi fut reconnoître ces environs, pour examiner les lieux & le terrain où il pourroit placer ſon armée, & il employa trois jours à faire préparer les chemins, afin qu'aucun empêchement n'arrêtât ſes

troupes, & qu'elles puſſent voler à l'ennemi, lorſqu'il paroîtroit dans la plaine; c'étoit ôter au hazard tout ce que la prudence lui pouvoit dérober. Le 2 de Juin les généraux autrichiens & ſaxons tinrent conſeil de guerre auprès du gibet de Hohen-Friedberg. Quoiqu'ils euſſent de cette hauteur la vue ſur toute la plaine, ils n'apperçurent que de petits corps de l'armée pruſſienne. La partie la plus conſidérable étoit couverte par le Nonnen-buſch, & par des ravins, derrière leſquels on s'étoit placé exprès pour tenir l'ennemi dans l'ignorance des forces pruſſiennes, & pour le confirmer dans l'opinion où il étoit qu'il entroit dans un pays où il ne trouveroit aucune réſiſtance. Le Prince de Lorraine choiſit le village de Langenoels pour s'y camper le lendemain. Wenzel Wallis eut ordre de s'emparer en même temps du magaſin de Schweidnitz avec ſon avant-garde, & de là il devoit pourſuivre les Pruſſiens à Breſlau. Le Duc de Weiſſenfels avec ſes Saxons devoit prendre Striegau & de là ſe porter ſur Glogau, pour en faire le ſiége. Le Prince de Lorraine avoit oublié dans ſon projet qu'il auroit à combattre une armée de 70,000 hommes, bien réſolus à ne lui pas abandonner un pouce de terrain ſans l'avoir défendu juſqu'à l'extrémité. Ainſi les deſſeins des Autrichiens & des Pruſſiens ſe croiſoient, comme des vents contraires qui aſſemblent des nuages dont le choc produit la foudre & le tonnerre. Le Roi viſitoit tous les jours ſes poſtes avancés; il étoit le 2 ſur une hauteur devant le camp de Du Moulin, dont on découvroit

toute la campagne, les hauteurs de Furftenftein & même un bout du camp autrichien près de Reichenau. Le Roi s'y étoit arrêté affez long-temps, lorfqu'il vit une nuée de pouffière qui s'élevoit dans les montagnes, qui avançoit & defcendoit dans la plaine & qui alloit en ferpentant de Cauder à Fegebeutel & Ronftock; la pouffière tomba enfuite, & l'on apperçut diftinctement l'armée des Autrichiens qui étoit fortie des montagnes fur huit grandes colonnes; leur droite s'appuyoit au ruiffeau de Striegau, & tiroit de là vers Ronftock & Haufdorff; les Saxons, qui faifoient la gauche, s'étendoient jufqu'à Pilgrimfhain. Mr Du Moulin reçut auffitôt ordre de lever le camp à 8 heures du foir, de paffer le ruiffeau de Striegau & de fe pofter fur un rocher devant la ville, où il y a une carrière de topaze & qui en a pris fon nom. L'armée fe mit en mouvement le foir à huit heures, filant fur la droite en deux lignes & obfervant le plus grand filence; il étoit même défendu au foldat de fumer. La tête des troupes arriva à minuit auprès des ponts de Striegau, où l'on attendit que tous les corps fuffent bien ferrés enfemble. Le 4 Juin, à 2 heures du matin, le Roi raffembla les principaux officiers de l'armée, pour leur donner la difpofition du combat; nous l'omettrions, fi tout ce qui a rapport à une bataille décifive, ne devenoit de conféquence. Voici cette difpofition. L'armée fe mettra inceffamment en marche par la droite fur deux lignes; elle paffera le ruiffeau de Striegau; la cavalerie fe mettra en bataille vis-à-

vis de la gauche de l'ennemi du côté de Pilgrimshain; le corps de Du Moulin couvrira sa droite; la droite de l'infanterie se formera à la gauche de la cavalerie vis-à-vis des bosquets de Ronstock; la cavalerie de la gauche s'appuyera au ruisseau de Striegau, gardant au loin à dos la ville de ce nom; 10 escadrons de dragons & 20 de housards qui composent la réserve, se posteront derrière le centre de la seconde ligne, pour être employés où il sera besoin; derrière chaque aile de cavalerie un régiment de housards se formera en troisième ligne, pour garantir le dos & le flanc de la cavalerie, si le terrain va en s'élargissant, ou pour servir à la poursuite; la cavalerie chargera impétueusement l'ennemi l'épée à la main; elle ne fera point de prisonniers dans la chaleur de l'action; elle portera ses coups au visage; après avoir renversé & dispersé la cavalerie contre laquelle elle aura choqué, elle retournera sur l'infanterie ennemie & la prendra en flanc ou à dos, selon que l'occasion s'en présentera; l'infanterie prussienne marchera à grands pas à l'ennemi: pour peu que les circonstances le permettent, elle fondra sur lui avec la baïonnette; s'il faut charger, elle ne tirera qu'à 150 pas; si les généraux trouvent quelque village sur les ailes ou devant le front de l'ennemi qu'il n'ait pas garni, ils l'occuperont & le borderont extérieurement d'infanterie, pour s'en servir, si les circonstances le permettent, à prendre l'ennemi en flanc; mais ils ne placeront de troupes ni dans les maisons ni dans des jardins, pour que rien ne les

gêne, & ne les empêche de pourſuivre ceux qu'ils auront vaincus. Dès que chacun fut de retour à ſon poſte, l'armée s'ébranla. A peine la tête commençoit-elle à paſſer le ruiſſeau, que Mr Du Moulin fit avertir qu'ayant apperçu de l'infanterie ennemie vis-à-vis de lui ſur une éminence, il avoit corrigé ſa poſition; qu'il avoit pris par ſa droite, pour ſe former ſur une hauteur oppoſée à l'autre & par laquelle il débordoit même la gauche de l'ennemi. C'étoit des Saxons qu'il voyoit, qui ayant eu ordre de prendre la ville de Striegau, furent fort étonnés de trouver des Pruſſiens devant eux. Le Roi ſe hâta d'établir une batterie de 6 pièces de 24 ſur ce mont Topaze, laquelle fut très utile par la grande confuſion qu'elle mit dans les ennemis. Les Saxons venoient avec tous leurs corps pour ſoutenir l'avant-garde qui devoit prendre Striegau; ils reçurent cette canonade, à laquelle ils ne s'attendoient pas; en même temps l'aile droite de la cavalerie pruſſienne ſe forma ſous cette batterie, les gardes du corps joignant le corps de Du Moulin, & la gauche de l'aile aboutiſſant à ces bouquets du bois de Ronſtock. Les Pruſſiens, après deux charges conſécutives, culbutèrent la cavalerie ſaxonne, qui s'enfuit à vau de route, & les gardes du corps taillèrent en pièces ces deux bataillons d'infanterie qui s'étoient préſentés au commencement de l'affaire devant Mr Du Moulin. Alors les grenadiers pruſſiens & le régiment d'Anhalt attaquèrent l'infanterie ſaxonne dans ces bouquets de bois où elle commençoit à ſe former; ils les pouſsèr-

ent, & les délogèrent d'une digue où ils vouloient se reformer; de là ils traversèrent un étang pour attaquer la seconde ligne sur un terrain marécageux: ce combat, plus meurtrier que le premier, fut terminé aussi vîte: les Saxons furent encore obligés de s'enfuir; leurs généraux rallièrent quelques bataillons en forme de triangle sur une hauteur, pour couvrir leur retraite; mais la cavalerie prussienne de la droite, déjà victorieuse, se présenta sur leur flanc, en même temps que l'infanterie prussienne déboucha du bois pour les assaillir. Mr de Kalckstein vint encore avec quelques troupes de la seconde ligne, qui débordoit de beaucoup les Saxons; ils virent l'extrémité où ils étoient, n'attendirent pas l'attaque, mais prirent bientôt la fuite. Les Saxons furent ainsi totalement battus, avant que la gauche de l'armée fût entièrement formée. Il se passa bien un gros quart d'heure avant que cette gauche s'engageât avec les Autrichiens.

L'on avoit averti le Prince de Lorraine à Hausdorf, où il avoit son quartier, du feu de canon & des petites armes qu'on entendoit; il crut bonnement que c'étoient les Saxons qui attaquoient Striegau, & n'en tint aucun compte; on lui dit enfin que les Saxons étoient en fuite & que tous les champs en étoient parsemés; surquoi il s'habilla à la hâte & ordonna à l'armée d'avancer. Les Autrichiens marchoient donc à pas comptés dans la plaine entre le ruisseau de Striegau & les bosquets de Ronstock, qui n'est coupée que par des fossés qui séparent les possessions

poſſeſſions des payſans. Dès que le Margrave Charles & le Prince de Pruſſe furent à portée des ennemis, ils les chargèrent ſi vivement, qu'ils plièrent. Les grenadiers des Autrichiens ſe ſervirent avec intelligence de ces foſſés dont nous avons fait mention, & ils auroient pu mettre de la règle dans leur retraite, ſi le régiment des gardes ne les eût chaſſés deux fois à coups de baïonnette. Le régiment de Hacke, celui de Bévern & tous ceux qui furent au feu, ſe diſtinguèrent par des actions de valeur. Comme il n'y avoit plus d'ennemis devant la droite, le Roi fit faire un quart de converſion, pour ſe porter ſur le flanc gauche & derrière les Autrichiens; cette droite broſſa dans les bois & dans les marais de Ronſtock, & lorſqu'elle en ſortit pour attaquer l'ennemi, la gauche des Pruſſiens avoit déjà gagné un terrain conſidérable. La cavalerie de cette gauche avoit eſſuyé un contre-temps: à peine Kiau avec ſa brigade de 10 eſcadrons avoit-il paſſé le pont de ruiſſeau de Striegau, qu'il ſe rompit. Kiau prit le parti d'attaquer la cavalerie ennemie avec la ſienne, le Général de Ziethen le joignit avec la réſerve, culbuta devant lui tout ce qui voulut lui réſiſter, & donna à Mr de Naſſau, qui commandoit cette gauche, le temps de la faire paſſer à gué. Dès que Mr de Naſſau eut formé ſon aile, il donna ſur ce qu'il y avoit encore de cavalerie ennemie devant lui & la mit en déroute. Le Général Polentz contribua beaucoup à ce ſuccès; il s'étoit gliſſé avec ſon infanterie dans le village de Fegebeutel, d'où il en-

filoit la cavalerie autrichienne; quelques décharges qu'elle reçut en flanc, la mit en confusion & prépara sa défaite. Mr de Gesler, qui commandoit la seconde ligne, voyant qu'il n'y avoit là aucun laurier à cueillir, se tourna vers l'infanterie prussienne, & trouvant les Autrichiens en confusion, il fit ouvrir l'infanterie pour y passer, & se formant sur trois colonnes, il fondit sur ces Autrichiens avec une vivacité incroyable, les dragons en massacrèrent un grand nombre; ils firent prisonniers 21 bataillons des régimens de Marchal, Graun, Tungen, Traun, Colowrad, Wurmbrand & d'un régiment encore dont le nom nous manque: il y en eut beaucoup de tués; & cependant on fit 4,000 prisonniers & on s'empara de 66 drapeaux. Un fait aussi rare, aussi glorieux mérite d'être écrit en lettres d'or dans les fastes prussiens. Un Général de Schwérin (cousin de celui de Jægerndorff) & une infinité d'officiers que leur grand nombre nous empêche d'indiquer, y acquirent un nom immortel. Cette belle action se fit en même temps que la droite des Prussiens se portoit sur le flanc du Prince de Lorraine; ce qui rendit le désordre de ses troupes complet: tout se débanda & s'enfuit dans la plus grande confusion vers les montagnes. Les Saxons se retirèrent par Seyffersdorf; le corps de bataille des Autrichiens se sauva par Kauder & leur aile par Hohenfriedberg, où heureusement Wallis & Nadasti étoient venus pour couvrir leur retraite: les Prussiens les poursuivirent jusques sur les hauteurs de Kauder, où ils s'arrêtè-

rent pour prendre quelque repos. Les trophées que les Pruſſiens remportèrent en cette journée furent, en fait de priſonniers : 4 généraux, 200 officiers & 7,000 hommes : en fait de drapeaux, timbales, canons &c. 76 drapeaux, 7 étendards, 8 paires de timbales & 60 canons. Le champ de bataille étoit jonché de morts ; les ennemis y perdirent 4,000 hommes, parmi leſquels il y avoit quelques officiers de marque. La perte de l'armée pruſſienne en morts & bleſſés alloit à peine à 1800 hommes. Quelques officiers, qui devinrent dans cette journée les victimes de la patrie, en méritèrent les regrets ; de ce nombre furent le Général Truchſes, les Colonels Maſſow, Schwérin & During.

Ce fut là la troiſième bataille qui ſe donna pour décider à qui appartiendroit la Siléſie, & ce ne fut pas la dernière. Quand les ſouverains jouent des provinces, les hommes ſont les jetons qui les payent. La ruſe prépara cette action, & la valeur l'exécuta. Si le Prince de Lorraine n'avoit pas été trompé par ſes eſpions, qui l'étoient eux-mêmes, il n'auroit jamais donné auſſi groſſièrement dans le piége qui lui étoit préparé ; ce qui confirme la maxime, de ne jamais s'écarter des principes que l'art de la guerre preſcrit, & de la circonſpection qui doit obliger tout général qui commande à ſuivre invariablement les règles que la ſureté exige pour l'exécution de ſes projets. Lors même que tout ſemble favoriſer les projets que l'on médite, le plus ſûr eſt toujours de ne pas aſſez mépriſer ſon ennemi pour le croire incapable de ré-

ſiſtance. Le hazard conſerve toujours ſes droits. Dans cette action même un quiproquo penſa devenir funeſte aux Pruſſiens. Au commencement du combat le Roi tira dix bataillons de ſa ſeconde ligne ſous les ordres du Lieutenant Général de Kalckſtein, pour renforcer le corps de Du Moulin, & il envoya un de ſes aides de camp pour avertir le Margrave Charles de prendre le commandement de la ſeconde ligne d'infanterie pendant l'abſence de Mr de Kalckſtein. Cet officier peu intelligent dit au Margrave de renforcer la ſeconde ligne, de ſa brigade qui étoit à l'extrémité de la gauche. Le Roi s'apperçut à temps de cette bévue, & il la redreſſa avec promptitude. Si le Prince de Lorraine avoit profité de ce faux mouvement, il auroit pu prendre en flanc la gauche des Pruſſiens qui n'étoit pas encore appuyée au ruiſſeau de Striegau. Tant le ſort des Etats & la réputation des généraux tient à peu de choſe. Un ſeul inſtant décide de la fortune. Mais il faut avouer, vu la valeur des troupes qui combattirent à Friedberg, que l'Etat ne couroit aucun riſque; il n'y eut aucun corps de repouſſé : de 64 bataillons 27 ſeulement furent au feu & remportèrent la victoire. Le monde ne repoſe pas plus ſurement ſur les épaules d'Atlas, que la Pruſſe ſur une telle armée.

Il ne doit pas paroître ſurprenant que l'on ne pourſuivît pas les Autrichiens avec plus d'ardeur. La nuit du 3 au 4 avoit été employée à marcher à l'ennemi. La bataille, quoique courte, avoit été

une ſuite d'efforts continuels; les munitions de guerre étoient épuiſées; les équipages & les munitions de guerre & de bouche étoient à Schweidnitz; il falloit les conduire à l'armée. L'arrière-garde du Prince de Lorraine étoit compoſée des corps de Wallis & de Nadaſti qui n'avoient point combattu; ils occupoient les hauteurs de Hohen-Friedberg, dont il auroit été téméraire de vouloir les déloger: les Pruſſiens occupoient la hauteur de Kauder; mais celle de Hohen-Friedberg étoit à leur gauche; il ne falloit donc pas perdre par une fougue imprudente ce qu'on avoit gagné par la ſageſſe. Le lendemain Mrs Du Moulin & Winterfeld furent détachés à la pourſuite de l'ennemi; ils atteignirent le Prince de Lorraine auprès de Landſhut. Ce Prince ne les attendit pas; il leva ſon camp à leur approche & chargea Nadaſti de couvrir ſa retraite. Winterfeld attaqua ce dernier, le mit en fuite & le pourſuivit juſqu'aux frontières de la Bohème, après lui avoir tué 200 hommes & pris 130 priſonniers. Mr Du Moulin occupa le camp même que les Autrichiens venoient d'abandonner. Après cette victoire le Roi rappela Cagnoni, ſon miniſtre de Dreſde. Bulau, accrédité à Berlin de la part du Roi de Pologne, fut obligé d'en partir, ainſi qu'un réſident de Saxe de Breſlau. Le Roi déclara qu'il regardoit l'invaſion des Saxons en Siléſie comme une rupture ouverte.

L'armée ſuivit le 6 le corps de Du Moulin & ſe porta ſur Landſhut. Lorſque le Roi y arriva, il

fut entouré d'une troupe de 2,000 payſans, qui lui demandèrent la permiſſion d'égorger tout ce qui étoit catholique dans cette contrée. Cette animoſité venoit de la dureté des perſécutions que les proteſtans avoient ſouffertes de la part des curés dans le temps de la domination autrichienne, où l'on avoit ôté les égliſes aux luthériens, pour les donner à des prêtres catholiques. Le Roi étoit bien éloigné de leur accorder une permiſſion auſſi barbare. Il leur dit qu'ils devoient plutôt ſe conformer aux préceptes de l'Ecriture, bénir ceux qui les offenſoient, prier Dieu pour ceux qui les perſécutoient, afin d'hériter le royaume des cieux. Les payſans lui répondirent qu'il avoit raiſon & ſe déſiſtèrent de leur cruelle prétention. L'avant-garde avança juſqu'à Starckſtadt, où elle apprit que les ennemis avoient quitté Trautenau & qu'ils défiloient à Jaromirtz; ſur cela elle ſe poſta à Scalitz. L'armée prit le chemin de Friedland & de Nachod, qui étoit plus commode pour les ſubſiſtances; après quoi elle déboucha des montagnes & ſe déploya le long de la Métau, petit ruiſſeau dont les bords ſont eſcarpés, qui vient de Neuſtadt & va ſe jeter dans l'Elbe auprès de Pleſs. Le camp des Autrichiens étoit derrière l'Elbe entre Schmirgitz & Jaromirtz. Nadaſti, dont le corps étoit environ de 6,000 hommes, fit mine de diſputer à l'avant-garde pruſſienne le paſſage de la Métau, mais Mr de Lehwald chaſſa les Hongrois ſans effuſion de ſang, paſſa le ruiſſeau & ſe campa à un quart de mille à l'autre bord. Le

lendemain l'avant-garde fut renforcée de 11 bataillons & ſe porta à Caravalhota, d'où le Roi, ſe mettant à ſa tête, pouſſa juſqu'à Kœnigſgrætz & occupa le terrain entre Ruſeck qui eſt vers l'Elbe & Divetz qui eſt ſur l'Adler; ce ruiſſeau-ci vient des montagnes de Glatz & ſe jette dans l'Elbe auprès de Kœnigſgrætz. L'armée, ſous le commandement du Prince Léopold, ſe campa à un quart de mille derrière l'avant-garde. Ces mouvemens obligèrent le Prince de Lorraine à s'approcher de Kœnigſgrætz. Il ſe poſta ſur une hauteur au confluent de l'Adler & de l'Elbe vis-à-vis des Pruſſiens; il avoit appuyé ſa droite à un marais, ſa gauche ſe recourboit vers Pardubitz & à dos il avoit une forêt de deux milles qui s'étend vers Holitſch: ce prince avoit établi, moyennant trois ponts ſur l'Adler, ſa communication avec Kœnigſgrætz, où il tenoit un détachement de 800 hommes; il fit élever une redoute devant la ville ſur une petite hauteur qui en défendoit l'approche aux Pruſſiens. Sa poſition étoit inattaquable; le Roi ſe borna à garnir d'infanterie les villes de Jaromirtz & de Smirgitz, pour tenir l'Elbe par des détachemens de dragons & de houſards, & pour aſſurer & protéger ſes fourrages. A voir ces deux armées rangées autour de Kœnigſgrætz, on auroit dit que c'étoit un même corps qui en formoit le ſiége. Cependant l'avant-garde & le corps de bataille des Pruſſiens étoient ſi avantageuſement placés, qu'il auroit été impoſſible à l'ennemi de les entamer. On auroit pu tenter quelque entrepriſe

ſur Kœnigſgrætz, & il auroit été poſſible de prendre la ville ; mais qu'auroit-on gagné ? La ville n'avoit ni fortifications, ni magaſins, & l'on auroit été obligé de l'abandonner tôt ou tard ; ç'auroit été verſer du ſang inutilement. Ceux qui ne jugeoient que ſuperficiellement des choſes, croyoient que dans cette heureuſe ſituation, le Roi devoit changer le projet de campagne qu'il avoit fait à Neiſſe & que ſes vues devoient s'étendre avec ſa fortune. Il n'en étoit pas ainſi cependant. La bataille de Friedberg avoit ſauvé la Siléſie : l'ennemi étoit battu ; mais il n'étoit pas détruit : cette bataille n'avoit pas applani les montagnes de la Bohème par leſquelles étoient obligés de paſſer les vivres pour l'armée. On avoit perdu l'année 1744 les caiſſons des vivres ; les ſubſiſtances ne pouvoient donc arriver au camp que ſur des chariots de payſans de la Siléſie. Depuis le départ du Margrave de la haute Siléſie, les Hongrois avoient ſurpris la matereſſe de Coſel, & ils étendoient leurs courſes juſqu'au voiſinage de Schweidnitz & de Breſlau ; ils alloient ſe porter ſur les derrières de l'armée & en intercepter les ſubſiſtances ; d'ailleurs le Roi ne pouvoit s'éloigner que de dix ou quinze milles de Schweidnitz, d'où il ne recevoit des vivres que de cinq en cinq jours. S'il avoit voulu tranſporter le théâtre de la guerre en Saxe, il auroit abandonné la Siléſie à la diſcrétion des Autrichiens. Tant de conſidérations importantes firent que ce prince reſta ferme dans ſon premier projet, c'eſt à dire d'affamer les frontières de la

Bohême, pour empêcher l'ennemi d'y pouvoir hiverner.

Les François firent encore quelques tentatives auprès du Roi de Pologne, lui présentant toujours comme une amorce la couronne impériale, à laquelle il avoit renoncé pour long-temps. La seule négociation qui convînt alors aux Prussiens, c'étoit celle avec l'Angleterre; parce que cette puissance seule pouvoit ménager la paix avec la Reine de Hongrie. Le Roi d'Angleterre étoit alors à Hanovre, & il avoit mené le Lord Harrington avec lui. Le jeune Comte de Podewils, qui étoit Ministre à la Haye, reçut ordre de se rendre à Hanovre pour sonder le terrain & voir dans quelles dispositions étoient le Lord Harrington & la cour.

Pour ce qui regardoit les opérations de la guerre, il fut résolu de se soutenir le plus long-tems qu'il seroit possible en Bohême, de choisir avec soin les meilleurs camps qu'on pourroit trouver, d'exposer d'autant moins les troupes que Mr de Nassau alloit être détaché pour la haute Silésie afin de reprendre Cosel, & d'affecter en toutes les occasions les démonstrations d'une guerre offensive, pour en imposer à l'ennemi & lui cacher le véritable dessein que l'on avoit de ne rien donner au hazard. Mr de Nassau partit le 25 de Juin avec 12,000 hommes; il passa par Glatz & Reichenstein, & rejeta d'abord les Hongrois sur Neustadt, dont il les délogea avec perte de leur côté; il s'avança ensuite jusqu'à Cosel, & fit les préparatifs du siége. Cette place avoit été

prise par la perfidie d'un officier de la garnison qui déserta : ce traitre apprit aux ennemis que le fossé n'étoit pas perfectionné & qu'il étoit guéable à l'angle d'un bastion qu'il leur indiqua. Avec 2,000 pandours il passa le fossé, escalada le bastion & la place, dont Foris étoit Commandant : il y eut quelque monde de massacré ; le reste au nombre de 350 hommes fut fait prisonnier ; cela arriva deux jours après que le Margrave eut évacué la haute Silésie.

Pendant que Mr de Nassau étoit ainsi occupé dans la haute Silésie, le Roi mettoit tous ses soins à faire subsister les troupes. Pour cet effet il détacha sa grosse cavalerie vers Opotschna, qui étoit à un demi-mille à la gauche des deux corps de l'armée prussienne : toutes les nuits cette cavalerie donnoit l'allarme au Prince de Lorraine, pour éprouver sa contenance, souvent assez mauvaise, & pour le confirmer dans l'opinion que le Roi méditoit quelque grand dessein, qu'il exécuteroit à l'improviste. Les Autrichiens furent entretenus dans ces inquiétudes pendant quatre semaines. Le Roi avoit sur sa gauche un détachement à Hohenbruch, & par la jalousie que ce camp donnoit aux ennemis, ils craignoient d'être attaqués par derrière. Réellement les Prussiens pouvoient se porter sur Reichenau & sur Hohenmauth, & le Prince de Lorraine se seroit vu contraint de couvrir la Moravie, d'où il tiroit ses vivres. Ses magasins étoient établis en échelons ; le plus voisin étoit celui de Pardubitz, derrière celui-là venoit celui de Chrudim, & plus vers la Moravie celui de

Teutſchbrod. Si cette marche ſe fût exécutée, elle dérangeoït toute l'économie des Autrichiens; elle mettoit l'armée du Roi en état de tirer ſes farines de Glatz, au lieu de les faire venir de Schweidnitz, ce qui étoit égal. Si le Roi préféroit d'agir vers ſa droite, il pouvoit paſſer l'Elbe non loin de Smirgitz & prendre le camp de Clumetz, qui étoit bon & très-avantageux; il avoit derrière lui de grandes plaines, qui fourniſſoient des fourrages en abondance: delà il donnoit de la jalouſie aux Autrichiens ſur Pardubitz, & coupoit en quelque façon la communication des Saxons avec la Luſace. Ce dernier parti fut préféré au premier, ſurtout à cauſe des Saxons, le Roi ayant eu vent que le Comte de * * * méditoit quelque deſſein ſur la Marche électorale. Pour mieux cacher ſes vues à l'ennemi, le Roi détacha Mr de Winterfeld avec 3,000 hommes pour le camp de Reichenau, en même temps que l'armée fit un mouvement ſur ſa droite pour paſſer l'Elbe non loin de Jaromirtz, où tous ſes détachemens la rejoignirent. La grande armée appuya ſa droite ſur un bois, où l'on pratiqua un abatis; ſa gauche s'appuyoit à l'Elbe auprès du village de Néchanitz, ayant l'avantage des hauteurs & du glacis d'un bout du camp à l'autre. Mr Du Moulin repaſſa la Métau avec 6 bataillons & 40 eſcadrons, & ſe poſta à Skalitz, pour aſſurer la communication des vivres entre Jaromirtz & Neuſtadt, où il y avoit un bataillon en garniſon. Peut-être le premier projet dont nous avons parlé auroit-il été meil-

leur que celui qu'on exécuta. On a su depuis que le Duc de Weissenfels n'auroit pas suivi le Duc de Lorraine vers les frontières de la Moravie. De Reichenau à Glatz il n'y a que cinq milles, au lieu qu'il y en avoit dix de Clum à Schweidnitz, ce qui rendoit le transport des vivres plus difficile; mais les hommes font des fautes, & celui qui en fait le moins, a des avantages sur ceux qui en font plus que lui. Tout le temps que l'armée séjourna à Clum ne fut employé qu'à des fourrages de la part des deux armées, & à pousser de part & d'autre des partis pour les empêcher. De tous les officiers autrichiens il n'y eut que le seul Colonel Derchofi qui se signalât à la petite guerre; il fit quelques prises, que Mr de Fouquet vengea par les partis qu'il envoyoit de Glatz sur les derrières de l'armée autrichienne & qui les désoloient par de fréquentes prises qu'ils faisoient sur eux. Il y avoit un poste détaché à Schmirsitz, qui mit un nouveau stratagème en usage pour intimider les Hongrois qui venoient tirer sur une redoute & sur une sentinelle placée près du pont de l'Elbe; c'est une plaisanterie qui délassera le lecteur de la gravité des matières qu'il a sous les yeux. Quelques sentinelles ayant été blessées par des pandours, les grenadiers de Kalckstein s'avisèrent de faire un manequin, de l'habiller en grenadier & de le placer à l'endroit où étoit la sentinelle; ils faisoient mouvoir cette poupée avec des cordes, de sorte qu'à une certaine distance on la prenoit pour un homme; ils s'embusquèrent en même temps

dans des brouſſailles voiſines. Les pandours arrivent & tirent; le manequin tombe, les voilà qui veulent ſe jeter deſſus; auſſitôt part un feu très-vif des brouſſailles, les grenadiers fondent ſur eux & font priſonniers tous ceux qu'ils avoient bleſſés: depuis ce temps-là ce poſte fut tranquille.

Mais revenons à des objets plus importans. Depuis la bataille de Friedberg le Prince de Lorraine n'avoit ceſſé d'importuner la cour pour qu'elle le renforçât. On lui envoya alors 8 régimens, tirés en partie de la Bavière, de l'armée du Rhin, & de la garniſon de Fribourg, dont l'échange venoit de ſe faire avec les François; mais en même temps que ces ſecours arrivèrent, le Duc de Weiſſenfels le quitta, ne lui laiſſant que 6,000 Saxons, au lieu de 24,000 qu'il y avoit. Voici la raiſon de cette retraite: le Roi avoit été informé que le Roi de Pologne étoit en négociation avec les Bavarois, pour prendre, moyennant des ſubſides, 6,000 hommes de ſes troupes à ſon ſervice. Ces troupes auroient pu faire une fâcheuſe diverſion dans le Brandebourg. Les voies d'accommodement étoient fermées en Saxe; la ſeule façon de contenir cette cour étoit celle de l'intimider. Pour cet effet le Prince d'Anhalt raſſembla ſes troupes auprès de Halle; il fut renforcé par 4 régimens d'infanterie & 3 de cavalerie que Mr de Geſsler lui mena de Bohème. Les Saxons pouvoient s'attendre que le Prince d'Anhalt agiroit offenſivement contr'eux; ce corps étoit aſſez fort pour les ſubjuguer. Un manifeſte parut en même

temps, dans lequel on déclaroit que le Roi ayant devant lui l'exemple de la Reine de Hongrie, qui avoit traité en ennemis les alliés & les troupes auxiliaires du défunt Empereur, ſavoir les Heſſois, les Palatins & les Pruſſiens, que le Roi, dis-je, ſe croyoit autoriſé à traiter également en ennemis les Saxons, auxiliaires de la Reine de Hongrie, & à leur faire éprouver tout le mal qu'ils avoient fait ou médité de faire aux Etats du Roi. Le Prince d'Anhalt avoit déjà le bras levé; il alloit frapper, lorſque la ſignature de la convention de Hanovre ſuſpendit le coup qu'il alloit porter.

Il faut ſe ſouvenir que les François n'avoient accompli aucun des articles du traité de Verſailles; qu'ils refuſoient tout ſecours aux Pruſſiens; que la retraite du Prince de Conti abandonnant le trône impérial au premier occupant, les François rompoient tous les liens qui les uniſſoient aux princes d'Allemagne. Il faut joindre à ces raiſons une raiſon plus forte encore, l'épuiſement total des finances. Ces motifs portèrent le Roi à négocier la paix; la convention de Hanovre avoit pour baſe la paix de Breſlau, & le Roi George s'engageoit de plus d'en procurer la garantie de la part de toutes les puiſſances de l'Europe à la paix générale. Le Roi promettoit de ſon côté de reconnoître Empereur le Grand Duc de Toſcane. George, après avoir été long-temps balloté entre ſes miniſtres de Hanovre & le Lord Harrington, ſigna ce traité le 22 Septembre. Il paroiſſoit alors que la pacification de l'Empire

ſuivroit immédiatement la convention de Hanovre : mais il ne ſuffiſoit pas d'avoir calmé les paſſions du Roi d'Angleterre ; il y avoit des ennemis plus irréconciliables qui vouloient abattre la puiſſance naiſſante des Pruſſiens. * * * à Dreſde, & Bartenſtein à Vienne jugeoient que le moment en étoit venu, & ils vouloient profiter des circonſtances qu'ils croyoient leur être favorables. La couronne impériale rehauſſoit la fierté de la cour de Vienne, & le déſir de partager les dépouilles d'un ennemi donnoit de la fermeté à celle de Dreſde.

Il ſera peut-être néceſſaire, pour l'intelligence des faits, de rapporter de quelle manière la dignité impériale retourna à la nouvelle maiſon d'Autriche. Depuis la paix de Fuſſen, le Comte de Ségur avoit pris le chemin du Necker, pour ſe joindre au Prince de Conti. Mr de Bathyani le ſuivit & traverſa l'Empire, afin de ſe joindre au corps du Duc d'Aremberg, qui avoit ſon quartier à Weilbourg. La France auroit dû dans ce moment faire les derniers efforts pour empêcher cette jonction ; mais elle n'agiſſoit pas. Le prétexte de la guerre étoit d'empêcher que la dignité impériale ne rentrât dans la nouvelle maiſon d'Autriche : la France devoit donc raſſembler des forces aux environs de Francfort, ce qui l'auroit rendue maîtreſſe de l'élection ; il falloit autoriſer le Prince de Conti à chaſſer le Duc d'Aremberg du voiſinage de cette ville, & empêcher ſurtout ſa jonction avec Mr de Bathyani, qui donnoit une ſupériorité marquée aux Autrichiens ſur les François.

Louis XV & le Prince de Conti avoient souvent assuré le Roi dans leurs lettres, qu'au risque d'une bataille ils s'opposeroient à l'élection du Grand Duc; c'étoient de belles paroles. La bataille ne se donna point. Le Prince de Conti fut obligé de détacher 15,000 hommes pour la Flandre. Le Comte de Traun eut le commandement de l'armée de l'Empire. Il détacha Bærenklau & lui fit passer le Rhin à Biberich. Le Prince de Conti en prit l'alarme; il fit sauter son pont d'Aschaffenbourg, rompre celui de Hœchst & se retira à Gerau sur le Rhin. Le Grand Duc se rendit en personne à son armée. Traun passa le Mein. Bærenklau défit quelques compagnies franches du Prince de Conti auprès d'Oppenheim. Sur cela les François n'y tinrent plus. Le Prince de Conti repassa le Rhin à Germersheim & à Rheinturkheim. Son équipage fut pris par les ennemis, qui l'inquiétèrent fort dans sa retraite; il se campa à Worms derrière le ruisseau d'Osthofen, se retira de là à Mauterstadt, où il finit une campagne peu glorieuse pour les armes françoises.

La retraite du Prince de Conti fut le signal qui fit éclater l'esprit de vertige des princes de l'Empire & leur attachement pour la maison d'Autriche. On s'étonne avec raison, en considérant la hauteur & le despotisme avec lesquels cette maison avoit gouverné l'Allemagne, qu'il se trouvât des esclaves assez vils pour se soumettre au joug qu'elle leur imposoit; & cependant le grand nombre étoit dans ces sentimens. Le Roi d'Angleterre avoit à sa disposition tout le

collège électoral ; il étoit maître de la diète de l'Empire. L'Electeur de Maïence devoit sa fortune à la maison d'Autriche, & n'étoit que l'organe de ses volontés. C'est un ancien usage que le doyen du collège électoral invite les électeurs à la diète d'élection. Après la mort de Charles VII, l'Electeur de Maïence s'acquitta de ce devoir & fixa l'ouverture de la diète au 1 de Juin. Le Baron d'Erthal, chargé de cette ambassade, se rendit à Prague & fit la même invitation au royaume de Bohème qu'aux autres électeurs, ce qui étoit contraire aux décisions de la dernière diète, qui portoit qu'on laisseroit dormir la voix de Bohème. On avoit craint au commencement de l'année 1745, tant à Vienne qu'à Hanovre, que l'armée du Prince de Conti n'empêchât à Francfort les partisans du Grand Duc de Toscane de lui donner leurs voix, & l'on avoit jeté les yeux sur la ville d'Erfort pour y assembler la diète ; cela aussi étoit contraire aux lois fondamentales du corps germanique, surtout à la bulle d'or : la foiblesse des François sauva cette transgression à la Reine de Hongrie. La diète de l'Empire s'assembla donc à Francfort le 1 de Juin. La France donna l'exclusion au Grand Duc ; mais l'armée du Prince de Conti, qui devoit appuyer cette déclaration, ayant déjà disparu, c'étoit de la part des François un aveu tacite d'impuissance, qui leur aliéna le cœur de tous leurs alliés. Les ministres de Brandebourg & de l'Electeur Palatin remirent un mémoire à la diète lequel demandoit l'examen de trois points : 1. si les ambassadeurs invités

par l'Electeur de Maïence étcient admiſſibles à donner leur ſuffrage ? 2. ſi leurs cours avoient toute la liberté requiſe ſelon la bulle d'or ? 3. ſi quelques-uns ne s'en étoient pas privés eux-mêmes, ou par des promeſſes, ou par vénalité ? Le premier de ces points regardoit l'ambaſſadeur de Bohème, qui ne devoit point être admis : le ſecond déſignoit l'ambaſſadeur palatin, dont le ſecrétaire avoit été enlevé par les Autrichiens aux portes de Francfort ; & preſque tout le collège électoral ſe trouvoit dans le troiſième cas. Ils finirent en proteſtant contre l'aſſemblée de la diète, qui ſeroit cenſée illégale juſqu'au redreſſement de ces griefs, & ſe retirèrent. Comme une fauſſe démarche en entraîne une autre, la cabale autrichienne paſſa par deſſus toutes les bienſéances ; & ſans avoir égard à ces proteſtations, le jour de l'élection fut déterminé au 13 de Septembre. L'ambaſſadeur brandebourgeois & le palatin ſe retirèrent à Hanau, en proteſtant contre cette aſſemblée illicite & ſchiſmatique, dont les réſolutions & les opérations devoient être regardées comme nulles.

Le Grand Duc fut élu le 13 de Septembre, au grand contentement du Roi d'Angleterre & de la Reine de Hongrie. Reſtoit à ſavoir s'il convenoit mieux au Roi de reconnoître purement & ſimplement le nouvel Empereur, ou de lui rompre entièrement en viſière, en déclarant qu'il ne reconnoiſſoit ni élection ni élu. Ce prince tint un juſte milieu entre ces deux partis. Il garda un profond ſilence, parce que 1°. il ne pouvoit mettre la France en action pour renverſer

ce qui s'étoit fait à Francfort, & qu'en ſecond lieu reconnoître l'Empereur ſans nul beſoin, ç'auroit été ſe priver à la paix du mérite d'une complaiſance qu'on pouvoit alors faire valoir. La Reine de Hongrie jouiſſoit déjà paiſiblement à Francfort du ſpectacle de cette couronne impériale qu'elle avoit placée avec tant de peine ſur la tête de ſon époux; elle laiſſoit la repréſentation à l'Empereur, & réſervoit pour elle l'autorité; elle n'étoit pas même fâchée qu'on remarquât que le Grand Duc étoit le fantôme de cette dignité & qu'elle en étoit l'ame. Cette princeſſe montra trop de hauteur pendant ſon ſéjour à Francfort; elle traitoit les princes comme ſes ſujets, elle fut même plus qu'impolie à l'égard du Prince Guillaume de Heſſe. Elle annonçoit ouvertement dans ſes diſcours, qu'elle aimeroit mieux perdre ſon cotillon que la Siléſie; elle diſoit du Roi de Pruſſe, qu'il avoit quelques qualités, mais qu'elles étoient ternies par l'inconſtance & par l'injuſtice. Par le moyen d'émiſſaires ſecrets le Roi avoit fait lâcher à Francfort quelques propos de paix, qui furent tous rejetés. La fermeté de l'Impératrice dégénéroit quelquefois en opiniâtreté; elle étoit comme enivrée de la dignité impériale qu'elle venoit de remettre dans ſa maiſon. Uniquement occupée de perſpectives riantes, elle croyoit déroger à ſa grandeur en entrant en négociation d'égal à égal avec un prince qu'elle accuſoit de rebellion. A ce motif de vanité ſe joignoient des raiſons d'Etat plus ſolides. Depuis Ferdinand I les principes de la maiſon d'Au-

triche tendoient à établir le despotisme en Allemagne : rien n'étoit donc plus contraire à ce dessein, que de souffrir qu'un électeur acquît trop de puissance ; qu'un Roi de Prusse, fortifié des dépouilles de l'Empereur Charles VI, employant ses forces contre l'ambition autrichienne, soutînt contre elle avec trop d'efficace les libertés du corps germanique.

Voilà les véritables raisons qui empêchèrent la cour de Vienne d'accéder au traité de Hanovre. Le Roi de Pologne avoit des raisons différentes. Son objet principal étoit de conserver la couronne de Pologne dans sa maison, & pour s'en assurer davantage, il espéroit par cette guerre gagner une communication de la Saxe en Pologne par la Silésie ; il ambitionnoit la possession du duché de Glogau, ou de plus même, s'il pouvoit l'obtenir, & * * *, qui croyoit le Roi de Prusse aux abois, ne vouloit point de composition. Les espérances bien ou mal fondées de ces deux cours empêchèrent que la convention de Hanovre ne devînt alors une paix entre ces trois puissances belligérantes. Cependant le Roi d'Angleterre se flattoit, à force d'insister sur la même chose, de ramener enfin l'Impératrice & le Roi de Pologne à son sentiment ; les assurances qu'il en donnoit au Roi de Prusse, firent suspendre l'expédition de Saxe. Dans ces circonstances d'ailleurs il n'auroit pas été convenable d'embrouiller les affaires plus qu'elles ne l'étoient déjà, & d'entreprendre une nouvelle guerre. Cette modération que le Roi mit

dans sa conduite, ne pouvoit tourner qu'à la confusion de ses ennemis, qui tâchoient, en calomniant ses démarches, d'attirer sur lui la haine des souverains de toute l'Europe.

Mais ces mesures que l'on vouloit garder avec la Saxe, n'empêchoient pas de pousser la guerre avec vigueur contre l'Impératrice Reine. On se trompe lorsqu'on croit fléchir son ennemi en le ménageant les armes à la main; les victoires seules le forcent à la paix. C'est ce qui fit qu'on pressa les opérations de Mr de Nassau. Cosel lui opposa une foible résistance; il ouvrit la tranchée du côté de la basse Oder; le feu prit par accident à quelques maisons; ce qui obligea le commandant à se rendre le 6 de Septembre. Mr de Nassau y fit prisonniers 3,000 Croates, & ne perdit au siége que 45 hommes. Ce Général, après avoir ravitaillé la ville & y avoir laissé une garnison de 1200 hommes, se porta sur Troppau avec sa petite armée; de là ses partis mirent à contribution quelques cercles de la Moravie; il eut de petites affaires avec les Hongrois, dont il sortit toujours avec avantage & avec gloire.

Mais il est temps de retourner en Bohème, où nous avons laissé l'armée prussienne au camp de Clum & celle des Autrichiens à celui de Kœnigsgrætz. Les ennemis tentèrent deux fois d'emporter de vive force la petite ville de Neustadt, où commandoit le Major Tauenzien; mais ils furent toujours repoussés par la valeur de ce digne officier. Çe poste étoit très-important, parçe qu'il assuroit la

communication de la Siléfie. Le Prince de Lorraine, qui fe croyoit plus fort par les fecours qu'il avoit reçus, qu'affoibli par le départ des Saxons, paffa l'Adler, & s'établit dans le camp que les Pruffiens avoient eu entre Kœnigfgrætz & Caravalhota. Les Pruffiens firent un mouvement en conféquence; ils mirent l'Elbe devant leur front, leur droite à Schmirfitz & leur gauche à Jaromirtz. Mr Du Moulin garda fon pofte de Skalitz & le Général Lehwald occupa la hauteur de Ples au confluent de la Métau dans l'Elbe; de forte que les Pruffiens tenoient ces deux rivières. Mr de Valori avoit pris un logement dans le faubourg de Jaromirtz; on l'avertit qu'il valoit mieux entrer en ville & il n'en voulut rien croire. Un partifan autrichien, nommé Franquini, qui entretenoit des intelligences avec l'hôte du Marquis, tenta de l'enlever. Il fe gliffa par des granges & des jardins; mais par méprife il enleva le Secrétaire au lieu du Miniftre. Ce Secrétaire, nommé d'Arget, eut l'efprit de déchirer toutes fes lettres; pour fauver fon maître il dit qu'il étoit Valori, & ne détrompa Franquini que lorfqu'il n'étoit plus temps de prendre le Miniftre. Par fa pofition l'armée pruffienne étoit inattaquable. Suppofé même que le Prince de Lorraine eût voulu tenter le paffage de la Métau à l'aide de plufieurs ponts conftruits fur l'Elbe, le Roi pouvoit fe porter derrière l'ennemi & le couper de Kœnigfgrætz. Franquini étoit le feul qui donnât quelques inquiétudes pour les vivres; il s'étoit pofté dans un forêt nommée

vulgairement le Royaume de Silva; ce bois communique aux chemins de Braunau, Starckſtadt & Trautenau; il tomboit de ce repaire ſur les convois qui venoient de la Siléſie. Chaque convoi avoit une petite bataille à livrer; ſouvent il falloit y envoyer des ſecours; cela fatiguoit les troupes & l'on ne ſe nourriſſoit que l'épée à la main.

L'Impératrice Reine cependant commençoit à s'ennuyer de cette guerre, qui ne décidoit rien. Preſſée par le Roi d'Angleterre de faire la paix, elle voulut au moins tenter encore la fortune avant de quitter la partie, & donna au Prince de Lorraine l'ordre précis d'agir offenſivement, & s'il le pouvoit avec avantage, d'engager une affaire générale avec les Pruſſiens. Pour l'aider dans une entrepriſe auſſi importante, elle lui avoit formé une eſpèce de conſeil, compoſé du Duc d'Aremberg & du Prince Lobkowitz; elle les envoya tous deux à l'armée, ſe flattant d'avoir pourvu à tout, & que la fortune qui avoit couronné ſon époux à Francfort, lui gagneroit des batailles en Bohème. On ſut bientôt dans le camp pruſſien que Mrs d'Aremberg et de Lobkowitz avoient joint le Prince de Lorraine, et l'on devina à peu près les intentions de cette princeſſe. Le Prince Lobkowitz, d'un tempérament violent et impétueux, vouloit attaquer et ferrailler ſans ceſſe; il envoyoit tous les jours les houſards à la petite guerre, ſouvent même mal à propos, et s'emportoit lorſque Nadaſti ou Franquini avoient eſſuyé quelque échec. Le Prince de Lorraine, qui connoiſſoit les Pruſſiens pour avoir fait trois campagnes contre eux,

auroit préféré la guerre de chicane à celle qu'on lui ordonnoit de faire; il se feroit contenté de disputer les subsistances, de consumer son ennemi à petit feu et d'accumuler beaucoup de petits avantages, qui réunis font l'équivalent des plus grands succès. Pour le Duc d'Aremberg, appesanti par l'âge, il étoit de l'avis du dernier qui opinoit. Les deux armées n'étoient distantes l'une de l'autre que d'une demi-portée de canon. Le Roi, de sa tente, qui étoit sur une hauteur, voyoit tous les jours les généraux ennemis venir reconnoître sa position : on les auroit pris pour des astronomes, car ils observoient les Prussiens avec de grands tubes; ensuite ils délibéroient ensemble; mais ils ne pouvoient rien entreprendre contre un camp qui étoit trop avantageux & trop fort pour être brusqué. Bientôt les ennemis donnèrent l'alarme au corps du Général Lehwald; 1500 pandours passèrent la Métau pendant la nuit & se retranchèrent sur une hauteur voisine de celle des Prussiens; un essaim de troupes légères devoit les suivre. Mr de Lehwald ne leur en laissa pas le temps; il marcha à eux à la tête de 2 bataillons, les chassa la baïonnette au bout du fusil de leur redoute, leur prit 40 hommes & les fit poursuivre par ses housards. Le pont de la Métau se rompit pendant leur fuite précipitée & plusieurs se noyèrent. Cette belle action de Mr de Lehwald empêcha les Autrichiens d'établir une communication avec Franquini, qui vouloit empêcher les convois d'arriver au camp prussien. Le Prince de Lobkowitz ne se rebutoit pas pour avoir

manqué quelques projets; il en formoit ſans ceſſe de nouveaux & tenta pour la troiſième fois de prendre Neuſtadt. La ville fut inveſtie le 7 Septembre par 10,000 hommes; le Roi n'en fut informé que le 12. Il envoya incontinent Du Moulin & Winterfeld à ſon ſecours. Winterfeld, avec 300 fantaſſins du régiment de Schwérin, força le paſſage d'un bois défendu par 2,000 pandours; les Hongrois perdirent 2 canons, & furent jetés une eſpèce de précipice qu'ils avoient derrière leur front. A l'approche des Pruſſiens, le ſiége de Neuſtadt fut levé; ils repaſſèrent la Métau & ſe retirèrent dans leur camp. Mr de Tauenzien, enfermé dans une bicoque ſans défenſe, dont la muraille étoit crevaſſée en beaucoup d'endroits, avoit ſoutenu cinq jours de tranchée ouverte contre 10,000 ennemis qui l'aſſiégeoient & qui, les deux derniers jours, lui avoient coupé les canaux qui portoient l'eau aux fontaines de la ville: les murailles avoient été battues par dix pièces d'artillerie, qui en avoient fait écrouler un pan conſidérable. Nous avons vu des places fortifiées par les Vauban & les Cœhorn ne tenir pas auſſi long-temps à proportion: ce n'eſt donc pas toujours la force des ouvrages qui défend les places, mais plutôt la valeur & l'intelligence de l'officier qui y commande. Le poſte de Neuſtadt ne pouvoit plus ſe défendre, depuis que l'eau y manquoit; mais en l'abandonnant on perdoit à l'égard de la ſureté des convois: cependant les fourrages étant tous conſumés dans le voiſinage, il étoit à propos de changer de poſition, &

l'on ruina les murailles de cette ville. Le 18 Septembre l'armée paſſa l'Elbe auprès de Jaromirtz & ſe campa à Kowalkowitz, ſans que l'ennemi fît le moindre mouvement pour s'y oppoſer. Il fallut de ce camp détacher le Général Polentz avec 1000 chevaux & 3 bataillons, pour couvrir la nouvelle Marche & l'Oder contre un corps de 6,000 ulans que le Roi de Pologne avoit levé, & qu'il vouloit attirer en Saxe, pour y joindre ſes autres troupes; les autres détachemens rentrèrent dans l'armée & Mr Du Moulin en couvrit la gauche.

Il ſe fit ce jour-là un feu de joie dans l'armée autrichienne, pour célébrer l'élection du Grand Duc; le nom d'armée impériale réjouiſſoit les officiers qui la compoſoient; deux jours ſe paſſèrent en feſtins, où le vin ne fut pas épargné. Peut-être auroit-ce été le moment d'attaquer; mais le Roi ne voulut point s'écarter de ſon plan de campagne. Il réſolut donc de tranſporter ſon camp à Staudentz; le chemin qui y conduit, paſſe par une vallée bordée de bois & de montagnes qui tiennent à la forêt de Silva. Franquini s'embuſqua auprès du village de Liebenthal, ſur le chemin où la ſeconde colonne devoit paſſer. Le Prince Léopold, qui la conduiſoit, détacha quelques bataillons, qui traquèrent le bois, en même temps que Mr de Malachowſky, à la tête de quelques centaines de houſards, grimpant ſur ces rochers eſcarpés, aida l'infanterie à chaſſer ce partiſan de ſon embuſcade: cette action, la plus hardie que la cavalerie puiſſe entreprendre, combla

Mr de Malachowſky de gloire. Il eut cependant 20 hommes de tués & 40 de bleſſés dans cette affaire. L'armée n'entra que ſur le tard dans le camp de Staudentz. Mr de Lehwald avec ſon corps occupa Starckſtadt, & Mr Du Moulin ſe rendit à Trautenau avec ſon détachement, pour couvrir les convois qui venoient de la Siléſie. Les Pruſſiens embraſſoient ainſi toute la chaîne des montagnes qui côtoient les frontières de la Siléſie depuis Trautenau vers Braunau; cette partie fut radicalement fourragée, & l'ennemi n'auroit pas été en état d'y ſubſiſter pendant l'hiver. Cela formoit une barrière qui mettoit juſqu'au printemps prochain la Siléſie à couvert d'incurſions. Les fourrages ſe faiſoient toutefois avec bien plus de difficulté que dans les plaines, par la nature du terrain coupé & difficile qui environnoit le camp: afin de ne point expoſer les troupes à quelque affront, il falloit des convois de 3,000 chevaux & de 7 à 8,000 hommes d'infanterie pour couvrir les fourrageurs; chaque botte de paille coûtoit un combat. Moratz, Trenck, Nadaſti, Franquini étoient tous les jours aux champs; enfin c'étoit une école pour la petite guerre. De tous les officiers autrichiens Franquini étoit celui qui avoit la connoiſſance la plus exacte des chemins qui vont de Bohème en Siléſie; il attaqua avec 4,000 pandours entre Schatzlar & Trautenau un convoi de farine eſcorté par 300 fantaſſins. Le jeune Mœllendorff, Aide de camp du Roi, conduiſoit ce convoi; il ſoutint tous les efforts des ennemis, & s'empara d'un

cimetière qui dominoit le défilé, d'où il protégea les chariots & se défendit durant trois heures jusqu'à l'arrivée du secours de Du Moulin, qui le dégagea entièrement. Les ennemis laissèrent 40 morts sur la place; la perte de l'escorte fut légère, à cela près que Franquini détela une trentaine de chariots, dont il emmena les chevaux. Quoique ces petites actions ne soient que des bagatelles, elles font trop d'honneur à la nation & à ceux qui y ont eu part, pour laisser ensevelir dans l'oubli ce qui peut devenir un germe d'émulation pour la postérité. C'étoient chaque jour de nouvelles entreprises de la part de l'ennemi ; ayant la faveur du pays, il étoit instruit que le dépôt des vivres & la boulangerie de l'armée étoient établis à Trautenau, & cette connoissance lui suffit pour faire mettre le feu aux quatre coins de cette malheureuse ville ; en trois heures de temps toutes les maisons ne firent plus qu'un monceau de cendres. Comme on avoit eu la précaution de placer les tonneaux de farine dans des caves bien voûtées, il n'y eut de perdu que quelques chariots de bagage que les flammes consumèrent. Cette action inhumaine retomba sur ses auteurs, & l'Impératrice Reine, au lieu d'y gagner, eut en Bohème une ville de plus de ruinée.

Ces tentatives n'étoient que le prélude de ce que la cour de Vienne & ses généraux méditoient depuis long-temps d'exécuter. Le Prince de Lorraine voyoit que les Prussiens se préparoient à quitter la Bohème ; il les suivit & vint se camper à Kœnigsaal,

pour les obſerver de plus près. Le camp de Staudentz n'avoit pas été pris ſelon toutes les règles de l'art. Le Roi avoit affoibli ſon armée par ſes détachemens, & il ne lui reſtoit pas aſſez de troupes pour remplir l'eſpace qu'il avoit à garnir. Mr de Naſſau étoit dans la haute Siléſie, Mr de Polentz dans la nouvelle Marche, Mr Du Moulin à Trautenau, lequel, depuis que Franquini avoit fait quelques tentatives ſur Schatzlar, obligé d'y marcher, fut relevé par Mr de Lehwald à Trautenau: il ne reſtoit après tous ces détachemens que 18,000 hommes dans l'armée que le Roi commandoit, de ſorte qu'ils n'occupoient pas tout le terrain que le caprice de la nature avoit formé pour une plus nombreuſe armée. Ce corps dominoit en certains endroits les hauteurs voiſines; mais la droite étoit entièrement dominée par un monticule que la foibleſſe de l'armée ne permettoit pas d'occuper; cependant on avoit placé des gardes de cavalerie & des corps de houſards ſur ces hauteurs, pour en être maître en cas de beſoin. La cavalerie à la vérité ne pouvoit guère aller à la découverte au delà d'un demi-mille, à cauſe des bois, des défilés & des gorges des montagnes; l'ennemi en revanche envoyoit tous les jours des partis de 4 à 500 chevaux, qui rodoient autour du camp pruſſien; ils défiloient, alloient & venoient le long de la forêt de Silva, en tirant vers Marchendorf, où Franquini avoit ſon petit camp. L'armée autrichienne n'étoit qu'à une marche de celle du Roi, ce qui fit appréhender à celui-ci que le

deſſein du Prince de Lorraine ne fut de gagner Trautenau avant lui. Pour prévenir l'ennemi, qui auroit par là coupé ſon corps de la Siléſie, le Roi réſolut de ſe mettre en marche le lendemain; mais pour être préalablement mieux informé des mouvemens des Autrichiens, il fit partir ſur le champ un détachement de 2,000 chevaux commandés par le Général Katzler, pour aller à la découverte ſur les chemins d'Arnau & de Kœnigſſaal, avec ordre de faire des priſonniers & de prendre des payſans des environs, afin d'avoir des nouvelles de ce qui ſe paſſoit dans le camp du Prince de Lorraine. Mr de Katzler s'avança avec ſa troupe; & ſe trouva, ſans le ſavoir, entre deux colonnes d'Autrichiens qui ſe gliſſoient dans les forêts pour lui dérober la connoiſſance de leur marche; il apperçut devant lui un grand nombre de troupes légères, & un corps de cavalerie, de beaucoup ſupérieur au ſien, qui les ſuivoit; ſur quoi il ſe replia en bon ordre ſur le champ & rendit compte au Roi de ce qu'il avoit vu; mais il n'avoit pas vu grand' choſe. Les troupes reçurent ordre de ſe mettre en marche le lendemain à 10 heures, & le 30 de Septembre à 4 heures du matin, pendant que le Roi avoit auprès de lui les généraux du jour, pour leur dicter la diſpoſition de la marche, un officier vint l'avertir que les grandes gardes de la droite du camp découvroient une longue ligne de cavalerie, & qu'autant qu'on en pouvoit juger par l'étendue de la pouſſière, ce devoit être toute l'armée ennemie; quelques officiers

vinrent un moment après rapporter que quelques corps autrichiens commençoient à se déployer vis-à-vis du flanc droit du camp. Sur ces nouvelles les troupes reçurent ordre de prendre incessamment les armes, & le Roi se rendit auprès des grandes gardes, pour juger par ses propres yeux de l'état des choses & du parti qu'il y avoit à prendre. Il faut, pour se faire une juste idée de la bataille de Sorr, se représenter exactement le terrain sur lequel elle se donna. Dans la position où étoit l'armée avant la bataille, sa droite s'appuyoit à un petit bois gardé par un bataillon de grenadiers, & le village de Burckersdorf étoit sur le flanc droit, prenant de Prusenitz au chemin de Trautenau; il n'étoit point occupé, parce qu'il est situé dans un fond & que les maisons en sont isolées: ce fond bas régnoit depuis le front jusqu'à l'extrémité de la droite & séparoit le camp d'une hauteur assez élevée, qui s'étendoit du chemin de Burckersdorf à Prusenitz, & sur laquelle on avoit placé les housards & les gardes du camp. Le front de l'armée étoit couvert par le village de Staudentz, au delà duquel régnoient des montagnes & des bois qui tenoient au Royaume de Silva. La gauche de la petite armée étoit appuyée à un ravin impraticable. Deux chemins menoient du camp à Trautenau; l'un par la droite du camp, laissant Burckersdorf à gauche, passoit par un petit défilé & conduisoit ensuite par une plaine unie à Trautenau; l'autre partoit de la gauche de l'armée, passoit par une vallée pleine de défilés & par le village de Ruders-

dorf, menant à Trautenau plutôt par des sentiers que par une route battue. Lorsque le Roi arriva à ses grandes gardes, il vit que les Autrichiens commençoient à se former, & il jugea qu'il seroit plus téméraire de se retirer à travers des défilés devant une armée qu'il avoit si près de lui, que de l'attaquer malgré la prodigieuse infériorité du nombre. Le Prince de Lorraine avoit bien compté que le Roi prendroit le parti de la retraite, & c'étoit sur quoi il avoit fait sa disposition; il vouloit engager une affaire d'arrière-garde, & il est sûr que celle-là lui auroit réussi. Mais le Roi prit sans balancer le parti de l'attaquer, parce qu'il auroit été plus glorieux d'être écrasé en vendant chèrement sa vie, que de périr dans une retraite qui auroit assurément dégéneré en fuite ignominieuse.

Quelque danger qu'il y ait à manœuvrer en présence d'un ennemi déjà rangé en bataille, les Prussiens passèrent par dessus ces règles & firent un quart de conversion à droite pour présenter un front parallèle à celui de l'ennemi : cette manœuvre délicate se fit avec un ordre & une célérité inconcevables; mais les Prussiens ne se présentèrent que sur une ligne vis-à-vis des Autrichiens, qui étoient sur trois lignes de profondeur; il fallut même que ce déploiement s'exécutât sous le feu de 28 pièces de canon que les ennemis avoient disposées en deux batteries, & d'un bon nombre de grenades royales qu'ils jetoient parmi la cavalerie. Mais rien ne déconcerta les Prussiens; aucun Soldat ne parut craindre, aucun

ne

ne quitta son rang. Quelque diligence que l'on employât à se former ainsi, la droite fut exposée près d'une demi-heure au canon de l'ennemi, avant que la gauche fût entièrement sortie du camp. Alors le Maréchal de Buddenbrock reçut ordre d'attaquer avec la cavalerie; ce qu'il exécuta sans balancer. Les Autrichiens avoient mal choisi leur terrain; la cavalerie avoit une espèce de précipice derrière elle; elle étoit sur trois lignes, auxquelles le terrain étroit n'avoit pas permis de donner une distance convenable; à peine y avoit-il entre chaque ligne vingt pas d'intervalle: ils tirèrent de la carabine selon leur usage, mais n'eurent pas le temps de mettre l'épée à la main, ayant été culbutés en partie dans le fond qu'ils avoient derrière eux & en partie jetés sur leur propre infanterie. Cela devoit arriver; car la première ligne renversée devoit nécessairement se jeter sur la seconde, celle-là sur la troisième, & il n'y avoit point d'espace où ces corps, qui faisoient 50 escadrons, pussent se reformer. La première brigade de l'infanterie de la droite des Prussiens, animée par ce succès, se hâta trop d'attaquer ces batteries des Autrichiens dont nous avons parlé; 28 canons chargés à mitraille éclaircirent dans un moment les rangs des assaillans & les firent plier: 5 bataillons dans lesquels consistoit la réserve, arrivèrent fort à propos; ceux qui avoient été repoussés se reformèrent auprès d'eux, & d'un effort commun ces 10 bataillons emportèrent la batterie. Mr de Bonin, Lieutenant Général, & Mr de Geist, Colo-

nel, eurent la principale part à cette belle action. Alors on apperçut une grosse colonne d'ennemis qui venoit de leur droite & qui descendoit des hauteurs pour s'emparer de Burckersdorf; le Roi les prévint en bordant ce village d'un bataillon de Kalckstein. On mit le feu aux maisons les plus écartées vers la gauche, pour couvrir ce bataillon, pendant que l'infanterie de la gauche se formoit derrière; ce bataillon tira par pelotons contre l'ennemi comme il eût fait dans une place d'exercice, & la colonne se retira en fuyant. La cavalerie de la droite des Prussiens devenoit dès-lors inutile à l'endroit où elle étoit. Ce précipice dans lequel elle avoit jeté les Autrichiens, prenoit depuis le chemin de Trautenau & alloit en diminuant toujours de largeur vers le centre des Prussiens, mais en tirant vers le village de Sorr, qui étoit en avant. On laissa donc les cuirassiers de Buddenbrock & quelques housards pour suivre l'infanterie en seconde ligne. Les gendarmes, Prusse, Rottembourg & Kiau, qui faisoient 20 escadrons, furent envoyés à la gauche de l'armée, pour y renforcer cette aile, tandis que l'infanterie de la droite prenoit celle de l'ennemi en flanc, & la menoit battant devant elle en la faisant replier sur la droite des impériaux. Les gardes, qui étoient au centre de la ligne, conduites par le Prince Ferdinand de Bronswic, attaquèrent alors une hauteur que les ennemis tenoient encore; elle étoit escarpée & chargée de bois; elle fut emportée cependant: & ce qu'il y avoit de singulier, c'est

que le Prince Louis de Bronſwic la défendoit contre ſon frère. Le Prince Ferdinand ſe diſtingua beaucoup dans cette occaſion. Le terrain du combat n'étoit alternativement que fonds & hauteurs, ce qui engageoit ſans ceſſe de nouveaux combats; car les Autrichiens tâchoient de ſe rallier ſur ces hauteurs; mais repouſſés à pluſieurs repriſes, la confuſion devint générale & à la retraite ſuccéda la fuite. Toute la campagne étoit couverte de ſoldats débandés; cavaliers & fantaſſins, tout étoit mêlé. Tandis que l'armée pruſſienne victorieuſe pourſuivoit à grands pas les vaincus, les cuiraſſiers de Bornſtædt, qui combattoient à la gauche, enveloppèrent le régiment de Damnitz & un bataillon de Collowrat, prirent 10 drapeaux & firent 1700 priſonniers. Le reſte de la cavalerie de la gauche ne put atteindre la cavalerie autrichienne, qui évita de s'engager, & ſe retira en aſſez bon ordre dans la forêt de Silva. Le Roi arrêta la pourſuite au village de Sorr, dont la bataille porte le nom; derrière ce village eſt la forêt de Silva dont nous avons tant parlé; il ne falloit pas y ſuivre l'ennemi; ç'auroit été riſquer mal à propos & ſans néceſſité de perdre tous les avantages qu'on venoit d'obtenir: c'étoit bien aſſez qu'un corps de 18,000 hommes en eût battu au delà de 40,000; & même il n'y avoit rien à gagner en ſe hazardant d'aller plus loin. Les vainqueurs perdirent le Prince Albert de Bronſwic; le Général Blanckenſée; les Colonels Brédow, Blanckenbourg, Dohna, Ledebour; les Lieutenant Colonels Lange

& Wédel des Gardes & 1000 soldats; victimes illustres qui sacrifièrent leur vie pour le salut de l'Etat. On comptoit que le nombre des blessés montoit à 2,000. Les vaincus perdirent 22 canons, 10 drapeaux, 2 étendards, 30 officiers & 2,000 soldats qui furent faits prisonniers. Le Prince Léopold se distingua dans cette journée, & surtout le Maréchal de Buddenbrock & le Général Goltz, qui avec douze escadrons en battirent cinquante. Si cette bataille ne fut pas aussi décisive que celle de Friedberg, il faut s'en prendre au terrain où elle se donna. L'énnemi qui fuit dans une plaine, doit souffrir des pertes considérables: celui qui a le dessous dans un pays montueux, est à l'abri de la cavalerie, qui ne peut l'entamer considérablement; & quelque petit que soit le nombre de ceux qui se rallient sur la crête des hauteurs, ce nombre est suffisant pour rallentir la poursuite du vainqueur.

Le projet de cette bataille, conçu par le Prince de Lorraine, ou par Franquini, auquel d'autres l'attribuent, étoit beau & bien imaginé. Le poste des Prussiens étoit sans contredit mauvais; l'on ne peut les excuser de n'avoir pensé qu'à leur front & d'avoir négligé leur droite, qui étoit dans un fond dominé par une hauteur éloignée de mille pas seulement. Mais si les Autrichiens savoient imaginer, ils n'avoient pas le talent de l'exécution: voici les fautes qu'ils commirent. Le Prince de Lorraine auroit dû former sa cavalerie de la gauche devant le chemin de Trautenau & à dos du camp prussien;

en barrant ce chemin, l'armée du Roi n'avoit ni terrain pour ſe former, ni moyen d'appuyer ſa droite. Le Prince de Lorraine pouvoit auſſi en arrivant ſur le terrain lâcher cette cavalerie, pour donner à bride abattue dans le camp pruſſien. Le ſoldat n'auroit eu le temps ni de courir aux armes, ni de ſe former, ni de ſe défendre; ç'auroit été ſe procurer une victoire certaine. On dit que Mr d'Aremberg avoit égaré ſa colonne pendant la nuit, & qu'il s'étoit formé à rebours, le dos tourné vers le camp du Roi: cela reſſemble aſſez au Duc d'Aremberg, & c'eſt, dit-on, ce qui fit perdre du temps au Prince de Lorraine, qui s'occupa long-temps à réparer ce déſordre. Mais lorſque les Pruſſiens commencèrent à ſe préſenter ſur le champ de bataille, qui empêchoit alors le Prince de Lorraine de les faire attaquer tout de ſuite avec ſa cavalerie? Cette gauche auroit fondu d'une hauteur ſur des troupes occupées à ſe former & ſur d'autres qui défiloient encore. On trouvoit que le Roi n'avoit pas commis moins de fautes que ſon adverſaire. On lui reprochoit ſurtout de s'être mis par le choix d'un mauvais poſte dans la néceſſité de combattre, au lieu qu'un général habile ne doit ſe battre que lorſqu'il le juge à propos. On diſoit qu'au moins le Roi auroit dû être averti de la marche des Autrichiens. Il répondoit à cette accuſation, que l'ennemi lui étant de beaucoup ſupérieur en troupes légères, il ne pouvoit aventurer fort loin les 500 houſards qui lui reſtoient après tous les détache-

mens qu'il venoit de faire. Mais, objectoit-on, il ne falloit pas tant faire de détachemens & s'affoiblir si fort vis-à-vis d'une armée supérieure. Il répondoit que le corps de Gessler & de Polentz qui alla joindre le Prince d'Anhalt, pouvoit être regardé comme faisant l'équivalent des Saxons qui s'en retournèrent chez eux ; que le détachement du Général de Nassau avoit été nécessaire pour pouvoir tirer de la Silésie ses subsistances, qui auroient manqué tout à fait si les Hongrois qui infestoient tout ce duché, n'en eussent été chassés ; que les détachemens de Du Moulin & de Lehwald avoient été indispensables dans les gorges des montagnes, qu'il falloit garder, ou risquer d'être affamé par l'ennemi. On n'avoit qu'autant de chevaux qu'il en falloit pour amener, à chaque transport, de la farine pour cinq jours. Si un de ces convois eût manqué, l'armée auroit été sans pain & sans subsistances. On disoit que le Roi auroit dû se retirer en Silésie plutôt que de hazarder une bataille en Bohème ; mais le Roi étoit dans l'idée qu'une bataille perdue en Bohème étoit de moindre conséquence qu'une bataille perdue en Silésie ; & d'ailleurs une retraite précipitée auroit indubitablement attiré la guerre dans ce duché. Ajoutez à cela que l'on consommoit en Bohème les subsistances de l'ennemi, & qu'en Silésie on auroit consommé les siennes ; mais nous laissons au lecteur la liberté de peser ces raisons & d'en juger. On ne peut attribuer le gain de cette bataille qu'au terrain étroit par lequel le Prince

de Lorraine vint attaquer le Roi ; ce terrain ôtoit à l'ennemi l'avantage de la ſupériorité du nombre. Les Pruſſiens purent lui oppoſer un front auſſi large que celui qu'il leur préſentoit. La multitude des ſoldats devenoit inutile au Prince de Lorraine, parce que ſes trois lignes, preſque ſans diſtance, preſſées les unes ſur les autres, n'avoient pas la facilité de combattre, & que la confuſion s'y mettant une fois, elle rendoit le mal irrémédiable. Mais heureuſement pour la Pruſſe, la valeur des troupes répara les fautes de leur chef & punit les ennemis des leurs.

Pendant que les deux armées ſe battoient, les houſards impériaux pilloient le camp pruſſien, la gauche & le centre n'ayant pas eu le temps d'abattre les tentes. Nadaſti & Trenck s'en prévalurent ; le Roi & beaucoup d'officiers y perdirent tous leurs équipages ; les ſecrétaires du Roi furent même pris, & ils eurent la préſence d'eſprit de déchirer tous leurs papiers. Mais comment penſer à ces bagatelles, lorſque l'eſprit eſt occupé des plus grands objets d'intérêt, devant leſquels tous les autres doivent ſe taire, de la gloire & du ſalut de l'Etat ? Mr de Lehwald, attiré par le bruit du combat, vint encore à temps pour ſauver les équipages de la droite & mettre fin aux cruautés affreuſes que ces troupes de Hongrois effrénés & ſans diſcipline exerçoient ſur quelques malades & ſur des femmes qui étoient reſtés dans le camp. De telles actions révoltent l'humanité & couvrent d'infamie ceux qui les font ou qui les

tolèrent. Il faut dire à la louange du soldat prussien qu'il est vaillant sans être cruel, & qu'on l'a souvent vu donner des preuves d'une grandeur d'ame qu'on ne doit pas attendre de gens de basse condition.

La postérité sera peut-être surprise qu'une armée, victorieuse dans deux batailles rangées, se retire devant l'armée vaincue & ne recueille aucun fruit de ses triomphes. Les montagnes qui entourent la Bohême, les gorges qui la séparent de la Silésie, la difficulté de nourrir les troupes, la supériorité de l'ennemi en troupes légères, & enfin l'affoiblissement de l'armée, fournissent la solution de ce problème. Supposé que le Roi eût voulu établir ses quartiers d'hiver dans ce royaume, voici les difficultés qui se présentoient : tout le pays étoit entièrement fourragé ; on trouve dans ces contrées peu de villes, encore sont-elles petites & ont-elles la plupart de mauvaises murailles ; il auroit fallu, pour la sureté, y entasser les soldats les uns sur les autres, ce qui auroit ruiné l'armée par des maladies contagieuses ; à peine avoit-on des chariots pour les farines, comment en auroit-on trouvé pour amener le fourrage à la cavalerie ? Mais en quittant la Bohême le Roi pouvoit remonter, recruter, équiper les troupes, les mettre dans l'abondance & leur donner du repos, pour s'en servir s'il le falloit le printemps prochain ; outre qu'il paroissoit probable qu'après la bataille de Sorr l'Impératrice Reine

feroit plus difpofée qu'auparavant à l'acceffion au traité de Hanovre.

Après avoir campé par honneur cinq jours fur le champ de bataille de Sorr, le Roi ramena fes troupes à Trautenau. Le Prince de Lorraine étoit encore à Ertina, prêt à retourner à Kœnigfgrætz au bruit de l'approche des Pruffiens. On apprit dans ce camp que Mr de Naffau avoit battu, le jour de la bataille de Sorr, un corps de Hongrois auprès de Léobfchutz & qu'il avoit fait 170 prifonniers. Mr de Fouquet avoit auffi trouvé moyen d'enlever 400 houfards entre Grulich & Habelfchwerdt, qui furent conduits à Glatz. Mr Warneri, qui étoit avec 300 chevaux à Landfhut, ayant appris qu'un nouveau régiment hongrois de Léopold Palfy avoit marché à Bœhmifch-Friedland, les tourna, les furprit & ramena de fon expédition 8 officiers & 140 foldats prifonniers; mais comme l'infortune fe mêle fouvent au bonheur, Mr de Chazot, du corps de Du Moulin, ne fut pas fi heureux dans fon entreprife fur Marchendorff; il fut attaqué & battu par l'ennemi & perdit 80 hommes. Après que l'armée eut achevé de confumer les fubfiftances des environs de Trautenau, elle fe prépara à retourner en Siléfie par le chemin de Schatzlar. De toutes les gorges & de tous les défilés de la Bohème, les plus mauvais fe trouvent fur ce chemin: foit qu'on avance, foit qu'on recule, il faut ufer de toutes les précautions poffibles pour y mener les troupes avec fureté. Le petit ruiffeau de Trautenbach couloit en ligne parallèle derrière le

camp du Roi ; des rochers & des forêts formoient l'autre bord. Le 14 d'Octobre les bagages prirent les devans sous bonne escorte, pour rendre la marche plus facile. On posta le 15 cinq bataillons sur les montagnes, pour protéger la retraite de l'armée & lui servir ensuite d'arrière-garde. L'armée décampa le 16; elle marcha sur 2 colonnes. Le Prince Léopold, qui conduisoit celle de la gauche qui passa par Trautenbach, arriva en Silésie sans avoir vu d'ennemis. La colonne de la droite, dont le Roi s'étoit chargé, fut précédée par la cavalerie; l'infanterie passa le ruisseau, avant que Franquini, Nadasti, Moratz &c. fussent avertis de la marche des Prussiens; ils accoururent ensuite avec 7 ou 8,000 hommes. Quoique toutes les hauteurs fussent garnies d'infanterie, le progrès de la marche obligeoit successivement l'arrière-garde à les quitter; les pandours profitoient alors de ces mêmes hauteurs abandonnées, pour faire feu sur l'arrière-garde. Cette tiraillerie dura depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir; ils tuèrent un capitaine & 30 hommes, & en blessèrent environ 80. Tout le corps de Du Moulin avoit été employé à couvrir le dernier défilé qui mène à Schatzlar par une vallée. Ce corps arrêta l'ennemi, auquel une attaque de cavalerie que la petite plaine de Schatzlar permit de faire, causa une perte de 300 hommes; il se mit à l'écart, & Mr du Moulin défilant à sa droite passa par les Rehberge & entra dans le camp par la route que le Roi lui avoit ménagée. L'armée

féjourna à Schatzlar jufqu'au 19, qu'elle vint camper à Liebau fur le territoire de la Siléfie. Le corps de Du Moulin fut deftiné à former un cordon le long des frontières. Le refte de l'armée entra en quartiers de cantonnement entre Ronftock & Schweidnitz ; elle pouvoit fe raffembler en fix heures de temps & fe trouvoit au large par la quantité de villes & de villages qu'il y a dans cette contrée floriffante. Ce fut là que le Roi attendit la féparation de l'armée autrichienne, avant que de prendre des quartiers d'hiver. Mr de Naffau, qui vouloit s'en procurer dans la haute Siléfie, furprit un corps de Hongrois à Haftchim & chaffa le Maréchal Eftherhazi d'Oderberg ; les houfards de Wartenberg, qui étoient de ce corps, fe diftinguèrent également ; ils battirent les dragons de Gotha, leur enlevèrent un étendard & firent 111 prifonniers. Après cela Mr de Naffau marcha à Ponuba & les Hongrois s'enfuirent à Tefchen & de là vers Jablunka. Mr de Fouquet, qui ne vouloit pas être inutile à Glatz, fit enlever 200 houfards qui s'étoient imprudemment enfermés dans Nachod. Cet habile officier donna des marques de génie & de capacité pendant tout le cours de cette guerre. Nous nous contenterons de dire que quarante partis qui fortirent de fa garnifon durant cette campagne, enlevèrent plus de 800 hommes à l'ennemi.

Le Roi apprit le 24 d'Octobre que le Prince de Lorraine avoit féparé fon armée en trois corps ; il fup-

posa que c'étoit dans le dessein de les étendre dans la suite, parce que la saison des opérations militaires étoit passée : il laissa le commandement des troupes au Prince Léopold, en lui enjoignant de ne les point séparer davantage, avant d'en avoir reçu les ordres.

Le Roi partit pour Berlin, où sa présence devenoit nécessaire, tant pour réchauffer les négociations qui commençoient à languir, qu'afin de trouver des fonds pour la campagne prochaine, au cas que la paix ne pût pas se conclure pendant l'hiver.

CHAPITRE XIV.

Révolution d'Ecoſſe, qui fait quitter Hanovre au Roi d'Angleterre, & rallentit les négociations de la paix. Deſſein des Autrichiens & des Saxons ſur le Brandebourg découvert. Contradictions dans le conſeil des miniſtres. Projets de campagne. Le Prince d'Anhalt raſſemble ſon armée à Halle. Le Roi part pour la Siléſie. Expédition de la Luſace. Le Prince d'Anhalt marche à Meiſſen. Bataille de Keſſelſdorf. Priſe de Dreſde. Négociation & concluſion de la paix.

SI durant l'année 1745 les négociations des Pruſſiens euſſent eu autant de ſuccès que leurs armes, ils auroient pu s'épargner auſſi bien qu'à leurs ennemis une effuſion de ſang inutile, & l'on auroit eu la paix plutôt; mais pluſieurs incidens auxquels on ne pouvoit s'attendre, rendirent les bonnes intentions du Roi impuiſſantes. A peine le Roi d'Angleterre eut-il ſigné, preſque malgré lui, la convention de Hanovre, que la rebellion d'Ecoſſe venant à éclater, elle l'obligea de hâter plus qu'il n'auroit voulu, ſon retour à Londres. Un jeune homme, c'étoit le fils du Prétendant, paſſe furtive-

ment en Ecoſſe, accompagné de quelques perſonnes fidelles ; il ſe tient caché dans une île vers le Nord des côtes, pour donner à ſes partiſans le temps d'aſſembler & d'armer leurs payſans, d'ameuter les montagnards & de former une milice qui fût au moins l'ombre d'une armée. Par cette diverſion la France armoit l'Angleterre contre l'Angleterre ; & un enfant, débarqué en Ecoſſe ſans troupes & ſans ſecours, force le Roi George à rappeler ſes Anglois qui défendoient la Flandre, pour ſoutenir ſon trône ébranlé. La France ſe conduiſit ſagement dans ce projet, & elle dut à cette diverſion toutes les conquêtes qu'elle fit depuis en Flandre comme en Brabant. Au commencement le Roi d'Angleterre & ſes miniſtres mépriſèrent le jeune Edouard, ſon foible parti, & cette rebellion naiſſante. On diſoit à Londres que c'étoit la ſaillie d'un prêtre Jacobite, (le Cardinal Tencin,) & l'équipée d'un jeune étourdi. Cependant ce jeune étourdi battit & chaſſa le Général Cop, que le gouvernement avoit envoyé contre lui avec ce qu'on avoit pu en hâte raſſembler de troupes. Cet échec ouvrit les yeux au Roi ; il lui apprit que dans un gouvernement ariſtocratique une étincelle peut allumer un incendie. Les affaires de l'Ecoſſe abſorbèrent toute l'attention de ſon conſeil : les négociations étrangères tombèrent en langueur ; les alliés de l'Angleterre la croyant aux abois, n'eurent plus pour elle la même conſidération. Ce qu'il y avoit de fâcheux, c'eſt que la convention de Hanovre commençoit à tranſpirer ; les Autrichiens

& les Saxons l'avoient ébruitée, & cela pouvoit produire un mauvais effet chez les François, qui étoient cependant les seuls alliés qu'eût la Prusse. Il arriva donc que la diversion que le jeune Edouard faisoit en Ecosse, en devint une pour la Reine de Hongrie, en ce qu'elle lui procura la liberté de faire contre le Roi de Prusse les derniers efforts, malgré le Roi d'Angleterre, dont alors à Vienne on méprisoit les conseils.

Le Roi, qui se trouvoit à Berlin, épuisoit tous les expédiens pour trouver des fonds qui le missent en état de continuer la guerre. Les revenus de la Silésie ne s'étoient pas perçus comme en temps de paix; les deux tiers en avoient manqué : il falloit chercher des ressources, & il étoit bien difficile de s'en procurer. Cet embarras étoit grand; les dangers que les ennemis préparoient à l'Etat, étoient bien plus terribles. Voici comment le Roi en fut informé. Depuis le mariage du Prince successeur au trône de Suède, avec la Princesse Ulrique, sœur du Roi, les Suédois étoient en partie portés pour les intérêts de la Prusse. Mr de Rudenschild & Mr Wolfenstirna, ministres de Suède, l'un à la cour de Berlin, l'autre à Dresde, étoient particulièrement attachés à la personne du Roi. Wolfenstirna étoit bien dans la maison de * * *; il faisoit la partie de jeu du ministre. * * * n'étoit pas aussi circonspect en sa présence qu'un premier ministre, dépositaire des secrets de son maître, doit l'être généralement envers tout le monde. Wolfenstirna découvrit

ſans peine que le plan de la cour de Vienne & de Dreſde étoit d'envoyer l'armée du Prince de Lorraine par la Saxe, d'où joint aux troupes ſaxonnes il devoit pendant l'hiver marcher droit à Berlin : il fit part de ſa découverte à Rudenſchild, qui en avertit le Roi le 8 de Novembre, jour où l'on ſuſpendoit dans les égliſes les trophées de Friedberg & de Sorr. Rudenſchild ajouta que ce projet avoit été fait par * * *, corrigé par Bartenſtein, amplifié par Rutowſky, envoyé par Saul à Francfort à la Reine de Hongrie ; que * * * étoit convaincu qu'on écraſeroit la Pruſſe par ce coup, & que c'étoit cette ferme eſpérance qui avoit empêché la cour de Vienne & celle de Dreſde d'adhérer aux ſentimens pacifiques du Roi d'Angleterre ; qu'on avoit de plus partagé les dépouilles de la Pruſſe de façon que le Roi de Pologne auroit les évêchés de Magdebourg, de Halberſtadt, avec Halle & ſon territoire, & que l'Impératrice reprendroit la Siléſie. Il apprit de plus au Roi la cauſe de la haine que * * * lui portoit. Il avoit été outré d'un manifeſte que le Roi avoit fait publier, & ſurtout de ces paſſages : " Pen-
" dant que tant d'horreurs ſe commettoient en Siléſie,
" & que le ciel, juſte vengeur des crimes, ſe plaiſoit
" à les punir d'une façon ſi palpable, ſi éclatante &
" ſi ſévère, on ſoutenoit froidement à Dreſde que la
" Saxe n'étoit point en guerre avec la Pruſſe, que le
" Duc de Weiſſenfels & les troupes qu'il avoit ſous
" ſes ordres n'avoient point attaqué les Etats hérédi-
" taires du Roi, mais ſeulement de nouvelles acqui-

" fitions. Le miniftère de Drefde fe berçoit de ces " fortes de raifonnemens captieux, comme fi de " petites diftinctions fcolaftiques étoient des motifs " affez puiffans pour juftifier l'illégalité de fes pro- " cédés. Rien de plus facile que de refuter &c." & du paffage fuivant: " Il paroît que c'étoit enfin " ici le terme de la patience & de la modération du " Roi; mais Sa Majefté ayant compaffion d'un " peuple voifin, innocent des offenfes qu'elle a " reçues, & connoiffant les malheurs & les défola- " tions inévitables qu'entraîne la guerre, fufpendit " encore les juftes effets de fon reffentiment, pour " tenter de nouvelles voies d'accommodement avec " la cour de Drefde. Il y a lieu de préfumer, après " ces nouveaux & derniers refus qu'elle vient de " recevoir, que la confiance du Roi de Pologne a " été furprife par l'indigne perfidie de fes miniftres. " Les repréfentations les plus pathétiques, & les " offres les plus avantageufes ont été prodiguées en " pure perte." Il faut avouer que * * * étoit vive- ment attaqué dans ces paffages & que perfonne ne pouvoit s'y méprendre; car les miniftres qu'on nom- moit au pluriel, étoient plutôt fes commis que fes égaux. Ce rapport parut d'autant plus vrai, que le Roi connoiffoit le caractère du Comte de * * * & la fierté de l'Impératrice Reine. Si le projet des Saxons étoit dangereux pour la Pruffe, il n'étoit pas moins hazardeux pour la Saxe; mais les paffions & fur- tout le défir de la vengeance aveuglent fi fort les

hommes, qu'ils ſont capables de tout riſquer dans l'eſpérance de ſe ſatisfaire.

Cette criſe violente demandoit donc un prompt remède. L'armée du Prince d'Anhalt reçut ordre de s'aſſembler incontinent à Halle. Et comme il s'agiſſoit de prendre un parti déciſif, le Roi crut que, ſans déroger à ſon autorité, il pouvoit aſſembler un conſeil, écouter la voix de l'expérience, & ſuivre ce qu'il y auroit de ſage dans l'avis de ceux qu'il conſultoit. Quiconque eſt chargé des intérêts d'une nation, ne doit rien négliger de ce qui peut en procurer le ſalut. Le Prince d'Anhalt fut un des premiers auxquels le Roi fit l'ouverture du projet de * * *. Ce Prince étoit un de ces hommes qui prévenus d'amour propre abondent en leur ſens, & ſont pour la négative lorſque les autres affirment. Il parut avoir pitié de la facilité avec laquelle on ajoutoit foi à cette accuſation contre * * *; il dit qu'il n'étoit pas naturel qu'un miniſtre du Roi de Pologne, Saxon de naiſſance, voulût attirer de gaieté de cœur quatre armées dans les Etats de ſon maître & les expoſer à une ruine inévitable. Le Roi lui montra une lettre qui portoit que dans deux jours le Général Grune arriveroit avec ſon corps à Géra, pour joindre les Saxons à Leipſic: il lui produiſit différentes lettres de la Siléſie, qui toutes conſtatoient que les Saxons amaſſoient de gros magaſins en Luſace pour les troupes du Prince de Lorraine, qu'on y attendoit dans peu; il finit par lui dire qu'il lui confioit le commandement de l'armée qui s'aſſembloit à Halle.

Le Prince d'Anhalt perſiſta dans ſon incrédulité ; cependant on liſoit ſur ſon viſage qu'il étoit flatté de ſe voir à la tête d'un corps qui pouvoit lui fournir le moyen de rajeunir ſon ancienne réputation. Le Comte Podewils entra un moment après. Le Roi le trouva tout auſſi incrédule que le Prince d'Anhalt ; ce n'étoit point par eſprit de contradiction, mais par timidité. Ce Miniſtre avoit quelques fonds placés à la Steuer à Leipſic ; il craignoit de les perdre ; incorruptible d'ailleurs, ſa foibleſſe ſeule éloignoit de ſon eſprit toute idée de rupture avec la Saxe comme un objet déſagréable, & croyant les autres auſſi timides que lui, il jugeoit *** incapable d'un projet ſi hardi. Enfin dans ce beau conſeil on diſcutoit la fauſſeté ou la vérité du fait, & perſonne ne penſoit à prévenir le mal qui étoit ſur le point d'éclater. Le Roi fut obligé d'employer ſon autorité pour que le Prince d'Anhalt fît les diſpoſitions néceſſaires à la ſubſiſtance de l'armée de Halle, & pour que le Comte Podewils dreſsât les dépêches aux cours étrangères, par leſquelles on les avertiſſoit des complots de la Saxe, & de la réſolution où étoit le Roi de les prévenir.

Et comme ſi ce n'en étoit pas aſſez de tant d'embarras, il en ſurvint encore de nouveaux. L'envoyé de Ruſſie vint déclarer au Roi, au nom de l'Impératrice, qu'elle eſpéroit que le Roi s'abſtiendroit d'attaquer l'électorat de Saxe, parce qu'une ſemblable démarche l'obligeroit à envoyer ſon contingent au Roi de Pologne, comme elle y étoit tenue

par son alliance avec ce prince. Le Roi lui fit répondre que Sa Majesté étoit dans l'intention de vivre en paix avec tous ses voisins, mais que si quelqu'un d'eux couvoit des desseins pernicieux contre ses Etats, aucune puissance de l'Europe ne l'empêcheroit de se défendre & de confondre ses ennemis. Cependant toutes les lettres de la Saxe & de la Siléfie confirmoient les avis de Mr de Rudenfchild. Pour être encore mieux informé des mouvemens du Prince de Lorraine, le Roi forma un corps de troupes mêlées, cavalerie, infanterie & housards, avec lequel Mr de Winterfeld s'avança vers Friedland sur les frontières de la Bohème & de la Lusace, avec ordre, si le Prince de Lorraine entroit en Lusace, de le côtoyer & de longer le Queis, qui coule sur la frontière de la Siléfie. Le dessein du Roi étoit de tomber sur les Saxons de deux côtés à la fois. L'armée de Siléfie devoit agir contre celle du Prince de Lorraine, la surprendre, s'il se pouvoit, dans ses cantonnemens en Lusace; ou la combattre, pour la rechasser en Bohème. Dans ce danger qui mettoit toute la ville de Berlin en alarme, le Roi affecta la meilleure contenance possible, afin de rassurer le public. Son parti étoit pris; la déclaration des Russes ne l'inquiétoit point, car cette puissance ne pouvoit agir que dans six mois, & c'étoit plus de temps qu'il n'en falloit pour décider du sort des Prussiens & des Saxons: les choses en étoient à cette extrémité, qu'il falloit vaincre ou périr. Le Roi appréhendoit l'incrédulité & la len-

teur du Prince d'Anhalt; il craignoit auſſi que le corps de Grune, qui étoit de 7,000 hommes effectifs, ne marchât droit à Berlin. Afin de pourvoir autant qu'il ſe pouvoit à la ſureté de cette capitale, le Général Haake y étoit reſté avec une garniſon de 5,000 hommes; mais l'enceinte de cette ville ayant deux milles de circonférence il étoit impoſſible de la défendre, & Mr de Haake devoit aller au devant de l'ennemi & le combattre, avant qu'il en approchât. Cette précaution étoit à la vérité inſuffiſante; mais les moyens n'en permettoient pas une meilleure. On fit des arrangemens pour tranſporter en cas de malheur la famille royale, les archives, les bureaux, les conſeils ſuprêmes à Stetin comme dans un aſile, ſi la fortune abandonnoit les armes pruſſiennes. Le Roi écrivit encore une lettre pathétique au Roi de France, dans laquelle il lui faiſoit une vive peinture de ſa ſituation & lui demandoit inſtamment les ſecours qu'il lui devoit ſelon les traités. Il ſeroit bien difficile de deviner par quelle raiſon le Prince d'Anhalt tâcha de diſſuader le Roi de prendre le commandement de l'armée de Siléſie; il pouſſa ſi loin ſes repréſentations importunes, qu'enfin le Roi lui dit qu'il avoit réſolu de ſe mettre à la tête de ſes troupes, & que lorſque le Prince d'Anhalt entretiendroit une armée, il pourroit en donner le commandement à qui bon lui ſembleroit; après quoi il fut obligé de ſe rendre à Halle, & le Roi partit le 14 de Novembre pour la Siléſie, laiſſant Berlin dans la conſternation, les Saxons dans l'eſpé-

rance & toute l'Europe attentive à l'événement de cette campagne d'hiver.

Le Roi arriva le 15 à Lignitz; il y trouva le Prince Léopold, & le Général Goltz, (qui avoit l'infpection des vivres.) Des lettres du Général Winterfeld, arrivées en même temps, apprirent que 6,000 Saxons qui faifoient l'avant-garde du Prince de Lorraine, étoient entrés en Lufacе par Zittau, & que les troupes autrichiennes alloient les fuivre. Le Prince Léopold fut inftruit de toutes les opérations que le Roi avoit projetées. L'armée de Siléfie étoit effectivement de 30,000 hommes, tous vieux foldats d'élite, accoutumés à vaincre; refaits par quatre femaines de repos, ils étoient difpofés à tout entreprendre. Il y avoit cependant des précautions néceffaires encore avant de quitter la Siléfie. On ne pouvoit abandonner la ville de Schweidnitz, où il y avoit des magafins & qui alors n'étoit pas fortifiée; il fallut donc que Mr de Naffau quittât la haute Siléfie, pour aller vers Landfhut s'oppofer au corps de Mr de Hohenems, qui avoit ordre de fa cour de faire une invafion dans la baffe Siléfie du côté de Hirfchberg. La fituation du Roi étoit à peu près femblable à celle où il fe vit avant la bataille de Hohenfriedberg; il eut recours aux mêmes rufes, pour attirer les ennemis dans les mêmes piéges. On affecta de refpecter fcrupuleufement les frontières de la Saxe & de borner fon attention à gagner Croffen avant le Prince de Lorraine. Pour fortifier cette opinion, Winterfeld fit punir quelques

housards qui avoient commis des désordres en Lusace. On prépara des chemins à Crossen, on amassa des vivres sur la route, en sorte que les gens du pays, qu'il faut toujours tromper les premiers, crurent bonnement qu'on n'avoit aucun autre objet. Mr de Winterfeld venoit d'occuper Naumbourg sur le Queis & publioit qu'il n'étoit là que pour côtoyer l'ennemi en longeant cette rivière & le prévenir à Crossen.

Le Prince de Lorraine, qui étoit dans l'idée flatteuse que les Prussiens se reposoient tranquillement dans leurs quartiers d'hiver, que leurs troupes étoient découragées, & qu'il n'avoit à redouter qu'un corps de 3,000 hommes qui l'observoit, s'endormit dans une dangereuse sécurité, & ce même stratagème réussit pour la seconde fois. Tant il est vrai que la défiance est la mère de la sureté, & qu'un général sage ne doit jamais mépriser l'ennemi, mais veiller sur ses démarches, afin qu'elles lui servent de boussole dans toutes ses opérations. Pour empêcher autant qu'il étoit possible que les Autrichiens ne fussent instruits des mouvemens de l'armée, le Roi avoit fait border trois rivières qu'il avoit devant lui, le Queis par Mr de Winterfeld, la Neisse par des troupes légères & le Bober par d'autres détachemens. Tout ce qui venoit de la Lusace avoit le passage libre, mais il étoit interdit à tous ceux qui vouloient passer ces rivières pour aller en Saxe; de sorte qu'on se procuroit des nouvelles & qu'on empêchoit l'ennemi d'en avoir. Bientôt, sur celles qu'on eut de

l'ennemi, l'armée s'avança en cantonnant ſur le Queis. Le Roi prit ſon quartier à Holſtein ; c'étoit le 22 de Novembre, & il n'étoit qu'à un mille de Naumbourg. On fit conſtruire quatre ponts ſur la rivière, pour pouvoir la paſſer rapidement ſur quatre colonnes. Le deſſein du Roi étoit de ſe laiſſer dépaſſer par les impériaux, puis de les prendre par derrière, pour leur couper les vivres, & les forcer ainſi, ou à ſe battre, ou à s'enfuir honteuſement vers les frontières de la Bohème. Mais pour ſuivre le projet qu'on avoit une fois adopté, on s'étoit interdit d'envoyer des partis en Luſace, & l'on ne pouvoit avoir des nouvelles que par des eſpions ; ce qui n'eſt jamais auſſi ſûr que ce que rapportent les troupes. De plus l'expédition étoit ſi importante, qu'il falloit préférer la ſureté au brillant.

Mr de Winterfeld, inſtruit des projets du Roi, l'avertit que les ennemis avançoient par cantonnemens, mais qu'ils s'étendoient ſi fort, que leur gauche étoit à Lauban & leur droite à Gœrlitz ; il ajouta qu'ils marcheroient le lendemain, ſelon l'avis de ſes eſpions, & qu'il croyoit que le moment d'agir étoit arrivé. Sur cela l'armée marcha le 23 ſur quatre colonnes, dont chacune étoit conduite par un Lieutenant Général. Le rendez-vous de ces colonnes étoit à Naumbourg ; ce fut-là que le Roi leur donna les diſpoſitions ultérieures. Il s'éleva ce matin un brouillard d'autant plus favorable, qu'il cachoit à l'ennemi juſqu'au moindre mouvement de

l'armée. A Naumbourg il y a un pont de pierre ſur le Queis ; à côté il y avoit deux guets pour la cavalerie : on fit en hâte un pont pour la ſeconde colonne d'infanterie. Tout cela étant arrangé, les conducteurs des colonnes, je veux dire les généraux, ſe rendirent à Naumbourg & eurent ordre de paſſer inceſſamment le Queis. On leur donna des guides pour les conduire à Catholiſch Hennerſdorf, avec ordre de ſe ſeconder mutuellement, ſelon qu'une colonne qui donneroit ſur les quartiers de l'ennemi, auroit beſoin de cavalerie ou d'infanterie pour réuſſir dans ſon opération ; car on manquoit d'informations aſſez exactes ſur les lieux où l'armée du Prince de Lorraine ſéjournoit, pour faire des diſpoſitions plus détaillées. Le brouillard tomba au moment que les colonnes eurent paſſé le Queis. Celles de la droite & de la gauche étoient de cavalerie, les deux du centre étoient d'infanterie. Un régiment de houſards précédoit la marche de chacune d'elles, pour avertir à temps les généraux de ce qui ſe paſſoit devant eux. Le Roi étoit à la tête de la première colonne d'infanterie ; elle avoit pour guide un garçon meunier, qui la mena à un marais où les beſtiaux paiſſoient en été, & qui n'étoit guère praticable dans l'arrière-ſaiſon. On eut de la peine à ſe tirer de là ; mais à force de chercher, on trouva un chemin qui côtoyoit un bois & par lequel on pouvoit paſſer. Pendant que les troupes défiloient, les houſards de Ziethen donnèrent dans le village de Catholiſch Hennerſdorf, & avertirent qu'il étoit garni de 2

bataillons & de 6 escadrons de Saxons; ils ajoutèrent qu'ils amuseroient assez l'ennemi pour donner à la colonne le temps d'arriver. On fit à l'instant avancer 2 régimens de cuirassiers de la 4e. colonne qui étoit la plus proche, & Mr de Rochow emmena les régimens de Gesler & de Bornstædt; Mr de Polentz fut commandé avec 3 bataillons de grenadiers pour les soutenir. C'étoit ce soi-disant marais qu'on croyoit impraticable qui avoit trompé les Saxons; ils n'avoient aucune garde de ce côté-là, ce qui donna moyen de les surprendre. Le village de Hennersdorf a un demi-mille de longueur. L'action commença à quatre heures vers la partie orientale & finit à six vers l'extrémité qui est au Couchant. Polentz prit les Saxons à revers, Rochow les attaqua de front & Winterfeld en flanc. Les régimens de Gotha, de Dalwitz & la plus grande partie de celui d'Obirn furent faits prisonniers; le Général Dalwitz, le Colonel Obirn & 30 officiers furent de ce nombre; en tout les Saxons perdirent 6 canons, 1100 hommes, 2 paires de timbales, 2 étendards & 3 drapeaux; leurs équipages tombèrent en partage aux housards, qui avoient bien mérité cette petite récompense. L'armée campa à Catholisch Hennersdorf, et l'on avertit les troupes que si l'on étoit obligé de les fatiguer pendant quelques jours, c'étoit pour leur épargner des batailles. Quoique la moitié de l'armée manquât de tentes, que plusieurs régimens n'eussent que des culottes de toile, ils se prêtèrent tous de

bonne grace â ce qu'ils voyoient que la néceſſité exigeoit d'eux. Cet heureux début fit augurer que le Prince de Lorraine ne tiendroit pas contre les Pruſſiens. On ſe propoſa de profiter de la conſternation que l'enlèvement d'un de ſes quartiers devoit cauſer dans ſon armée, et de la talonner tout de ſuite pour ne lui pas laiſſer le temps d'en revenir. Le lendemain 24 le temps étoit ſi obſcur et le brouillard ſi épais, qu'on fut obligé d'avancer en tâtonnant. On ſe campa derrière le village de Léopoldſhain, et pour plus de ſureté, l'on plaça 15 bataillons dans ce village. Les coureurs rapportèrent que l'ennemi ſe retiroit partout; qu'on ne trouvoit dans les chemins que chariots dételés, bagages renverſés, chariots de poudre abandonnés, en un mot, tout ce qui pouvoit atteſter leur fuite. Les déſerteurs, qui arrivoient en grand nombre, diſoient que la confuſion s'étoit miſe dans leurs troupes, à cauſe que les deux derniers jours on leur avoit donné vingt ordres différens ou contradictoires.

Toutefois on apprit le 25 de bon matin que le Prince de Lorraine avoit raſſemblé ſon armée à Schœnfeld à une lieue du camp du Roi. Le Roi ne balança pas: le jour étoit ſerein, il ſe mit incontinent en marche dans le deſſein d'attaquer les ennemis. Comme il approchoit de Gœrlitz, ſes partis lui rapportèrent que les ennemis avoient décampé à petit bruit, et qu'ils avoient pris le chemin de Zittau. L'armée pruſſienne ſe campa auprès

de Gœrlitz, qui ſe rendit par compoſition ; 60 officiers et 250 hommes y furent faits priſonniers de guerre ; parmi ces officiers il y en avoit de malades, et quelques uns qui ayant été bleſſés à Catholiſch Hennerſdorf avoient trouvé le moyen de ſe ſauver. Il y avoit à Gœrlitz un magaſin qui fut d'un grand ſecours pour faciliter cette expédition. Le 26 l'armée ſe porta en avant ſur le couvent de Radomiritz, et l'on mit les troupes en cantonnemens. Mrs de Bonin et de Winterfeld furent commandés avec 70 eſcadrons et 10 bataillons pour longer une petite rivière qu'on nomme la Neiſſe. Ce mouvement, qui menaçoit l'ennemi d'être coupé de Zittau, fit que le Prince de Lorraine abandonna ſon camp d'Oſtritz, pour gagner Zittau avant les Pruſſiens. Comme cette retraite ſe faiſoit à la hâte, les houſſards pruſſiens firent des priſes conſidérables ſur les bagages des Autrichiens. Le Roi s'avança à Oſtritz le 27, et envoya Mr de Winterfeld à Zittau ; l'arrière-garde du Prince de Lorraine défiloit préciſément par cette ville. Mr de Winterfeld donna deſſus et fit 350 priſonniers ; les ennemis perdirent tous leurs bagages, et mirent eux-mêmes le feu à leurs chariots, pour qu'ils ne tombaſſent pas entre les mains de ceux qui les pourſuivoient. Cette expédition ne dura que 5 jours. Les Autrichiens y perdirent des magaſins, leurs bagages, et rentrèrent en Bohème affoiblis de 5,000 hommes. On laiſſa 10 bataillons et 20 eſcadrons dans le voiſinage de Zittau, pour garder ce poſte important,

et Mr de Winterfeld fut obligé de retourner en Siléſie avec 5 bataillons et 5 eſcadrons, pour tomber ſur les flancs de Mr de Hohenems, tandis que Mr de Naſſau ſe préparoit à l'attaquer de front. Cette expédition fut ſi heureuſe, qu'en moins de vingt quatre heures il ne reſta plus d'Autrichiens en Siléſie. Les dragons de Philibert furent défaits par les houſards de Wartenberg, & Mr de Hohenems ne le céda au Prince de Lorraine, ni par la promptitude de ſa retraite, ni par la perte de ſes bagages. Les troupes pruſſiennes qui étoient en Luſace ſe mirent en quartiers de rafraîchiſſement aux environs de Gœrlitz, à l'exception de Mr de Lehwald, qui fut détaché avec 10 bataillons & 20 eſcadrons pour Bautzen, avec ordre de pouſſer de là vers l'Elbe, afin de donner aux Saxons des inquiétudes pour leur capitale, & de faciliter les opérations du Prince d'Anhalt. Le Colonel Brandis, qui avec 2 bataillons étoit demeuré à Croſſen, s'empara de Guben, où il prit un gros magaſin aux Saxons.

Durant cette expédition de Luſace on n'eut aucune nouvelle du Prince d'Anhalt ; mais les Saxons divulguoient que Mr de Grune avoit paſſé l'Elbe à Torgau & marchoit à Berlin. Pendant que ces bruits donnoient lieu à d'étranges réflexions, un officier vint de Halle annoncer que le Prince d'Anhalt s'étoit mis en marche le 30 Novembre, qu'il avoit voulu attaquer les Saxons dans leurs retranchemens de Leipſic, mais les avoit trouvés aban-

donnés, que Leipſic s'étoit ſoumis, & que les Saxons fuyoient vers Dreſde. Le Roi renvoya d'abord cet officier pour preſſer le Prince d'Anhalt de gagner Meiſſen le plutôt qu'il le pourroit, & l'avertir que le corps de Lehwald n'attendoit que ſon arrivée pour le joindre. Lorſqu'on apprit à Dreſde que le Prince de Lorraine avoit été ſi vîte expédié, la conſternation fut ſi grande, qu'on fit ſur le champ rebrouſſer chemin au corps de Grune & que le Comte de Rutowſky fut obligé de ramener ſon armée pour couvrir Dreſde.

Pendant que le Prince d'Anhalt marchoit vers Meiſſen & que l'armée du Roi demeuroit en panne, celui-ci employa ce tems à renouer avec les Saxons une négociation tant de fois rompue, & que les conjonctures paroiſſoient éloigner plus que jamais. Il écrivit pour cet effet à Mr de Villiers, Miniſtre d'Angleterre à la cour de Dreſde, lui déclarant que malgré l'animoſité que ſes ennemis venoient encore de manifeſter ſi ouvertement contre lui, & les avantages qu'il venoit de remporter ſur eux, il perſévéroit dans la réſolution qu'il avoit une fois priſe de préférer la modération aux partis extrêmes; qu'il offroit la paix au Roi de Pologne, avec l'oubli du paſſé, en poſant la convention de Hanovre pour baſe de cette réconciliation. Ce parti n'avoit été pris qu'après de mûres réflexions, parce qu'on peut faire la paix lorſque les armes ſont heureuſes; mais ſi l'on a du deſſous, l'ennemi ne ſe trouve guère dans la diſpoſition de ſe réconcilier. La paix pouvoit épargner le ſang de tant

de braves officiers, qui alloient se sacrifier pour remporter la victoire. Il falloit considérer, que quelque heureuse que fût la guerre en Saxe, c'étoit un incendie dans la maison du voisin qui pouvoit se communiquer à la nôtre; il falloit outre cela le plus promptement qu'il étoit possible terminer cette guerre, afin d'empêcher la Russie de s'en mêler. Le Roi n'avoit rien à espérer des secours de la France, & si l'on ne mettoit fin à ces troubles pendant l'hiver, on devoit s'attendre au printemps que la Reine de Hongrie rappelleroit du Rhin son armée, qui lui devenoit inutile, pour la joindre à celle de la Bohème; ce qui lui auroit donné une grande supériorité: enfin le prétexte de la guerre ne subsistoit plus depuis la mort de Charles VII. Ajoutez encore que la récolte de l'année ayant été mauvaise, elle avoit rendu les blés aussi rares que chers, & que les finances étoient entièrement épuisées. La paix étoit donc l'unique remède à tous ces maux. On s'étonnera peut-être que le Roi parût si modéré dans les conditions qu'il proposoit pour la paix; mais qu'on observe qu'il étoit dans une situation qui l'engageoit à calculer toutes ses démarches & à ne rien hazarder légèrement. Premièrement il soutenoit les principes de désintéressement qu'il avoit annoncés dans des manifestes de l'année 1744 & 1745; s'il avoit extorqué quelque cession au Roi de Pologne, il auroit confondu les interêts de ce prince avec ceux des Autrichiens, & seroit devenu l'artisan d'une union que la bonne politique exigeoit qu'il tâchât de dissoudre. Ensuite

l'Europe n'étoit que trop jalouſe de l'acquiſition que le Roi avoit faite de la Siléſie; il falloit effacer ces impreſſions, & non les renouveler. Ajoutez encore que le moyen le plus court de parvenir à la paix, étoit de rétablir l'ordre des poſſeſſions ſur le pied où elles étoient avant la dernière guerre. Comme les conditions propoſées n'étoient ni dures ni onéreuſes; elles pouvoient procurer une paix d'autant plus ſtable, qu'elle ne laiſſoit aucune ſemence ni d'animoſité ni de jalouſie. Ces principes ſervirent de loi, & l'on verra dans la ſuite que malgré les ſuccès qui couronnèrent les entrepriſes de ce prince, il ne s'en départit jamais. Qui n'auroit cru que des propoſitions auſſi raiſonnables ſeroient bien accueillies par le Roi de Pologne? Il en fut tout le contraire cependant. Le Comte * * * n'avoit que ſon projet en tête. Il avoit fait revenir en Saxe le Prince de Lorraine, dans l'intention de joindre cette armée à celle de Rutowſky & au corps du Comte de Grun; fier de ces forces, il ſe propoſa de commettre le ſort de ſon Roi & le ſalut de ſa patrie à la fortune d'un combat, ſacrifiant ainſi tous les intérêts qui ſont ſacrés pour la plupart des hommes, afin de ſatisfaire ſa vengeance particulière.

Villiers ſe rendit à la cour avec l'air d'un homme qui annonce une bonne nouvelle; il demanda audience & ajouta aux propoſitions dont il étoit chargé, les exhortations les plus pathétiques, pour porter Auguſte à éviter les malheurs qui menaçoient ſes peuples & ſa perſonne. Le Roi lui répondit ſèche-

ment

ment qu'il aviferoit à ce qu'il y auroit à faire. * * * s'expliqua plus clairement avec le Miniftre anglois; il fit fonner fort haut le fecours qu'il attendoit des Ruffes, parla avec emphafe des grandes reffources de la Saxe, & finit par lui dire que par déférence pour le Roi d'Angleterre il feroit délivrer au Sr Villiers un mémoire contenant les conditions auxquelles le Roi de Pologne pourroit fe réfoudre à faire la paix. Le lendemain, 1 de Décembre, le Roi de Pologne partit pour Prague, & les deux Princes aînés pour Nurnberg. Quel contrafte de hauteur & de foibleffe! Après le départ de la cour, un des confeillers faxons remit au Sr Villiers ce mémoire, qui contenoit en fubftance: que le Roi de Pologne accéderoit à la convention de Hanovre, à condition qu'au moment même les Pruffiens feroient ceffer toute hoftilité, n'exigeroient plus de contributions, reftitueroient celles qu'ils avoient reçues, évacueroient la Saxe fans plus différer & payeroient tous les dommages précédens, & ceux que cauferoit la retraite des troupes. Villiers augura mal d'une paix dont la Saxe dictoit les conditions avec hauteur. Il envoya ce mémoire au Roi, en l'affurant des bonnes intentions du Roi d'Angleterre, & il ajouta qu'il ne garantiffoit pas la déclaration des miniftres de Saxe; c'étoit en dire affez.

Le Roi fut informé en même temps que le Prince de Lorraine avoit paffé l'Elbe à Leutmeritz, & qu'il dirigeoit fa marche vers Drefde. En combinant le mouvement de cette armée & la fuite précipitée du

Roi de Pologne & de ses enfans, il paroissoit évidemment que * * * ne vouloit point la paix. Pour être donc plus à portée d'anéantir les projets d'ennemis aussi acharnés, le Roi transporta son quartier à Bautzen, & Mr de Lehwald se porta sur Kœnigsbruck à un mille de Meissen. En attendant Sa Majesté répondit au Sr Villiers, qu'elle avoit fait venir le Comte Podewils auprès de sa personne, pour faciliter tout ce qui pourroit contribuer à la paix; qu'elle se flattoit que le Roi de Pologne voudroit bien également nommer un de ses ministres, pour qu'on pût mettre la dernière main à cet ouvrage salutaire, & que les préliminaires signés mettroient fin aux hostilités; que pour l'article des fourrages & des contributions dont on devoit indemniser, le Roi pourroit évaluer également les dégâts que les troupes saxonnes avoient faits en Silésie, mais que le plus sûr seroit de rayer entièrement cet article. Le Roi ajouta qu'il espéroit que les ministres de Russie & de Hollande voudroient bien se rendre les garans de ce traité de paix, & se plaignit du départ du Roi de Pologne comme d'une démarche peu amiable, injurieuse à sa façon de penser, & de mauvais augure pour la négociation entamée. * * * avoit conduit son maître à Prague, pour l'obséder plus librement & l'empêcher de voir les malheurs de la guerre & d'entendre la voix de sa patrie gémissante; il vouloit le maintenir par le secours des Autrichiens dans la disposition où il étoit de continuer la guerre. C'est ainsi que * * * sacrifioit tout aux intérêts de la Reine de Hongrie.

Le Roi vit bien qu'il ne falloit déformais négocier qu'à la faveur des victoires. Il étoit temps de reprendre avec ardeur les opérations de la campagne. La Luface étoit conquife; tout alloit dépendre des entreprifes que l'armée du Prince d'Anhalt pourroit exécuter. Il y avoit huit jours que le Roi n'avoit reçu des lettres de ce prince. Cette incertitude l'embarraffoit d'autant plus, qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour être à portée d'agir de concert. Le pont de Meiffen étoit de la dernière importance; il falloit s'en faifir avant que l'ennemi penfât à le ruiner; mais Mr de Lehwald ne pouvoit s'emparer de la ville, fituée fur la rive gauche de l'Elbe, qu'à l'aide du Prince d'Anhalt. Faute de nouvelles, le Roi fupputa les jours de marche de ce prince, & calcula qu'il pourroit arriver à Meiffen le 8 ou le 9 de Décembre au plus tard. Lehwald s'y rendit vers ce temps-là; le Prince d'Anhalt n'arriva point: la rivière, qui charioit des glaces, empêcha Mr de Lehwald d'y conftruire un pont avec des pontons; tous ces incidens retardèrent cette expédition.

Le Sr de Villiers, qui étoit à Prague, expédia un courier au Roi, dont les dépêches portoient, que le Roi de Pologne n'enverroit aucun miniftre avec des pleins-pouvoirs; que bien loin de là il attendoit de nombreux fecours de fes alliés, avec lefquels il fe vengeroit dans l'électorat de Brandebourg des dégâts qu'il prétendoit que les Pruffiens avoient faits en Saxe; qu'il avoit penfé devoir quitter Drefde, s'attendant à être moins ménagé encore dans une guerre

ouverte qu'il ne l'avoit été dans les écrits qui l'avoient précédée. On voit qu'il s'agit bien plus de * * * dans ce dernier article que du Roi même. Le Roi répondit en ſubſtance au Sr Villiers : qu'il admiroit la hauteur & l'inflexibilité du Roi de Pologne ; que ſans avoir d'animoſité contre ce Prince, il étoit impoſſible de nourrir une armée de 80,000 hommes dans un pays, ſans lui faire éprouver des calamités ; que ſi les ennemis avoient eu la fortune propice, comme elle leur étoit contraire, ils n'auroient pas uſé d'autant de modération dans le Brandebourg que le Roi en montroit en Saxe ; qu'ils auroient tout pillé, brûlé, abymé, comme on en avoit eu des exemples en Siléſie : mais que puiſque le Roi de Pologne vouloit la guerre, on la lui feroit plus vivement que jamais.

Le 9 arrivent des dépêches du Prince d'Anhalt datées de Torgau. Il mandoit qu'il avoit fait 200 priſonniers dans cette ville, & rejetoit la lenteur de ſa marche ſur les difficultés d'amaſſer des vivres & des chariots ; c'étoient des prétextes pour excuſer ſes délais ; il employa neuf jours à faire neuf milles. Sa conduite étoit d'autant moins excuſable, qu'il avoit un magaſin à ſa diſpoſition à Halle, qu'il en avoit pris un aux ennemis à Leipſic, qu'il n'avoit point d'ennemi devant lui, & que par conſéquent il étoit maître des fourrages, des vivres, des chevaux & des livraiſons du pays. Sa lenteur ne peut s'attribuer qu'à ſon eſprit de contradiction & à ſon âge ; il n'auroit pas été fâché de faire paſſer l'expédition

de la Luſace pour l'heureuſe étourderie d'un jeune homme; il affectoit un air de circonſpection & de ſageſſe, qui joint à ſa longue expérience, devoit former un contraſte avec le feu que le Roi mettoit dans ſes opérations. Le Prince d'Anhalt ne fut point loué de ſa lenteur. Le Roi lui écrivit qu'elle étoit très-préjudiciable au bien de ſon ſervice, par la raiſon qu'il avoit donné aux Autrichiens le temps de ſe joindre aux Saxons & de détruire le pont de Meiſſen; ce qui rendroit la jonction des deux armées preſque impoſſible; il lui enjoignit d'uſer de diligence pour s'approcher le plus promptement qu'il pourroit. Le Prince promit dans ſa réponſe qu'il ſeroit le 12 Décembre à Meiſſen. Sur cela tous les quartiers furent raſſemblés. Le Roi ne laiſſa que 4 bataillons & quelques houſards à Zittau, 1 bataillon à Gœrlitz & 2 à Bautzen. Ces troupes ſe joignirent le 13 à Camentz, à l'exception de Mr de Lehwald, qui étoit déjà vis-à-vis de Meiſſen; le Prince d'Anhalt y arriva le 12; mais la garniſon ſaxonne s'en étoit ſauvée par une poterne, & avoit regagné le gros de l'armée. Pendant que l'infanterie du Prince entroit dans Meiſſen, les cavaliers, qui avoient un chemin creux à traverſer, ne le paſſoient qu'un à un. Les deux derniers régimens, ſavoir les dragons de Rœhl & de Holſtein, mirent pied à terre pour attendre leur tour; Sibilſky s'en apperçut; il ſe gliſſa avec ſes Saxons dans un bois épais, d'où il fondit à l'improviſte ſur les dragons pruſſiens, leur enleva 2

paires de timbales, 3 étendards & 180 hommes; d'autres escadrons montèrent à cheval & rechassèrent l'ennemi; mais l'affront étoit reçu & le remède vint trop tard. Il en coûta la vie au Général Rœhl, qui étoit malade, & qui suivoit la colonne en carrosse. Il faut convenir que le froid étoit excessif, que la cavalerie avoit été douze heures à cheval; mais on pécha en passant un bois que l'on n'avoit pas fait reconnoître d'avance. Les moindres fautes à la guerre sont punies, car l'ennemi ne pardonne pas.

Le 12 fut employé à réparer le pont de l'Elbe, & le 13 le Général Lehwald se joignit au Prince d'Anhalt. C'étoit ce pont de Meissen pour lequel on craignoit tant, que les Saxons auroient dû détruire. Mais le ministère saxon qui dominoit les généraux, ne comprenoit pas qu'un pont peut contribuer à la perte d'un pays; ce pont étoit en partie de pierre de taille, il avoit coûté 150,000 écus à construire; on ne voulut jamais consentir qu'il fût démoli. Le conseil étoit composé d'un mélange de pédans & de parvenus. Henecke, qui étoit à leur tête, élevé par la fortune de l'état de valet de pied au grade de ministre, joignoit au talent d'un financier l'art de fouler méthodiquement les sujets. Son économie fournissoit aux prodigalités du Roi comme aux dissipations de son favori; avec ce crédit il gouvernoit la Saxe en subalterne sous le Comte ***; de lui émanoient les ordres à l'armée, il en dirigeoit les opérations, & c'est à son incapacité qu'il faut attribuer les fautes

groſſières des généraux ſaxons dans cette campagne d'hiver.

L'armée du Roi arriva le 14 à Kœnigſbruck, & à force d'aiguillonner le Prince d'Anhalt, il s'avança le même jour à Neuſtadt, où les troupes furent obligées de camper malgré le froid perçant qu'il faiſoit alors. Le Prince de Lorraine étoit arrivé le 13 Décembre avec ſon armée auprès de Dreſde. Henecke, qui régloit tout, étendit ſi fort les quartiers des Autrichiens, qu'il leur auroit fallu vingt quatre heures pour ſe raſſembler. Le Prince de Lorraine fit des repréſentations convenables pour qu'on changeât cette diſpoſition; mais Henecke, accoutumé à donner la loi aux fermiers & aux traitans, n'en tint aucun compte. Le Prince de Lorraine, qui prévoyoit que le Comte Rutowſky alloit être attaqué, le pria de l'avertir à temps s'il avoit beſoin de lui, parce qu'il lui falloit du temps pour raſſembler ſes troupes diſperſées; mais le Comte répondit qu'il n'avoit pas beſoin de ſecours, qu'il étoit aſſez fort dans le poſte qu'il occupoit & que jamais les Pruſſiens n'auroient l'audace de l'attaquer. Depuis la bataille de Fontenoy, que le Comte de Saxe avoit gagnée par la ſupériorité de ſon artillerie, on vit beaucoup de généraux ſuivre cette méthode. La diſpoſition des Autrichiens à la bataille de Sorr en devoit être une copie, & le poſte que le Comte Rutowſky avoit à Keſſelſdorf étoit de même modelé ſur celui de Fontenoy. La différence du Comte de Saxe à ſes imitateurs mit de la différence dans leurs ſuccès.

Cependant les deux armées pruſſiennes ſe mirent en marche ; celle du Prince d'Anhalt pour s'approcher des ennemis, & celle du Roi pour paſſer l'Elbe à Meiſſen. Le Roi fit entrer 14 bataillons dans cette ville ; le reſte de l'infanterie & de la cavalerie étoit cantonné à la rive droite de l'Elbe, de ſorte qu'au beſoin, en raſſemblant ſes troupes, le Roi pouvoit ſecourir le Prince d'Anhalt, & en cas que les Autrichiens euſſent paſſé l'Elbe à Dreſde, le Roi leur faiſoit tête de ce côté.

Il reçut en arrivant à Meiſſen une lettre de Mr Villiers, qui lui apprenoit que le délabrement extrême des affaires d'Auguſte III, & la néceſſité où il étoit réduit, l'avoient enfin déterminé à donner les mains à un accommodement ; que Saul, le mercure de * * *, alloit partir pour Dreſde avec des inſtructions & des pleins-pouvoirs pour les miniſtres, afin qu'ils puſſent travailler avec les miniſtres pruſſiens au rétabliſſement de la paix ; que la Reine de Hongrie vouloit y accéder auſſi, moyennant quelques adouciſſemens à la convention de Hanovre ; que lui Villiers ſe rendroit au plutôt à Dreſde, pour intervenir entre les parties au cas qu'il en fût beſoin, & rendre leur réconciliation plus facile. Le Roi avoit à peine achevé de lire cette lettre, qu'on vint l'avertir que du côté de Dreſde toute l'atmoſphère paroiſſoit embraſée & qu'on entendoit le bruit d'une canonade terrible. Le Roi ſe douta bien que le Prince d'Anhalt étoit engagé avec les ennemis. Incontinent la cavalerie eut ordre de ſeller, l'infanterie de ſe mettre

ſous les armes, & le Roi courut avec une centaine de houſards ſur le chemin de Dreſde ; il envoya de petits partis de tous côtés ; l'un d'eux lui amena ſix fuyards du corps de Sibilſky qui aſſurèrent que les Saxons étoient battus : ce qui fit ajouter foi à leurs diſcours, c'eſt qu'on ne vit paroître aucun Pruſſien, & cela ſeroit arrivé ſi les affaires étoient allées mal. Mais la nuit qui ſurvint, obligea le Roi à retourner à Meiſſen, pour ne pas s'expoſer à quelque affront, ſatisfait d'avoir des probabilités de la victoire du Prince. Si la fortune n'avoit pas ſecondé le Prince d'Anhalt, le Roi avoit réſolu de raſſembler ſes troupes ſur les hauteurs de Meiſſen, pour aller au devant des troupes battues, de mettre celles-ci en ſeconde ligne, ſon armée dans la première, d'attaquer de nouveau les ennemis & de les vaincre à quelque prix que ce fût. Le Prince d'Anhalt lui épargna cette peine : le ſoir même un officier de cette armée arriva, & rendit compte au Roi des circonſtances ſuivantes de cette glorieuſe bataille. Le Prince d'Anhalt avoit décampé le 15 de grand matin, & avoit pris par Wilſdruf le droit chemin de Dreſde. Ayant paſſé Wilſdruf, ſes houſards donnèrent ſur un gros d'ulans, qu'ils pouſſèrent devant eux juſqu'à Keſſelſdorf, où ils apperçurent toute l'armée ſaxonne rangée en ordre de bataille ; ils en avertirent incontinent le Prince d'Anhalt. Un profond ravin, dont en certains endroits le fond étoit marécageux, couvroit le front des ennemis : ſa grande profondeur eſt du côté de l'Elbe ; il va toujours en s'applaniſſant vers Keſſelſ-

dorf & ſe perd entièrement au-delà vers la forêt du Tarrant. Les Saxons avoient appuyé leur gauche à Keſſelſdorf; le terrain y étoit, comme je l'ai dit, entièrement uni; ce village étoit défendu par tous les grenadiers de leur armée & par le régiment de Rutowſky; une batterie de 24 pièces de gros canon en rendoit l'abord meurtrier. Le corps de Grune étoit à l'aile droite de cette armée, qui s'appuyoit à Benerich proche de l'Elbe. Ce lieu étoit inattaquable, à cauſe des rochers & des précipices qui en interdiſent l'abord. Avant la bataille la cavalerie ſaxonne étoit à la gauche de Keſſelſdorf, rangée en ligne avec le reſte de l'armée, la gauche vers le Tarrant. On ne ſait pourquoi le Comte Rutowſky la déplaça & la mit en troiſième ligne derrière ſon infanterie. Lorſque le Prince d'Anhalt arriva ſur les lieux avec la tête de ſon armée, il jugea d'abord que le ſuccès de cette journée dépendoit de la priſe du village de Keſſelſdorf, & il fit ſes arrangemens pour l'emporter. Il commença par former ſes troupes vis-à-vis celles de l'ennemi; l'infanterie deſtinée pour donner ſur le village fut miſe ſur trois lignes & les dragons de Bonin formèrent la quatrième. Dès que ſes troupes furent ainſi diſpoſées, 3 bataillons de grenadiers avec 3 de ſon régiment attaquèrent le village de front, Mr de Lehwald le prit en flanc; 24 canons chargés de mitraille, les grenadiers ſaxons & le régiment de Rutowſky firent reculer les aſſaillans. La ſeconde attaque ne fut pas plus heureuſe; car le feu étoit trop violent; mais le régiment de Rutowſ-

ky fortít du village & voulut pourfuivre les Pruffiens; il fe mit donc devant fes batteries, qu'il empêchoit de tirer. Le Prince d'Anhalt profita de ce moment, & ordonna au Colonel Luderitz, qui commandoit les dragons, de charger; celui-ci fondit alors avec impétuofité fur les Saxons; tout ce qui réfifta, fut paffé au fil de l'épée; le refte fut pris; l'infanterie s'empara en même temps du village, y entra de tous les côtés & prit la batterie qui avoit rendu ce pofte fi formidable. Le Général Lehwald mit le comble à cette victoire, en obligeant toutes les troupes qui avoient défendu le village à mettre les armes bas. Le Prince d'Anhalt profita de ce premier fuccès en habile capitaine, il gagna auffitôt le flanc gauche de l'ennemi; la cavalerie de fa droite renverfa d'un feul choc la cavalerie faxonne & la diffipa de manière qu'elle ne put fe rallier. Tout prit la fuite avec affez de promptitude pour échapper à des troupes accoutumées à conferver l'ordre & à ne point fe débander. La gauche des Pruffiens, fous les ordres du Prince Maurice, fe canonna avec l'ennemi, jufqu'à ce que le village de Keffelsdorf fût emporté; mais impatiente alors d'avoir part à la gloire de cette journée, elle marcha aux Saxons en bravant tous les obftacles; des rochers à gravir, des neiges qui rendoient le terrain gliffant, la difficulté d'affaillir & de forcer les ennemis qui combattoient pour leurs foyers, tout cela fut entrepris, & tout céda au courage des vainqueurs. Les Saxons & les Autrichiens furent chaffés des rochers efcarpés de Benerich. Les Pruffiens ne purent conferver ni l'ordre des bataillons

ni même des pelotons formés, tant ces hauteurs qu'ils eſcaladoient étoient eſcarpées ; la cavalerie ennemie les attaqua ainſi diſperſés. Il eſt certain que ſi les Saxons avoient été valeureux, l'infanterie pruſſienne auroit dû être taillée en pièces ; mais cette cavalerie attaqua ſi mollement & fut ſi mal ſoutenue, qu'après quelques décharges que les Pruſſiens firent ſur elle, elle diſparut & céda le champ de bataille aux vainqueurs. La cavalerie de la gauche des Pruſſiens n'avoit pu agir pendant tout le combat, à cauſe des précipices impraticables qui la ſéparoient des ennemis ; le Prince d'Anhalt l'envoya à la pourſuite des fuyards, ſur leſquels Mr de Geſler fit encore un bon nombre de priſonniers. Le Prince d'Anhalt donna dans cette action de grandes marques de ſon expérience & de ſa capacité. Les généraux, les officiers & les ſoldats, tous s'y diſtinguèrent : leur ſuccès juſtifia leur témérité. Du côté des Saxons il reſta 3,000 morts ſur la place ; on fit priſonniers 215 officiers & 6,500 ſoldats ; ils perdirent de plus 5 drapeaux, 3 étendards, 1 paire de timbales & 48 canons. Les Pruſſiens eurent 41 officiers & 1621 ſoldats de tués, & le double de bleſſés.

Si nous examinons les fautes commiſes des deux parts dans cette bataille, nous trouvons premièrement que le Comte de Rutowſky n'avoit penſé dans ſon poſte qu'à la ſureté de ſa droite ; la gauche étoit en l'air & l'on pouvoit tourner le village de Keſſelſdorf. Si les Pruſſiens avoient plus pris par leur droite, le Prince d'Anhalt auroit pu tourner

entièrement le village & l'emporter à moins de frais; mais il ne faisoit que d'arriver, & n'ayant pas eu le temps de reconnoître le terrain, cela seul suffit pour lui servir d'excuse. La plus grande faute des Saxons fut sans doute de sortir du village; car ils empêchèrent leur propre canon d'agir contre les Prussiens & c'étoit leur meilleure défense. Une faute non moins considérable fut que cette infanterie postée de Kesselsdorf à Benerich n'étoit pas sur la crête des hauteurs, mais en arrière de plus de cent pas, de sorte qu'ils ne défendirent pas avec les petites armes le passage du précipice & le laissèrent escalader, se réservant à tirer lorsque l'ennemi auroit vaincu la plus grande difficulté. Mais de pareilles remarques peuvent avoir lieu sur la plupart des actions des hommes; ils sont tous des fautes, parce qu'aucun d'eux n'est parfait, & si nous résumons celles qui se sont commises dans cette bataille, c'est pour que la postérité apprenne à n'en pas faire d'aussi grossières que celles des Saxons.

Le Comte Rutowsky et toute son armée arrivèrent à Dresde en pleine course; ils y trouvèrent le Prince Lorraine occupé à rassembler ses troupes éparses. Il offrit au Comte d'attaquer le lendemain les Prussiens conjointement avec lui; mais le Saxon en avoit de reste. Il allégua pour excuse que son infanterie étoit presque détruite, qu'il avoit perdu 10,000 hommes, qu'il manquoit d'armes et de munitions, et que ses soldats n'étoient pas encore revenus de leur terreur: il ajouta que le Roi de Prusse

alloit ſe joindre au Prince d'Anhalt, que Dreſde manquoit de proviſions de bouche et de munitions de guerre, que pour ſauver les débris de Keſſelſdorf, il falloit ſe ſauver à Zeſt, village voiſin des montagnes qui regardent la Bohème. Ce projet fut exécuté. Les Saxons évacuèrent Dreſde et n'y laiſſèrent que des milices; le 16 ils ſe campèrent auprès de Kœnigſtein et renvoyèrent leur cavalerie en Bohème, faute de moyens pour la nourrir plus long-temps ſur le territoire ſaxon. L'armée du Roi avança le 16 juſqu'à Wilſdruf, et le 17 ſes troupes formèrent la première ligne et ſe portèrent ſur le ruiſſeau de Plauen. L'heureux ſuccès de cette expédition fit oublier la lenteur que le Prince d'Anhalt avoit affectée à ſon début; la journée de Keſſelſdorf avoit jeté un beau voile ſur cette faute. Le Roi lui dit les choſes les plus flatteuſes ſur la gloire qu'il s'étoit acquiſe, et n'omit rien de ce qui pouvoit cajoler ſon amour propre. Ce Prince mena le Roi ſur le champ de bataille. L'on fut moins ſurpris des difficultés, quoique grandes, que les troupes avoient eues à ſurmonter, et du nombre conſidérable des priſonniers, que de voir toute cette campagne couverte d'habitans de Dreſde, qui venoient tranquillement à la rencontre des Pruſſiens. Lorſque le Roi traverſa la Saxe en 1744, le Duc de Weiſſenfels avoit jeté 10 bataillons dans Dreſde; on y élevoit des batteries, on faiſoit des coupures dans les rues, on mettoit des paliſſades partout où un pieu pouvoit entrer en terre, aucun Pruſſien n'oſoit mettre le pied

dans cette capitale ; et en 1745, lorfque le Roi entra dans le pays à la tête de 80,000 hommes, que les troupes faxonnes venoient d'être battues, les portes de Drefde reftèrent ouvertes, et les princes cadets de la famille royale, les miniftres, les confeils fuprêmes du pays, tout fe rendit à difcrétion. Telles font les contradictions dont l'efprit húmain eft capable, quand il n'agit pas fyftématiquement, & que ceux qui le gouvernent, ont une mauvaife dialectique. Il eft vraifemblable que la ville étoit dépourvue de provifions, & que des délibérations confufes, & la confternation qui régnoit parmi les principaux miniftres du Roi de Pologne, causèrent cet abandon général. Les Princes pouvoient fe fauver, les miniftres également ; il n'y avoit qu'à faire quatre mille pour gagner la Bohème. Une chofe non moins étonnante eft que ces Saxons qui vouloient abandonner Drefde, y jetèrent 6,000 hommes de leurs miliciens, dont ils auroient pu fe fervir pour recompléter leurs troupes. Bientôt le Roi fit occuper le faubourg de Drefde. Le commandant fut fommé de fe rendre ; il répondit que Drefde n'étoit point une place de guerre ; & les miniftres envoyèrent une mémoire qui devoit tenir lieu d'une efpèce de capitulation. Le Roi en régla les conditions felon fon bon plaifir. Le 18 les Pruffiens entrèrent dans la ville. La milice fut défarmée & fervit à recruter les troupes ; on y prit 415 officiers & 1500 bleffés de la bataille de Keffelfdorf. Le Roi établit fon quartier à Drefde avec l'état-major des deux ar-

mées. On divulgua dans le monde les bruits les plus injurieux au ſujet des intentions du Roi ſur cette capitale. On diſoit que le Prince d'Anhalt avoit demandé le pillage de Dreſde pour ſon armée, à laquelle le ſac de cette ville avoit été promis pour l'encourager pendant l'action. Le penchant des hommes à la crédulité pouvoit ſeul accréditer de telles calomnies. Jamais le Prince d'Anhalt n'auroit oſé faire au Roi une propoſition auſſi barbare; et d'ailleurs ces ſortes de promeſſes peuvent ſe faire à des troupes indiſciplinées, & non à des Pruſſiens qui ne combattent que pour l'honneur & pour la gloire. Le principe de leurs ſuccès doit s'attribuer uniquement à l'ambition des officiers comme à l'obéiſſance des ſoldats.

A peine le Roi fut-il à Dreſde qu'il rendit viſite aux enfans du Roi, pour calmer leur crainte & les raſſurer entièrement. Il tâcha d'adoucir leur infortune, en leur faiſant rendre ſcrupuleuſement tous les honneurs qui leur étoient dûs; la garde du château fut même ſoumiſe à leurs ordres. Le Roi répondit enſuite au Sr Villiers, qu'il avoit été aſſez étonné de recevoir des propoſitions de paix un jour de bataille; que pour abréger les négociations il s'étoit rendu lui-même à Dreſde; que la fortune qui avoit ſecondé ſa cauſe, l'avoit mis en ſituation de reſſentir vivement les mauvais procédés, la duplicité & la perfidie dont le Comte de * * * avoit fait uſage dans toutes ſes négociations; qu'éloigné cependant d'avoir une façon de penſer auſſi baſſe, il offroit, mais

pour

pour la dernière fois, ſon amitié au Roi de Pologne; qu'il attendoit que les Srs de Bulau & de Rex euſſent reçu leurs pleins-pouvoirs, pour qu'on pût conclure avec eux ſans autre délai; qu'enfin il ne ſe départiroit en rien des engagemens qu'il avoit pris avec le Roi d'Angleterre par la convention de Hanovre; que pour lui, loin d'être aveuglé par la fortune, il ne hauſſeroit ni ne baiſſeroit ſes prétentions, & qu'ainſi la Reine de Hongrie ne devoit pas s'attendre à le faire changer de réſolution: le Roi finit en recommandant à Mr de Villiers de lui rapporter exactement le dernier mot du Roi de Pologne, afin que dès ce moment rien ne mît de nouveaux empêchemens à la pacification de l'Allemagne & du Nord. Bientôt le Roi fit inviter chez lui tous les miniſtres ſaxons; il récapitula tout ce qui s'étoit paſſé, leur expoſa avec vérité ſes ſentimens & les conditions de paix modérées qu'il offroit à ſes ennemis: il fut aſſez heureux pour les convaincre que ces conditions étoient telles qu'ils auroient pu les ſouhaiter ou les dicter eux-mêmes, & que leur Roi n'avoit d'autre parti à prendre que de les ſigner. On fit auſſi des arrangemens pour que les troupes obſervaſſent un très-grand ordre. Le Roi mit dans ſes procédés toute la douceur poſſible, afin que ce pays voiſin & malheureux ne ſe reſſentît que légèrement des fléaux d'une guerre dont le peuple étoit innocent. Pour s'accommoder à la coutume, on chanta dans les égliſes le Te Deum, accompagné d'une triple décharge de l'artillerie de la ville, & le ſoir on fit repréſenter l'opéra

d'Arminius. On ne fait mention de ces bagatelles qu'à cause des anecdotes auxquelles elles tiennent. Tout jusqu'à l'opéra devenoit entre les mains de * * * un ressort pour gouverner l'esprit de son maître; il avoit fait représenter la clémence de Titus au sujet de la disgrace de Sulkoffky & des prétendus crimes que le Roi lui pardonna. Arminius fut joué pendant cette dernière guerre; ce qui devoit faire allusion au secours qu'Auguste III donnoit à la Reine de Hongrie contre les François & les Prussiens, qu'on accusoit de vouloir tout subjuguer. Les louanges flatteuses de la poësie italienne, rehaussées du charme de l'harmonie, & rendues par le gosier flexible des châtrés, persuadoient au Roi de Pologne qu'il étoit l'exemple des princes & un modèle d'humanité. Les musiciens supprimèrent un chœur de l'opéra, qu'ils n'osèrent produire en présence des Prussiens, parce que les paroles pouvoient être justement appliquées après ce qui venoit d'arriver en Saxe; les voici :

Sulle rovine altrui alzar non pensi il soglio
Colui che al sol' orgoglio riduce ogni virtù.

Les chœurs des opéra d'Auguste valoient les prologues de ceux de Louis XIV.

Pendant qu'on chantoit à Dresde des Te Deum & des opéra, Mr de Villiers, qu'on y attendoit avec impatience, arriva de Prague avec les pleins-pouvoirs & toutes les autorisations nécessaires aux ministres

ſaxons pour conclure la paix : il fut ſuivi par le Comte Fréderic Harrach, qui venoit de la part de l'Impératrice Reine pour le même ſujet. Lorſque tout ſe préparoit à Dreſde à pacifier les troubles de l'Allemagne, le Roi reçut la réponſe ſuivante de Louis XV à la lettre touchante qu'il lui avoit écrite de Berlin pour lui demander ſon aſſiſtance. Cette réponſe avoit été minutée par ſes miniſtres ; le Roi n'avoit prêté que ſa main pour la tranſcrire, la voici :
" Monſieur mon frère, Votre Majeſté me confirme,
" dans ſa lettre du 15 de Novembre, ce que je
" ſavois déjà de la convention de Hanovre du 26
" d'Août. J'ai dû être ſurpris d'un traité négocié,
" conclu, ſigné & ratifié avec un prince mon en-
" nemi, ſans m'en avoir donné la moindre con-
" noiſſance. Je ne ſuis point étonné de vos refus
" de vous prêter à des meſures violentes & à un
" engagement direct & formel contre moi ; mes en-
" nemis doivent connoître V. M. C'eſt une nou-
" velle injure d'avoir oſé Lui faire des propoſitions
" indignes d'Elle. Je comptois ſur votre diverſion ;
" j'en faiſois deux puiſſantes en Flandre & en Italie ;
" j'occupois ſur le Rhin la plus groſſe armée de la
" Reine de Hongrie. Mes dépenſes, mes efforts
" ont été couronnés des plus grands ſuccès. V. M.
" en a fort expoſé les ſuites par le traité qu'Elle a
" conclu à mon inſu. Si cette princeſſe y avoit
" ſouſcrit, toute ſon armée de Bohème ſe feroit
" ſubitement tournée contre moi ; ce ne ſont pas là
" des moyens de paix. Je n'en reſſens pas moins

" l'horreur du péril que vous courez ; rien n'égalera
" l'impatience de vous favoir en fureté, & votre
" tranquillité fera la mienne. Votre Majefté eft en
" force & la terreur de nos ennemis, & a emporté
" fur eux des avantages confidérables & glorieux ;
" l'hiver avec cela, qui fufpend les opérations mili-
" taires, fuffit feul pour La défendre. Qui eft plus
" capable que V. M. de fe donner de bons confeils
" à Elle-même ? Elle n'a qu'à fuivre ce que lui
" dictera fon efprit, fon expérience, & par deffus
" tout fon honneur. Quant aux fecours qui de ma
" part ne peuvent confifter qu'en fubfides & en di-
" verfions, j'ai fait toutes celles qui me font poffibles,
" & je continuerai par les moyens qui affurent le
" mieux le fuccès. J'augmente mes troupes, je ne
" néglige rien, je preffe tout ce qui pourra pouffer
" la campagne prochaine avec la plus grande vi-
" gueur. Si Votre Majefté a des projets capables
" de fortifier mes entreprifes, je La prie de me les
" communiquer, & je me concerterai toujours de
" grand plaifir avec Elle &c." D'abord cette lettre paroît douce & polie ; mais quand on confidère les circonftances fâcheufes où fe trouvoit le Roi de Pruffe & les différentes négociations avec la France qui l'avoient précédée, on y remarque un ton d'ironie d'autant plus déplacé, que l'on n'étoit pas convenu de remplir par des épigrammes les engagemens réciproques contractés par le traité de Verfailles. Dépouillons cette lettre de tout verbiage, & examinons ce qu'elle dit réellement : Je fuis fort fâché que

vous ayez conclu le traité de Hanovre ſans m'en avertir, car le Prince de Lorraine reviendroit en Alſace, ſi la Reine de Hongrie l'acceptoit. Ne voyez-vous pas que la guerre d'Italie & de Flandre que je ſoutiens, eſt une diverſion que je fais en votre faveur? Car je n'ai nul intérêt à la conquête de la Flandre, & l'établiſſement de mon gendre Don Philippe en Italie, me touche peu. Conti ſait ſi bien contenir les forces principales de la Reine de Hongrie en Allemagne, qu'il a repaſſé le Rhin, laiſſé faire un Empereur à qui l'a voulu; que Traun a pu détacher Grune pour la Saxe & pourra le ſuivre avec le reſte de ſes troupes, ſi la Reine de Hongrie trouve à propos de l'employer contre vous. J'ai fait de grandes choſes cette campagne: on a auſſi parlé de vous. Je plains la ſituation dangereuſe où vous vous êtes mis pour l'amour de moi; on n'acquiert de la gloire qu'en ſe ſacrifiant pour la France; témoignez de la conſtance & ſouffrez toujours; imitez l'exemple de mes autres alliés, que j'ai abandonnés à la vérité, mais auxquels j'ai donné l'aumône lorſqu'on les avoit dépouillés de toutes leurs poſſeſſions. Prenez conſeil de votre eſprit & de la préſomption avec laquelle vous vous êtes ingéré quelquefois à me donner des avis; vous aurez ſans doute aſſez d'habileté pour vous tirer d'embarras; d'ailleurs le froid de l'hiver engourdira vos ennemis, & ils ne pourront vous combattre. Si cependant il vous arrivoit malheur, je vous promets que l'académie françoiſe fera l'oraiſon funèbre de votre empire, que vos ennemis

auront détruit. Votre nom fera placé dans le martyrologe où fe trouve le nom des enthoufiaftes qui fe font perdus pour le fervice de la France & celui des alliés qu'elle a daigné abandonner. Vous voyez que j'ai fait des diverfions ; je vous ai offert jufqu'à un million de livres de fubfides. Efpérez beaucoup dans la belle campagne que je ferai l'été prochain, pour laquelle je prépare tout dès à préfent, & comptez que je me concerterai avec vous fur tous les fujets où vous voudrez fuivre aveuglément mes volontés, & vous conformer à tout ce qui s'accorde avec mes intérêts.

Dès que les négociations de la paix furent affez avancées pour être fûr de leur réuffite, le Roi répondit au Roi de France par cette lettre, dont nous rapporterons le contenu, parce que la matière dont il s'agit étoit auffi importante que délicate. « Monfieur mon frère,, après la lettre que j'avois écrite « à V. M. en date du 15 de Novembre, je devois « m'attendre de Sa part à des fecours réels. Je « n'entre point dans les raifons qu'Elle peut avoir « d'abandonner Ses alliés aux caprices de la fortune. Pour cette fois la valeur feule de mes « troupes m'a tiré du pas fcabreux où je me trouvois. « Si le nombre de mes ennemis m'eût accablé, « Votre Majefté fe feroit contentée de me plaindre, « & j'aurois été fans reffources. Comment une alliance peut-elle fubfifter fi les parties contractantes « ne concourent pas avec une même ardeur à leur « confervation commune ? Votre Majefté me dit

" de me conseiller moi-même; je le fais, puisque " Elle le juge à propos. La raison me dit de mettre " promptement fin à une guerre qui n'a plus d'objet, " depuis que les troupes autrichiennes ne sont plus " en Alsace, & depuis la mort de l'Empereur. " Les batailles qu'on donneroit désormais, ne pro- " duiroient qu'une effusion de sang inutile. La rai- " son m'avertit de penser à ma propre sureté, & de " considérer le grand armement des Russes, qui " menace le royaume du côté de la Courlande; " l'armée que Mr de Traun commande sur le Rhin, " qui pourroit aisément refluer vers la Saxe; l'in- " constance de la fortune; & enfin que dans la " circonstance où je me trouve, je ne puis m'at- " tendre à aucun secours de la part de mes alliés. " Les Autrichiens & les Saxons viennent d'envoyer " ici des ministres pour négocier le paix; je n'ai " donc d'autre parti à prendre que de la signer. " Après m'être acquité ainsi de mon devoir envers " l'Etat que je gouverne & envers ma famille, au- " cun objet ne me tiendra plus à cœur que de pou- " voir me rendre utile aux intérêts de Votre Majesté. " Puisse-je être assez heureux pour servir d'instru- " ment à la pacification générale! Votre Majesté " ne pourra confier ses vues à personne qui Lui " soit plus attaché que je ne le suis, & qui travaille " avec plus de zèle à rétablir la concorde & la " bonne intelligence entre les puissances que ces " longs démêlés ont rendues ennemies. Je La prie " de me conserver Son amitié, qui me sera toujours

“ précieuſe, & d'être perſuadée que je ſuis &c.” C'étoit ſe congédier honnêtement, & alléguer des raiſons ſi valables, qu'il auroit été impoſſible au François d'y répondre.

Cependant les Autrichiens & les Saxons étoient encore aux environs de Pirna ; il falloit les éloigner davantage, pour travailler plus tranquillement à la paix. Dans cette vue Mr de Retzow fut détaché avec 5 bataillons & quelque cavalerie du côté de Freyberg ; la jalouſie qu'il donnoit de ce côté, accéléra la retraite des alliés en Bohème. Les troupes ſaxonnes faiſoient à peine 15,000 hommes. Le Roi de Pologne, privé de ſes revenus, n'avoit plus d'argent pour payer ſes troupes ; il ne pouvoit pas attendre juſqu'au printemps que les Ruſſes ſe miſſent en mouvement ; il ſentoit la nullité de ce ſecours ; enfin la néceſſité du moment le forçoit à conſentir à la paix. Sur ces entrefaites le Comte de Harrach arriva à Dreſde. Il ſuppoſoit que fier de ſes ſuccès, à l'inſtar des Autrichiens, le Roi en rehauſſant ſes prétentions les rendroit exceſſives ; mais bientôt détrompé de ce préjugé, il remercia même ce prince de la facilité avec laquelle il ſe prêtoit à cette négociation. Le Roi lui répondit que la cauſe de la guerre ayant ceſſé par la mort de Charles VII, il avoit été depuis ce moment dans les mêmes diſpoſitions où il le voyoit aujourd'hui. Mr de Harrach lâcha quelques propoſitions ſur une entrevue entre le Roi & la Reine de Hongrie ; elles furent éludées par l'exemple d'inutilité & des mau-

vaiſes ſuites de ſemblables entrevues ; mais les louanges de cette princeſſe adroitement mêlées aux refus parurent ſatisfaire le Comte. La paix fut ſignée le 25 Décembre 1745. L'acceſſion de la Reine de Hongrie à la convention de Hanovre n'étoit qu'un renouvellement pur & ſimple de la paix de Breſlau. Les Saxons promirent de ne jamais accorder de paſſage par leur pays aux ennemis du Roi, ſous quelque prétexte que ce pût être. On convint d'échanger le péage de Furſtenberg contre quelques terres de la même valeur. Le Roi de Pologne garantit le payement d'un million de contributions auquel l'électorat s'étoit engagé ; il renonça par le même article à toute indemniſation des frais de la guerre. Le Roi promit en revanche de faire ceſſer les contributions du jour de la ſignature & de retirer inceſſamment ſes troupes de la Saxe, à l'exception de Meiſſen, où étoit l'hôpital pruſſien ; ce qui lui fut accordé juſqu'à la guériſon des bleſſés.

Ainſi finit cette ſeconde guerre, qui dura en tout ſeize mois ; qui ſe fit de part & d'autre avec un acharnement extrême ; où les Saxons découvrirent toute la haine qu'ils avoient contre la Pruſſe & l'envie que leur inſpiroit l'agrandiſſement de cette puiſſance voiſine ; où les Autrichiens combattoient pour l'Empire & pour l'influence dans les affaires de l'Empire, dans leſquelles ils craignoient que les Ruſſes n'en gagnaſſent une trop grande ; où l'on vit la Pruſſe expoſée à des dangers imminens, dont elle triompha par la diſcipline & la valeur héroïque de

ſes troupes. Cette guerre ne donna pas lieu à ces grandes révolutions qui changent la deſtinée des empires; mais elle empêcha que de pareils bouleverſemens n'arrivaſſent alors, en obligeant le Prince de Lorraine d'abandonner l'Alſace. La mort de Charles VII fut un de ces événemens qu'on ne ſauroit prévoir. Elle dérangea le projet d'arracher pour jamais la dignité impériale à la nouvelle maiſon d'Autriche. Ainſi en appréciant les choſes à leur juſte valeur, on eſt obligé de convenir qu'à certains égards cette guerre cauſa une effuſion de ſang inutile, & qu'un enchaînement de victoires ne ſervit uniquement qu'à confirmer la Pruſſe dans la poſſeſſion de la Siléſie. Si nous n'enviſageons cette guerre que relativement à l'accroiſſement ou à l'affoibliſſement des puiſſances belligérantes, nous trouvons qu'elle coûta aux Pruſſiens huit millions d'écus, mais qu'à la ſignature de la paix il leur reſtoit pour toute reſſource 150,000 écus pour la continuation de la guerre. Les Pruſſiens firent dans ces deux campagnes 45,666 priſonniers ſur leurs ennemis: ſavoir 12,000 hommes à Prague; 1739 par de petits partis; 250 aux affaires de Plomnitz & de Reinertz du Général Lehwald; 7136 à la bataille de Friedberg; 3,000 à la priſe de Coſel, & 5,000 en différentes occaſions par le Général Naſſau; 250 par les houſards de Ziethen; 2,030 à la bataille de Sorr: 400 par les troupes du Margrave Charles dans la haute Siléſie; 427 par les partis de la garniſon de Glatz; 1342 par le Général de Winter-

feld; 271 par le Major Warneri; 1392 à Catholisch Hennersdorf; 6,658 à la bataille de Kesselsdorf & 3,758 à la prise de Dresde. Voici ce que prirent les Autrichiens : le régiment de Creutz à Budweis 1400 hommes; un bataillon de pionniers à Tabor 700, & de plus 400 malades de l'armée; 300 hommes à la sortie de Prague; 300 à Cosel, & 1340 dans diverses petites affaires. Somme totale 4440; nombre bien inférieur aux pertes que les Autrichiens avoient faites. La haute Silésie souffrit le plus de cette guerre, ainsi que quelques parties de la basse, voisines de la Bohème, comme les cercles de Hirschberg, de Striegau & de Landshut. Mais c'étoient de ces maux qu'une bonne administration répare facilement. La Bohème & la Saxe se ressentirent également du séjour de grandes armées; cependant rien n'y étoit totalement ruiné. La Reine de Hongrie fut obligée d'employer tout son crédit pour se procurer des ressources qui la missent en état de continuer la guerre : elle tiroit à la vérité des subsides de la nation angloise; mais ils n'étoient pas suffisans pour l'indemniser des sommes que lui coûtoient les opérations de ses armées en Flandre, sur le Rhin, en Italie, en Bohème & en Saxe. La guerre coûta au Roi de Pologne au delà de 5 millions d'écus. Il paya ses dettes en papiers, en créa de nouveaux; car * * * possédoit l'art de ruiner méthodiquement son maître.

Le Roi de Prusse donna ses premiers soins au rétablissement de son armée; il la recompléta en

grande partie par les prisonniers autrichiens & saxons dont il avoit le choix. Les troupes furent ainsi recrutées aux dépens des étrangers, & il n'en coûta que 7,000 hommes à la patrie pour réparer les pertes que tant de batailles sanglantes avoient occasionnées. Depuis qu'en Europe l'art de la guerre s'est perfectionné, depuis que la politique a su établir une certaine balance de pouvoir entre les souverains, le sort commun des plus grandes entreprises ne produit que rarement les effets auxquels on devroit s'attendre : des forces égales des deux côtés & l'alternative des pertes & des succès font qu'à la fin de la guerre la plus acharnée les ennemis se trouvent chacun à peu près dans l'état où ils étoient avant de l'entreprendre. L'épuisement des finances produit enfin la paix, qui devroit être l'ouvrage de l'humanité & non de la nécessité. En un mot, si la considération & la réputation des armes méritent qu'on fasse des efforts pour les obtenir, la Prusse en les gagnant a été récompensée d'avoir entrepris cette seconde guerre; mais voilà tout ce qu'elle y acquit, & cette fumée encore lui suscitoit des envieux.

00100367

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016